



Digitized by the Internet Archive
in 2024

FRENCH ANTHOLOGY

COVERING THE CLASSICAL PERIOD
OF FRENCH LITERATURE
FROM ABOUT 1636 TO 1820

EDITED BY

HENRI CHARLES NÉEL, M.A.

PROFESSOR OF ROMANCE LITERATURES, TEMPLE UNIVERSITY

NEW YORK
PRENTICE-HALL, INC.

1930

140
Neel

COPYRIGHT, 1929, BY
PRENTICE-HALL, INC.

All rights reserved

First printing, March, 1929.
Second printing, August, 1930.

PRINTED IN THE UNITED STATES OF AMERICA

19
1109
N4

CONTENTS

	PAGE
TO THE STUDENT	ix
Racan.	1
Douceurs de la vie champêtre	1
Corneille	3
Le Cid (Acte I, Scène VI).	4
" (Acte II, Scène II).	6
Horace (Acte IV, Scène V).	9
" (Acte V, Scène III)	12
Polyeucte (Stances).	14
La Rochefoucauld	15
Maximes diverses.	16
Boileau	20
Conseils littéraires	21
La Fontaine	24
La cigale et la fourmi.	25
Le lièvre et les grenouilles	26
La mort et le bûcheron	27
Le renard et la cigogne	28
Le chêne et le roseau	29
Le loup et la cigogne	30
L'âne portant des reliques.	30
Le lièvre et la tortue	31
Les animaux malades de la peste	32
Le héron.	34
Le chat, la belette et le petit lapin	35
Le rat et l'huître	36
Le gland et la citrouille	38
Le vieillard et les trois jeunes hommes.	39

	PAGE
Molière.	40
Le Tartufe (Acte I, Scène V).	41
" (Acte IV, Scène V).	43
Don Juan (Acte IV, Scène III).	44
Le Misanthrope (Acte I, Scène II)	48
Le Médecin malgré lui (Acte II, Scène VI).	56
L'Avare (Acte III, Scène I)	60
" (Acte III, Scène V).	61
Le Bourgeois Gentilhomme (Acte II, Scène VI)	63
Les Femmes Savantes (Acte II, Scène VII)	69
" (Acte III, Scène V).	73
Pascal.	74
Pensées diverses	75
L'infiniment grand et l'infiniment petit	76
Mme. de Sévigné.	78
A M. de Coulanges (Sur la Grande Mademoiselle)	78
A Mme. de Grignan (Sur la mort de Vatel)	80
" (Sur la mort du Comte de Guiche).	81
" (Sur l'aventure de l'archevêque de Reims).	82
" (Sur un incident de voyage).	83
" (Sur la mort de Turenne)	83
" (Sur un petit chien)	85
Bossuet.	86
Brièveté de la vie.	86
Lettre à Mme. Dumans.	87
Lettre à Mme. Cornuau.	88
Mort de Madame	89
Majesté de la Providence	90
Le corps humain est l'ouvrage d'un dessein profond et admirable.	92
Racine	97
Chœur d'Athalie (Acte I, Scène IV).	98
Phèdre (Acte II, Scène V).	100

	PAGE
Phèdre (Mort d'Hippolyte, Acte V, Scène VI) . . .	105
Cantique spirituel (Mon Dieu quelle guerre cruelle!)	107
La Bruyère	108
Pensées diverses	109
Fénelon	117
Preuves de l'existence de Dieu	118
Lettre à La Motte (Querelle des Anciens et des Modernes).	120
Quelques défauts des jeunes filles	123
Les deux renards (Fable XIII).	124
Le loup et le jeune mouton (Fable XV).	125
Fontenelle	126
Que les histoires qu'on débite sur les oracles doi- vent être fort suspectes	126
Tout est relatif.	128
Massillon	129
Sermon sur le petit nombre des élus.	129
Sermon pour le jour de Pâques.	133
Le Sage	134
Gil Blas chez l'archevêque de Grenade.	134
Saint-Simon	139
Portrait de la Duchesse de Bourgogne.	140
L'hiver de 1709.	141
Portrait de Louis XIV.	142
Un moment de colère de Louis XIV.	144
Marivaux	145
Marianne chez M. de Valville	145
Montesquieu	149
Extraits divers tirés de <i>l'Esprit des Loix</i>	150
Pensées diverses	158
Voltaire	159
Le Mondain	161

	PAGE
Lettre au Pape Benoît XIV	162
Anecdote sur <i>l'Encyclopédie</i>	163
Poème sur le désastre de Lisbonne	165
Lettre à J. J. Rousseau	166
Il faut cultiver notre jardin (Candide)	168
Lettre à Milord Hervey sur le <i>Siècle de Louis XIV</i> .	170
Épigrammes.	175
Madrigal (Souvent un peu de vérité)	176
Dictionnaire philosophique (Guerre)	176
“ (Inondation)	178
“ (Idole)	178
“ (Religion).	179
“ (Tolérance)	180
L’Affaire Calas (Lettre à M. Fyot de la Marche) .	181
Dernière lettre de Voltaire.	182
Abbé Prévost	182
Première entrevue de Manon et du Chevalier Des Grioux	183
Mort de Manon	187
Buffon	190
Le cheval	190
Progrès futurs de l’humanité.	192
Gresset.	193
Ver-Vert	193
Rousseau	205
Rousseau expose le but moral des <i>Confessions</i> . .	206
Premières lectures	207
Ma tante Suson	207
Première entrevue de Rousseau et de Mme. de Warens	209
Rousseau écrit son premier discours.	209
Polémique entre Rousseau et Voltaire.	211
Persécutions dirigées contre Rousseau.	213
<i>Émile</i> ou de l’Éducation.	215

	PAGE
Lettre à M. le Comte de Lastic.	219
Aventure avec un paysan	220
Diderot	223
Diderot entrevoit la doctrine du <i>Transformisme</i>	224
Un conte de l'Abbé Galiani	225
Vauvenargues	228
Réflexions et Maximes	229
Gilbert	233
Ode imitée de plusieurs psaumes	234
Beaumarchais	235
Le Barbier de Séville (Acte II, Scène VIII)	235
" " (Acte II, Scène XI)	236
Bernardin de Saint-Pierre	239
Paul et Virginie	240
Condorcet.	247
La race humaine peut progresser indéfiniment	248
Florian	251
Le grillon (Fable II, 10)	251
L'aveugle et le paralytique (Fable I, 30).	252
Le singe qui montre la lanterne magique (Fable II, 7)	253
Andrieux	255
Le meunier de Sans-Souci	255
Chénier.	257
La jeune captive	257
Iambes	259
Mme. de Staël.	260
L'esprit de conversation.	261
Arnault	263
La feuille	263
Le colimaçon.	264
La statue renversée.	264

	PAGE
La girafe et le dromadaire.	264
Une entrevue de Mme. de Staël et de Bonaparte.	265
Chênédollé	266
Le voyageur égaré	266
Désaugiers	268
Tableau de Paris à cinq heures du matin	268
Millevoye	271
La chute des feuilles	271
Chateaubriand	273
Souvenirs d'enfance.	273
Chateaubriand à Philadelphie	276
Aventure chez les Iroquois.	277
Fouché et Talleyrand.	278
La cataracte du Niagara.	279
Récit d'Eudore.	280
Romance (Combien j'ai douce souvenance)	282
Béranger	284
Le roi d'Yvetot.	285
Les souvenirs du peuple.	286
Le Marquis de Carabas	289
Les hirondelles.	291
DeLatouche	293
Élégie	293
<hr/>	
VOCABULARY	295

TO THE STUDENT

In France, more than in any other European country, the classic writers have become a cultural tradition directing the channels of thought of the nation, building its character and endowing it with a deep reverence for the efforts and attainments of former generations. The whole fabric of French civilization rests securely on that solid and artistically perfect foundation. The classics permeate the daily life of the French in such a vital manner, the allusions to these works are so numerous, the influence which they exert on one's outlook on life is so marked, that to know them thoroughly is to penetrate at once into the privacy of the nation's life and thought and to partake of the intellectual food on which all educated Frenchmen have been nurtured.

In this vast field of thought and art, a faithful guide will prove as indispensable to the earnest student as the chart or the compass does to the mariner. In Sainte-Beuve the reader will find an eclectic and sympathetic critic who will not only educate his taste and point out discreetly the beauties or weaknesses of a passage, but who will leave him with a desire to study still further that particular author or subject. A consistent study of Sainte-Beuve's works¹ is not only by far the best preparation for literary research in general, but is also well-nigh indispensable in acquiring an intelligent appreciation of human efforts in all their phases. Such an appreciation distinguishes all persons of true culture throughout the world.

For those who desire to see French literature explained from a strictly *classical* viewpoint, no better work can be

¹ *Histoire de Port-Royal*, Paris, Hachette et Cie, 7 vols.; *Causeries du Lundi*, Paris, Garnier, 15 vols.; *Nouveaux Lundis*, Paris, Calmann-Lévy, 10 vols.

indicated than Nisard's *Histoire de la Littérature française*.² The arch enemy of the romantic school is not exempt from a certain degree of dogmatism, but the soundness of his theories and the truly masterly and sober language in which they are clothed make his work in itself a monument to classicism.

In Jules Lemaitre's trilogy—*Racine, J. J. Rousseau, and Chateaubriand*³—the reader will discover that most exquisite intellectual pleasure, French wit in its perfection. As is the case with La Fontaine, Molière, Voltaire, or Anatole France, wit here is used not to amuse idly but to blast sham reputations and current fallacies unworthy of serious consideration. The sound judgment of the critic and his reverence for what deserves to be admired unreservedly are thus rendered the more effective and striking by contrast.

For Voltaire—the uncrowned king of the eighteenth century—the seven volumes of Desnoiresterres⁴ should form the basis of any extensive study of that author. This strictly impartial work does full justice to Voltaire and his time and constitutes one of the most absorbing psychological and historical studies ever written.

The same can be said of Villemain's *Tableau de la Littérature au XVIII^e siècle*,⁵ a masterly work giving a general and valuable *aperçu* on the chief European literatures of the eighteenth century.

Mr. Lanson's *Histoire de la Littérature française*⁶ is too well known to need more than a brief mention. This modern work is as scholarly as it is entertaining. Mr. Lanson lends intense life to all his subjects, and under his pen the *Chanson de Roland*, the *Roman de Renard*, Joinville, or Villehardouin seem as near to us as the latest *Symboliste*.

² Paris, Firmin-Didot et Cie., 4 vols.

³ Paris, Calmann-Lévy, 3 vols.

⁴ *Voltaire et la société française au XVIII^e siècle*, Paris, Didier et Cie, 7 vols.

⁵ Paris, Didier et Cie, 4 vols.

⁶ Paris, Hachette et Cie.

This book should be the indispensable and most cherished possession of every one interested in French literature.

In Petit de Julleville's *Histoire de la Langue et de la Littérature française*⁷ the reader will find copious articles by eminent French critics of the present day. Especially useful are the complete bibliographies given with each author.

Mr. Daniel Mornet's *Tableau de la pensée française au 18^e siècle*⁸ is the masterful exposition of the numerous and subtle influences at work during that century.

Lastly, to those who wish to avail themselves of a reliable work on French literature written in English, the excellent history by Nitze and Dargan⁹ will afford a complete survey of the whole field, presented in a scholarly as well as interesting manner.

H. C. N.

⁷ Paris, Armand Colin, 8 vols.

⁸ *French Thought in the Eighteenth Century*, translated by Lawrence M. Levin, Prentice-Hall, Inc.

⁹ *History of French Literature*, Henry Holt and Co., New York.

FRENCH ANTHOLOGY

RACAN

(1589-1670)

Honorat du Beuil, seigneur de Racan, was born in Touraine at the Château de la Roche-Racan in 1589.

Although some 35 years younger than Malherbe, he became not only his literary disciple but his intimate friend as well. Racan was one of the first to be elected to the new *Académie française* (1635). After taking part in the famous siege of La Rochelle, he retired to his beloved fields to live the life of a country gentleman. His poetry was held in high esteem by such exacting judges as La Fontaine and Boileau.

The following *stances* illustrate in beautiful verse two traits deeply ingrained in the French mind: a great reverence for tradition and a true appreciation of quiet rural scenes.

DOUCEURS DE LA VIE CHAMPÊTRE

Tircis, il faut songer à faire la retraite;
La course de nos jours est plus qu'à demi faite;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents notre nef vagabonde:
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable.
Plus on est élevé, plus on court de dangers;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faite
Des maisons de nos rois, que les toits des bergers.

Oh ! bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré¹ de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs !

Il laboure le champ que labourait son père ;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés ;
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à pleins poings tomber sous la faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers,
Et semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucunes fois un cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées
Et qui même du jour ignorent le flambeau ;
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa naissance en faire son tombeau.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillottés ;
Il tient par les moissons registre des années,
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées,
Vieillir avecque lui les bois qu'il a plantés.

¹ Transpose: Et qui, retiré loin de . . .

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
 Où, loin des vanités de la magnificence,
 Commence mon repos et finit mon tourment;
 Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude,
 Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
 Soyez-le désormais de mon contentement.

CORNEILLE

(1606-1684)

Pierre Corneille, the Father of French tragedy, was born at Rouen in 1606 and educated for the Law, a profession which he followed for some time.

First devoted to the writing of comedies, Corneille found his real inspiration in the heroic subject of the *Cid* (1636). This momentous date ushers in the era of great masterpieces.

It is to be regretted for the honor of French letters that an infamous campaign, prompted by the most despicable motives, should have endeavored to stifle the voice of this rising genius. Cardinal Richelieu, so great in other respects, openly encouraged these *mauvais Français* who preferred to besmirch one of their purest glories rather than acknowledge his superiority. The *Cid* was ordered critically examined by members of the newly founded *Académie* and their decision (showing bewilderment and thinly veiled hostility) appeared in the pamphlet entitled *Sentiments de l'Académie française sur le Cid*.

Meanwhile France had acclaimed the play without restriction; a new proverb was created: *Beau comme le Cid*. Corneille, always conscious of his genius, wrote in a superb mood:

*Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
 Je sais ce que je vauz . . .*

Horace, *Cinna* (1640), and *Polyeucte* (1643), whose subjects are taken from Roman history, raised his fame to the highest point and made him the undisputed master of the French stage.

Then followed a long list of plays which could add nothing to his glory and which, to his chagrin, either failed outright or did not maintain themselves on the stage. The days of disappointments had come. The rising fame of young Racine, the fickleness of the public, the lack of success of his own works, the irregular manner in which his pension was paid, the death of two of his sons, all tended to make the evening of his life sad and gloomy. He,

upon whom Napoleon "would have conferred the rank of a Prince" lived on, forgotten, neglected, and reduced to such want that Boileau refused to receive his own pension unless that of Corneille was attended to first. He died in 1684.

In the words of La Bruyère, Corneille paints men as they *should be*, not as they are. His heroes strive to conquer their passions and what they most admire in others is that very victory over themselves. Thus, in the *Cid*, Rodrigue loves Chimène the more for following her duty, which is to avenge her father's death *on Rodrigue himself*. Chimène also loves Rodrigue the more for not hesitating to remove the stain on his family's honor, although it will cause *her own father's death*.

The weakness in his tragedies—if we may use the word *weakness* when speaking of Corneille—lies in this superhuman energy, this strain, which, however admirable in some exceptional cases, cannot endure long without becoming too great for us to bear. Many of his characters are unreal in the sense that they are beyond possibility. But where Corneille is great he reaches the sublime.

LE CID

Corneille found the subject of this tragedy in the *Mocedades del Cid* (*The Cid's first exploits*), a play by the Spanish writer Guillén de Castro. But from an immense and confused drama Corneille made a classical play, strictly French in its conception of the three unities, and bringing the emphasis to bear, not on adventures and love, but on psychological problems and moral issues.

Don Rodrigue and Chimène love each other ardently and are to be married shortly. Unfortunately, Chimène's father, Don Gormas (*le comte*), offends Rodrigue's father and strikes him. Don Diègue, too old to fight, urges his son to avenge this affront.

DON DIÈGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur?

DON RODRIGUE.

Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure.

DON DIÈGUE.

Agréable colère!

Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnais mon sang à ce noble courroux;
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte;
Viens me venger.

DON RODRIGUE.

De quoi?

DON DIÈGUE.

D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel;
D'un soufflet. L' insolent en eût perdu la vie;
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie;
Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage:
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage;
Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter;
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,
Porter partout l'effroi dans une armée entière.
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus;
Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est . . .

DON RODRIGUE.

De grâce, achevez.

DON DIÈGUE.

Le père de Chimène.

DON RODRIGUE.

Le . . .

DON DIÈGUE.

Ne réplique point, je connais ton amour:
 Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour.
 Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
 Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance:
 Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi;
 Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
 Accablé des malheurs où le destin me range,
 Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

LE CID (*Acte I, Scène VI*).

SCÈNE DU DÉFI

Don Rodrigue challenges Chimène's father.

LE COMTE, DON RODRIGUE.

DON RODRIGUE.

A moi,¹ comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

DON RODRIGUE.

Ôte-moi d'un doute.

Connais-tu bien don Diègue?

LE COMTE.

Oui.

DON RODRIGUE.

Parlons bas; écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,²
 La vaillance et l'honneur de son temps? le sais-tu?

¹ One moment, count

² La vertu même.

LE COMTE.

Peut-être.

DON RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

DON RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux!

DON RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi! Qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

DON RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis?

DON RODRIGUE.

Oui; tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi;
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur:
Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.
A qui venge son père il n'est rien d'impossible.
Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE

Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens
Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens;
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir;
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime;
Que ta haute vertu répond à mon estime;
Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse;
J'admire ton courage et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal;
Dispense ma valeur d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire.
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.
On te croirait toujours abattu sans effort;
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

DON RODRIGUE

D'une indigne pitié ton audace est suivie.
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie!

LE COMTE

Retire-toi d'ici.

DON RODRIGUE

Marchons sans discourir.

LE COMTE

Es-tu si las de vivre?

DON RODRIGUE

As-tu peur de mourir?

LE COMTE

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

LE CID (*Acte II, Scène II*).

Don Rodrigue wounds him mortally. Chimène, though loving Rodrigue, asks for the latter's punishment. The Moors attack the city; Rodrigue (*le Cid*) repulses them and appears once more as the saviour of his people. Chimène herself is disarmed and the two lovers rejoice in their mutual affection and esteem.

HORACE

In order to put an end to the struggle for supremacy between Rome and Alba, it has been decided that the three brothers of the Horace family (*Rome*) will meet the three brothers of the Curiace family (*Albe*) and decide the quarrel in the open field.

The three Curiaces are slain and the only surviving Horace returns home to announce his victory to his father, *le vieil Horace*. On his way he meets Camille, his sister, who, betrothed to one of the Curiaces, curses the Rome that bereft her of her lover.

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse?

CAMILLE.

O mon cher Curiace!

HORACE.

O d'une indigne sœur insupportable audace!
D'un ennemi public dont je reviens vainqueur
Le nom est dans ta bouche et l'amour dans ton cœur!
Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire!
Ta bouche la demande, et ton cœur la respire!
Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs,
Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs:
Tes flammes désormais doivent être étouffées;
Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées;
Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien;
Et si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
Rends-moi mon Curiace ou laisse agir ma flamme:
Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort;
Je l'adorais vivant, et je le pleure mort.
Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée;
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
Qui, comme une furie attachée à tes pas,
Te veut incessamment reprocher son trépas.
Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,
Qui veux que dans sa mort je trouve encore des charmes,
Et que jusques au ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une seconde fois!
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie!
Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté
Cette gloire si chère à ta brutalité!

HORACE.

O ciel! qui vit jamais une pareille rage!
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,

Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.

Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans que Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom?

Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice:
Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
Font résonner encore du bruit de ses exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur
Témoin de sa vaillance et de notre bonheur?
Tu ne saurais cacher sa peine à sa victoire:
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,
Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,
Qui veut d'un si beau sang souiller un si beau jour.
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.

Vous les préviendrez, Sire; et par un juste arrêt
Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt.
Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire;
Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans:
Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants;
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle:
Il m'en reste encor un, conservez-le pour elle . . .

HORACE (*Acte V, Scène III*).

PLAIDOIRIE DU VIEIL HORACE

Horace the father (*le vieil Horace*) pleads for his son's life before the king.

LE VIEIL HORACE

(*au roi*)

Contre ce cher époux Valère en vain s'anime :
Un premier mouvement ne fut jamais un crime ;
Et la louange est due, au lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'État un malheur infini,
C'est ce qu'on nomme crime et ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée ;
Il serait innocent, s'il l'avait moins aimée.
Qu'ai-je dit, Sire ? il l'est, et ce bras paternel
L'aurait déjà puni s'il était criminel ;
J'aurais su mieux user de l'entière puissance
Que me donnent sur lui les droits de la naissance ;
J'aime trop l'honneur, Sire, et ne suis point de rang
A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.
C'est dont je ne veux point de témoin que Valère ;
Il a vu quel accueil lui gardait ma colère,
Lorsque ignorant encore la moitié du combat,
Je croyais que sa fuite avait trahi l'État.
Qui le fait se charger des soins de ma famille ?
Qui le fait, malgré moi, vouloir venger ma fille ?
Et par quelle raison, dans son juste trépas,
Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas ?
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres !
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres,
Et, de quelque façon qu'un autre puisse agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.

(*à Valère*)

Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace !
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race :

Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.

Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans que Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom?

Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice:
Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
Font résonner encore du bruit de ses exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur
Témoin de sa vaillance et de notre bonheur?
Tu ne saurais cacher sa peine à sa victoire:
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,
Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,
Qui veut d'un si beau sang souiller un si beau jour.
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.

Vous les préviendrez, Sire; et par un juste arrêt
Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt.
Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire;
Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans:
Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants;
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle:
Il m'en reste encor un, conservez-le pour elle . . .

HORACE (*Acte V, Scène III*).

POLYEUCTE

The action takes place under the reign of the emperor Decius (*Décie*). Polyeucte, newly converted to Christianity and urged by an uncontrollable zeal, breaks the idols of the Roman temple. Arrested and tortured, he dies the death of a martyr and, by his example, brings about the conversion of Pauline, his young wife.

In these admirable strophes Polyeucte denounces the vanities of this life, so empty and false when compared to the eternal bliss promised to the believer.

STANCES DE POLYEUCTE

(Les gardes se retirent aux côtés du théâtre.)

Source délicieuse, en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre:
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissants;
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les grands sont confondus;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables
Sont d'autant plus inévitables,
Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens:
De ton heureux destin vois la suite effroyable;
Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens.
Encore un peu plus outre, et ton heure est venue.

Rien ne t'en saurait garantir;
 Et la foudre qui va partir,
 Toute prête à crever la nue,
 Ne peut plus être retenue
 Par l'attente du repentir.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
 Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir:
 De vos sacrés attraits les âmes possédées
 Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
 Vous promettez beaucoup, et donnez davantage:

Vos biens ne sont point inconstants,
 Et l'heureux trépas que j'attends
 Ne vous sert que d'un doux passage
 Pour nous introduire au partage
 Qui nous rend à jamais contents.⁴

POLYEUCTE (*Acte IV, Scène II*).

LA ROCHEFOUCAULD

(1613-1680)

The French mind is so spontaneous and artistic in its conceptions that we forget how intensely analytical and introspective it can be at times. Correct and fearless reasoning has ever been its aim and intellectual honesty one of its most valuable qualities.

During the seventeenth century three great *moralistes* joined a most searching analysis of the human heart with the highest sense of artistic achievement. In Pascal, for instance, we are at a loss which to admire more, the depth of thought or the sheer beauty of its expression. These *moralistes*, La Rochefoucauld, Pascal, La Bruyère, are always brief and conclusive, differing in this respect from their brethren the philosophers. Their ideas, concentrated to an irreducible minimum of words, resemble a fundamental equation whose symbols hold the key to a wealth of consequences.

François, Duc de La Rochefoucauld, has condensed in his *Maximes* the bitter, though usually correct, conclusions reached

⁴ The life eternal.

by him during a life of varied sentimental and political experiences, the most definite among them being that self-interest is at the base of all our motives, even the purest.

Let us not speak too hastily of cynicism. If those who have formed a mature judgment about life have the courage to scrutinize *all* the motives for their actions, they will admit that in most cases La Rochefoucauld's diagnosis is correct. This is the usual trend of human affairs. Have we not had, at least once in our life, to face a doctor's verdict and realize a true but hitherto neglected or simply unsuspected condition?

If we deny systematically all of La Rochefoucauld's conclusions we come very near adopting a shallow and forced optimism which may be conducive to excellent results where material happiness and welfare are the only aims concerned, but decidedly blunting to all finer aspirations.

Confession, it is said, is good for the soul. Let us therefore weigh these *Maximes* word for word and decide, in the privacy of our own conscience, whether their strictures do not contain a maximum of truth.

PENSÉES DIVERSES

La clémence des princes n'est souvent qu'une politique pour gagner l'affection des peuples.

La modération des personnes heureuses vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur.

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

La constance des sages n'est que l'art de renfermer leur agitation dans leur cœur.

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent ordinairement incapables des grandes.

Quelque différence qu'il paraisse entre les fortunes, il y a néanmoins une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales.

Quoique les hommes se flattent de leurs grandes actions, elles ne sont pas souvent les effets d'un grand dessein, mais les effets du hasard.

Il en est du véritable amour comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu.

Le silence est le parti le plus sûr pour celui qui se défie de soi-même.

Comment prétendons-nous qu'un autre garde notre secret, si nous ne pouvons le garder nous-mêmes ?

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

Les vieillards aiment à donner de bons préceptes, pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples.

La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes et délicates.

Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail ; et comme il est presque infini, nos connaissances sont toujours superficielles et imparfaites.

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

Rien n'est moins sincère que la manière de demander et de donner des conseils. Celui qui en demande paraît avoir une

déférence respectueuse pour les sentiments de son ami, bien qu'il ne pense qu' à lui faire approuver les siens, et à le rendre garant de sa conduite; et celui qui conseille paye la confiance qu'on lui témoigne d'un zèle ardent et désintéressé, quoiqu'il ne cherche le plus souvent, dans les conseils qu'il donne, que son propre intérêt ou sa gloire.

On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.

Comme¹ c'est le caractère des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les petits esprits, au contraire, ont le don de beaucoup parler et de ne rien dire.

Le refus de la louange est un désir d'être loué deux fois.

La gloire des hommes se doit toujours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir.

L'espérance, toute² trompeuse qu'elle est, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable.

Notre repentir n'est pas tant un regret du mal que nous avons fait, qu'une crainte de celui qui nous en peut arriver.

Nous avouons nos défauts pour réparer par notre sincérité le tort qu'ils nous font dans l'esprit des autres.

Nous oublions aisément nos fautes lorsqu'elles ne sont sues que de nous.

C'est être véritablement honnête homme que de vouloir être toujours exposé à la vue des honnêtes gens.³

¹ Just as it is a characteristic of the great minds to . . .

² Hope, however deceitful . . .

³ This noble maxim acts as a corrective to the bitter indictment of human nature contained in the three preceding ones.

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

Il n'est pas si dangereux de faire du mal à la plupart des hommes, que de leur faire trop de bien.

La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit.

C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé par un trop grand régime.

L'absence diminue les médiocres passions, et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.

La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir.

Les occasions nous font connaître aux autres, et encore plus à nous-mêmes.

La plupart des jeunes gens croient être naturels, lorsqu'ils ne sont que mal polis et grossiers.

Nous arrivons tout nouveaux aux divers âges de la vie, et nous y manquons souvent d'expérience malgré le nombre des années.

Peu de gens savent être vieux.

On est quelquefois un sot avec de l'esprit; mais on ne l'est jamais avec du jugement.

De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue à nous-mêmes, c'est la paresse: elle est la plus ardente et la

plus maligne de toutes, quoique sa violence soit insensible, et que les dommages qu'elle cause soient très-cachés. Si nous considérons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maîtresse de nos sentiments, de nos intérêts et de nos plaisirs. C'est la *rémore* qui a la force d'arrêter les plus grands vaisseaux; c'est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires que les écueils et les plus grandes tempêtes. Le repos de la paresse est un charme secret de l'âme qui suspend soudainement les plus ardentes poursuites et les plus opiniâtres résolutions. Pour donner enfin la véritable idée de cette passion, il faut dire que la paresse est comme une béatitude de l'âme, qui la console de toutes ses pertes, et qui lui tient lieu de tous les biens.

MAXIMES.

BOILEAU

(1636-1711)

It is during the last years of the reign of Louis XIII and under the minority of Louis XIV that we find the line of cleavage which divides the old France from the new.

Emerging from the confusion of the wars of religion, and of the rebellion known as La Fronde (minority of Louis XIV), the country feels the need of peace and unity; it welcomes the regulating autocracy of the Roi Soleil. But if France is coming of age, so is the language. Who shall now direct its progress, succeed in curbing the extravagances of writers still intoxicated with the unrestrained individualism of the Renaissance? Who shall have the authority to lay down the rules of good taste and by these rules alone, praise, encourage, or condemn?

It was France's good fortune to find this indispensable man—Boileau—at the most opportune time. Angered at the success of some worthless rubbish then in vogue and fearing for the nation's taste, Boileau set himself the task of unmasking every usurped reputation, every sham, and every work that did not prove a lasting addition to the great tradition of French literature. In the first Satires (1660-1668) the false gods were mercilessly sacrificed; ridicule killed shallowness and incompetence to such

an extent that many of the victims owe their new and unwelcome fame to the cutting wit of this satirist. The ground was now ready for constructive work. The devoted friend of Molière, of La Fontaine and of Racine knew only too well what difficulties beset the conscientious artist, what struggles take place between the first outbursts of genius and its finished conceptions; and partly as a warning to the weak, partly as a noble encouragement to the worthy, Boileau wrote *L'Art poétique* (1674).

Never have common sense and art been blended more harmoniously than in these few immortal pages. Do not mistake mere enthusiasm for inspiration: you will spare yourself bitter disappointments by acknowledging your limitations, for the Muse cannot be coerced. Words and rhymes alone do not make poetry: but truth in its simplest form will shine with a clear and restrained beauty which no superfluous adornments could impart. Never remain satisfied with your work: add to it sparingly, polish and improve it unceasingly. The pitfalls are many: avoid the friend who praises, but favor him who points out the mistakes. And lastly, show your good breeding by respecting the language, our common inheritance.

Who can doubt but that France owes much of its glory in the realm of Art and Thought to the disciplinary effect of "*L'Art poétique*?" Far from cramping genius—as has been charged by later generations—it helped to foster it by holding before the eyes of both writer and public the high standards to attain and to demand. Through Boileau, ridicule became a national weapon and the mediocre was hissed off the stage.

Boileau, ruthless when the good taste of his country was at stake, was kindness itself in private life. Despite his modest income, purse and house were ever open to the needy. His uneventful life, devoted to study and graced by honorable friendships, came to a close in Paris in 1711.

CONSEILS LITTÉRAIRES

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur:
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
Dans son génie étroit il est toujours captif:
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif.
O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carrière épineuse,

N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer :
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez longtemps votre esprit et vos forces.

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr ;
La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir.
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue ;
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle,
Et pour la rattraper le sens court après elle.
Aimez donc la raison ; que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

Ayez pour la cadence une oreille sévère :
Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.
Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux :
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées ;
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Surtout, qu'en vos écrits la langue révéree
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin,
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse.

Hâtez-vous lentement; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage:
Polissez-le sans cesse et le repolissez
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique.
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer;
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur;
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur:
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

L'ART POÉTIQUE.

LA FONTAINE

(1621-1695)

Whilst the great writers of the seventeenth century confined themselves to man as the only *sujet noble* worthy of their attention, there appeared from time to time an unpretentious little volume of *Fables* by one Jean de La Fontaine, a friend of Racine, Boileau and Molière. In them, under an assumed careless and even negligent technique (in reality a masterful one, never approached since) animals live their little lives, go through their daily experiences and express themselves much as do human beings. From what they say we may gather La Fontaine's own outlook on life.

It is not altogether a very edifying one. Like La Rochefoucauld, like La Bruyère, like Molière, he has probed too deeply into the human heart to retain many illusions about the nobility of man's motives. True, others have probed just as deeply, but they had an interest, whether religious or artistic, in covering up our ugliest shortcomings. In La Fontaine, animals present man with a faithful if unflattering likeness of himself and, just because they are animals, their spokesman feels free to drive his analysis to its farthest limit.

How could one brand the abominable partiality of the courts of justice, for instance, without falling into useless pathos? These abuses are as old as human society which begets them. But see now in *Les Animaux malades de la Peste* how La Fontaine's ridicule becomes infinitely more effective than the most vehement philippic! Irony with him is mingled with pity for he knows that man's wickedness is not alone to blame; there is that element of fate in our lives which the French call *la force des choses* and against which we feel powerless. Just as some are tall by nature or born to riches, so some of us are the oppressors and others, through the force of circumstances, the oppressed ones.

These views, made more vivid by dozens of examples exquisitely told, are rendered less depressing by the moral which La Fontaine draws from them. Like Molière, Voltaire, Diderot and Anatole France; or, in fact, like the majority of French thinkers, La Fontaine is a great apostle of tolerance. War on all despotism, on all usurped authority, on all oppression!

Votre ennemi, c'est votre maître . . .

Freedom (personal, and not political, for which the seventeenth century cared very little) is man's most cherished possession; let us therefore be tolerant and allow others an equal share of what we hold so dear for ourselves. Thus, an admirable quality, born of a fine sense of delicacy, has given rise to the fallacious belief in

French immorality, and tolerance has been mistaken for connivance. Another conclusion that the author draws from almost every case is that, results being inevitably what they are, man's efforts must tend through foresight to minimize those which would prove injurious to him:

En toute chose il faut considérer la fin.

Man cannot change the world, the physical nor the social; let him therefore use sagacity and prudence in all his undertakings. Since he cannot reform, he can at least avoid.

La Fontaine is the only great writer of his century who *felt* Nature. He does not idealize it, however, and in a few deft strokes presents to us its truest and most characteristic features. His realism passed so unnoticed in his day that two centuries elapsed before Art realized in painting what he had done in words. Placed side by side with some fables, Millet's landscapes seem an exact replica of La Fontaine's.

Of his life, little need be said as it was devoid of major incidents and spent in meditative observation. His faithful friends, those who were devoted enough to relieve him from all material cares, were rewarded by the dedication of his little masterpieces and many owe their posthumous fame to this delicate form of appreciation.

LA CIGALE ET LA FOURMI

La cigale, ayant chanté
 Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue:
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
"Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'ôût,¹ foi d'animal,
Intérêt et principal."

¹ Before the harvest takes place, i.e. before August.

La fourmi n'est pas prêteuse:
 C'est là son moindre défaut.
 "Que faisiez-vous au temps chaud?
 Dit-elle à cette emprunteuse.
 Nuit et jour à tout venant
 Je chantais, ne vous déplaîse.
 Vous chantiez? j'en suis fort aise:
 Eh bien! dansez maintenant."

LIVRE I, 1.

LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES

Un lièvre en son gîte songeait,
 (Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?)
 Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait:
 Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

"Les gens de naturel peureux

Sont, disait-il, bien malheureux:

Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite;

Jamais un plaisir pur; toujours assauts divers.

Voilà comme je vis: cette crainte maudite

M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.

Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

Eh! la peur se corrige-t-elle?

Je crois même qu'en bonne foi

Les hommes ont peur comme moi."

Ainsi raisonnait notre lièvre,

Et cependant faisait le guet.

Il était douteux, inquiet:

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.²

Le mélancolique animal,

En rêvant à cette matière,

Entend un léger bruit: ce lui fut un signal

Pour s'enfuir devers sa tanière.

Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.

² Notice the consummate artistry of this *decrecendo*.

Grenouilles aussitôt de sauter³ dans les ondes;
 Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
 "Oh! dit-il, j'en fais faire autant
 Qu'on m'en fait faire!"⁴ Ma présence
 Effraie aussi les gens! je mets l'alarme au camp!
 Et d'où me vient cette vaillance?
 Comment! des animaux qui tremblent devant moi?
 Je suis donc un foudre de guerre.
 Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
 Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.'

LIVRE II, 14.

LA MORT ET LE BÛCHERON

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
 Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
 Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
 Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 "Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
 En est-il⁵ un plus pauvre en la machine ronde?⁶
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos."
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
 Le créancier, et la corvée
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 "C'est, dit-il, afin de m'aider
 A recharger ce bois; tu ne tarderas guère."

³ Historical infinitive; translate by the Past tense.

⁴ I make others do the same (*to run away*) as they make me do; they run from me just as I run from them.

⁵ *En existe-t-il . . .*

⁶ The Earth.

Le trépas vient tout guérir:
 Mais ne bougeons d'où nous sommes:
Plutôt souffrir que mourir,
 C'est la devise des hommes.

LIVRE I, 16.

LE RENARD ET LA CIGOGNE

Compère le renard se mit un jour en frais,
 Et retint à dîner commère la cigogne.
 Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts:
 Le galant, pour toute besogne,
 Avait un brouet clair; (il vivait chichement).
 Ce brouet fut par lui servi sur une assiette:
 La cigogne au long bec n'en put attraper miette;
 Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
 Pour se venger de cette tromperie,
 A quelque temps de là, la cigogne le prie.
 "Volontiers, lui dit-il; car avec mes amis
 Je ne fais point cérémonie."
 A l'heure dite, il courut au logis
 De la cigogne son hôtesse;
 Loua très-fort la politesse;
 Trouva le dîner cuit à point:
 Bon appétit surtout; renards n'en manquent point.
 Il se réjouissait à l'odeur de la viande
 Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
 On servit, pour l'embarrasser,
 En un vase à long col et d'étroite embouchure.
 Le bec de la cigogne y pouvait bien passer;
 Mais le museau du sire était d'autre mesure.
 Il lui fallut à jeun retourner au logis,
 Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
 Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris:
 Attendez-vous à la pareille.

LIVRE I, 18.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU

This fable is considered by most critics as La Fontaine's masterpiece. Note the delicate yet realistic imagery.

Le chêne un jour dit au roseau :
"Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête ;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrais de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
—Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables :
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin." Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LE LOUP ET LA CIGOGNE

Les loups mangent gloutonnement.
 Un loup donc étant de frairie
 Se pressa, dit-on, tellement
 Qu'il en pensa perdre la vie:
 Un os lui demeura bien avant⁷ au gosier.
 De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
 Près de là passe une cigogne.
 Il lui fait signe; elle accourt.
 Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
 Elle retira l'os; puis, pour un si bon tour
 Elle demanda son salaire.
 "Votre salaire? dit le loup:
 Vous riez, ma bonne commère!
 Quoi! ce n'est pas encor beaucoup
 D'avoir de mon gosier retiré votre cou?
 Allez, vous êtes une ingrate:
 Ne tombez jamais sous ma patte."

LIVRE III, 9.

L'ANE PORTANT DES RELIQUES

Un baudet chargé de reliques
 S'imagina qu'on l'adorait:
 Dans ce penser il se carrait,
 Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
 Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit:
 Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
 Une vanité si folle.
 Ce n'est pas vous, c'est l'idole
 A qui cet honneur se rend,
 Et que la gloire en est due.

D'un magistrat ignorant
 C'est la robe qu'on salue.

LIVRE V, 14.

⁷ Far down, deep down.

LE LIÈVRE ET LA TORTUE

Rien ne sert de courir; il faut partir à point:
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

“Gageons, dit celle-ci, que vous n’atteindrez point
Sitôt que moi ce but.—Sitôt! êtes-vous sage?

Repartit l’animal léger:

Ma commère, il vous faut purger

Avec quatre grains d’ellébore.—

Sage ou non, je parie encore.”

Ainsi fut fait; et de tous deux

On mit près du but les enjeux.

Savoir quoi, ce n’est pas l’affaire,

Ni de quel juge l’on convint.

Notre lièvre n’avait que quatre pas à faire;

J’entends de ceux qu’il fait lorsque, près d’être atteint,

Il s’éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,

Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir, et pour écouter

D’où vient le vent, il laisse la tortue

Aller son train de sénateur.

Elle part, elle s’évertue;

Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,

Tient la gageure⁸ à peu de gloire,

Croit qu’il y va de son honneur

De partir tard. Il broute, il se repose;

Il s’amuse à tout autre chose

Qu’à la gageure. A la fin, quand il vit

Que l’autre touchait presque au bout de la carrière,

Il partit comme un trait; mais les élans qu’il fit

Furent vains: la tortue arriva la première.

“Eh bien! lui cria-t-elle, avais-je pas raison?

De quoi vous sert votre vitesse?

Moi l’emporter! et que serait-ce

Si vous portiez une maison?”

LIVRE VI, 10.

⁸ Pronounced *ga-jure*.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés:
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyaient:
Plus⁹ d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit: "Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? nulle offense;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut: mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
—Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.

⁹ No more.

Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.”
Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.¹⁰
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses:
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtons,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit: “J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.”
A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Se peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expié son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

LIVRE VII, 1.

¹⁰ Historical infinitive; translate by the past tense.

LE HÉRON

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,
 Le héron au long bec emmanché d'un long cou:
 Il côtoyait une rivière.
 L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;
 Ma commère la carpe y faisait mille tours
 Avec le brochet son compère.
 Le héron en eût fait aisément son profit:
 Tous approchaient du bord; l'oiseau n'avait qu'à prendre.
 Mais il crut mieux faire d'attendre
 Qu'il eût un peu plus d'appétit:
 Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
 Après quelques moments, l'appétit vint: l'oiseau,
 S'approchant du bord, vit sur l'eau
 Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
 Le mets ne lui plut pas; il s'attendait à mieux,
 Et montrait un goût dédaigneux,
 Comme le rat du bon Horace.¹¹
 "Moi¹² des tanches? dit-il; moi, héron, que je fasse
 Une si pauvre chère? Et pour qui me prend-on?"
 La tanche rebutée, il trouva du goujon.
 "Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron!
 J'ouvrirais pour si peu le bec! aux dieux ne plaise!"
 Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon
 Qu'il ne vit plus aucun poisson.
 La faim le prit: il fut tout heureux et tout aise
 De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles:
 Les plus accommodants, ce sont les plus habiles;
 On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
 Gardez-vous de rien dédaigner,
 Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
 Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons

¹¹ Allusion to the city mouse who "with a squeamish tooth would barely touch each morsel."—Horace, *Satire* II, 6, 87.

¹² What! I should be satisfied with . . .

Que je parle: écoutez, humains, un autre conte;
 Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.¹³

LIVRE, VII, 4.

LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN

Du palais d'un jeune lapin
 Dame belette, un beau matin,
 S'empara: c'est une rusée.

Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.

Elle porta chez lui ses pénates, un jour

Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour

Parmi le thym et la rosée.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,

Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.

La belette avait mis le nez à la fenêtre.

"O dieux hospitaliers! que vois-je ici paraître?

Dit l'animal chassé du paternel logis.

Holà! madame la belette,

Que l'on déloge sans trompette,¹⁴

Ou je vais avertir tous les rats du pays."

La dame au nez pointu répondit que la terre

Était au premier occupant.

"C'était un beau sujet de guerre

Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant.

Et quand ce serait un royaume,

Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi

En a pour toujours fait l'octroi

A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi."

Jean lapin allégua la coutume et l'usage:

"Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis

Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,

L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.

¹³ The next fable treats of a young lady who, for being too finicky, lost her suitors very much like the heron lost his fish.

¹⁴ Without further ado; quietly and quickly. The complete expression is *sans tambour ni trompette*.

Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?

—Or bien, sans crier davantage,

Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis."¹⁵

C'était un chat vivant comme un dévot ermite,

Un chat faisant la chattemite,

Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,

Arbitre expert sur tous les cas.

Jean lapin pour juge l'agrée.

Les voilà tous deux arrivés

Devant sa majesté fourrée.

Grippeminaud¹⁵ leur dit: "Mes enfants, approchez,
Approchez; je suis sourd, les ans en sont la cause."

L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.

Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,

Grippeminaud le bon apôtre,

Jetant des deux côtés la griffe en même temps,

Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois

Les petits souverains se rapportants aux rois.¹⁶

LIVRE VII, 16.

LE RAT ET L'HUÎTRE

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,

Des lares paternels un jour se trouva soûl.

Il laisse là le champ, le grain, et la javelle,

Va courir le pays, abandonne son trou.

Sitôt qu'il fut hors de la case:

Que le monde, dit-il, est grand et spacieux!

"Voilà les Apennins, et voici le Caucase!"

La moindre taupinée était mont à ses yeux.

Au bout de quelques jours le voyageur arrive

En un certain canton où Thétis sur la rive

¹⁵ A cat name borrowed from Rabelais.

¹⁶ Is it to be wondered that Louis XIV felt very little sympathy for La Fontaine?

Avait laissé mainte huître; et notre rat d'abord
 Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
 Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire!
 Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
 Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire:
 J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.¹⁷
 D'un certain magister le rat tenait ces choses,

Et les disait à travers champs;
 N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeurs,
 Se font savants jusques aux dents.
 Parmi tant d'huîtres toutes closes
 Une s'était ouverte; et, bâillant au soleil,
 Par un doux zéphyr réjouie,
 Humait l'air, respirait, était épanouie,
 Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nonpareil.
 D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille:
 Qu'aperçois-je? dit-il; c'est quelque victuaille!
 Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
 Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.
 Là-dessus maître rat, plein de belle espérance,
 Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
 Se sent pris comme aux lacs; car l'huître tout d'un coup
 Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement:

Nous y voyons premièrement
 Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
 Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement:
 Et puis nous y pouvons apprendre
 Que tel est pris qui croyait prendre.

LIVRE VIII, 9.

¹⁷ Allusion to a passage of Rabelais where Picrochole, in the course of his imaginary conquest of the world, passes through the torrid deserts of Arabia and laments the fact that he will have to forego the cool drinks of which he is so fond.

LE GLAND ET LA CITROUILLE

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
 En tout cet univers, et l'aller parcourant,
 Dans les citrouilles je la treuve.¹⁸

Un villageois, considérant
 Combien ce fruit est gros et sa tige menue:
 "A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela?
 Il a bien mal placé cette citrouille-là.
 Eh parbleu! je l'aurais pendue
 A l'un des chênes que voilà:
 C'eût été justement l'affaire;
 Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
 C'est dommage, Garo,¹⁹ que tu n'es point entré
 Au conseil de celui que prêche ton curé;
 Tout en eût été mieux: car pourquoi, par exemple,
 Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
 Ne pend-il pas en cet endroit?
 Dieu s'est mépris: plus je contemple
 Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
 Que l'on a fait un quiproquo."
 Cette réflexion embarrassant notre homme:
 "On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit."
 Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
 Un gland tombe: le nez du dormeur en pâtit.
 Il s'éveille; et, portant la main sur son visage,
 Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
 Son nez meurtri le force à changer de langage.
 "Oh! oh! dit-il, je saigne! et que serait-ce donc
 S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
 Et que ce gland eût été gourde?
 Dieu ne l'a pas voulu: sans doute il eut raison;
 J'en vois bien à présent la cause."
 En louant Dieu de toute chose,
 Garo retourne à la maison.

LIVRE IX, 4.

¹⁸ Archaic for *trouve*.

¹⁹ Garo, *le villageois*, is speaking to himself.

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES

Un octogénaire plantait.

“Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!”

Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage:

Assurément il radotait.

“Car, au nom des dieux, je vous prie,

Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?

Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

A quoi bon charger votre vie

Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?

Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées:

Quittez le long espoir et les vastes pensées;

Tout cela ne convient qu'à nous.

—Il ne convient pas à vous-mêmes,

Repartit le vieillard. Tout établissement

Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes

De vos jours et des miens se joue également.

Nos termes sont pareils par leur courte durée.

Qui de nous des clartés de la voûte azurée

Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment

Qui vous puisse assurer d'un second seulement?

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage:

Eh bien! défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?

Cela²⁰ même est un fruit que je goûte aujourd'hui:

J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;

Je puis enfin compter l'aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux.”

Le vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux

Se noya dès le port, allant à l'Amérique;

L'autre, afin de monter aux grandes dignités,

Dans les emplois de Mars²¹ servant la république,

Par un coup imprévu vit ses jours emportés;

Le troisième tomba d'un arbre

Que lui-même il voulut enter;

Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre

Ce que je viens de raconter.

LIVRE XI, 8.

²⁰ The pleasure felt in providing happiness for others.

²¹ A military career.

MOLIÈRE

(1622-1673)

From the Renaissance onward, two distinct traditions can be noticed in French literature.

One, measured, restrained, dignified, and somewhat stilted, follows closely the ideals of the Greek and Latin classics. It attains its highest expression in the tragedies of Corneille and Racine, in *l'Art poétique* of Boileau, and in the various works of Bossuet and Fénelon.

The other, spontaneous, irrepressible, more given to jesting than to moralizing, refreshingly opposed to all sweeping reform movements and frank to the point of unconventionality, represents the *original* French or Gallic spirit before it was refined—some say weakened—by classical influences. This second tradition, much more characteristic than the former as a national trait, can be traced from the early *Fabliaux* through the works of Rabelais, of La Fontaine, of Voltaire, and especially of Molière.

Jean-Baptiste Poquelin, who, for reasons known only to himself, took the name of Molière, which he immortalized, was born in Paris, probably in the year 1622. An early predilection for the stage led him to found his own company, *l'Illustre Théâtre*, and for twelve years he toured the provinces with varying success, returning to Paris in 1658.

But although Molière's fame was to grow from now on, with every new work, although he was to enjoy the personal support and even the friendship of Louis XIV, it was nevertheless during these last fifteen years of his life that he was to drain the bitter cup of domestic sorrow and of the most unjust criticism. Firmly entrenched in the favor of the middle classes and openly protected by the King, he had to struggle against the concerted efforts of the hypocrites and pompous fools whom his shafts had wounded. With his health breaking under the triple burden imposed by the labors of author, producer, and actor, he fought grimly to the end which came, as a supreme irony of fate, during the presentation of the *Malade Imaginaire* in which he held the title rôle. His enemies made use of a final technicality in their power¹ and succeeded in forcing one of France's greatest writers to be buried stealthily at night in an obscure corner of Saint-Joseph cemetery. Is it any wonder that Voltaire's righteous indignation was aroused when he could, in pointing to Westminster Abbey, call attention to

¹ Owing to the reluctance of the priest in coming to assist him, he died without confession.

the different treatment given by England to those who had helped to make the country great?

In Molière's works we observe a steady upward trend from the farces hastily put together to the highest form of what, through lack of a better name, must still be called comedies. In them (*Les Femmes Savantes*, *le Tartufe*, *le Misanthrope*, *l'Avare*) his genius reaches heights of speculation rarely attained by man. Under his unerring analysis, the intriguer, the boaster, the schemer, see their most secret motives mercilessly exposed and flayed. But where he strikes his deadliest blows, where his indignation knows no bounds, is in his denunciation of that most perfidious form of vice, hypocrisy. It is a struggle to death which he fought single-handed against an invisible and powerful enemy. Thanks to Molière, the French have officially banished, so to speak, this heinous crime from their lives, although incessant efforts are needed with each new generation.

But even then, Molière has bequeathed to France his trusted sword, *Le Tartufe*, and in the words of Shakespeare it can still perform "bloody execution."

LE TARTUFE (1664)

Tartufe, an impostor who uses religion as a cloak, has entirely subjugated Orgon through his hypocritical meekness and false devotion. Orgon has lost all sense of decency as regards the respect and kindly interest a husband owes his wife. Upon his return after a short absence, he is told that Madame has been ill.

ORGON.

Dorine . . . Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

(à DORINE.)

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? Comme est-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartufe?

DORINE.

Tartufe? Il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle.

ORGON.

Et Tartufe?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle put fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour près d'elle il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartufe?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée;
Et le soulagement suivit tout aussitôt

ORGON.

Et Tartufe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et, contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu madame,
But à son déjeuner quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

LE TARTUFE (*Acte I, Scène V*).

Tartufe tries to seduce Orgon's wife. To gain his end he promises Elmire "pleasure without scandal" and praises his own ability to "stretch the restrictions of our conscience," in other words to justify his actions through religious sophistry. It will be remembered that Pascal in the *Provinciales* waged a bitter fight on these views, then ascribed to the Jesuits.

Molière's powerful enemies succeeded repeatedly in having the play suppressed until Louis XIV himself allowed its presentation in public.

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez
Sans offenser le Ciel dont toujours vous parlez?

TARTUFE.

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux en oppose,
 Lever un tel obstacle est à moi peu de chose;
 Et cela ne doit pas retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur!

TARTUFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
 Madame; et je sais l'art de lever les scrupules.
 Le Ciel défend, de vrai, certains contentements;
 Mais on trouve avec lui des accommodements.
 Selon divers besoins il est une science
 D'étendre les liens de notre conscience,
 Et de rectifier le mal de l'action
 Avec la pureté de notre intention.
 De ces secrets, madame, on saura vous instruire;
 Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
 Contentez mon désir et n'ayez point d'effroi;
 Je vous réponds de tout et prends le mal sur moi.

LE TARTUFE (*Acte IV, Scène V*).

DON JUAN (1665)

Don Juan is the picture of a "grand seigneur méchant homme." The satire of Molière is as realistic as Hogarth's *The Rake's Progress*, but the latter lacks that element of humor without which the play would be far too sombre indeed.

The amusing scene between Don Juan and his tradesman has its counterpart in Murger's *La Vie de Bohème*. By studying both, the reader will at once notice the social distinctions implied.

DON JUAN. Ah! monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord! J'avais donné ordre

qu'on ne me fît parler à personne; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, je vous suis fort obligé.

DON JUAN, *parlant à la Violette et à Ragotin*. Parbleu! coquins, je vous apprendrai à laisser monsieur Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, cela n'est rien.

DON JUAN, *à monsieur Dimanche*. Comment! vous dire que je n'y suis pas, à monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis!

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu . . .

DON JUAN. Allons vite, un siège pour M. Dimanche.

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, je suis bien comme cela.

DON JUAN. Point, point, je veux que vous soyez assis contre¹ moi.

MONSIEUR DIMANCHE. Cela n'est point nécessaire.

DON JUAN. Ôtez ce pliant et apportez un fauteuil.

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, vous vous moquez, et . . .

DON JUAN. Non, non, je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur . . .

DON JUAN. Allons, asseyez-vous.

MONSIEUR DIMANCHE. Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais . . .

DON JUAN. Mettez-vous là, vous dis-je.

MONSIEUR DIMANCHE. Non, monsieur, je suis bien. Je viens pour . . .

DON JUAN. Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je . . .

¹ Close.

DON JUAN. Parbleu! monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

MONSIEUR DIMANCHE. Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu . . .

DON JUAN. Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches un teint vermeil et des yeux vifs.

MONSIEUR DIMANCHE. Je voudrais bien . . .

DON JUAN. Comment se porte madame Dimanche, votre épouse?

MONSIEUR DIMANCHE. Fort bien, monsieur, Dieu merci.

DON JUAN. C'est une brave femme.

MONSIEUR DIMANCHE. Elle est votre servante, monsieur Je venais . . .

DON JUAN. Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle?

MONSIEUR DIMANCHE. Le mieux du monde.

DON JUAN. La jolie petite fille que c'est. Je l'aime de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE. C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vous . . .

DON JUAN. Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?

MONSIEUR DIMANCHE. Toujours de même, monsieur. Je . . .

DON JUAN. Et votre petit chien Brusquet gronde-t-il toujours aussi fort et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

MONSIEUR DIMANCHE. Plus que jamais, monsieur, et nous ne saurions en chevir. *not can't do it*

DON JUAN. Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille; car j'y prends beaucoup d'intérêt.

MONSIEUR DIMANCHE. Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je . . .

DON JUAN, *lui tendant la main*. Touchez donc là, monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis?

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, je suis votre serviteur.

DON JUAN. Parbleu! je suis à vous de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE. Vous m'honorez trop. Je . . .

DON JUAN. Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

MONSIEUR DIMANCHE. Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

DON JUAN. Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

MONSIEUR DIMANCHE. Je n'ai point mérité cette grâce assurément. Mais, monsieur . . .

DON JUAN. Oh! ça, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi?

MONSIEUR DIMANCHE. Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je . . .

DON JUAN, *se levant*. Allons, vite un flambeau, pour conduire monsieur Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

MONSIEUR DIMANCHE, *se levant aussi*. Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais . . .
(*Sganarelle ôte les sièges promptement.*)

DON JUAN. Comment? Je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et, de plus, votre débiteur.

MONSIEUR DIMANCHE. Ah! monsieur . . .

DON JUAN. C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

MONSIEUR DIMANCHE. Si . . .

DON JUAN. Voulez-vous que je vous reconduise?

MONSIEUR DIMANCHE. Ah! monsieur, vous vous moquez! Monsieur . . .

DON JUAN. Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service. (*Il sort.*)

DON JUAN ou LE FESTIN DE PIERRE (*Acte IV, Scène III*).

LE MISANTHROPE (1666)

Alceste possesses an exaggerated sensitiveness as regards the "social lies" which we are more or less obliged to utter at times in order to preserve harmony among our friends and to avoid giving needless offense to others.

In this scene, Oronte, who has just written a sonnet, appeals to Alceste's judgment but receives a brutally frank reply instead of the expected praise.

ORONTE.

Enfin je suis à vous de toutes les manières;
Et comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose.
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande; et j'aurais lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'est un sonnet . . . *L'espoir* . . . C'est une dame
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'espoir . . . Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'espoir . . . Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, monsieur.

ORONTE.

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE, *lit.*

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui.

PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, *bas, à Philinte*

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE.

Vous eûtes de la complaisance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

ALCESTE, *bas, à Philinte*

Eh quoi! vil complaisant, vous louez des sottises?

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire:
Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère¹ toujours.

PHILINTE.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, *bas, à part,*

La peste de ta chute! empoisonneur au diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nez!

¹ *espérer* has here the older meaning of *attendre*.

PHILINTE.

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE, *bas, à part.*

Morbleu! *signe*

ORONTE, *à Philinte.*

Vous me flattez; et vous croyez peut-être . . .

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, *bas, à part.*

Eh! que fais-tu donc, traître?

ORONTE, *à Alceste.*

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,
Je disais, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements;
Et que par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir . . .

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.

Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme;
Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme;
Et qu'eût-on d'autre part, cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettais aux yeux comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal? et leur ressemblerais-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disais-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre,
Croyez-moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations,
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchais de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet . . .

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet.
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que: *Nous berce un temps notre ennui?*
Et que, *Rien ne marche après lui?*
Que, *Ne vous pas mettre en dépense,*
Pour ne me donner que l'espoir?
Et que, *Philis, on désespère*
Alors qu'on espère toujours?

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur;
Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur;
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire.

Si le roi m' avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri:
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, ô gué!
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux.
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bons sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure?

Si le roi m'avait donné
 Paris, sa grand'ville,
 Et qu'il me fallût quitter
 L'amour de ma mie,
 Je dirais au roi Henri:
 Reprenez votre Paris,
 J'aime mieux ma mie, ô gué!
 J'aime mieux ma mie.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.

(à *Philinte*, qui rit.)

Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
 J'estime plus cela que la pompe fleurie
 De tous ces faux brillants où chacun se récrie.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi, vous avez vos raisons;
 Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
 Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre, et moi je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE.

Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

ORONTE.

Je me passerai bien que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrais bien, pour voir, que, de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE.

J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants;
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme; et cette suffisance . . .

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, *se mettant entre deux.*

Eh! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.
LE MISANTHROPE (*Acte I, Scène II*).

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI (1666)

Medicine in Molière's day was far from being a science. As the physicians were ignorant of the real nature and the exact causes of our ills, their prescriptions lacked perforce the element of accuracy. These limitations, however, did not curb their arrogance nor their self-sufficiency in all cases. Moreover, they dressed in ridiculous fashion and made use of a meaningless jargon stuffed with Latin and Greek quotations. Molière is distinctly in favor of an expectant medicine, one which leaves complete freedom to Nature, the best healer.

In this play Lucinde pretends to have lost her power of speech in order to avoid marrying the man she does not love. Sganarelle, who is not a doctor but is mistaken for one, prescribes and discourses with all the gravity of a member of that profession.

SGANARELLE. Est-ce là la malade?

GÉRONTE. Oui. Je n'ai qu'elle de fille, et j'aurais tous les regrets du monde si elle venait à mourir.

SGANARELLE. Qu'elle s'en garde bien. Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

GÉRONTE. Allons, un siège.

SGANARELLE, *assis entre Géronte et Lucinde*. Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante.

GÉRONTE. Vous l'avez fait rire, monsieur.

SGANARELLE. Tant mieux; lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. (*à Lucinde*.) Eh bien! de quoi est-il question? Qu'avez-vous? Quel est le mal que vous sentez?

LUCINDE, *portant sa main à sa bouche, à sa tête et sous son menton*. Han, hi, hon, han.

SGANARELLE. Eh! que dites-vous?

LUCINDE, *continue les mêmes gestes.* Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE. Quoi?

LUCINDE. Han, hi, hon.

SGANARELLE. Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là?

GÉRONTE. Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette sans que jusques ici on en ait pu savoir la cause, et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

SGANARELLE. Et pourquoi?

GÉRONTE. Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

SGANARELLE. Et qui est ce sot-là, qui ne veut pas que sa femme soit muette? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie! je me garderais bien de la vouloir guérir.

GÉRONTE. Enfin, monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

SGANARELLE. Ah! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'opprime-t-il beaucoup?

GÉRONTE. Oui, monsieur.

SGANARELLE. Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs?

GÉRONTE. Fort grandes.

SGANARELLE. C'est fort bien fait. (*à Lucinde.*) Donnez-moi votre bras. (*à Geronte.*) Voilà un poulx qui marque que votre fille est muette.

GÉRONTE. Eh oui! monsieur, c'est là son mal; vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE. Ah! ah!

JACQUELINE. Voyez comme il a deviné sa maladie!

SGANARELLE. Nous autres grands médecins nous connaissons d'abord les choses. Un ignorant aurait été embarrassé et vous eût été dire: *C'est ceci, c'est cela*; mais moi je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

GÉRONTE. Oui; mais je voudrais bien que vous me pussiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE. Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GÉRONTE. Fort bien; mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole?

SGANARELLE. Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

GÉRONTE. Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue?

SGANARELLE. Aristote, là-dessus, dit . . . de fort belles choses.

GÉRONTE. Je le crois.

SGANARELLE. Ah! c'était un grand homme.

GÉRONTE. Sans doute.

SGANARELLE. Grand homme tout-à-fait: (*levant le bras depuis le coude.*) un homme qui était plus grand¹ que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes, c'est-à-dire . . . humeurs peccantes; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant . . . pour ainsi dire . . .    . . . Entendez-vous le latin?

GÉRONTE. En aucune façon.

SGANARELLE, *se levant brusquement.* Vous n'entendez point le latin?

GÉRONTE. Non.

SGANARELLE, *avec enthousiasme.*² *Cabricias arcu thuram, catalamus, singulariter, nominativo, h  c musa, la muse, bonus, bona, bonum. Deus sanctus, est-ne oratio latinas? Etiam, oui. Quare, pourquoi? Quia substantivo et adjectivum concordat in generi, numerum, et casus.*

GÉRONTE. Ah! que n'ai-je étudié.

JACQUELINE. L'habile homme que vl   (*voil  *).

LUCAS. Oui, ça est si biau (*beau*) que je n'y entends goutte.

¹ A pun on the different meanings of *grand*: eminent and tall.

² Sganarelle's unconnected speech is, of course, meaningless.

SGANARELLE. Or, ces vapeurs, dont je vous parle, venant à passer du côté gauche où est le foie, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate; et parce que lesdites vapeurs . . . Comprenez bien ce raisonnement, je vous prie; et parce que lesdites vapeurs ont certaine malignité . . . Ecoutez bien ceci, je vous conjure.

GÉRONTE. Oui.

SGANARELLE. Ont une certaine malignité qui est causée . . . Soyez attentif, s'il vous plaît.

GÉRONTE. Je le suis.

SGANARELLE. Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs . . . *Ossabandus, nequeis, nequer, potarinum, quipsa milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

JACQUELINE. Ah! que ça est bian (*bien*) dit! notre homme.

LUCAS. Que n'ai-je la langue aussi bian pendue.

GÉRONTE. On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué; c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont; que le cœur est du côté gauche et le foie du côté droit.

SGANARELLE. Oui, cela était autrefois ainsi; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

GÉRONTE. C'est ce que je ne savais pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE. Il n'y a point de mal; et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

GÉRONTE. Assurément. Mais, monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie?

SGANARELLE. Ce que je crois qu'il faille faire?

GÉRONTE. Oui.

SGANARELLE. Mon avis est qu'on la remette sur son lit et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.

GÉRONTE. Pourquoi cela, monsieur?

SGANARELLE. Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela?

GÉRONTE. Cela est vrai. Ah! le grand homme; vite, quantité de pain et de vin.

SGANARELLE. Je reviendrai voir, sur le soir, en quel état elle sera.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI (*Acte II, Scène VI*).

L'AVARE (1668)

Harpagon, the miser, is planning a dinner.

HARPAGON. Allons, venez ça tous; que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude; commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main.¹ Je vous commets au soin de nettoyer partout; et surtout prenez garde de ne point froter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; et s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages. Vous, Brindavoine, et vous, La Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais, qui viennent provoquer les gens et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

¹ Dame Claude holds a broom or a feather duster in her hand.

MAÎTRE JACQUES, *à part*. Oui. Le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE. Quitterons-nous nos siquenilles, monsieur?

HARPAGON. Oui, quand vous verrez venir les personnes; et gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE. Vous savez bien, monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

HARPAGON, *à Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre son chapeau au-devant de son pourpoint, pour cacher la tache d'huile*. Tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

L'AVARE (Acte III, Scène I).

HARPAGON. Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAÎTRE JACQUES, *à part*. Grande merveille!

HARPAGON. Dis-moi un peu: nous feras-tu bonne chère?

MAÎTRE JACQUES. Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON. Que diable, toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire: de l'argent, de l'argent, de l'argent! Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent! toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet, de l'argent.

VALÈRE. Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille de faire bonne chère avec bien de l'argent! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAÎTRE JACQUES. Bonne chère avec peu d'argent!

HARPAGON. Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

MAÎTRE JACQUES. Voilà monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON. Haye! je veux que tu me répondes.

MAÎTRE JACQUES. Combien serez-vous de gens à table?

HARPAGON. Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que pour huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE. Cela s'entend.

MAÎTRE JACQUES. Hé bien! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes . . . Potages . . . Entrées . . .

HARPAGON. Que diable! voilà pour traiter toute une ville entière.

MAÎTRE JACQUES. Rôt . . .

HARPAGON, *mettant la main sur la bouche de maître Jacques*. Ah! traître, tu manges tout mon bien.

MAÎTRE JACQUES. Entremets . . .

HARPAGON, *mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques*. Encore?

VALÈRE, *à maître Jacques*. Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON. Il a raison.

VALÈRE. Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne; et que, suivant le dire d'un ancien, il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.

HARPAGON. Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie: *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi* . . . Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

VALÈRE. Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.

HARPAGON, *à maître Jacques*. Oui. Entends-tu? (*à Valère.*) Qui est le grand homme qui a dit cela?

VALÈRE. Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON. Souviens-toi de m'écrire ces mots: je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE. Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire; je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON. Fais donc.

MAÎTRE JACQUES. Tant mieux. J'en aurai moins de peine.

HARPAGON, à Valère. Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

L'AVARE (*Acte III, Scène V*).

LE BOURGEOIS GENTILHOMME (1670)

Monsieur Jourdain, a pompous bourgeois who has made his fortune and retired, is suddenly seized with a desire to cut a figure in society. He begins his mundane education by taking lessons in deportment, dancing, singing, fencing and in all branches of knowledge. His *Maître de philosophie*, after an altercation with Mr. Jourdain's numerous teachers, enters ready and eager to give his first lesson.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, *en raccommodant son collet*.
Venons à notre leçon.

M. JOURDAIN. Ah! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses, et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

M. JOURDAIN. Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences quand j'étais jeune.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Ce sentiment est raisonnable; *Nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago*. Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute.

M. JOURDAIN. Oui, mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Cela veut dire que *Sans le science la vie est presque une image de la mort*.

M. JOURDAIN. Ce latin-là a raison.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

M. JOURDAIN. Oh! oui! Je sais lire et écrire.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.—Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. JOURDAIN. Qu'est-ce que c'est que cette logique?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN. Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger par le moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures: *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipon*, etc.¹

M. JOURDAIN. Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Voulez-vous apprendre la morale?

M. JOURDAIN. La morale?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Oui.

M. JOURDAIN. Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et . . .

¹ Words which are meaningless in themselves, but which, through the arrangement of their syllables, indicate the different kinds of syllogisms.

M. JOURDAIN. Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables et il n'y a morale qui tienne; je veux me mettre en colère tout mon soûl quand il m'en prend envie.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

M. JOURDAIN. Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles et les propriétés du corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. JOURDAIN. Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Que voulez-vous que je vous apprenne?

M. JOURDAIN. Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Très volontiers.

M. JOURDAIN. Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix;² et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix, A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN. J'entends tout cela.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. La voix A se forme en ouvrant fort la bouche: A.

² Vowel-sounds.

M. JOURDAIN. A, A. Oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. La voix E se forme en rapprochant la machoire d'en bas de celle d'en haut: A, E.

M. JOURDAIN. A, E, A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Et la voix I, en rapprochant encore davantage les machoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles: A, E, I.

M. JOURDAIN. A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. La voix O se forme en rouvrant les machoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas: O.

M. JOURDAIN. O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable. I, O, I, O.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN. O, O, O. Vous avez raison, O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait: U.

M. JOURDAIN. U, U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue; d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. JOURDAIN. U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN. Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut: DA.

M. JOURDAIN. DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous: FA.

M. JOURDAIN. FA, FA. C'est la vérité. Ah, mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement: R, RA.

M. JOURDAIN. R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes! et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN. Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Fort bien.

M. JOURDAIN. Cela sera galant, oui?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN. Non, non, point de vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Vous ne voulez que de la prose?

M. JOURDAIN. Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN. Pourquoi?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

M. JOURDAIN. Il n'y a que la prose ou les vers?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Oui, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. JOURDAIN. Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. De la prose.

M. JOURDAIN. Quoi! quand je dis, "Nicole, apportez-moi mes pantoufles et me donnez mon bonnet de nuit," c'est de la prose?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Mettre, que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres, que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un . . .

M. JOURDAIN. Non, non, non; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN. Non, vous dis-je; je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. On les peut mettre, premièrement, comme vous avez dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*; ou bien: *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux*; ou bien: *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir*; ou bien: *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font*; ou bien: *Me font vos yeux beaux, mourir, belle marquise, d'amour*.

M. JOURDAIN. Mais, de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Celle que vous avez dite: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

M. JOURDAIN. Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Je n'y manquerai pas.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME (*Acte II, Scène VI*).

LES FEMMES SAVANTES (1672)

In this play Molière draws a comparison between the feminine, natural, modest, attractive Henriette, and the shallow intellectual type, full of artificial and unassimilated book learning.

Philaminte, Henriette's mother, a "philosophe", can barely put up with her commonplace husband, Chrysale. She has just dismissed a faithful old servant because the latter did not speak with the affected purity of the *Précieuses*.

CHRYSALE.

Vous êtes satisfaite, et la voilà partie;
Mais je n'approuve point une telle sortie:
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aie à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice,
Pour rompre toute loi d'usage et de raison,
Par un barbare amas de vices d'oraison,
De mots estropiés, cousus, par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des Halles?

BÉLISE.

Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours;
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours;
Et les moindres défauts de ce grossier génie,
Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie.

CHRYSALE.

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas ?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas et méchant mot,
Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage,
Et Malherbe et Balzac, si savants en beaux mots,
En cuisine, peut-être, auraient été des sots.

PHILAMINTE.

Que ce discours grossier terriblement assomme !
Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels !
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin ?

CHRYSALE.

Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin ;
Guenille, si l'on veut ; ma guenille m'est chère.

BÉLISE.

Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère ;
Mais, si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant ;
Et notre plus grand soin, notre première instance,
Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRYSALE.

Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit ;
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,
Pour . . .

PHILAMINTE.

Ah! *sollicitude* à mon oreille est rude:
Il pue étrangement son ancienneté.

BÉLISE.

Il est vrai que le mot est bien collet monté.

CHRYSALE.

Voulez-vous que je dise? il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le masque, et décharge ma rate.
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur . . .

PHILAMINTE.

Comment donc?

CHRYSALE.

(à *Bélise*.) C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans,
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus-dessous.
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,

Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien;
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs;
Elles veulent écrire et devenir auteurs.
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde:
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors qu'il faut savoir.
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire;
Et, dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôti, en lisant quelque histoire;
L'autre rêve à des vers, quand je demande à boire:
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée,
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.¹
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse,
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.

LES FEMMES SAVANTES (*Acte II, Scène VII*).

¹ i.e., according to the rules of fine speech set down by the grammarian Vaugelas.

Trissotin and Vadius are two pompous and pedantic schemers. Vadius is introduced to Philaminte and her sister Bélise.

TRISSOTIN, *présentant Vadius.*

Voici l'homme qui meurt du désir de vous voir;
En vous le produisant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, madame.
Il peut tenir son coin parmi de beaux-esprits.

PHILAMINTE.

La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sait du grec, madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE, *à Bélise.*

Du grec, ô ciel, du grec! Il sait du grec, ma sœur.

BÉLISE, *à Armande.*

Ah! ma nièce, du grec!

ARMANDE.

Du grec! quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoi! monsieur sait du grec? Ah! permettez, de grâce,
Que, pour l'amour du grec, monsieur, on vous embrasse.

(Vadius embrasse aussi Bélise et Armande.)

HENRIETTE, *à Vadius qui veut aussi l'embrasser.*

Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec.

PHILAMINTE.

J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, madame, mon hommage;
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monsieur, avec du grec on ne peut gâter rien.

LES FEMMES SAVANTES (*Acte III, Scène V*).

PASCAL

(1623-1662)

In Blaise Pascal the world found the last of these universal minds who, through the intensity of their genius, seem to belong to another sphere. Like Leonardo da Vinci, his achievements were supreme in every field, were it science, literature, theology or criticism. Where others grope and study, Pascal *created* intuitively. But having reached the extreme limit of the science of his day, he suddenly halted and cursed man's reason.

While the modern thinker is satisfied to forgo for the present all knowledge of the ultimate mystery of life and preserves an attitude of quiet expectation towards problems which future discoveries may solve in due time, Pascal, aghast at the abysmal depth which his own meditations revealed to him, compelled his mind to retrace its steps and to humiliate its pride before the mysteries of Revelation. In man's original sin he saw the cause of his abjection; in the sacrifice of Christ and the hope of Life Eternal in His presence he found the explanation of his greatness. Upon these two premises—which to him were two fundamental truths—he built what was to become the complete apology of the Christian faith. *Les Pensées*, by which title this work is known today, are only fragments, some mere notes, found at his death and published several times in different sequence.

Pascal's concise and direct style reveals the profound man of science that he was, while the admirable artist in him clothed this rigid frame with unsurpassed imagery.

He died in 1662 at the age of thirty-nine, tortured by an incurable disease aggravated by self-inflicted mortifications. Besides the *Pensées* and his scientific works he leaves the *Provinciales*, a virulent attack upon the immoral interpretation which the Jesuits were putting upon certain dogmas.

PENSÉES DIVERSES

La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle n'est que faible si elle ne va jusqu'à connaître cela. Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, et se soumettre où il faut.

La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais non pas le contraire de ce qu'ils voient. Elle est au-dessus, et non pas contre.

La conduite de Dieu, qui dispose toutes choses avec douceur, est de mettre la religion dans l'esprit par les raisons, et dans le cœur par la grâce. Mais de la vouloir mettre dans le cœur et dans l'esprit par la force et par les menaces, ce n'est pas y mettre la religion, mais la terreur. Commencez par plaindre les incrédules; ils sont assez malheureux. Il ne faudrait les injurier qu'au cas que cela servît; mais cela leur nuit.¹

Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît pas.

C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi: Dieu sensible au cœur, non à la raison.

Athéisme, marque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain point seulement.¹

¹ Compare with Napoleon's incisive words on his deathbed: *N'est pas athée qui veut*. For the incident which provoked them, see Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, vol. 20, page 704.

Se peut-il rien de plus plaisant qu'un homme ait droit de me tuer parce qu'il demeure au-delà de l'eau, et que son prince a querelle contre le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui?

Voulez-vous qu'on dise du bien de vous? N'en dites point.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

L'homme n'est ni ange ni bête; et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête.

Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux!

La vraie éloquence se moque de l'éloquence.

Les rivières sont des chemins qui marchent, et qui portent où l'on veut aller.

PENSÉES.

L'INFINIMENT GRAND ET L'INFINIMENT PETIT

Que² l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent; qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit; et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour³ lui-même n'est qu'un point très-délicat⁴ à l'égard de celui que

² Let man . . .

³ The ellipse of the earth, wrongly attributed to the sun by an optical illusion.

⁴ Small.

les astres, qui roulent dans le firmament, embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre: elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables: nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.⁵

Que l'homme étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature; et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini?

Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes,⁶ du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non-seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion

⁵ The most striking proof of God's omnipotence is that our imagination is too weak to even conceive the magnitude of his works.

⁶ Pascal speaks, of course, from the point of view of the science of his day.

que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue; car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver?

PENSÉES.

MADAME DE SÉVIGNÉ

(1626-1696)

The Letters of Mme. de Sévigné are considered among the most classical productions of the XVIIth century.

To the historian, they are invaluable for their accuracy about contemporary events, the light they shed on the conditions of her time and the atmosphere of her social surroundings; the psychologist studies them for the mirror-like faithfulness and spontaneity with which they reproduce every movement of her heart, and the literary man delights in the purity of her style. In short, viewed from whatever angle, the correspondence of the celebrated Marquise appears one of those vast monuments erected by the *Grand siècle* which astonish the mind by the perfection of the details as well as by their harmonious proportions.

Mme. de Sévigné's life was outwardly uneventful; it was wholly concentrated in that of her daughter whom she idolized, and her long correspondence is like a daily conversation with the beautiful and somewhat indifferent Mme. de Grignan.

MME DE SÉVIGNÉ A M. DE COULANGES

A Paris, lundi 15 décembre 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'à

aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés: encore cet exemple n'est-il pas juste; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame d'Hauterive; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la *berlue*; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi.¹ Je ne puis me résoudre à la dire, devinez-la, je vous le donne en trois; *jetez-vous votre langue aux chiens*? Hé bien! il faut donc vous la dire: M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit: Voilà qui est bien difficile à deviner! c'est madame de la Vallière. Point du tout; madame. C'est donc mademoiselle de Retz? Point du tout; vous êtes bien provinciale. Ah! vraiment, nous sommes bien bêtes, dites-vous: c'est mademoiselle Colbert. Encore moins. C'est assurément mademoiselle de Créqui. Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire: il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle, mademoiselle de . . . mademoiselle, devinez le nom; il épouse Mademoiselle,² ma foi! par ma foi! ma foi jurée! Mademoiselle, la grande Mademoiselle, Mademoiselle, fille de feu Monsieur,³ Mademoiselle, petite-fille de Henri IV, Mademoiselle d'Eu, Mademoiselle de Dombes, Mademoiselle de Montpensier, Mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle, cousine germaine du roi; Mademoiselle, destinée au trône; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur. Voilà un beau

¹ The marriage between Lauzun and the Grande Mademoiselle, owing to the opposition of the Royal Princes, did not take place until ten years later in 1680 and then secretly. Lauzun had spent these ten years in prison, either for his insolence toward Louis XIV or for some secret political reason.

² *Mademoiselle* designated a Princess of the royal family.

³ *Monsieur* was the title given to the eldest brother of the king. *Feu*, late, deceased.

sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-mêmes, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous. Adieu; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

MME DE SÉVIGNÉ A MME DE GRIGNAN⁴

A Paris, dimanche 26 avril 1671.

Il est dimanche 26 avril; cette lettre ne partira que mercredi; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire, à votre intention, de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'était poignardé; voici l'affaire en détail: Le roi arriva le jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa, il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners, à quoi l'on ne s'était point attendu; cela saisit Vatel, il dit plusieurs fois: Je suis perdu d'honneur; voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville: La tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres. Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le Prince.⁵ M. le Prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit: "Vatel, tout va bien; rien n'était si beau que le souper du roi." Il répondit: "Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables." "Point du tout, dit M. le Prince; ne vous fâchez point: tout va bien." Minuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un

⁴ Mme. de Sévigné's daughter.

⁵ The Prince de Condé, known as the Grand Condé and famous for his many victories, notably that of Rocroi won over the Spaniards (1643).

nuage; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi, il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée; il lui demande: *Est-ce là tout?* Oui, monsieur. Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point; sa tête s'échauffait, il crut qu'il n'aurait point d'autre marée; il trouva Gourville, il lui dit: Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient point mortels; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés: on cherche Vatel pour la distribuer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang; on court à M. le Prince, qui fut au désespoir. M. le Duc pleura; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le Prince le dit au roi fort tristement: on dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière; on le loua fort, on loua et l'on blâma son courage.

MME DE SÉVIGNÉ A MME DE GRIGNAN

A Paris, vendredi 8 décembre 1673.

Il faut commencer, ma chère enfant, par la mort du comte de Guiche: voilà de quoi il est question présentement. Ce pauvre garçon est mort de maladie et de langueur dans l'armée de M. de Turenne; la nouvelle en vint mardi matin. Le Père Bourdaloue⁶ l'a annoncée au maréchal de Gramont qui s'en douta, sachant l'extrémité de son fils. Il fit sortir tout le monde de sa chambre; il était dans un petit appartement qu'il a au dehors des Capucines:⁷ quand il fut seul avec ce Père, il se jeta à son cou, disant qu'il devinait bien ce qu'il avait à lui dire; que c'était le coup de sa mort, qu'il

⁶ Bourdaloue (1632-1704), famous Jesuit preacher. His eloquence is distinguished by great logic and subtle psychology.

⁷ A convent of the Order of the Capucines.

le recevait de la main de Dieu; qu'il perdait le seul et véritable objet de toute sa tendresse et de toute son inclination naturelle; que jamais il n'avait eu de sensible joie ou de violente douleur que par ce fils, qui avait des choses admirables. Il se jeta sur un lit, n'en pouvant plus, mais sans pleurer, car on ne pleure point dans cet état. Le Père pleurait, et n'avait encore rien dit; enfin il lui parla de Dieu, comme vous savez qu'il en parle: ils furent six heures ensemble; et puis le Père, pour lui faire faire son sacrifice entier, le mena à l'église de ces bonnes Capucines, où l'on disait vigiles pour ce cher fils: le maréchal y entra, en tombant, en tremblant, plutôt traîné et poussé que sur ses jambes; son visage n'était plus reconnaissable. M. le Duc le vit en cet état, et en nous le contant chez madame de la Fayette, il pleurait. Ce pauvre maréchal revint enfin dans sa petite chambre; il est comme un homme condamné; le roi lui a écrit; personne ne le voit.

MME DE SÉVIGNÉ À MME DE GRIGNAN

A Paris, lundi 5 février 1674.

L'archevêque de Reims revenait hier fort vite de Saint-Germain, c'était comme un tourbillon: il croit bien être grand seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre, *tra, tra, tra*; ils rencontrent un homme à cheval, *gare, gare!*; ce pauvre homme veut se ranger, son cheval ne veut pas; et enfin le carrosse et les six chevaux renversent le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus, que le carrosse en fut versé et renversé: en même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque et le cocher, et l'archevêque même, se mettent à crier: *Arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups!* L'archevêque, en racontant ceci, disait: Si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras et coupé les oreilles.

MME DE SÉVIGNÉ A MME DE GRIGNAN

Mardi 17 septembre 1675.

Vineuil est bien vieilli, bien toussant, bien crachant et dévot, mais toujours de l'esprit; il vous fait mille et mille compliments. Il y a trente lieues de Saumur à Nantes; nous avons résolu de les faire en deux jours, et d'arriver aujourd'hui à Nantes: dans ce dessein, nous allâmes hier deux heures de nuit; nous nous engravâmes, et nous demeurâmes à deux cents pas de notre hôtellerie sans pouvoir aborder. Nous revînmes au bruit d'un chien, et nous arrivâmes à minuit dans un *tugurio* plus pauvre, plus misérable qu'on ne peut vous le représenter: nous n'y avons trouvé que deux ou trois vieilles femmes qui filaient et de la paille fraîche, sur quoi nous avons tous couché sans nous déshabiller; j'aurais bien ri, sans l'abbé, que je meurs de honte d'exposer ainsi à la fatigue d'un voyage. Nous nous sommes embarqués à la pointe du jour, et nous étions si parfaitement bien établis dans notre gravier, que nous avons été près d'une heure avant que de reprendre le fil de notre discours: nous voulons, contre vent et marée, arriver à Nantes; nous ramons tous.

MME DE SÉVIGNÉ A MME DE GRIGNAN

A Paris, mercredi 28 août 1675.

Vraiment, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf, qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux, pour parler de leur affliction: Madame de la Fayette y vint: nous fîmes bien précisément ce que nous avons résolu; les yeux ne nous séchèrent pas. Madame d'Elbeuf avait un portrait divinement bien fait de ce héros,^s dont tout le train était arrivé à onze heures: tous ces pauvres gens étaient en larmes, et déjà tout habillés de deuil; il vint trois gentilshommes qui pensèrent mourir en voyant ce portrait; c'étaient des cris

^s Turenne, one of Louis XIV's most celebrated generals.

qui faisaient fendre le cœur; ils ne pouvaient prononcer une parole; ses valets de chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout était fondu en larmes, et faisait fondre les autres. Le premier qui fut en état de parler répondit à nos tristes questions: nous nous fîmes raconter sa mort. Il voulait se confesser, et en se cachottant il avait donné ses ordres pour le soir, et devait communier le lendemain dimanche, qui était le jour qu'il croyait donner la bataille.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé; et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit⁹ d'Elbeuf: "Mon neveu, demeurez là; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître." M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit: "Monsieur, venez par ici; on tire du côté où vous allez.—Monsieur, lui dit-il, vous avez raison; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui." Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit: "Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là." M. de Turenne revint; et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassé du même coup qui emporta le bras et la main qui tenaient le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il n'était point encore tombé; mais il était penché le nez sur l'arçon: dans ce moment, le cheval s'arrête; le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois deux grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais: songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure; M. d'Hamilton fait cesser le bruit et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur le corps, qui ne voulait pas le quitter, et se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie; on le garde à petit bruit; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente: ce fut là où M. de Lorges, M. de

⁹ Young Elbeuf.

Roye et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil: tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe; tous les tambours en étaient couverts; ils ne battaient qu'un coup; les piques traînantes et les mousquets renversés: mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter, sans que l'on en soit tout ému.

MME DE SÉVIGNÉ A MME DE GRIGNAN

Aux Rochers, mercredi 13 novembre 1675.

Vous êtes étonnée que j'aie un petit chien; voici l'aventure. J'appelais, par contenance, une chienne courante d'une madame qui demeure au bout de ce parc. Madame de Tarente me dit: Quoi! vous savez appeler un chien? je veux vous en envoyer un le plus joli du monde. Je la remerciai et lui dis la résolution que j'avais prise de ne me plus engager dans cette sottise: cela se passe, on n'y pense plus; deux jours après je vois entrer un valet de chambre avec une petite maison de chien, toute pleine de rubans, et sortir de cette jolie maison un petit chien tout parfumé, d'une beauté extraordinaire, des oreilles, des soies, une haleine douce, blondin comme un blondin; jamais je ne fus plus étonnée, ni plus embarrassée: je voulus le renvoyer, on ne voulut jamais le reporter: la femme de chambre qui l'avait élevé en a pensé mourir de douleur. C'est Marie¹⁰ qu'aime le petit chien; il couche dans sa maison et dans la chambre de Beaulieu; il ne mange que du pain; je ne m'y attache point, mais il commence à m'aimer; je crains de succomber. Voilà l'histoire que je vous prie de ne point mander à *Marphise*,¹¹ car je crains ses reproches: il s'appelle Fidèle.

¹⁰ Mme. de Sévigné's maid.

¹¹ Another little dog.

BOSSUET

(1627-1704)

There could scarcely have been a more majestic setting to Bossuet's career than the long reign of Louis XIV. Authority, religious as well as political, was as yet undisputed, and deep reverence surrounded the leaders chosen by Providence. The king and the prelate have many traits in common: tireless energy, fundamental honesty of purpose, high sense of the dignity of their office. The same thought pervades their lives: "Restore the religious unity of the French nation."

Jacques Bénigne Bossuet, Bishop of Meaux may thunder from the pulpit with the mighty voice of the ancient prophets, but he can also stoop in a loving spirit to the humblest among his flock. To them he is the tender shepherd who watches when others rest; to the enemy of the Church he is the strong warrior, calm and undaunted in the knowledge of his own strength. His stout heart accepts every challenge. If doubt has ever assailed him, nothing reveals it, for he feels his fearful responsibility before God; what if the leader should lose heart?

Besides his *Oraisons funèbres*, his *Sermons*, and his numerous controversial works, we must mention the *Histoire des Variations des Églises protestantes*, in which he proposed to show that Protestantism is not only lacking in tradition, but that its doctrines completely contradict one another. In the *Discours sur l'Histoire universelle* Bossuet points to the guiding hand of Providence throughout the ages. It will be seen that Voltaire takes exactly the opposite view in his *Essai sur les Mœurs*.

The *Eagle of Meaux* left an indelible stamp on French literature. His eloquence, his strong logic, and his virile qualities gave it a new dignity. To an unsurpassed literary beauty in his expositions he adds the importance of the deepest question of all, that of our destiny.

BRIÈVETÉ DE LA VIE

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous avertit dès le premier pas, mais la loi est prononcée: il faut marcher toujours.

Je voudrais retourner sur mes pas; *marche! marche!* Un poids invincible, une force invincible nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent sur la route: encore

si je pouvais éviter ce précipice affreux! Non, non; il faut marcher, il faut courir: telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait arrêter; *marche! marche!* Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé; fracas effroyable, inévitable ruine. On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant que l'on voit se faner entre ses mains du matin au soir; quelques fruits qu'on perd en les goûtant: enchantement! Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux; déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires; tout se ternit, tout s'efface.

L'ombre de la mort se présente; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord; encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarant; *il faut marcher*. On voudrait retourner en arrière; plus de moyen: tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

SERMON POUR LE JOUR DE PÂQUES.

LETTRES

A Mme. Dumans, Religieuse.

A Germigny, 28 octobre 1694.

Le tout est, ma Fille, de ne pas vous décourager de votre découragement. Que trouvez-vous de si nouveau dans vos faiblesses, que pour cela vous vous troubliez jusques à vouloir tout laisser là? Quand vous seriez cent fois plus faible, votre infidélité anéantit-elle la bonté de Dieu? et votre infirmité détruit-elle sa force?

Pauvre créature! vous vous imaginiez être forte, et voilà que vous vous êtes trouvée telle que vous étiez en effet. Repentez-vous, demandez pardon avec douleur, mais sans chagrin; dites avec David: "*C'est maintenant que je*

commence." Et que savez-vous si Dieu ne veut pas commencer en vous quelque chose de nouveau, par une expérience si forte de votre néant? Donnez-vous à lui, remettez-vous tranquillement dans vos exercices. Je prie Notre-Seigneur qu'il soit avec vous.

J. BÉNIGNE, ÉVÊQUE DE MEAUX.

A Mme. Cornuau.

A Meaux, 31 décembre 1694.

J'ai reçu, ma Fille, votre beau et bon présent: on était à table, et sur l'heure nous en avons usé. Je ne m'attendais point du tout à une chose de cette nature; mais je l'ai reçue agréablement.

Pardonnez-moi néanmoins si je vous prie une autre fois de m'envoyer plutôt quelque pâture spirituelle, quelque belle sentence, quelque dévote représentation. Pour cette fois, vous avez bien fait; et j'ai senti, avec toute l'industrie de votre main, toute la bonté de votre cœur.

Au reste, ma Fille, sachez que vos peines ne sont que l'effet des demandes que vous avez faites; portez-les en pure patience, et n'y mêlez rien du vôtre. Laissez faire Dieu; car, quand il frappe, ses coups portent soutien en espérance contre l'espérance; en amour malgré les peines qu'on a contre lui; en soumission au milieu des plaintes secrètes que l'amour arrache quelquefois, et en foi, quand la foi semble manquer. C'est le sacrifice qu'il demande de vous. Croyez donc, ma Fille, que ces peines sont permises pour éprouver et pour exercer votre amour et votre foi. Voyez Job, et songez à vous pénétrer de cette parole que le seul amour peut exciter: *Quand il me tuerait, j'espérerais en lui.* Notre-Seigneur soit avec vous.

J. BÉNIGNE, ÉVÊQUE DE MEAUX.

MORT DE MADAME¹

Considérez, Messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause; et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez par la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant; mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle: Madame se meurt! Madame est morte! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse. Partout on entend des cris; partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète: "Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement."

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain. En vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise: *Stringebam brachia sed jam amiseram quam tenebam*; "Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais." La princesse leur

¹ The death of Henriette d'Angleterre had taken place under sudden and what then seemed mysterious circumstances; the word "poison" was openly pronounced. It is probable, however, that her death was due to acute peritonitis.

échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains. Quoi donc, elle devait périr sitôt. Dans la plupart des hommes, les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissait; avec quelles grâces, vous le savez: le soir nous la vîmes séchée; et ces fortes expressions par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devaient être pour cette princesse si précises et si littérales.

Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.

MAJESTÉ DE LA PROVIDENCE

Monseigneur,

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. Car, en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples: *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*²

Chrétiens, que la mémoire d'une grande Reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie; ce discours vous fera paraître un de ces exemples redou-

² See last line of this *oraison*.

tables, qui étalent aux yeux du monde sa vanité toute entière. Vous verrez³ dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines; la félicité sans bornes, aussi bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulés sur une tête qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains, des changements inouïs; la rébellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies; la majesté violée par des attentats jusques alors inconnus: l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois; ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une aussi longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes parlera assez haut; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire: *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram*; "Entendez, ô grands de la terre; instruisez-vous, arbitres du monde."

Oraison funèbre d'Henriette de France, Reine
d'Angleterre.

³ The rest of this passage is a series of allusions to the misfortunes of Henriette de France, Queen of England and wife of Charles I. As is well known, the latter lost his throne during the *Great Rebellion* and was beheaded in 1649. Henriette died in 1669.

LE CORPS HUMAIN EST L'OUVRAGE D'UN DESSEIN
PROFOND ET ADMIRABLE

Ce dessein est parfaitement exécuté; tout est ménagé, dans le corps humain, avec un artifice merveilleux. Le corps reçoit de tous côtés les impressions des objets, sans être blessé; on lui a donné des organes pour éviter ce qui l'offense ou le détruit: et les corps environnants, qui font sur lui ce mauvais effet, font encore celui de lui causer de l'éloignement. La délicatesse des parties, quoiqu'elle aille à une finesse inconcevable, s'accorde avec la force et la solidité. Le jeu des ressorts n'est pas moins aisé que ferme; à peine sentons-nous battre notre cœur, nous qui sentons les moindres mouvements du dehors, si peu qu'ils viennent à nous; les artères vont, le sang circule, les esprits coulent, toutes les parties s'incorporent leur nourriture sans troubler notre sommeil, sans distraire nos pensées, sans exciter tant soit peu notre sentiment: tant Dieu a mis de règle et de proportion, de délicatesse et de douceur, dans de si grands mouvements.

Ainsi nous pouvons dire avec assurance, que de toutes les proportions qui se trouvent dans les corps, celles du corps organique sont les plus parfaites et les plus palpables.

Tant de parties si bien arrangées, et si propres aux usages pour lesquels elles sont faites; la disposition des valvules; le battement du cœur et des artères; la délicatesse des parties du cerveau, et la variété de ses mouvements, d'où dépendent tous les autres; la distribution du sang et des esprits; les effets différents de la respiration, qui ont un si grand usage dans le corps: tout cela est d'une économie, et s'il est permis d'user de ce mot, d'une mécanique si admirable, qu'on ne la peut voir sans ravissement, ni assez admirer la sagesse qui en a établi les règles.

Il n'y a genre de machine qu'on ne trouve dans le corps humain. Pour sucer quelque liqueur, les lèvres servent de tuyau, et la langue sert de piston. Au poumon est attachée la trachée-artère, comme une espèce de flûte douce d'une fabrique particulière, qui, s'ouvrant plus ou moins, modifie l'air et diversifie les tons. La langue est un archet, qui,

battant sur les dents et sur le palais, en tire des sons exquis. L'œil a ses humeurs et son cristallin, où les réfractions se ménagent avec plus d'art que dans les verres les mieux taillés : il a aussi sa prunelle, qui s'allonge et se resserre pour rapprocher les objets, comme les lunettes de longue vue. L'oreille a son tambour, où une peau aussi délicate que bien tendue résonne au mouvement d'un petit marteau que le moindre bruit agite ; elle a, dans un os fort dur, des cavités pratiquées pour faire retentir la voix, de la même sorte qu'elle retentit parmi les rochers et dans les échos. Les vaisseaux ont leurs soupapes ou valvules, tournées en tous sens ; les os et les muscles ont leurs poulies et leurs leviers : les proportions qui font et les équilibres et la multiplication des forces mouvantes y sont observées dans une justesse où rien ne manque. Toutes les machines sont simples, le jeu en est si aisé, et la structure si délicate, que toute autre machine est grossière à comparaison.

A rechercher de près les parties, on y voit de toute sorte de tissus ; rien n'est mieux filé, rien n'est mieux passé, rien n'est serré plus exactement.

Nul ciseau, nul tour, nul pinceau ne peut approcher de la tendresse avec laquelle la nature tourne et arrondit ses sujets.

Tout ce que peut faire la séparation et le mélange des liqueurs, leur précipitation, leur digestion, leur fermentation, est pratiqué si habilement dans le corps humain, qu'auprès de ces opérations, la chimie la plus fine n'est qu'une ignorance.

On voit à quel dessein chaque chose a été faite ; pourquoi le cœur, pourquoi le cerveau, pourquoi les esprits, pourquoi la bile, pourquoi le sang, pourquoi les autres humeurs. Qui voudra dire que le sang n'est pas fait pour nourrir l'animal ; que l'estomac, et les eaux qu'il jette par ses glandes ne sont pas faites pour préparer par la digestion la formation du sang ; que les artères et les veines ne sont pas faites de la manière qu'il faut pour le contenir, pour le porter partout, pour le faire circuler continuellement ; que le cœur n'est pas fait pour donner le branle à cette circulation : qui voudra dire que la langue et les lèvres, avec leur prodigieuse

mobilité, ne sont pas faites pour former la voix en mille sortes d'articulations; ou que la bouche n'a pas été mise à la place la plus convenable, pour transmettre la nourriture à l'estomac; que les dents n'y sont pas placées pour rompre cette nourriture, et la rendre capable d'entrer; que les eaux qui coulent dessus ne sont pas propres à la ramollir, et ne viennent pas pour cela à point nommé; ou que ce n'est pas pour ménager les organes et la place, que la bouche est pratiquée de manière que tout y sert également à la nourriture et à la parole: qui voudra dire ces choses, fera mieux de dire encore qu'un bâtiment n'est pas fait pour loger, et que ses appartements, ou engagés, ou dégagés, ne sont pas construits pour la commodité de la vie, ou pour faciliter les ministères nécessaires; en un mot, il sera un insensé qui ne mérite pas qu'on lui parle.

Plusieurs choses font remarquer combien est grand et profond l'artifice dont le corps humain est construit.

Les savants et les ignorants, s'ils ne sont tout à fait stupides, sont également saisis d'admiration en le voyant. Tout homme qui le considère par lui-même trouve faible tout ce qu'il en a ouï dire; et un seul regard lui en dit plus que tous les discours et tous les livres.

Depuis tant de temps qu'on regarde et qu'on étudie curieusement le corps humain, quoiqu'on sente que tout y a sa raison, on n'a pu encore parvenir à en pénétrer le fond. Plus on considère, plus on trouve de choses nouvelles, plus belles que les premières qu'on avait tant admirées: et quoiqu'on trouve très grand ce qu'on a déjà découvert, on voit que ce n'est rien à comparaison de ce qui reste à chercher.

Et parmi tant de spéculations faites par une curieuse anatomie, s'il est arrivé quelquefois à ceux qui s'y sont occupés, de désirer que pour plus de commodité les choses fussent autrement qu'ils ne les voyaient, ils ont trouvé qu'ils ne faisaient un si vain désir que faute d'avoir tout vu; et personne n'a encore trouvé qu'un seul os dût être figuré autrement qu'il n'est, ni être articulé autre part, ni être emboîté plus commodément, ni être percé en d'autres endroits, ni donner aux muscles dont il est l'appui une

place plus propre à s'y enclaver; ni enfin qu'il y eût aucune partie, dans tout le corps, à qui on pût seulement désirer ou une autre température ou une autre place.

Il ne reste donc à désirer, dans une si belle machine, sinon qu'elle aille toujours, sans être jamais troublée et sans finir. Mais qui l'a bien entendue, en voit assez pour juger que son auteur ne pouvait pas manquer de moyens pour la réparer toujours, et enfin la rendre immortelle; et que, maître de lui donner l'immortalité, il a voulu que nous connussions qu'il la peut donner par grâce, l'ôter par châtiment, et la rendre par récompense. La religion, qui vient là-dessus, nous apprend qu'en effet c'est ainsi qu'il en a usé, et nous apprend, tout ensemble, à le louer et à le craindre.

En attendant l'immortalité qu'il nous promet, jouissons du beau spectacle des principes qui nous conservent si longtemps; et connaissons que tant de parties, où nous ne voyons qu'une impétuosité aveugle, ne pourraient pas concourir à cette fin, si elles n'étaient, tout ensemble, et dirigées et formées par une cause intelligente.

Que si, avec tant de moyens que Dieu nous a préparés pour la conservation de notre corps, il faut que chaque homme meure, l'univers n'y perd rien; puisque, dans les mêmes principes qui conservent l'homme durant tant d'années, il se trouve encore de quoi en produire d'autres jusqu'à l'infini. Ce qui le nourrit, le rend fécond, et rend l'espèce immortelle. Un seul homme, un seul animal, une seule plante, suffit pour peupler toute la terre: et le dessein de Dieu est si suivi, qu'une infinité de générations ne sont que l'effet d'un seul mouvement continué sur les mêmes règles, et en conformité du premier branle que la nature a reçu au commencement.

Quel architecte est celui, qui faisant un bâtiment caduc, y met un principe pour se relever dans ses ruines! Et qui sait immortaliser, par tels moyens, son ouvrage en général, ne pourra-t-il pas immortaliser quelque ouvrage qu'il lui plaira en particulier?

Si nous considérons une plante qui porte en elle-même la graine d'où il se forme une autre plante, nous serons

forcés d'avouer qu'il y a dans cette graine un principe secret d'ordre et d'arrangement, puisqu'on voit les branches, les feuilles, les fleurs et les fruits s'expliquer et se développer de là avec une telle régularité; et nous verrons, en même temps, qu'il n'y a qu'une profonde sagesse qui ait pu renfermer toute une grande plante dans une si petite graine, et l'en faire sortir par des mouvements si réglés.

Mais la formation de nos corps est beaucoup plus admirable, puisque il y a sans comparaison plus de justesse, plus de variété, et plus de rapports entre toutes leurs parties.

Il n'y a rien certainement de plus merveilleux, que de considérer tout un grand ouvrage dans ses premiers principes, où il est comme ramassé, et où il se trouve tout entier en petit.

On admire avec raison la beauté et l'artifice d'un moule, où, la matière étant jetée, il s'en forme un visage fait au naturel, ou quelque autre figure régulière. Mais tout cela est grossier à comparaison des principes d'où viennent nos corps, par lesquels une si belle structure se forme de si petits commencements, se conserve d'une manière si aisée et si admirable, se répare dans sa chute, et se perpétue par un ordre si immuable.

Les plantes et les animaux, en se perpétuant sans dessein les uns les autres avec une exacte ressemblance, font voir qu'ils ont été une fois formés avec dessein sur un modèle immuable, sur une idée éternelle.

Ainsi nos corps, dans leur formation et dans leur conservation, portent la marque d'une invention, d'un dessein, d'une industrie inexplicables. Tout y a sa raison, tout y a sa fin, tout y a sa proportion et sa mesure, et par conséquent tout est fait par art.

Il paraît donc que ce corps est un instrument fabriqué, et soumis à notre volonté, par une puissance qui est hors de nous; et toutes les fois que nous nous en servons, soit pour parler, ou pour respirer, ou pour nous mouvoir en quelque façon que ce soit, nous devrions toujours sentir Dieu présent.

TRAITÉ DE LA CONNAISSANCE DE DIEU ET DE SOI-MÊME
(Chapitre IV).

RACINE

(1639-1699)

The fame of Racine seems to enjoy what might be called "diplomatic immunity." His name is always mentioned with due respect; heads are bowed in polite and unchallenged reverence and few have the audacity—or the interest—to question this universal admiration.

The reason for this is obvious. Racine is the poet of an artistic *élite*, of those whom Dante calls *color che sanno*. What few words he needs to render an almost inexpressible sentiment! His language is so astonishingly simple that it becomes, at times, a mere outline. Just as in Bach's music the grace or the majesty of the whole soars above the simple means which produce it, so Racine's words, chosen by a divine artist, project their picture into a world far beyond the ordinary domain of Art, and it is this beauty "beyond," discernible only to the inner eye, that makes him unique and so unapproachable to most.

Born at La Ferté-Milon in 1639, Racine wrote his first masterpiece, *Andromaque*, in 1667. Then followed *Britannicus* (1669), *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1673), and *Iphigénie* (1674), plays relatively few in number yet each of incomparable beauty. Far from showing any signs of exhaustion, his genius seemed to rise higher with each new work and in the year 1677 there appeared *Phèdre*.

If we could speak in art, as in mathematics, of an *ideal point*, a common meeting ground of all that is perfect, *Phèdre* would be that supreme achievement. Like a Greek statue, its proportions are so harmonious that they altogether escape the untrained eye, and a long familiarity is necessary before we can exhaust the sublime pathos of *Phèdre's* character.

But so much beauty, such perfection, proved very offensive to some, and it was not allowed to triumph. Evidently, there is no happier moment in the lives of the envious ones than when they succeed in humiliating unjustly a proud genius, conscious of his worth. *Phèdre* fell, and with it Racine's inspiration. Of how many masterpieces the despicable plot, formed under the auspices of the Duchesse de Bouillon, deprived French Letters, no one can tell; suffice it to say that, deeply wounded and justly indignant, the poet went into retirement. It was not until twelve years later that he consented, at the request of Mme. de Maintenon, to write for the entertainment of the young Ladies of Saint-Cyr, *Esther* and *Athalie*, two religious dramas drawn from the Ancient Testament and not intended to be presented on the regular stage.

Racine died in 1699.

CHŒUR D'ATHALIE
TOUT LE CHŒUR *chante.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence;
Qu'on l'adore ce Dieu; qu'on l'invoque à jamais:
Son empire a des temps précédé la naissance;
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule.*

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence;
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance;
Tout l'univers est plein de sa magnificence:
Chantons, publions ses bienfaits.

TOUT LE CHŒUR *répète.*

Tout l'univers est plein de sa magnificence:
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule.*

Il donne aux fleurs leur aimable peinture;
Il fait naître et mûrir les fruits;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains:
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinai! conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé

Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire!
 Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
 Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,
 Ces trompettes et ce tonnerre:
 Venait-il renverser l'ordre des éléments?
 Sur ses antiques fondements
 Venait-il ébranler la terre?

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
 De ses préceptes saints la lumière immortelle;
 Il venait à ce peuple heureux
 Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi!
 O justice, ô bonté suprême!
 Que de raisons, quelle douceur extrême
 D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE VOIX *seule*.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
 Les nourrit au désert d'un pain délicieux;¹
 Il nous donne ses lois, il se donne lui-même:
 Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O justice, ô bonté suprême!

LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux,
 D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux;
 Il nous donne ses lois, il se donne lui-même:
 Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

¹ The so-called *manna*.

LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi!
 Que de raisons, quelle douceur extrême
 D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE AUTRE VOIX *seule*.

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
 Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?
 Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
 Et si pénible de l'aimer?
 L'esclave craint le tyran qui l'outrage.
 Mais des enfants l'amour est le partage:
 Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
 Et ne l'aimer jamais!

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi!
 O justice, ô bonté suprême.
 Que de raisons, quelle douceur extrême
 D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!
 ATHALIE (*Acte I, Scène IV*).

PHÈDRE (1672)

Phèdre, tortured by an invincible passion for Hippolyte, her stepson, and believing Thésée to be dead, seeks an interview with Hippolyte to implore his protection on behalf of her own child.

PHÈDRE à *Cenone*,² dans le fond du théâtre.

Le voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire.
 J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

CENONE.

Souvenez-vous d'un fils qui n'espère qu'en vous.

² Pronounced *Ênone*.

PHÈDRE.

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes;
Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes.
Mon fils n'a plus de père, et le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déjà mille ennemis attaquent son enfance:
Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense.
Mais un secret remords agite mes esprits:
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris;
Je tremble que sur lui votre juste colère
Ne poursuive bientôt une odieuse mère.

HIPPOLYTE.

Madame, je n'ai point des sentiments si bas.

PHÈDRE.

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrais pas,
Seigneur; vous m'avez vue attachée à vous nuire:
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir;
Aux bords que j'habitais je n'ai pu vous souffrir;
En public, en secret, contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en être séparée;
J'ai même défendu par une expresse loi
Qu'on osât prononcer votre nom devant moi:
Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, seigneur, de votre inimitié.

HIPPOLYTE.

Des droits de ses enfants une mère jalouse
Pardonne rarement au fils d'une autre épouse;
Madame, je le sais: les soupçons importuns
Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
Toute autre aurait pour moi pris les mêmes ombrages,
Et j'en aurais peut-être essuyé plus d'outrages.

PHÈDRE.

Ah, seigneur! que le ciel, j'ose ici l'attester,
De cette loi commune a voulu m'excepter!
Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore!

HIPPOLYTE.

Madame, il n'est pas temps de vous troubler encore:
Peut-être votre époux voit encore le jour;
Le ciel peut à nos pleurs accorder son retour.
Neptune le protège; et ce dieu tutélaire
Ne sera pas en vain imploré par mon père.

PHÈDRE.

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur: puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie;
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.
Que dis-je? il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.
Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux:
Je le vois, je lui parle; et mon cœur . . . Je m'égare,
Seigneur; ma folle ardeur malgré moi se déclare.

HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'effet prodigieux:
Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux;
Toujours de son amour votre âme est embrasée.

PHÈDRE.

Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée.
Je l'aime; non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du dieu des morts³ déshonorer la couche;
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,

³ Allusion to the descent of Theseus to the infernal regions, in quest of Proserpina, Pluto's wife.

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
 Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi.⁴
 Il avait votre port, vos yeux, votre langage;
 Cette noble pudeur colorait son visage,
 Lorsque de notre Crète il traversa les flots,
 Digne sujet des vœux des filles de Minos.⁵
 Que faisiez-vous alors? Pourquoi, sans Hippolyte,
 Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite?
 Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
 Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords?
 Par vous aurait péri le monstre de la Crète,⁶
 Malgré tous les détours de sa vaste retraite:
 Pour en développer l'embarras incertain,
 Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
 Mais non: dans ce dessein je l'aurais devancée;
 L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée;
 C'est moi, prince, c'est moi dont l'utile secours
 Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.
 Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante!
 Un fil n'eût point assez rassuré votre amante:
 Compagne du péril qu'il vous fallait chercher,
 Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher;
 Et Phèdre, au labyrinthe avec vous descendue,
 Se serait avec vous retrouvée ou perdue.

HIPPOLYTE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends! Madame, oubliez-vous
 Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux?

PHÈDRE.

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
 Prince? Aurais-je perdu tout le soin de ma gloire?

⁴ Poetic licence for *vois*.

⁵ Theseus abducted Minos' daughter, Ariadne, sister of Phædra.

⁶ Theseus slew the Minotaur, a monster half man and half bull, that lived confined in the Labyrinth, in the island of Crete.

HIPPOLYTE.

Madame, pardonnez: j'avoue, en rougissant,
Que j'accusais à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue.
Et je vais . . .

PHÈDRE.

Ah, cruel! tu m'as trop entendue!
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Eh bien! connais donc Phèdre et toute sa fureur:
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même,
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang;
Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une faible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé:
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé;
J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine;
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins?
Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins;
Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.
J'ai languì, j'ai séché dans les feux, dans les larmes:
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvaient me regarder.
Que dis-je? cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire?
Tremblante pour un fils que je n'osais trahir,
Je te venais prier de ne le point haïr:
Faibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime!
Hélas! je ne t'ai pu parler que de toi-même!
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour:
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,

Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
 La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte!
 Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper:
 Voilà mon cœur, c'est là que ta main doit frapper.
 Impatient déjà d'expier son offense,
 Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.
 Frappe; ou, si tu le crois indigne de tes coups,
 Si ta haine m'envie un supplice si doux,
 Ou si d'un sang trop vil ta main serait trempée,
 Au défaut de ton bras prête-moi ton épée;
 Donne

CENONE.

Que faites-vous, madame! Justes dieux!
 Mais on vient: évitez-des témoins odieux.
 Venez, rentrez; fuyez une honte certaine.

PHÈDRE (*Acte II, Scène V*).

MORT D'HIPPOLYTE

Theseus, having returned unexpectedly, curses his son whom he believes guilty.

THÉRAMÈNE.

A peine nous sortions des portes de Trézène:
 Il⁷ était sur son char; ses gardes affligés
 Imitaient son silence, autour de lui rangés:
 Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes;
 Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes:
 Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois
 Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
 L'œil morne maintenant et la tête baissée,
 Semblaient se conformer à sa triste pensée.
 Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
 Des airs en ce moment a troublé le repos;
 Et du sein de la terre une voix formidable
 Répond en gémissant à ce cri redoutable.

⁷ Hippolyte.

Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide:
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang, et de fumée.
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix;
En efforts impuissants leur maître se consume;
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite;
L'essieu crie et se rompt:⁸ l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur: cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.

⁸ One of the most famous examples of imitative harmony.

J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie;
Ils courent: Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit:
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit;
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle; et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
"Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
"Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
"Cher ami, si mon père un jour désabusé
"Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
"Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
"Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive:
"Qu'il lui rende . . ." A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré:
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

PHÈDRE (*Acte V, Scène VI*).

CANTIQUE SPIRITUEL

When Louis XIV heard these beautiful verses, he turned, much moved, to Mme. de Maintenon and said: "Alas, Madam, how well I know these two men!"

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi:
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle.
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
 Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
 Et des biens éternels touché,
 Je compte pour rien tout le reste;
 Et l'autre, par son poids funeste,
 Me tient vers la terre penché.

Hélas! En guerre avec moi-même
 Où pourrai-je trouver la paix?
 Je veux et n'accomplis jamais . . .
 Je veux, mais, ô misère extrême,
 Je ne fais pas le bien que j'aime
 Et je fais le mal que je hais.

LA BRUYÈRE

(1645-1696)

The *Caractères*, one of the most polished and far-reaching works of all times, appeared in 1688 when their writer was in his forty-third year and in his full intellectual maturity.

Many who class La Bruyère among the pessimists are only annoyed at the psychologist's penetration. It is true that he has written many bitter pages about man but are they any more so than the terrible indictment of Shakespeare's?

For who would bear the whips and scorns of time,
 The oppressor's wrong, the proud man's contumely,
 The pangs of despis'd love, the law's delay,
 The insolence of office and the spurns
 That patient merit of the unworthy takes?

La Bruyère bore all these "spurns" serenely and this "pessimist's" final word, the essence of his philosophy of life is the most beautifully optimistic thought ever expressed, one which breathes the highest idealism and which only a noble soul could have uttered: "We are happy when we meet the eyes of those whom we have helped." But supposing for one instant that La Bruyère was a pessimist, what a fine victory over his conviction, what a noble scruple "to prefer to expose himself to the ungratefulness of some rather than fail in his duty to the needy!"

No, La Bruyère is not a pessimist but a merciless observer of man's vices, of his savage delight in oppressing the weak, of his unbounded self-love. As a tutor in the family of the Prince de

Condé, he had many opportunities to form his judgment about the great ones of this world, and he does not spare them any more than does Saint-Simon.

The highest moral ideal was pointed out to man when La Bruyère wrote: "There is only *one* real misfortune, and that is to find our conscience at fault."

PENSÉES DIVERSES

Il faut chercher seulement à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments: c'est une trop grande entreprise.

Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre par le nom qu'on s'est déjà acquis.

Quel supplice que celui d'entendre déclamer pompeusement un froid discours, ou prononcer de médiocres vers avec toute l'emphase d'un mauvais poète!

Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature: celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait; celui qui ne le sent pas, et qui aime en-deçà ou au-delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement.

Combien de siècles se sont écoulés avant que les hommes, dans les sciences et dans les arts, aient pu revenir au goût des anciens, et reprendre enfin le simple et le naturel!

Il faut qu'un auteur reçoive avec une égale modestie les éloges et la critique que l'on fait de ses ouvrages.

Un bon auteur, et qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchait depuis longtemps sans la connaître, et qu'il a enfin trouvée, est celle qui était la plus simple, la plus naturelle, qui semblait devoir se présenter d'abord et sans effort.

Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage; il est bon, et fait de main d'ouvrier.

Un auteur cherche vainement à se faire admirer par son ouvrage. Les sots admirent quelquefois, mais ce sont des sots. Les personnes d'esprit ont en eux les semences de toutes les vérités et de tous les sentiments; rien ne leur est nouveau; ils admirent peu, ils approuvent.

Un homme né chrétien et français se trouve contraint dans la satire: les grands sujets lui sont défendus; il les entame quelquefois, et se détourne ensuite sur de petites choses, qu'il relève par la beauté de son génie et de son style.

DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner les autres; de là vient qu'avec un grand mérite et une plus grande modestie l'on peut être longtemps ignoré.

La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau: elle lui donne de la force et du relief.

Celui qui, logé chez soi dans un palais avec deux appartements pour les deux saisons, vient coucher au Louvre dans un entresol, n'en use pas ainsi par modestie; cet autre qui, pour conserver une taille fine s'abstient du vin, et ne fait qu'un seul repas, n'est ni sobre ni tempérant; et d'un troisième qui, importuné d'un ami pauvre, lui donne enfin quelque secours, l'on dit qu'il achète son repos, et nullement qu'il est libéral. Le motif seul fait le mérite des actions des hommes, et le désintéressement y met la perfection.

DU MÉRITE PERSONNEL.

Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles; et l'harmonie la plus douce est le son de la voix de celle que l'on aime.

Les femmes sont extrêmes; elles sont meilleures ou pires que les hommes.

La plupart des femmes n'ont guère de principes; elles se conduisent par le cœur, et dépendent pour leurs mœurs de ceux qu'elles aiment.

Les femmes vont plus loin en amour que la plupart des hommes; mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.

Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre; une femme, au contraire, garde mieux son secret que celui d'autrui.

Un homme qui serait en peine de connaître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les yeux d'une jeune femme qu'il aborde, et le ton dont elle lui parle: il apprendra ce qu'il craint de savoir. Rude école.

Un homme peut tromper une femme par un feint attachement, pourvu qu'il n'en ait pas ailleurs un véritable.

Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vu celui qu'elle doit aimer.

DES FEMMES.

L'amour naît brusquement, sans autre réflexion, par tempérament, ou par faiblesse: un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié, au contraire, se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services et de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main!

Le temps, qui fortifie les amitiés, affaiblit l'amour.

Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, et quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie. L'amitié, au contraire, a besoin de secours; elle périt faute de soins, de confiance, et de complaisance.

Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

L'amour qui naît subitement est le plus long à guérir.

Quelque délicat que l'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.

L'on confie son secret dans l'amitié; mais il échappe dans l'amour.

L'on n'est pas plus maître de toujours aimer qu'on ne l'a été de ne pas aimer.

Le commencement et le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls.

Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables.

Quand on a assez fait auprès de certaines personnes pour avoir dû se les acquérir, si cela ne réussit point, il y a encore une ressource, qui est de ne plus rien faire.

Il y a de certaines gens qui veulent si ardemment et si déterminément une certaine chose, que de peur de la manquer, ils n'oublient rien de ce qu'il faut faire pour la manquer.

Il est également difficile d'étouffer dans les commencements le sentiment des injures, et de le conserver après un certain nombre d'années.

Le cas n'arrive guère où l'on puisse dire. "J'étais ambitieux." Ou on ne l'est point, ou on l'est toujours: mais le temps vient où l'on avoue que l'on a aimé.

DU CŒUR.

C'est le rôle d'un sot d'être importun: un homme habile sent s'il convient ou s'il ennuie; il sait disparaître le moment qui précède celui où il serait de trop quelque part.

L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres: celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer; ils veulent plaire; ils cherchent moins à être instruits, et même réjouis, qu'à être goûtés et applaudis; et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

Avec de la vertu, de la capacité, et une bonne conduite, on peut être insupportable. Les manières, que l'on néglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal: une légère attention à les avoir douces et polies prévient leurs mauvais jugements. Il ne faut presque rien pour être cru fier, incivil, méprisant, désobligeant: il faut encore moins pour être estimé tout le contraire.

Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein n'est pas un fort bon caractère: il faut, dans le commerce, des pièces d'or et de la monnaie.

Tout ce qui est mérite¹ se sent, se discerne, se devine réciproquement: si l'on voulait être estimé, il faudrait vivre avec des personnes estimables.

¹ All people of merit . . .

Toute confiance est dangereuse, si elle n'est entière: il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire ou tout cacher. On a déjà trop dit de son secret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance.

DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION.

Un projet assez vain serait de vouloir tourner un homme fort sot et fort riche en ridicule: les rieurs sont de son côté.

N'envions point à une sorte de gens leurs grandes richesses: ils les ont à titre onéreux, et qui ne nous accommoderait point. Ils ont mis leur repos, leur santé, leur honneur, et leur conscience, pour les avoir: cela est trop cher, et il n'y a rien à gagner à un tel marché.

De tous les moyens de faire sa fortune, le plus court et le meilleur est de mettre les gens à voir clairement leurs intérêts à vous faire du bien.

Il n'y a rien qui se soutienne plus longtemps qu'une médiocre fortune: il n'y a rien dont on voie mieux la fin que d'une grande fortune.

DES BIENS DE FORTUNE.

La cour ne rend pas content; elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.

Avec les gens qui par finesse écoutent tout et parlent peu, parlez encore moins; ou si vous parlez beaucoup, dites peu de chose.

Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite.

DE LA COUR.

Les grands dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit; les gens d'esprit méprisent les grands qui n'ont que de la grandeur; les gens de bien plaignent les uns et les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'esprit, sans nulle vertu.

S'il est périlleux de tremper dans une affaire suspecte, il l'est encore davantage de s'y trouver complice d'un grand: il s'en tire, et vous laisse payer doublement, pour lui et pour vous.

DES GRANDS.

Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, et qu'ils ménagent moins, que leur propre vie.

La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les moments de la vie: il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir.

Il n'y a pour l'homme que trois événements: naître, vivre et mourir. Il ne se sent pas naître, souffre à mourir, et il oublie de vivre.

La paresse, l'indolence, et l'oisiveté, vices si naturels aux enfants, disparaissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliqués, exacts, amoureux des règles et de la symétrie, où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres, et recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée: présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

On veut quelquefois cacher ses faibles, ou en diminuer l'opinion, par l'aveu libre que l'on en fait.

Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse. Celui qui aime le travail a assez de soi-même.

Les haines sont si longues et si opiniâtres, que le plus grand signe de mort dans un homme malade, c'est la réconciliation.

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible: ils ont comme une voix articulée; et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau, et de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.²

Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute, et d'avoir quelque chose à se reprocher.

Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit qui contribue à les rendre sages.

DE L'HOMME.

Il faut très peu de fonds pour la politesse dans les manières; il en faut beaucoup pour celle de l'esprit.

Une belle femme est aimable dans son naturel; elle ne perd rien à être négligée, et sans autre parure que celle qu'elle tire de sa beauté et de sa jeunesse: une grâce naïve éclate sur son visage, anime ses moindres actions. De même un

² This description of rural conditions is very exaggerated. For more information on this subject see the extract from Rousseau's *Confessions*, page 220.

homme de bien est respectable par lui-même, et indépendamment de tous les dehors dont il voudrait s'aider pour rendre sa personne plus grave et sa vertu plus précieuse.

DES JUGEMENTS.

FÉNELON

(1651-1715)

François de Salignac¹ de la Mothe-Fénelon, famous as the author of *Télémaque* and for his controversies with Bossuet, appears to us one of the most intriguing personalities of French literature.

Educated for the Church, he was sent into the province of Poitou to convert the Protestant population to Catholicism. His gentle and persuasive eloquence, his irresistible charm, his unbounded charity turned his pastoral tour into a triumphal march and opened wide the roads to the highest honors. He was consecrated archbishop of Cambrai by Bossuet himself.

His friendship with Mme. Guyon had already, however, planted in his mind the seeds of that mystic sect known as Quietism. Under this vague name is understood the *passive* abandonment of the soul to the will of God. This theory is, of course, in direct contradiction to the teachings of the Church which says, in effect, that life being a constant struggle over temptation, salvation must be *earned* by prayer and good deeds.

It is astonishing that an otherwise strictly orthodox prelate should not have perceived that mystic contemplation alone can only lead to a fatalistic and passive renunciation of all the healthy activities of the soul. The doctrine of Quietism which pleased Fénelon because his mind delighted in subtleties, shocked the rugged common sense of Bossuet as contrary to moral progress and the long controversy between the two lights of the Gallican Church² ended by the humble—almost too humble—retraction of Fénelon and his virtual exile to his diocese of Cambrai where he died in the year 1715.

The great power of persuasion he exercised over others is well shown by the case of the Duc de Bourgogne, grandson of Louis XIV. Of a dangerous maniac, of a cruel, fierce, and debauched young man, Fénelon made a serious, considerate prince, timid to the point of shyness, one whose life became a constant prayer. The *Télémaque*, the *Dialogues des Morts*, and the *Fables*, all written

¹ or Salagnac.

² The Church of France.

for the instruction of his young ward, contain, especially the former, many pieces of advice in which it is impossible not to see a direct condemnation of the policies and private life of Louis XIV, a fact which must have contributed strongly to the writer's disgrace.

The language of Fénelon is of the purest found among our great classics. To a clear and elegant style are added all the graces of the ancients, of the Greeks especially, for whom he showed a strong preference.

PREUVES DE L'EXISTENCE DE DIEU, TIRÉES DE L'ASPECT GÉNÉRAL DE L'UNIVERS

Je ne puis ouvrir les yeux sans admirer l'art qui éclate dans toute la nature: le moindre coup d'œil suffit pour apercevoir la main qui fait tout. Que les hommes accoutumés à méditer les vérités abstraites et à remonter aux premiers principes connaissent la Divinité par son idée: c'est un chemin sûr pour arriver à la source de toute vérité. Mais plus ce chemin est droit et court, plus il est rude et inaccessible au commun des hommes qui dépendent de leur imagination. C'est une démonstration si simple qu'elle échappe, par sa simplicité, aux esprits incapables des opérations purement intellectuelles. Plus cette voie de trouver le premier Être est parfaite, moins il y a d'esprits capables de la suivre.

Mais il y a une autre voie moins parfaite, et qui est proportionnée aux hommes les plus médiocres. Les hommes les moins exercés au raisonnement et les plus attachés aux préjugés sensibles peuvent, d'un seul regard, découvrir celui qui se peint dans tous ses ouvrages. La sagesse et la puissance qu'il a marquées dans tout ce qu'il a fait le font voir, comme dans un miroir, à ceux qui ne peuvent le contempler dans sa propre idée. C'est une philosophie sensible et populaire, dont tout homme sans passions et sans préjugés est capable.

Si un grand nombre d'hommes d'un esprit subtil et pénétrant n'ont pas trouvé Dieu par ce coup d'œil jeté sur toute la nature, il ne faut pas s'en étonner: les passions qui les ont agités leur ont donné des distractions continuel-

les, ou bien les faux préjugés qui naissent des passions ont fermé les yeux à ce grand spectacle. Un homme passionné pour une grande affaire qui emporterait toute l'application de son esprit passerait plusieurs jours dans une chambre, en négociation pour ses intérêts, sans regarder ni les proportions de la chambre, ni les ornements de la cheminée, ni les tableaux qui seraient autour de lui: tous ces objets seraient sans cesse devant ses yeux, et aucun d'eux ne ferait impression sur lui.

Ainsi vivent les hommes. Tout leur présente Dieu, et ils ne le voient nulle part. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui; et cependant le monde ne l'a point connu. Ils passent leur vie sans avoir aperçu cette représentation si sensible de la Divinité, tant la fascination du monde obscurcit leurs yeux. Souvent même ils ne veulent pas les ouvrir, et ils affectent de les tenir fermés, de peur de trouver celui qu'ils ne cherchent pas. Enfin, ce qui devrait le plus servir à leur ouvrir les yeux ne sert qu'à les leur fermer davantage, je veux dire la constance et la régularité des mouvements que la suprême Sagesse a mis dans l'univers.

Saint Augustin dit que ces merveilles se sont avilées par leur répétition continuelle. Cicéron parle précisément de même. A force de voir tous les jours les mêmes choses, l'esprit s'y accoutume aussi bien que les yeux: il n'admire ni n'ose se mettre en aucune manière en peine de chercher la cause des effets qu'il voit toujours arriver de la même sorte; comme si c'était la nouveauté, et non pas la grandeur de la chose même, qui dût nous porter à faire cette recherche.

Mais enfin toute la nature montre l'art infini de son auteur. Quand je parle d'un art, je veux dire un assemblage de moyens choisis tout exprès pour parvenir à une fin précise: c'est un ordre, un arrangement, une industrie, un dessein suivi. Le hasard est, tout au contraire, une cause aveugle et nécessaire, qui ne prépare, qui n'arrange, qui ne choisit rien, et qui n'a ni volonté ni intelligence. Or je soutiens que l'univers porte le caractère d'une cause infiniment puissante et industrieuse. Je soutiens que le

hasard, c'est-à-dire le concours aveugle et fortuit des causes nécessaires et privées de raison, ne peut avoir formé ce tout.

Passons à une comparaison, qui est de saint Grégoire de Nazianze. Si nous entendions dans une chambre, derrière un rideau, un instrument doux et harmonieux, croirions-nous que le hasard, sans aucune main d'homme, pourrait avoir formé cet instrument? Dirions-nous que les cordes d'un violon seraient venues d'elles-mêmes se ranger et se tendre sur un bois dont les pièces se seraient collées ensemble, pour former une cavité avec des ouvertures régulières? Soutiendrions-nous que l'archet, formé sans art, serait poussé par le vent pour toucher chaque corde si diversement et avec tant de justesse? Quel esprit raisonnable pourrait douter sérieusement si une main d'homme toucherait cet instrument avec tant d'harmonie? Ne s'écrierait-il pas d'abord, sans examen, qu'une main savante le toucherait? Ne nous laissons point de faire sentir la même vérité.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

LETTRE A LA MOTTE A PROPOS DE LA QUERELLE DES ANCIENS ET DES MODERNES

This letter is the last echo of the famous *Querelle des Anciens et des Modernes* begun in 1687 between Boileau and Perrault, the author of the *Fairy Tales*. The question of whether the Ancients or the Moderns were greater in their respective achievements depends largely, of course, upon one's personal point of view and training. Fénelon, asked to express his opinion, showed great tact and impartiality.

De Fénelon à La Motte.

Cambrai, 4 mai 1714.

La lettre que vous m'avez fait la grâce de m'écrire, monsieur, est très-obligeante; mais elle flatte trop mon amour-propre, et je vous conjure de m'épargner. De mon côté, je vais vous répondre sur l'affaire du temps présent d'une manière qui vous montrera, si je ne me trompe, ma sincérité.

Je n'admire point aveuglément tout ce qui vient des anciens. Je les trouve fort inégaux entre eux. Il y en a d'excellents : ceux mêmes qui le sont ont la marque de l'humanité, qui est de n'être pas sans quelque reste d'imperfection. Je m'imagine même que si nous avions été de leur temps, la connaissance exacte des mœurs, des idées des divers siècles et des dernières finesses de leurs langues, nous aurait fait sentir des fautes que nous ne pouvons plus discerner avec certitude. La Grèce, parmi tant d'auteurs qui ont eu leurs beautés, ne nous montre au-dessus des autres qu'un Homère, qu'un Pindare, qu'un Théocrite, qu'un Sophocle, qu'un Démosthène. Rome, qui a eu tant d'écrivains très-estimables, ne nous présente qu'un Virgile, qu'un Horace, qu'un Térence, qu'un Catulle, qu'un Cicéron. Nous pouvons croire Horace sur sa parole, quand il avoue qu'Homère se néglige un peu en quelques endroits.

Je ne saurais douter que la religion et les mœurs des héros d'Homère n'eussent de grands défauts. Il est naturel que ces défauts nous choquent dans les peintures de ce poète. Mais j'en excepte l'aimable simplicité du monde naissant : cette simplicité des mœurs, si éloignée de notre luxe, n'est point un défaut, et c'est notre luxe qui en est un très-grand. D'ailleurs un poète est un peintre, qui doit peindre d'après nature et observer tous les caractères.

Je crois que les hommes de tous les siècles ont eu à peu près le même fonds d'esprit et les mêmes talents, comme les plantes ont eu le même suc et la même vertu. Mais je crois que les Siciliens, par exemple, sont plus propres à être poètes que les Lapons. De plus, il y a eu des pays où les mœurs, la forme du gouvernement et les études ont été plus convenables que celles des autres pays pour faciliter le progrès de la poésie. Par exemple, les mœurs des Grecs formaient bien mieux des poètes que celles des Cimbres et des Teutons. Nous sortons à peine d'une étonnante barbarie ; au contraire, les Grecs avaient une très-longue tradition de politesse et d'études des règles, tant sur les ouvrages d'esprit que sur les beaux-arts.

Les anciens ont évité l'écueil du bel esprit, où les Italiens modernes sont tombés, et dont la contagion s'est fait un peu sentir à plusieurs de nos écrivains, d'ailleurs très-distingués. Ceux d'entre les anciens qui ont excellé, ont peint avec force et grâce la simple nature. Ils ont gardé les caractères; ils ont attrapé l'harmonie; ils ont su employer à propos le sentiment et la passion. C'est un mérite bien original.

Je suis charmé des progrès qu'un petit nombre d'auteurs a donnés à notre poésie; mais je n'ose entrer dans le détail, de peur de vous louer en face. Je croirais, monsieur, blesser votre délicatesse. Je suis d'autant plus touché de ce que nous avons d'exquis dans notre langue, qu'elle n'est ni harmonieuse, ni variée, ni libre, ni hardie, ni propre à donner de l'essor, et que notre scrupuleuse versification rend les beaux vers presque impossibles dans un long ouvrage. En vous exposant mes pensées avec tant de liberté, je ne prétends ni reprendre ni contredire personne. Je dis historiquement quel est mon goût, comme un homme, dans un repas, dit naïvement qu'il aime mieux un ragoût que l'autre. Je ne blâme le goût d'aucun homme, et je consens qu'on blâme le mien. Si la politesse et la discrétion, nécessaires pour le repos de la société, demandent que les hommes se tolèrent mutuellement dans la variété d'opinions où ils se trouvent pour les choses les plus importantes à la vie humaine, à plus forte raison doivent-ils se tolérer sans peine dans la variété d'opinions sur ce qui importe très-peu à la sûreté du genre humain. Je vois bien qu'en rendant compte de mon goût, je cours risque de déplaire aux admirateurs passionnés et des anciens et des modernes; mais, sans vouloir fâcher ni les uns ni les autres, je me livre à la critique des deux côtés.

Ma conclusion est qu'on ne peut pas trop louer les modernes qui font de grands efforts pour surpasser les anciens. Une si noble émulation promet beaucoup. Elle me paraîtrait dangereuse si elle allait jusqu'à mépriser et à cesser d'étudier ces grands originaux. Mais rien n'est plus utile que de tâcher d'atteindre à ce qu'ils ont de plus sublime et de plus touchant, sans tomber dans une imitation

servile pour les endroits qui peuvent être moins parfaits ou trop éloignés de nos mœurs. C'est avec cette liberté si judicieuse et si délicate que Virgile a suivi Homère.

Je suis, Monsieur, avec l'estime la plus sincère et la plus forte, etc.

CORRESPONDANCE.

QUELQUES DÉFAUTS DES JEUNES FILLES

Il y a un défaut opposé à celui que nous venons de représenter, qui est bien plus ordinaire dans les filles; c'est celui de se passionner sur les choses même les plus indifférentes. Elles ne sauraient voir deux personnes qui sont mal ensemble, sans prendre parti dans leur cœur pour l'une contre l'autre; elles sont toutes pleines d'affections ou d'aversion sans fondement; elles n'aperçoivent aucun défaut dans ce qu'elles estiment, et aucune bonne qualité dans ce qu'elles méprisent. Il ne faut pas d'abord s'y opposer, car la contradiction fortifierait ces fantaisies: mais il faut peu à peu faire remarquer à une jeune personne, qu'on connaît mieux qu'elle tout ce qu'il y a de bon dans ce qu'elle aime, et tout ce qu'il y a de mauvais dans ce qui la choque. Prenez soin, en même temps, de lui faire sentir dans les occasions l'incommodité des défauts qui se trouvent dans ce qui la charme, et la commodité des qualités avantageuses qui se rencontrent dans ce qui lui déplaît; ne la pressez pas, vous verrez qu'elle reviendra d'elle-même. Après cela, faites-lui remarquer ses entêtements passés avec leurs circonstances les plus déraisonnables: dites-lui doucement qu'elle verra de même ceux dont elle n'est pas encore guérie, quand ils seront finis. Racontez-lui les erreurs semblables où vous avez été à son âge. Surtout montrez-lui, le plus sensiblement que vous pourrez, le grand mélange de bien et de mal qu'on trouve dans tout ce qu'on peut aimer et haïr, pour ralentir l'ardeur de ses amitiés et de ses aversions.

Ne promettez jamais aux enfants, pour récompenses, des ajustements ou des friandises: c'est faire deux maux: le premier, de leur inspirer l'estime de ce qu'ils doivent

mépriser: et le second, de vous ôter le moyen d'établir d'autres récompenses qui faciliteraient votre travail. Gardez-vous bien de les menacer de les faire étudier, ou de les assujettir à quelque règle. Il faut faire le moins de règles qu'on peut; et lorsqu'on ne peut éviter d'en faire quelqu'une, il faut la faire passer doucement, sans lui donner ce nom, en montrant toujours quelque raison de commodité, pour faire une chose dans un temps et dans un lieu plutôt que dans un autre.

On pourrait risquer de décourager les enfants, si on ne les louait jamais lorsqu'ils font bien. Quoique les louanges soient à craindre à cause de la vanité, il faut tâcher de s'en servir pour animer les enfants sans les enivrer. Nous voyons que saint Paul les emploie souvent pour encourager les faibles, et pour faire passer plus doucement la correction. Les Pères en ont fait le même usage. Il est vrai que, pour les rendre utiles, il faut les assaisonner de manière qu'on en ôte l'exagération, la flatterie, et qu'en même temps on rapporte tout le bien à Dieu, comme à sa source. On peut aussi récompenser les enfants par des jeux innocents et mêlés de quelque industrie, par des promenades où la conversation ne soit pas sans fruit, par de petits présents qui seront des espèces de prix, comme des tableaux ou des estampes, ou des médailles, ou des cartes de géographie, ou des livres dorés.

DE L'ÉDUCATION DES FILLES (*Chapitre V*).

LES DEUX RENARDS

Deux renards entrèrent la nuit par surprise dans un poulailler; ils étranglèrent le coq, les poules et les poulets: après ce carnage, ils apaisèrent leur faim. L'un, qui était jeune et ardent, voulait tout dévorer; l'autre, qui était vieux et avare, voulait garder quelques provisions pour l'avenir. Le vieux disait: Mon enfant, l'expérience m'a rendu sage; j'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour. Nous avons fait fortune; c'est un trésor que nous

avons trouvé, il faut le ménager. Le jeune répondit: Je veux tout manger pendant que j'y suis, et me rassasier pour huit jours: car pour ce qui est de revenir ici, chansons! il n'y fera pas bon demain; le maître, pour venger la mort de ses poules, nous assommerait. Après cette conversation, chacun prend son parti. Le jeune mange tant, qu'il se crève, et peut à peine aller mourir dans son terrier. Le vieux, qui se croit bien plus sage de modérer ses appétits et de vivre d'économie, veut le lendemain retourner à sa proie, et est assommé par le maître.

Ainsi chaque âge a ses défauts: les jeunes gens sont fougueux et insatiables dans leurs plaisirs; les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

FABLE XIII.

LE LOUP ET LE JEUNE MOUTON

Des moutons étaient en sûreté dans leur parc; les chiens dormaient; et le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouait de la flûte avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé vint, par les fentes de l'enceinte, reconnaître l'état du troupeau. Un jeune mouton sans expérience, et qui n'avait jamais rien vu, entra en conversation avec lui: Que venez-vous chercher ici? dit-il au glouton. L'herbe tendre et fleurie, lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs, pour apaiser sa faim, et d'aller éteindre sa soif dans un clair ruisseau: j'ai trouvé ici l'un et l'autre. Que faut-il davantage? J'aime la philosophie qui enseigne à se contenter de peu. Est-il donc vrai, repartit le jeune mouton, que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit? Si cela est, vivons comme frères, et paissions ensemble. Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie, où le sobre philosophe le mit en pièces et l'avalâ.

Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez-en par leurs actions, et non par leurs discours.

FABLE XV.

FONTENELLE

(1657-1757)

Bernard Le Bovier, sieur de Fontenelle, born at Rouen in 1657, was the nephew of the great Corneille, but possessed none of the fiery and rugged personality of his uncle. An aristocratic thinker, he shrank from the contact and even the applause of the masses, leaving his ivory tower only to attend the meetings of the different Academies or to mingle in the most exclusive *salons* of the capital. Cold and indifferent to anything but scientific truths, he endeavored through his *Histoire des Oracles* and the *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* to put his contemporaries on their guard against accepting anything solely from tradition. He represents what today is known as the scientific spirit or mind, the desire to pass facts or beliefs through the crucible of a rigorous and impartial examination.

As the Perpetual Secretary of the Académie des Sciences he wrote the *Éloges des Académiciens* which for their clearness and elegance are still unsurpassed. In them the difficulties inherent to all technical subjects seem to vanish; scientific achievements are exposed so lucidly that one almost forgets their magnitude. Of these Essays, Voltaire could say: "An ignorant person can understand them and a man of science admire them."

QUE LES HISTOIRES SURPRENANTES QU'ON DÉBITE
SUR LES ORACLES, DOIVENT ÊTRE FORT
SUSPECTES

If the reader will but substitute the words *Saints* or *miracles* for the word 'oracles,' he will understand at once the inner meaning of this anecdote.

Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens qui courent naturellement à la cause, et passent par-dessus la vérité du fait; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du siècle passé à quelques savants d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.

En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de 7 ans, il lui en était venu une

d'or à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, professeur en médecine dans l'université de Helmstad, écrivit, en 1595, l'histoire de cette dent, et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant, pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation, et quel rapport de cette dent aux chrétiens ou aux Turcs! En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d'or, et Rullandus fait aussitôt une belle et docte réplique. Un autre grand homme, nommé Libavius, ramasse tout ce qui avait été dit de la dent, et y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent était d'or. Quand un orfèvre l'eût examinée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée à la dent, avec beaucoup d'adresse; mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matières. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que, non-seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accrochent très-bien avec le faux.

De grands physiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en hiver, et froids en été. De plus grands physiciens ont trouvé depuis peu¹ que cela n'était pas.

Les discussions historiques sont encore plus susceptibles de cette sorte d'erreur. On raisonne sur ce qu'ont dit les historiens; mais ces historiens n'ont-ils été, ni passionnés, ni crédules, ni mal instruits, ni négligents? Il en faudrait trouver un qui eût été spectateur de toutes choses, indifférent, et appliqué.

¹ Lately.

Surtout quand on écrit des faits qui ont liaison avec la religion, il est assez difficile que, selon le parti dont on est, on ne donne à une fausse religion des avantages qui ne lui sont point dûs, ou qu'on ne donne à la vraie de faux avantages dont elle n'a pas besoin. Cependant on devrait être persuadé qu'on ne peut jamais ajouter de la vérité à celle qui est vraie, ni en donner à celles qui sont fausses.

HISTOIRE DES ORACLES (*Chapitre IV*).

TOUT EST RELATIF

Dès qu'il y a du mouvement quelque part, ne vous y fiez point: il faut qu'il arrive des changements, soit lents, soit prompts, mais toujours dans des temps proportionnés à l'effet. Les anciens étaient plaisants de s'imaginer que les corps célestes étaient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avaient pas encore vu changer. Avaient-ils eu le loisir de s'en assurer par l'expérience? Les anciens étaient jeunes auprès de nous. Si les roses, qui ne durent qu'un jour, faisaient des histoires, et se laissaient des mémoires les unes aux autres, les premières auraient fait le portrait de leur jardinier d'une certaine façon, et de plus de quinze mille âges de roses; les autres qui l'auraient encore laissé à celles qui les devaient suivre, n'y auraient rien changé. Sur cela, elles diraient: "Nous avons toujours vu le même jardinier; de mémoire de rose on n'a vu que lui; il a toujours été fait comme il est: assurément, il ne meurt point comme nous, il ne change seulement pas." Le raisonnement des roses serait-il bon? Il aurait pourtant plus de fondement que celui que faisaient les anciens sur les corps célestes; et quand même il ne serait arrivé aucun changement dans les cieux jusqu'à aujourd'hui, quand ils paraîtraient marquer qu'ils seraient faits pour durer toujours, sans aucune altération, je ne les en croirais pas encore; j'attendrais une plus longue expérience. Devons-nous établir notre durée, qui n'est que d'un instant, pour la mesure de quelque autre? Serait-ce à dire que ce qui aurait duré cent mille fois plus que nous, dût toujours

durer? On n'est pas si aisément éternel. Il faudrait qu'une chose eût passé bien des âges d'hommes mis bout à bout pour commencer à donner quelque signe d'immortalité.

Vraiment, dit la marquise, je vois les mondes bien éloignés d'y pouvoir prétendre. Je ne leur ferais seulement pas l'honneur de les comparer à ce jardinier qui dure tant à l'égard des roses; ils ne sont que comme les roses même qui naissent et qui meurent dans un jardin les unes après les autres; car je m'attends bien que s'il disparaît des étoiles anciennes, il en paraît de nouvelles; il faut que l'espèce se répare.

ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES (*Cinquième Soir*).

MASSILLON

(1663-1742)

The eloquence of Bossuet may strike and overwhelm; Massillon, on the contrary, is ever simple and persuasive; he speaks to the heart and moves where others only astonish the mind. After hearing him, Louis XIV expressed himself thus: "Father, I have heard many eloquent preachers in my chapel and have been very pleased with them; but when I hear you, I remain dissatisfied with myself." His noble yet simple style has earned for him the name of *Racine of the pulpit*, and his sermons formed the favorite study of Voltaire who kept them constantly on his desk.

Massillon is remembered not alone as a great preacher but also as a model of all the virtues; keeping himself aloof from the controversies which were then dividing the Church, he devoted his entire life and income to the poor. At his death, consternation was universal; all united in rendering homage to the excellency of the writer and to the nobility of his life.

SERMON SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS

Voltaire relates that when Massillon delivered this famous sermon the audience, in a transport of terror and admiration, rose spontaneously to its feet.

. . . Qui pourra se sauver? voulez-vous le savoir? ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement; qui

vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver? cette femme chrétienne qui, renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, élève ses enfants dans la foi et dans la piété; laisse au Seigneur la décision de leur destinée; ne partage son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux; est ornée de pudeur et de modestie; ne s'assied pas dans les assemblées de vanité; ne se fait point une loi des usages insensés du monde, mais corrige les usages par la loi de Dieu, et donne du crédit à la vertu par son rang et par ses exemples. Qui pourra se sauver? ce fidèle qui, dans le relâchement de ces derniers temps, imite les premières mœurs des chrétiens; qui a les mains innocentes et le cœur pur; vigilant, qui n'a pas reçu son âme en vain, mais qui, au milieu des périls du grand monde, s'applique sans cesse à la purifier; juste, qui ne jure pas frauduleusement à son prochain, et ne doit pas à des voies douteuses l'innocent accroissement de sa fortune; généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre, et ne nuit à ses concurrents que par son mérite; sincère, qui ne sacrifie pas la vérité à un vil intérêt, et ne sait point plaire en trahissant sa conscience; charitable, qui fait de sa maison et de son crédit l'asile de ses frères; de sa personne, la consolation des affligés; de son bien, le bien des pauvres; soumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la prospérité. Qui pourra se sauver? vous, mon cher auditeur, si vous voulez suivre ces exemples: voilà les gens qui se sauveront. Or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre: donc, tandis que vous vivrez comme la multitude, il est de foi que vous ne devez pas prétendre au salut: car si, en vivant ainsi, vous pouviez vous sauver, tous les hommes presque se sauveraient, puisqu'à un petit nombre d'impies près qui se livrent à des excès monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites; or, que tous les hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire: il est donc de foi que vous ne devez rien prétendre au salut, tandis que vous ne pourrez vous sauver si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler; et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les hommes, et que nul ne prend pour soi et ne se dit à soi-même. Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état : je suis perdu si je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une âme à qui il reste encore quelque soin de son salut ? Cependant c'est la multitude qui ne tremble point ; il n'est qu'un petit nombre de justes qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte ; tout le reste est calme : on sait en général que le grand nombre se damne ; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude on en sera discerné à la mort ; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique ; chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes, je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre ; et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle : car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui ; tous ces désirs de changement qui vous amusent vous amuseront jusqu'au lit de la mort ; c'est l'expérience de tous les siècles ; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez ; je vous demande donc : si Jésus-Christ

paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous que les choses du moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande, vous l'ignorez, je l'ignore moi-même; vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent: mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ: qui sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion: voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte; car ils en seront retranchés au grand jour: paraissez maintenant, justes; où êtes-vous? restes d'Israël, passez à la droite: froment de Jésus-Christ démêlez-vous de cette paille destinée au feu: ô Dieu! où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre partage?

Mes frères, notre perte est presque assurée, et nous n'y pensons pas. Quand même,¹ dans cette terrible séparation qui se fera un jour, il ne devrait y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendrait nous en assurer dans ce temple sans le désigner; qui de nous ne craindrait d'être le malheureux? qui de nous ne retomberait d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment? qui de nous, saisi de frayeur, ne demanderait pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres: Seigneur,

¹ Even if . . .

ne serait-ce pas moi? et si l'on laissait quelque délai, qui ne se mettrait en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes et les gémissements d'une sincère pénitence?

SERMON POUR LE JOUR DE PÂQUES

Massillon, preaching before the King, paints an ideal picture of what a king should be.

Non, Sire, un prince qui craint Dieu, et qui gouverne sagement ses peuples, n'a plus rien à craindre des hommes. Sa gloire toute seule aurait pu faire des envieux; sa piété rendra sa gloire même respectable. Ses entreprises auraient trouvé des censeurs; sa piété sera l'apologie de sa conduite. Ses prospérités auraient excité la jalousie ou la défiance de ses voisins; il en deviendra par sa piété l'asile et l'arbitre. Ses démarches ne seront jamais suspectes, parce qu'elles seront toujours annoncées par la justice. On ne sera pas en garde contre son ambition, parce que son ambition sera toujours réglée par ses droits. Il n'attirera point sur ses États le fléau de la guerre, parce qu'il regardera comme un crime de la porter sans raison dans les États étrangers. Il réconciliera les peuples et les rois, loin de les diviser pour les affaiblir et élever sa puissance sur leurs divisions et sur leur faiblesse. Sa modération sera le plus sûr rempart de son empire: il n'aura pas besoin de garde qui veille à la porte de son palais; les cœurs de ses sujets entoureront son trône et brilleront autour à la place des glaives qui le défendent. Son autorité lui sera inutile pour se faire obéir; les ordres les plus sûrement accomplis sont ceux que l'amour exécute: et la soumission sera sans murmure, parce qu'elle sera sans contrainte. Toute sa puissance l'aurait rendu à peine maître de ses peuples; par la vertu il deviendra l'arbitre même des souverains. Tel était, Sire, un de vos plus saints prédécesseurs,² à qui l'Église rend des honneurs publics, et qu'elle regarde comme le protecteur de votre monarchie. Les rois ses voisins, loin d'envier sa puissance, avaient recours à sa sagesse: ils s'en remettaient

² Louis IX known as Saint-Louis (1215-1270).

à lui de leurs différends et de leurs intérêts. Sans être leur vainqueur, il était leur juge et leur arbitre; et la vertu toute seule lui donnait sur toute l'Europe un empire bien plus sûr et plus glorieux que n'auraient pu lui donner ses victoires. La puissance ne nous fait que des sujets et des esclaves: la vertu toute seule nous rend maîtres des hommes.

LE SAGE

(1668-1747)

Alain René Le Sage (or Lesage) was born near Vannes in Brittany in 1668. His long life—he died in 1747—was one of incessant toil. Too independent to place himself under the patronage of some nobleman and too honest to accept the bribes of the financiers whom he ridiculed in *Turcaret* (1709), he was compelled to produce innumerable plays for the none too refined Théâtre de la Foire; another source of income was his many translations and adaptations from the Spanish novelists.

Gil Blas, his masterpiece, although influenced by Spanish models, is essentially French in treatment; its lightness of touch, its wit, its restrained sarcasm remind one of Voltaire's *Contes*. But in *Gil Blas* Le Sage is more than an elegant writer; he raises himself to the front rank of the moralists, if under this name we include men who can teach lessons of universal interest.

For *Gil Blas*, as for Goethe's *Wilhelm Meister*, the school of life is the school of experience. From a naive boy, the dupe of everyone, *Gil Blas* rises to wealth and power. Why? Simply because the lessons of experience are not lost on him. At first, his misconception of the world is gross and amusing, but as he ascends he gains in wisdom, prudence, and foresight; in other words, he learns to live according to his surroundings.

Le Sage never moralizes directly; the teaching is subtly conveyed through the presentation of the facts and their consequences. Let the reader draw his own conclusions, as did *Gil Blas*.

GIL BLAS CHEZ L'ARCHEVÊQUE DE GRENADE

Young *Gil Blas* becomes private secretary to the Archbishop of Granada; one of his duties is to copy his master's sermons.

Le jour suivant, monseigneur me fit appeler de bon matin. C'était pour me donner une homélie à transcrire.

Mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible. Je n'y manquai pas: je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. Aussi la joie qu'il en témoigna fut mêlée de surprise. Père éternel! s'écria-t-il avec transport lorsqu'il eut parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie, vit-on jamais rien de plus correct? Vous êtes trop bon copiste pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami: n'avez-vous rien trouvé en écrivant qui vous ait choqué? quelque négligence dans le style ou quelque terme impropre? Cela peut fort bien m'être échappé dans le feu de la composition. Oh! Monseigneur, lui répondis-je d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques; et quand¹ je le serais, je suis persuadé que les ouvrages de Votre Grandeur braveraient ma censure. Le prélat sourit de ma réponse. Il ne répliqua point; mais il me laissa voir, au travers de toute sa piété, qu'il n'était pas auteur impunément.

J'achevai de gagner ses bonnes grâces par cette flatterie. Je lui devins plus cher de jour en jour, et j'appris enfin de don Fernand, qui le venait voir souvent, que j'en étais aimé de manière que je pouvais compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de temps après par mon maître même; et voici à quelle occasion. Un soir il répéta devant moi avec enthousiasme, dans son cabinet, une homélie qu'il devait prononcer le lendemain dans la cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensais en général, il m'obligea de lui dire les endroits qui m'avaient le plus frappé. J'eus le bonheur de lui citer ceux qu'il estimait davantage, ses morceaux favoris. Par là je passai dans son esprit pour un homme qui avait une connaissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage. Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût et du sentiment! Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille béotienne.² En un mot, il fut si content de moi, qu'il me dit avec vivacité:

¹ . . . and even if I were . . .

² In ancient Greece, the Bœotians were considered as lacking in culture. Gil Blas is complimented on his taste.

Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort; je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime, et, pour te le prouver, je te fais mon confident.

Je n'eus pas sitôt entendu ces paroles, que je tombai aux pieds de Sa Grandeur, tout pénétré de reconnaissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, et je me regardai comme un homme qui est en train de s'enrichir. Oui, mon enfant, reprit l'archevêque, dont mon action avait interrompu le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrètes pensées. Écoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prêcher. Le Seigneur bénit mes homélies; elles touchent les pécheurs, les font rentrer en eux-mêmes et recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avare, effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors et les répandre d'une prodigue main, d'arracher un voluptueux aux plaisirs, de remplir d'ambitieux les ermitages. Ces conversions, qui sont fréquentes, devraient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins, je t'avouerai ma faiblesse, je me propose encore un autre prix, un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement: c'est l'estime que le monde a pour les écrits fins et limés. L'honneur de passer pour un parfait orateur a des charmes pour moi. On trouve mes ouvrages également forts et délicats; mais je voudrais bien éviter le défaut des bons auteurs qui écrivent trop longtemps, et me sauver avec toute ma réputation.

Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une chose de ton zèle: quand tu t'apercevras que ma plume sentira la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus; mon amour-propre pourrait me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé. Je fais choix du tien que je connais bon; je m'en rapporterai à ton jugement. Grâce au ciel, lui dis-je, Monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce temps-là. De plus, un esprit de la trempe de celui de Votre Grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre, ou, pour parler plus juste, vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre cardinal

Ximenès,³ dont le génie supérieur, au lieu de s'affaiblir par les années, semblait en recevoir de nouvelles forces. Point de flatterie, interrompit-il, mon ami! je sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge on commence à sentir les infirmités, et les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affaiblira, donne-m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère; je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, il y va de ton intérêt: si par malheur pour toi il me revenait qu'on dît dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, et que je devrais me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrais avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel serait le fruit de ta sotte discrétion . . .

Deux mois après et dans le temps de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal; l'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement et on lui donna de si bons remèdes, que quelques jours après il n'y paraissait plus. Mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès la première homélie qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différence qu'il y avait de celle-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'attendis encore une homélie pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rabattait, tantôt il s'élevait trop haut ou descendait trop bas. C'était un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une capucinade.

Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plupart des auditeurs, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disaient tout bas les uns aux autres: Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que monseigneur tombe;

³ Archbishop of Toledo and founder of the University of Alcalá. Cardinal Ximenes was a writer of distinction, as well as a great statesman (1436-1517).

vous devez l'en avertir, non seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne soit assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là vous savez ce qu'il en arriverait; vous seriez biffé de son testament.

Après ces réflexions j'en faisais d'autres toutes contraires: l'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner. Je jugeais qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourrait le recevoir mal; mais, rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prît en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptais bien de lui parler avec adresse, et de lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin trouvant que je risquais davantage à garder le silence qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étais plus embarrassé que d'une chose; je ne savais de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras, en me demandant ce qu'on disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies, mais qu'il me semblait que la dernière n'avait pas si bien que les autres affecté l'auditoire. Comment donc, mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, aurait-elle trouvé quelque Aristarque?⁴ Non, Monseigneur, lui repartis-je, non. Ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres, que l'on ose critiquer: il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paraît pas tout à fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi?

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris forcé: Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût? Je ne dis pas cela, Monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoiqu'un peu au-dessous de vos autres ouvrages. Je vous

⁴ A severe but judicious critic of Homer (160-88 B.C.).

entends, répliqua-t-il. Je vous parais baisser, n'est-ce pas? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite? Je n'aurais pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si Votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche! Il faudrait que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée.

Quoique démonté, je voulus chercher une modification pour rajuster les choses; mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, et de plus un auteur accoutumé à s'entendre louer! N'en parlons point, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui a le malheur de n'avoir pas votre approbation. Mon esprit, grâce au ciel, n'a rien encore perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidents; j'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats, et que le ciel vous conduise avec cette somme! Adieu, monsieur Gil Blas; je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût.

SAINT-SIMON

(1675-1755)

The *Mémoires* of Saint-Simon, confiscated as State papers at his death, were published for the first time by his grandson in 1830, nearly one hundred years after their author had written the last page.

In them the haughty Duke respects neither the individual nor the syntax; their perspective is often distorted, for in his feverish

imagination an insignificant event—if it but touches his morbid sensitiveness on matters of precedence at Court—assumes an importance greater than any war or treaty. But if a proper sense of proportion is absent from these *Mémoires*, they rank above all others for the intensity of the life they portray. In this, Saint-Simon is well served by his hatreds and disappointments; as his contemporaries die, or disappear from the political stage, he seizes the opportunity to pen an obituary which fixes them before the eyes of posterity in their most characteristic attitude. He may accumulate detail upon detail, epithet upon epithet; his long and tortuous sentences may show the strain under which he labors, but out of it all rises a picture which impresses itself unforgettably upon the reader's mind.

PORTRAIT DE LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

Marie-Adélaïde de Savoie had married the Duke of Burgundy, himself son of the Great Dauphin.¹ Her sudden death, followed closely by that of her husband and of her eldest son, cast an impenetrable gloom over the court of the aged Louis XIV.

Régulièrement laide, les joues pendantes, le front trop avancé, un nez qui ne disait rien, de grosses lèvres mordantes, des cheveux et des sourcils châtain brun, fort bien plantés, des yeux les plus parlants et les plus beaux du monde, peu de dents et toutes pourries, dont elle parlait et se moquait la première, le plus beau teint et la plus belle peau, un port de tête galant, gracieux, majestueux, et le regard de même, le sourire le plus expressif, une taille longue, ronde, menue, aisée, parfaitement coupée, une marche de déesse sur les nuées; elle plaisait au dernier point: les grâces naissaient d'elles-mêmes de tous ses pas, de toutes ses manières, et de ses discours les plus communs. Un air simple et naturel toujours, naïf assez souvent, mais assaisonné d'esprit, charmait, avec cette aisance qui était en elle, jusqu'à la communiquer à tout ce qui l'approchait.

MÉMOIRES.

¹ Ever since the cession of Dauphiné to the crown of France in 1349 the eldest son of the king and heir-apparent to the throne assumed the name of Dauphin. Dauphiné is a mountainous district in the South-east of France. Its capital is Grenoble.

L'HIVER DE 1709

The winter of 1709 came as a climax to the long series of misfortunes which befell the last years of Louis XIV. But, downed at Blenheim by Marlborough, France, in an uncontrollable outburst of patriotism, freed her soil from the invader at the battle of Denain (1712).

L'hiver, comme je l'ai déjà remarqué, avait été terrible, et tel que de mémoire d'homme on ne se souvenait d'aucun qui en eût approché. Une gelée, qui dura près de deux mois de la même force, avait dès ses premiers jours rendu les rivières solides jusqu'à leur embouchure, et les bords de la mer capables de porter des charrettes qui y voituraient les plus grands fardeaux. Un faux dégel fondit les neiges qui avaient couvert la terre pendant ce temps-là; il fut suivi d'un subit renouvellement de gelée aussi forte que la précédente, trois autres semaines durant. La violence de toutes les deux fut telle que l'eau de la reine d'Hongrie,² les élixirs les plus forts et les liqueurs les plus spiritueuses cassèrent leurs bouteilles dans les armoires de chambres à feu, et environnées de tuyaux de cheminées, dans plusieurs appartements du château de Versailles, où j'en vis plusieurs; et soupant chez le duc de Villeroy, dans sa petite chambre à coucher, les bouteilles sur le manteau de la cheminée, sortant de sa très-petite cuisine où il y avait grand feu et qui était de plain-pied à sa chambre, une très-petite anti-chambre entre-deux, les glaçons tombaient dans nos verres. C'est le même appartement qu'a aujourd'hui son fils.

Cette seconde gelée perdit tout. Les arbres fruitiers périrent; il ne resta plus ni noyers, ni oliviers, ni pommiers, ni vignes, à si peu près que ce n'est pas la peine d'en parler. Les autres arbres moururent en très-grand nombre; les jardins périrent, et tous les grains dans la terre. On ne peut comprendre la désolation de cette ruine générale. Chacun resserra son vieux grain et le pain enchérit à proportion du désespoir de la récolte.

² Hungary water or, formerly, Queen of Hungary's water; a toilet preparation containing chiefly alcohol flavored with rosemary or lavender. The correct form to-day would be: *de la reine de Hongrie*.

PORTRAIT DE LOUIS XIV

Jamais personne ne donna de meilleure grâce et n'augmenta tant par là le prix de ses bienfaits. Jamais personne ne vendit mieux ses paroles, son souris même, jusqu'à ses regards. Il rendit tout précieux par le choix et la majesté, à quoi la rareté et la brèveté de ses paroles ajoutait beaucoup. S'il les adressait à quelqu'un, toute l'assistance le regardait; c'était une distinction dont on s'entretenait, et qui rendait toujours une sorte de considération. Il en était de même de toutes les attentions et les distinctions, et des préférences, qu'il donnait dans leurs proportions. Jamais il ne lui échappa de dire rien de désobligeant à personne; et s'il avait à reprendre, à réprimander ou à corriger, ce qui était fort rare, c'était toujours avec un air plus ou moins de bonté, presque jamais avec sécheresse, jamais avec colère.

Jamais³ un homme si naturellement poli, ni d'une politesse si fort mesurée, si fort par degrés, ni qui distinguât mieux l'âge, le mérite, le rang, et dans ses réponses, quand elles passaient le *je verrai*, et dans ses manières. Ces étages divers se marquaient exactement dans sa manière de saluer et de recevoir les révérences, lorsqu'on partait ou qu'on arrivait. Il était admirable à recevoir différemment les saluts à la tête des lignes à l'armée, ou aux revues. Mais surtout pour les femmes rien n'était pareil. Jamais il n'a passé devant la moindre coiffe sans soulever son chapeau, je dis aux femmes de chambre, et qu'il connaissait pour telles, comme cela arrivait souvent. Aux dames, il ôtait son chapeau tout à fait, mais de plus ou moins loin; aux gens titrés, à demi, et le tenait en l'air ou à son oreille quelques instants plus ou moins marqués. Aux seigneurs, mais qui l'étaient, il se contentait de mettre la main au chapeau. Il l'ôtait comme aux dames pour les princes du sang. S'il abordait des dames, il ne se couvrait qu'après les avoir quittées. Tout cela n'était que dehors, car dans la maison il n'était jamais couvert. Ses révérences, plus

³ There never lived a man . . .

ou moins marquées, mais toujours légères, avaient une grâce et une majesté incomparables, jusqu'à sa manière de se soulever à demi à son souper pour chaque dame assise⁴ qui arrivait, non pour aucune autre, ni pour les princes du sang; mais sur les fins cela le fatiguait, quoique il ne l'ait jamais cessé, et les dames assises évitaient d'entrer à son souper quand il était commencé.

Si on lui faisait attendre quelque chose à son habiller, c'était toujours avec patience. Exact aux heures qu'il donnait pour toute sa journée; une précision nette et courte dans ses ordres. Si dans les vilains temps d'hiver qu'il ne pouvait aller dehors, qu'il passât chez Mme. de Maintenon un quart d'heure plus tôt qu'il n'en avait donné l'ordre, ce qui ne lui arrivait guère, et que le capitaine des gardes en quartier ne s'y trouvât pas, il ne manquait point de lui dire après que c'était sa faute à lui d'avoir prévenu l'heure, non celle du capitaine des gardes de l'avoir manqué. Aussi, avec cette règle qui ne manquait jamais, était-il servi avec la dernière exactitude, et elle était d'une commodité infinie pour les courtisans.

Rien n'était pareil à lui aux revues, aux fêtes, et partout où un air de galanterie pouvait avoir lieu par la présence des dames. On l'a déjà dit, il l'avait puisé à la cour de la Reine sa mère, et chez la comtesse de Soissons; mais toujours majestueuse, quoique quelquefois avec de la gaieté, et jamais devant le monde rien de déplacé ni d'hasardé; mais jusqu'au moindre geste, son marcher, son port, toute sa contenance, tout mesuré, tout décent, noble, grand, majestueux, et toutefois très-naturel, à quoi l'habitude et l'avantage incomparable et unique de toute sa figure donnait une grande facilité. Aussi, dans les choses sérieuses, les audiences d'ambassadeurs, les cérémonies, jamais homme n'a tant imposé; et il fallait commencer par s'accoutumer à le voir, si en le haranguant on ne voulait s'exposer à demeurer court. Ses réponses en ces occasions

⁴ Those who had the privilege of remaining seated in the presence of the King.

étaient toujours courtes, justes, pleines et très-rarement sans quelque chose d'obligeant, quelquefois même de flatteur, quand le discours le méritait. Le respect aussi qu'apportait sa présence, en quelque lieu qu'il fût, imposait un silence, et jusqu'à une sorte de frayer.

Il aimait fort l'air et les exercices, tant qu'il en put faire. Il avait excellé à la danse, au mail, à la paume. Il était encore admirable à cheval à son âge. Il aimait à voir faire toutes ces choses avec grâce et adresse. S'en bien ou mal acquitter devant lui était mérite ou démerite. Il disait que de ces choses qui n'étaient point nécessaires, il ne s'en fallait pas mêler si on ne les faisait pas bien. Il aimait fort à tirer, et il n'y avait point de si bon tireur que lui, ni avec tant de grâces.

UN MOMENT DE COLÈRE DE LOUIS XIV

Stung to the quick by the cowardice of the Duc du Maine, his favorite son, whose inaction in the face of the enemy had endangered a whole plan of campaign, Louis XIV, for the first and last time in his life, lost his temper over the following trivial incident.

Sortant de table, avec toutes les dames et en présence de tous les courtisans, il aperçut un valet qui, en desservant le fruit, mit un biscuit dans sa poche. Dans l'instant il oublie toute sa dignité, et sa canne à la main, qu'on venait de lui rendre avec son chapeau, court sur ce valet, qui ne s'attendait à rien moins, ni pas un de ceux qu'il sépara sur son passage, le frappe, l'injurie, et lui casse sa canne sur le corps : à la vérité, elle était de roseau, et ne résista guère. De là, le tronçon à la main, et l'air d'un homme qui ne se possédait plus, et continuant à injurier ce valet, qui était déjà bien loin, il traversa ce petit salon et une antichambre et entra chez Mme. de Maintenon,⁵ où il fut près d'une heure. Sortant de là pour repasser chez lui, il trouva le Père de la Chaise. Dès qu'il l'aperçut parmi les courtisans :

⁵ It seems now generally admitted among historians that Louis XIV and Mme de Maintenon were united by a secret marriage.

“Mon Père, lui dit-il fort haut, j’ai bien⁶ battu un coquin, et lui ai cassé ma canne sur le dos; mais je ne crois pas avoir offensé Dieu”; et tout de suite lui raconte le prétendu crime. La frayeur redoubla à cette reprise: les plus familiers bourdonnèrent contre ce valet; et le pauvre Père fit semblant d’approuver entre ses dents, pour ne pas irriter davantage et devant tout le monde.

MARIVAUD

(1688–1763)

Of the word *marivaudage*, Littré, in his *Dictionnaire de la langue française*, gives the following definition: “Style où l’on raffine sur le sentiment et l’expression, et qui a été ainsi nommé d’après les qualités et les défauts du style de Marivaux.”

But self-analysis, when too protracted and too minute, ceases to be natural; the subtle psychology which at first charms by its novelty and the sure and delicate touch of the writer, becomes wearisome when applied to every movement of the soul and every instant of one’s life. Marianne, the heroine of Marivaux’s best known novel (*La vie de Marianne*) gives us not only self-analysis but its quintessence, and becomes, so to speak, a prisoner to her own subtlety. Thus over-refinement becomes a defect.

MARIANNE CHEZ M. DE VALVILLE

Parmi les jeunes gens dont j’attirais les regards, il y en eut un que je distinguai moi-même, et sur qui mes yeux tombaient plus volontiers que sur les autres.

J’aimais à le voir, sans me douter du plaisir que j’y trouvais; j’étais coquette pour les autres, et je ne l’étais pas pour lui; j’oubliais à lui plaire, et ne songeais qu’à le regarder.

Apparemment que l’amour, la première fois qu’on en prend, commence avec cette bonne foi-là, et peut-être que la douceur d’aimer interrompt le soin d’être aimable.

Ce jeune homme, à son tour, m’examinait d’une façon toute différente de celle des autres; elle était plus modeste,

⁶. . . I admit that I have beaten, etc.

et pourtant plus attentive; il y avait quelque chose de plus sérieux qui se passait entre lui et moi: les autres applaudissaient ouvertement à mes charmes, il me semblait que celui-ci les sentait; du moins je le soupçonnais quelquefois, mais si confusément, que je n'aurais pu dire ce que je pensais de lui, non plus que ce que je pensais de moi.

Tout ce que je sais, c'est que ses regards m'embarrassaient, que j'hésitais de les lui rendre, et que je les lui rendais toujours; que je ne voulais pas qu'il me vît y répondre, et que je n'étais pas fâchée qu'il l'eût vu.

Enfin, on sortit de l'église; et je me souviens que j'en sortis lentement, que je retardais mes pas, que je regrettais la place que je quittais, et que je m'en allais avec un cœur à qui il manquait quelque chose, et qui ne savait pas ce que c'était. Je dis qu'il ne le savait pas, c'est peut-être trop dire; car, en m'en allant, je retournais souvent la tête pour revoir encore le jeune homme que je laissais derrière moi; mais je ne croyais pas me retourner pour lui.

De son côté, il parlait à des personnes qui l'arrêtaient, et mes yeux rencontraient toujours les siens.

La foule à la fin m'enveloppa, et m'entraîna avec elle; je me trouvai dans la rue, et je pris tristement le chemin de la maison.

Je ne pensais plus à mon ajustement en m'en retournant; je négligeais ma figure, et ne me souciais plus de la faire valoir.

J'étais si rêveuse, que je n'entendis pas le bruit d'un carrosse qui venait derrière moi, allait me renverser, et dont le cocher s'enrouait à me crier *gare*.

Son dernier cri me tira de ma rêverie, mais le danger où je me vis m'étourdit si fort, que je tombai en voulant fuir, et me blessai le pied en tombant.

Les chevaux n'avaient plus qu'un pas à faire pour marcher sur moi: cela alarma tout le monde; on se mit à crier; mais celui qui cria le plus fut le maître de cet équipage, qui en sortit aussitôt, et qui vint à moi: j'étais encore à terre, d'où malgré mes efforts je n'avais pu me relever.

On me releva pourtant, ou plutôt on m'enleva, car on vit bien qu'il m'était impossible de me soutenir. Mais jugez de mon étonnement, quand, parmi ceux qui s'empresaient à me secourir, je reconnus le jeune homme que j'avais laissé à l'église! C'était lui à qui appartenait le carrosse, sa maison n'était qu'à deux pas plus loin; et ce fut où il voulut qu'on me transportât.

Je ne vous dis point avec quel air d'inquiétude il s'y prit, ni combien il parut touché de mon accident. A travers le chagrin qu'il en marqua, je démêlai pourtant que le sort ne l'avait pas tant désobligé en m'arrêtant. Prenez bien garde à mademoiselle, disait-il à ceux qui me tenaient: portez-la doucement, ne vous pressez point; car dans ce moment, ce ne fut point à moi qu'il parla. Il me sembla qu'il s'en abstenait à cause de mon état et des circonstances, et qu'il ne se permettait d'être tendre que dans ses soins.

De mon côté, je parlai aux autres, et ne lui dis rien non plus; je n'osais même le regarder, ce qui faisait que j'en mourais d'envie: aussi le regardai-je, toujours en n'osant, et je ne sais ce que mes yeux lui dirent; mais les siens me firent une réponse si tendre qu'il fallait que les miens l'eussent méritée. Cela me fit rougir, et me remua le cœur à un point, qu'à peine m'aperçus-je de ce que devenais.

Je n'ai été de ma vie si agitée. Je ne saurais vous définir ce que je sentais . . .

. . . Enfin on me porta chez Valville, c'était le nom du jeune homme en question, qui fit ouvrir une salle où l'on me mit sur un lit de repos.

J'avais besoin de secours, je sentais beaucoup de douleur à mon pied, et Valville envoya sur-le-champ chercher un chirurgien, qui ne tarda pas à venir.

Je passe quelques petites excuses que je lui fis dans l'intervalle, sur l'embarras que je lui causais; excuses communes que tout le monde sait faire, et auxquelles il répondit à la manière ordinaire.

Ce qu'il y eut pourtant de particulier entre nous deux, c'est que je lui parlai de l'air d'une personne qui sent qu'il

y a bien autre chose sur le tapis que des excuses, et qu'il me répondit d'un ton qui me préparait à voir entamer la matière.

Nos regards même l'entamaient déjà; il n'en jetait pas un sur moi qui ne signifiât *Je vous aime*; et moi je ne savais que faire des miens, parce qu'ils lui en auraient dit autant.

Nous en étions, lui et moi, à ce muet entretien de nos cœurs, quand nous vîmes entrer le chirurgien, qui, sur le récit que lui fit Valville de mon accident, débuta par dire qu'il fallait voir mon pied.

A cette proposition, je rougis d'abord par un sentiment de pudeur; et puis en rougissant, pourtant je songeai que j'avais le plus joli petit pied du monde; que Valville allait le voir, que ce ne serait point ma faute, puisque la nécessité voulait que je le montrasse devant lui.

. . . Je fis quelque difficulté de le montrer, et je ne voulais ôter que le soulier: mais ce n'était pas assez. Il faut absolument que je voie le mal, disait le chirurgien, qui y allait tout uniment; je ne saurais rien dire sans cela; et là-dessus une femme de charge, que Valville avait chez lui, fut sur-le-champ appelée pour me déchausser; ce qu'elle fit pendant que Valville et le chirurgien se retirèrent un peu à l'écart.

Pour moi, je ne disais mot et ne donnais aucun signe des observations clandestines que je faisais sur lui; il n'aurait pas été modeste de paraître soupçonner l'attrait qui l'attirait; et d'ailleurs j'aurais tout gâté si je lui avais laissé apercevoir que je comprenais ces petites façons; cela m'aurait obligé moi-même d'en faire davantage, et peut-être aurait-il rougi des siennes; car le cœur est bizarre; il y a des moments où il est confus et choqué d'être pris sur le fait quand il se cache. Cela l'humilie et ce que je dis là, je le sentais par instinct.

LA VIE DE MARIANNE (*Deuxième partie*).

MONTESQUIEU

(1689-1755)

The life of Charles de Segondat, baron de la Brède et de Montesquieu, represents the ideal life of the thinker. Of independent means, he kept himself aloof from the literary squabbles which gave to the eighteenth century the appearance of one continuous quarrel. Devoted solely to his work, his serene and austere mind rose above his generation dominating it in the eyes of posterity. After giving up his brilliant career in the Parliament of Bordeaux, Montesquieu undertook extensive travels through Europe, making an especially thorough study of the English Constitution, which he greatly admired. Upon his return, he published the *Lettres persanes* (1721), purporting to have been written by some Persians traveling in France, in which the foibles and *ridicules* of French society are wittily commented upon.

During the rest of his life, his château of la Brède became his peaceful and studious retreat and it was there that he wrote his two most important works: *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* (1734) and *L'Esprit des Lois* (1748).

In the former, through a profound analysis of cause and effect, Montesquieu *explains* the history of Rome; he shows that neither in the life of the individual nor in that of nations do chance and fate play any part, the rise and decadence of empires being the inevitable result of conditions which it is the duty of the historian to discover. These conditions and their individual consequences, the author exposes with the utmost lucidity and, at times, with a vigor and conciseness reminiscent of Rome itself.

In *L'Esprit des Lois*, Montesquieu rises from the particular to the general, from the concrete to the abstract. What constitutes a law in its essence; why and how do laws fluctuate; their interrelation with the climate, the customs or the physical peculiarities of different nations; how some obscure, moral or religious conception has given rise to laws still observed but no longer understood. All this, in spite of the most minute analysis, is laid clearly before us. Thus, in one immense curve, Montesquieu retraces the history of mankind through what might be called the philosophy of their laws. Guided by his impartial love for truth, he never gives his theories as final until they can be proved correct by the existence of the particular laws themselves; these laws, in turn, must prove the theory.

L'Esprit des Lois, which embraces nearly all ancient and modern legislation, was the fruit of twenty years of labor. In spite of

some petty jealousies which it excited in some quarters—Mme. du Deffand said that it was *de l'esprit sur les lois*, witticisms about laws—it enjoyed immediate recognition and was translated into all European languages.

Montesquieu the man was the image of his works; high-minded and dignified, he never stooped to any compromise; charitable and sensitive, he fought against all tyranny and oppression, especially against slavery. If the words of Buffon, *le style est l'homme même*, are ever true, it is when applied to him.

EXTRAITS DIVERS TIRÉS DE L'ESPRIT DES LOIS

Idée générale.

S'il est vrai que le caractère de l'esprit et les passions du cœur soient extrêmement différents dans les divers climats, les lois doivent être relatives et à la différence de ces passions, et à la différence de ces caractères.

Combien les hommes sont différents dans les divers climats.

L'air froid resserre les extrémités des fibres extérieures de notre corps: cela augmente leur ressort, et favorise le retour du sang des extrémités vers le cœur. Il diminue la longueur de ces mêmes fibres; il augmente donc encore par-là leur force. L'air chaud au contraire relâche les extrémités des fibres, et les allonge: il diminue donc leur force et leur ressort.

On a donc plus de vigueur dans les climats froids. L'action du cœur et la réaction des extrémités des fibres s'y font mieux, les liqueurs sont mieux en équilibre, le sang est plus déterminé vers le cœur et réciproquement le cœur a plus de puissance. Cette force plus grande doit produire bien des effets: par exemple, plus de confiance en soi-même, c'est-à-dire plus de courage; plus de connaissance de sa supériorité, c'est-à-dire moins de désir de la vengeance; plus d'opinion de sa sûreté, c'est-à-dire plus de franchise, moins de soupçons, de politique, et de ruses. Enfin, cela doit faire des caractères bien différents. Mettez un homme dans un lieu chaud et enfermé, il souffrira, par les raisons

que je viens de dire, une défaillance de cœur très grande. Si, dans cette circonstance, on va lui proposer une action hardie, je crois qu'on l'y trouvera très peu disposé: sa faiblesse présente mettra un découragement dans son âme; il craindra tout, parce qu'il sentira qu'il ne peut rien. Les peuples des pays chauds sont timides comme les vieillards le sont; ceux des pays froids sont courageux comme le sont les jeunes gens. Si nous faisons attention aux dernières guerres, qui sont celles que nous avons le plus sous nos yeux, et dans lesquelles nous pouvons mieux voir de certains effets légers, imperceptibles de loin, nous sentirons bien que les peuples du nord, transportés dans les pays du midi, n'y ont pas fait d'aussi belles actions que leurs compatriotes, qui, combattant dans leur propre climat, y jouissaient de tout leur courage.

Cette observation confirme ce que j'ai dit, que dans les pays froids, les houpes nerveuses sont moins épanouies: elles s'enfoncent dans leurs gaines, où elles sont à couvert de l'action des objets extérieurs. Les sensations sont donc moins vives.

Dans les pays froids on aura peu de sensibilité pour les plaisirs; elle sera plus grande dans les pays tempérés; dans les pays chauds, elle sera extrême. Comme on distingue les climats par les degrés de latitude, on pourrait les distinguer, pour ainsi dire, par les degrés de sensibilité. J'ai vu les opéras d'Angleterre et d'Italie: ce sont les mêmes pièces et les mêmes acteurs; mais la même musique produit des effets si différents sur les deux nations, l'une est si calme, et l'autre si transportée, que cela paraît inconcevable.

Il en sera de même de la douleur: elle est excitée en nous par le déchirement de quelque fibre de notre corps. L'auteur de la nature a établi que cette douleur serait plus forte à mesure que le dérangement serait plus grand: or, il est évident que les grands corps et les fibres grossières des peuples du nord sont moins capables de dérangement que les fibres délicates des peuples des pays chauds: l'âme y

est donc moins sensible à la douleur. Il faut écorcher un Moscovite pour lui donner du sentiment.

Dans les pays du nord, une machine saine et bien constituée, mais lourde, trouve ses plaisirs dans tout ce qui peut remettre les esprits en mouvement, la chasse, les voyages, la guerre, le vin. Vous trouverez dans les climats du nord des peuples qui ont peu de vices, assez de vertus, beaucoup de sincérité et de franchise. Approchez des pays du midi, vous croirez vous éloigner de la morale même : des passions plus vives multiplieront les crimes ; chacun cherchera à prendre sur les autres tous les avantages qui peuvent favoriser ces mêmes passions. Dans les pays tempérés, vous verrez des peuples inconstants dans leurs manières, dans leurs vices même, et dans leurs vertus : le climat n'y a pas une qualité assez déterminée pour les fixer eux-mêmes.

La chaleur du climat peut être si excessive que le corps y sera absolument sans force. Pour lors, l'abattement passera à l'esprit même ; aucune curiosité, aucune noble entreprise, aucun sentiment généreux ; les inclinations y seront toutes passives ; la paresse y fera le bonheur ; la plupart des châtimens y seront moins difficiles à soutenir que l'action de l'âme, et la servitude moins insupportable que la force d'esprit qui est nécessaire pour se conduire soi-même.

Que les mauvais législateurs sont ceux qui ont favorisé les vices du climat, et les bons sont ceux qui s'y sont opposés.

Les Indiens¹ croient que le repos et le néant sont le fondement de toutes choses, et la fin où elles aboutissent. Ils regardent donc l'entière inaction comme l'état le plus parfait et l'objet de leurs désirs. Ils donnent au souverain Être le surnom d'immobile. Les Siamois croient que la félicité suprême consiste à n'être point obligé d'animer une machine et de faire agir un corps.

Dans ces pays où la chaleur excessive énerve et accable, le repos est si délicieux et le mouvement si pénible, que ce

¹ Hindoos.

système de métaphysique paraît naturel; et Foé, législateur des Indes, a suivi ce qu'il sentait, lorsqu'il a mis les hommes dans un état extrêmement passif; mais sa doctrine, née de la paresse du climat, la favorisant à son tour, a causé mille maux.

Les législateurs de la Chine furent plus sensés, lorsque, considérant les hommes, non pas dans l'état paisible où ils seront quelque jour, mais dans l'action propre à leur faire remplir les devoirs de la vie, ils firent leur religion, leur philosophie, et leur lois, toutes pratiques. Plus les causes physiques portent les hommes au repos, plus les causes morales les en doivent éloigner.

De la culture des terres dans les climats chauds.

La culture des terres est le plus grand travail des hommes. Plus le climat les porte à fuir ce travail, plus la religion et les lois doivent y exciter. Ainsi, les lois des Indes, qui donnent les terres aux princes et ôtent aux particuliers l'esprit de propriété, augmentent les mauvais effets du climat, c'est-à-dire la paresse naturelle.

Du monachisme.

Le monachisme y fait les mêmes maux; il est né dans les pays chauds d'Orient, où l'on est moins porté à l'action qu'à la spéculation.

En Asie, le nombre des derviches ou moines semble augmenter avec la chaleur du climat; les Indes, où elle est excessive, en sont remplies: on trouve en Europe cette même différence.

Pour vaincre la paresse du climat, il faudrait que les lois cherchassent à ôter tous les moyens de vivre sans travail; mais, dans le midi de l'Europe, elles font tout le contraire; elles donnent à ceux qui veulent être oisifs des places propres à la vie spéculative, et y attachent des richesses immenses. Ces gens, qui vivent dans une abondance qui leur est à charge, donnent avec raison leur superflu au bas

peuple: il a perdu la propriété des biens; ils l'en dédommagent par l'oisiveté dont ils le font jouir; et il parvient à aimer sa misère même.

Des lois qui ont rapport à la sobriété des peuples.

Dans les pays chauds, la partie aqueuse du sang se dissipe beaucoup par la transpiration: il y faut donc substituer un liquide pareil. L'eau y est d'un usage admirable; les liqueurs fortes y coaguleraient les globules du sang qui restent après la dissipation de la partie aqueuse.

Dans les pays froids, la partie aqueuse du sang s'exhale peu par la transpiration; elle reste en grande abondance: on y peut donc user de liqueurs spiritueuses, sans que le sang se coagule. On y est plein d'humeurs; les liqueurs fortes, qui donnent du mouvement au sang, y peuvent être convenables.

La loi de Mahomet, qui défend de boire du vin, est donc une loi du climat d'Arabie: aussi, avant Mahomet, l'eau était-elle la boisson commune des Arabes. La loi qui défendait aux Carthaginois de boire du vin était aussi une loi du climat: effectivement le climat de ces deux pays est à peu près le même.

Une pareille loi ne serait pas bonne dans les pays froids, où le climat semble forcer à une certaine ivrognerie de nation, bien différente de celle de la personne. L'ivrognerie se trouve établie par toute la terre, dans la proportion de la froideur et de l'humidité du climat. Passez de l'équateur jusqu'à notre pôle, vous y verrez l'ivrognerie augmenter avec les degrés de latitude. Passez du même équateur au pôle opposé, vous y trouverez l'ivrognerie aller vers le midi, comme de ce côté-ci elle avait été vers le nord.

Il est naturel que, là où le vin est contraire au climat, et par conséquent à la santé, l'excès en soit plus sévèrement puni que dans les pays où l'ivrognerie a peu de mauvais effets pour la personne, où elle en a peu pour la société, où elle ne rend point les hommes furieux, mais seulement stupides. Ainsi les lois qui ont puni un homme ivre, et

pour la faute qu'il faisait, et pour l'ivresse, n'étaient applicables qu'à l'ivrognerie de la personne, et non à l'ivrognerie de la nation. Un Allemand boit par coutume, un Espagnol par choix.

Ce sont les différents besoins dans les différents climats qui ont formé les différentes manières de vivre, et ces différentes manières de vivre ont formé les diverses sortes de lois.

Comment la nature du terrain influe sur les lois.

La bonté des terres d'un pays y établit naturellement la dépendance. Les gens de la campagne, qui y font la principale partie du peuple, ne sont pas si jaloux de leur liberté: ils sont trop occupés, et trop pleins de leurs affaires particulières. Une campagne qui regorge de biens craint le pillage, elle craint une armée.

Continuation du même sujet.

Ces pays fertiles sont des plaines où l'on ne peut rien disputer au plus fort: on se soumet donc à lui; et, quand on lui est soumis, l'esprit de liberté n'y saurait revenir; les biens de la campagne sont un gage de la fidélité. Mais, dans les pays de montagnes, on peut conserver ce que l'on a, et l'on a peu à conserver. La liberté, c'est-à-dire le gouvernement dont on jouit, est le seul bien qui mérite qu'on le défende. Elle règne donc plus dans les pays montagneux et difficiles que dans ceux que la nature semblait avoir plus favorisés.

Les montagnards conservent un gouvernement plus modéré, parce qu'ils ne sont pas si fort exposés à la conquête. Ils se défendent aisément, ils sont attaqués difficilement; les munitions de guerre et de bouche sont assemblées et portées contre eux avec beaucoup de dépense; le pays n'en fournit point. Il est donc plus difficile de leur faire la guerre, plus dangereux de l'entreprendre; et toutes les lois que l'on fait pour la sûreté du peuple y ont moins de lieu.

Nouveaux effets de la fertilité et de la stérilité du pays.

La stérilité des terres rend les hommes industrieux, sobres, endurcis au travail, courageux, propres à la guerre; il faut bien qu'ils se procurent ce que le terrain leur refuse. La fertilité d'un pays donne, avec l'aisance, la mollesse, et un certain amour pour la conservation de la vie.

On a remarqué que les troupes d'Allemagne, levées dans les lieux où les paysans sont riches, comme en Saxe, ne sont pas si bonnes que les autres. Les lois militaires pourront pourvoir à cet inconvénient par une plus sévère discipline.

Des peuples des îles.

Les peuples des îles sont plus portés à la liberté que les peuples du continent. Les îles sont ordinairement d'une petite étendue; une partie du peuple ne peut pas être si bien employée à opprimer l'autre; la mer les sépare des grands empires, et la tyrannie ne peut pas s'y prêter la main; les conquérants sont arrêtés par la mer; les insulaires ne sont pas enveloppés dans la conquête, et ils conservent plus aisément leurs lois.

Rapport général des lois.

Les lois ont un très grand rapport avec la façon dont les divers peuples se procurent la subsistance. Il faut un code de lois plus étendu pour un peuple qui s'attache au commerce et à la mer, que pour un peuple qui se contente de cultiver ses terres. Il en faut un plus grand pour celui-ci que pour un peuple qui vit de ses troupeaux. Il en faut un plus grand pour ce dernier, que pour un peuple qui vit de sa chasse.

Des lois civiles chez les peuples qui ne cultivent point les terres.

C'est le partage des terres qui grossit principalement le code civil. Chez les nations où l'on n'aura pas fait ce partage, il y aura très peu de lois civiles.

On peut appeler les institutions de ces peuples des mœurs plutôt que des lois.

Chez de pareilles nations, les vieillards, qui se souviennent des choses passées, ont une grande autorité: on n'y peut être distingué par les biens, mais par la main et par les conseils.

Ces peuples errent et se dispersent dans les pâturages ou dans les forêts. Le mariage n'y sera pas aussi assuré que parmi nous, où il est fixé par la demeure, et où la femme tient à une maison: ils peuvent donc plus aisément changer de femmes, ou en avoir plusieurs.

Les peuples pasteurs ne peuvent se séparer de leurs troupeaux, qui font leur subsistance; ils ne sauraient non plus se séparer de leurs femmes, qui en ont soin. Tout cela doit donc marcher ensemble; d'autant plus que, vivant ordinairement dans de grandes plaines, où il y a peu de lieux forts d'assiette, leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux, deviendraient la proie de leurs ennemis.

Leurs lois régleront le partage du butin, et auront, comme nos lois saliques,² une attention particulière sur les vols.

De l'état politique des peuples qui ne cultivent point les terres.

Ces peuples jouissent d'une grande liberté; car, comme ils ne cultivent point les terres, ils n'y sont point attachés: ils sont errants, vagabonds; et, si un chef voulait leur ôter leur liberté, ils l'iraient d'abord chercher chez un autre, ou se retireraient dans les bois pour y vivre avec leur famille. Chez ces peuples, la liberté de l'homme est si grande qu'elle entraîne nécessairement la liberté du citoyen.

De la pauvreté des peuples.

Il y a deux sortes de peuples pauvres: ceux que la dureté du gouvernement a rendus tels; et ces gens-là sont incapa-

² The body of laws governing the tribes known as *Franco Salians*; the first redaction of these laws seems to have been made under Clovis about 480.

bles de presque aucune vertu, parce que leur pauvreté fait une partie de leur servitude: les autres ne sont pauvres que parce qu'ils ont dédaigné, ou parce qu'ils n'ont pas connu les commodités de la vie; et ceux-ci peuvent faire de grandes choses, parce que cette pauvreté fait une partie de leur liberté.

PENSÉES DIVERSES

☞ L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé.

Je n'ai jamais vu couler de larmes sans en être attendri.

Je suis amoureux de l'amitié.

Avec mes enfants, j'ai vécu comme avec mes amis.

Ce qui m'a toujours beaucoup nui, c'est que j'ai toujours méprisé ceux que je n'estimais pas.

☞ Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie, contre des heures délicieuses.

Quand on court après l'esprit, on attrape la sottise.

J'aime les paysans; ils ne sont pas assez savants pour raisonner de travers.

Ce qui manque aux orateurs en profondeur, ils vous le donnent en longueur.

☞ Si on ne voulait qu'être heureux, cela serait bientôt fait: mais on veut être plus heureux que les autres; et cela est presque toujours difficile, parce que nous croyons les autres plus heureux qu'ils ne sont.

Quand, dans un royaume, il y a plus d'avantage à faire sa cour qu'à faire son devoir, tout est perdu.

Richelieu fit jouer à son monarque le second rang dans la monarchie, et le premier dans l'Europe; il avilit le roi, mais illustra le règne.

VOLTAIRE

(1694-1778)

To obtain a clear idea of Voltaire's complex personality and of his well-nigh universal interests, it will be best to analyze the qualities which made his phenomenal activity possible.

A passionate desire for truth, in the abstract, at least. This search for truth led him into many fields, notably those of scientific and historical research. It was to crush what he regarded as the pernicious falsehoods of traditional history that he wrote the *Essai sur les Mœurs*. To him, nothing could be more misleading than a belief in a "guiding hand of Providence." In his eyes, History is but a tiresome repetition of crimes and follies with fate and greed the only causes for change. All revealed religions are based, according to him, on the trickery of some and on the stupidity of others; authority and tradition are but the blinds which prevent Man from reaching the natural truths, and, since those religions maintain themselves not only by persuasion but by force, it becomes permissible to fight their dogmatism by any means whatever. The *Dictionnaire philosophique* is the answer to religious authority maintained by force.

A hatred of all despotism, intolerance and arbitrary procedure. The very thought that this exquisite thing called the human mind could be coerced by brute force revolted him beyond words. He fought injustice wherever he found it with a fierceness and a noble disinterestedness which we cannot admire enough. Hence his famous struggles on behalf of the victims of judicial or religious intolerance: Sirven, Calas, Lally, and others.

A sincere desire to improve man's material condition. This led him to take an active interest in political economy and the science of government. The numerous pamphlets which he wrote on these subjects popularized his views on sound political economy and acquainted even the humblest classes with their fundamental truths. When Voltaire retired to Ferney near Geneva, he became *seigneur* of that territory. The improvements which he brought about were nothing short of marvelous and prove how sincere was his advocacy of better conditions for the people.

An intensely practical common sense, which tempered the extremes of his speculation. Voltaire is far from being a radical

iconoclast. He knew too well how greedy, envious, and stupidly brutal the uneducated masses can be at times and what a strong hand is needed to keep them from tearing down the fabric of civilization. The nebulous and impractical theories of Rousseau appeared to him as so much nonsense. Voltaire wants a strong government, but not a despotic one; a government that will protect and grant full liberty to that intellectual élite from which all progress comes. He judges all things from the point of view of their usefulness and practicality; he is a great believer in prosperity and material welfare. He understands the value of money, knows the helplessness of man without it, and the strong sense of freedom and self respect that its possession confers. To make and maintain his own fortune was his constant care and he succeeded far beyond his expectations, although one must not look too critically into some of his own transactions.

An *intellectual curiosity*, which extended to every known field of human endeavor. Never could the words of Terence: "*Homo sum; humani nihil a me alienum puto*" be applied more appropriately than to him. Add to this an almost miraculous capacity for work, a quickness of comprehension akin to intuition, a faculty for clarifying the most abstruse questions, a style that, like his mind, is clearness itself, and a wit which strikes like a thunderbolt, breaking up pompous reputations or imbecile beliefs into ridiculous fragments.

What matters, after this, his lamentable pettiness towards those who offend him, the more so as he is the first to laugh away his own resentment? His outbursts are highly comical, at all events, and not sour or morose, like those of Rousseau. There is nothing clandestine about Voltaire; he washes his linen in full view of the public. He strikes right and left merely as a recreation, like a good boxer who keeps a sparring partner always by his side. His laughter is infectious; it is the clear Gallic laughter of Rabelais.¹

Of Voltaire's long and tumultuous career only the briefest outline can be given here. François Arouet was born in Paris, November 21, 1694. His early successes were those of a wit and a libertine. A few years spent as an exile in England turned his mind towards political economy, philosophy and the study of foreign literatures; his long companionship with Mme. du Châtelet deepened his interest in science and history. After her death (1749) and his disastrous visit to Berlin as guest of Frederic II, he retired to Ferney, near Geneva, where he spent the last twenty-

¹ And not the *sardonic grin* of which Musset wrote in *Rolla*:

"Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés?"

five years of his life devoting himself to his immense *Correspondance*, his private theatre, his unselfish efforts on behalf of the victims of judicial errors and his philanthropic activities on and about his estate. He died in 1778.

LE MONDAIN

These few lines from *Le Mondain* (1736) show how *modern* was Voltaire in his tendencies.

Regrettera qui veut le bon vieux temps,
 Et l'âge d'or, et le règne d'Astrée,²
 Et les beaux jours de Saturne et de Rhée,³
 Et le jardin de nos premiers parents;
 Moi je rends grâce à la nature sage,
 Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge
 Tant décrié par nos tristes frondeurs:
 Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs.
 J'aime le luxe, et même la mollesse,
 Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,
 La propreté, le goût, les ornements:
 Tout honnête homme⁴ a de tels sentiments.
 Il est bien doux pour mon cœur très immonde
 De voir ici l'abondance à la ronde,
 Mère des arts et des heureux travaux,
 Nous apporter, de sa source féconde,
 Et des besoins et des plaisirs nouveaux.
 L'or de la terre et les trésors de l'onde,
 Leurs habitants et les peuples de l'air,
 Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
 Oh! le bon temps que ce siècle de fer . . .

LE MONDAIN.

² *Astræa*, daughter of Jupiter and Themis; she is identified with the Golden Age.

³ *Rhea*, also known as Cybele; she and Saturn, her husband, brought about the Golden Age.

⁴ Gentleman, well-bred man.

LETTRE AU PAPE BENOIT XIV

This innocent looking letter is really one of the most Machiavelian pieces of trickery ever perpetrated. Voltaire had just written *Mahomet, ou le Fanatisme* in which the founders of a newly revealed religion appear as greedy, brutal and deceitful knaves, worming themselves into the confidence of a few unbalanced minds. Where persuasion fails, the sword does the rest.

The allusions to Christianity, which everyone could read between the lines, were so bold that the author feared for his safety and decided to dedicate *Mahomet* to the Pope, in reality to place it under his protection. Probably Voltaire's keen sense of humour contributed to this step, for it created one of the most incongruous situations that ever obtained in the world of letters.

Benedict XIV, however, accepted the dedication. Ignoring the substance of the play he focussed the attention on a trivial question of Latin metric, assured the author of his protection and sent him his especial apostolic blessing. *Mahomet* was safe. And now, *Plaudite amici, comoedia finita est.*

TRÈS SAINT-PÈRE,

Votre Sainteté voudra bien pardonner la liberté que prend un des plus humbles, mais l'un des plus grands admirateurs de la vertu, de consacrer au chef de la véritable religion un écrit contre le fondateur d'une religion fausse et barbare.

A qui pourrais-je plus convenablement adresser la satire de la cruauté et des erreurs d'un faux prophète, qu'au vicaire et à l'imitateur d'un Dieu de paix et de vérité?

Que Votre Sainteté daigne permettre que je mette à ses pieds et le livre et l'auteur. J'ose lui demander sa protection pour l'un, et sa bénédiction pour l'autre.

C'est avec ces sentiments d'une profonde vénération que je me prosterne, et que je baise vos pieds sacrés.

Paris, 17 août, 1745.

ANECDOTE SUR L'ENCYCLOPÉDIE

On the *Encyclopédie* see the Introduction to Diderot

Un domestique⁵ de Louis XV me contait qu'un jour le roi son maître soupant à Trianon en petite compagnie, la conversation roula d'abord sur la chasse, et ensuite sur la poudre à tirer.

—Il est plaisant, dit M. le duc de Nivernois, que nous nous amusions tous les jours à tuer des perdrix dans le parc de Versailles, et quelquefois à tuer des hommes ou à nous faire tuer sur la frontière, sans savoir précisément avec quoi l'on tue.

—Hélas! nous en sommes réduits là sur toutes les choses de ce monde, répondit Mme. de Pompadour; je ne sais de quoi est composé le *rouge* que je mets sur mes joues, et on m'embarrasserait fort, si on me demandait comment on fait les bas de soie dont je suis chaussée.

—C'est dommage, dit alors le duc de La Vallière, que Sa Majesté nous ait confisqué nos dictionnaires encyclopédiques, qui nous ont coûté chacun cent pistoles: nous y trouverions bientôt la décision de toutes nos questions.

Le roi justifia sa confiscation: il avait été averti que les vingt et un volumes *in-folio* qu'on trouvait sur la toilette de toutes les dames étaient la chose du monde la plus dangereuse pour le royaume de France; et il avait voulu savoir par lui-même si la chose était vraie, avant de permettre qu'on lût ce livre. Il envoya sur la fin du souper chercher un exemplaire par trois garçons de sa chambre, qui apportèrent chacun sept volumes avec bien de la peine.

On vit à l'article *Poudre* que le duc de La Vallière avait raison; et bientôt Mme. de Pompadour apprit la différence entre l'ancien rouge d'Espagne, dont les dames de Madrid coloraient leurs joues, et le rouge des dames de Paris.

Chacun se jetait sur les volumes comme les filles de Lycomède sur les bijoux d'Ulysse; chacun y trouvait à l'instant tout ce qu'il cherchait. Ceux qui avaient des

⁵ A dignitary of the King's household.

procès étaient surpris d'y voir la décision de leurs affaires. Le roi y lut tous les droits de sa couronne. Mais vraiment, dit-il, je ne sais pas pourquoi on m'a tant dit de mal de ce livre.—Eh! ne voyez-vous pas, Sire, lui dit le duc de Nivernois, que c'est parce qu'il est fort bon? On ne se déchaîne contre le médiocre et le plat en aucun genre. Si les femmes cherchent à donner du ridicule à une nouvelle venue, il est sûr qu'elle est plus jolie qu'elles.

Pendant ce temps-là on feuilletait; et le comte de C . . . dit tout haut:—Sire, vous êtes trop heureux qu'il se soit trouvé sous votre règne des hommes capables de connaître tous les arts, et de les transmettre à la postérité. Tout est ici, depuis la manière de faire une épingle jusqu'à celle de fondre et de pointer vos canons, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand. Remerciez Dieu d'avoir fait naître dans votre royaume ceux qui ont servi ainsi l'univers entier. Il faut que les autres peuples achètent l'*Encyclopédie* ou qu'ils la contrefassent. Prenez tout mon bien si vous voulez; mais rendez-moi mon *Encyclopédie*.

—On dit pourtant, repartit le roi, qu'il y a bien des fautes dans cet ouvrage si nécessaire et si admirable.

—Sire, reprit le comte de C . . , il y avait à votre souper deux ragoûts manqués; nous n'en avons pas mangé, et nous avons fait très bonne chère. Auriez-vous voulu qu'on jetât tout le souper par la fenêtre, à cause de ces deux ragoûts? Le roi sentit la force de la raison; chacun reprit son bien: ce fut un beau jour.

L'envie et l'ignorance ne se tinrent pas pour battues; ces deux sœurs immortelles continuèrent leurs cris, leurs cabales, leurs persécutions: l'ignorance en cela est très savante.

Qu'arriva-t-il? Les étrangers firent quatre éditions de cet ouvrage français proscrit en France et gagnèrent dix huit cent mille écus.

Français, tâchez dorénavant d'entendre mieux vos intérêts.

POÈME SUR LE DÉSASTRE DE LISBONNE EN 1755 OU
EXAMEN DE CET AXIOME: *TOUT EST BIEN*

On November 1, 1755 Lisbon was destroyed by a succession of calamities in which some 40,000 perished. An earthquake followed by a tidal wave and later by a fire spread horror and destruction everywhere.

Voltaire, whose common sense could not brook the shallow optimism expressed in the catch phrase: "All is for the best in the best of all possible worlds" wrote the *Poème sur le Désastre de Lisbonne* and later *Candide* to refute this theory which seemed to him more heartless than consoling.

O malheureux mortels! ô terre déplorable!
O de tous les mortels assemblage effroyable!
D'inutiles douleurs éternel entretien!
Philosophes trompés qui criez: "Tout est bien."
Accourez, contemplez ces ruines affreuses,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés;
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui, sanglants, déchirés, et palpitants encore,
Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours
Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours!
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous: "C'est l'effet des éternelles lois,
Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix?"
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes:
"Dieu s'est vengé; leur mort est le prix de leurs crimes?"
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants
Sur le sein maternel écrasés et sanglants?
Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices?
Lisbonne est abîmée, et l'on danse à Paris.
Tranquilles spectateurs, intrépides esprits,
De vos frères mourants contemplant les naufrages,
Vous recherchez en paix les causes des orages:
Mais du sort ennemi quand vous sentez les coups,
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.

Croyez-moi, quand la terre entr'ouvre ses abîmes,
 Ma plainte est innocente et mes cris légitimes.
 Partout environnés des cruautés du sort,
 Des fureurs des méchants, des pièges de la mort,
 De tous les éléments éprouvant les atteintes,
 Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes . . .

Ainsi du monde entier tous les membres gémissent :
 Nés tous pour les tourments, l'un par l'autre ils périssent :
 Et vous composerez, dans ce chaos fatal,
 Des malheurs de chaque être un bonheur général!
 Quel bonheur! ô mortel et faible et misérable,
 Vous criez: "Tout est bien," d'une voix lamentable,
 L'univers vous dément, et votre propre cœur
 Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.
 Éléments, animaux, humains, tout est en guerre.
 Il le faut avouer, *le mal est sur la terre*:

Son principe secret ne nous est point connu.
 De l'auteur de tout bien le mal est-il venu? . . .

Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,
 Qui prodigua ses biens à ses enfants qu'il aime,
 Et qui versa sur eux les maux à pleines mains?
 Quel œil peut pénétrer dans ses profonds desseins?
 De l'Être tout parfait le mal ne pouvait naître;
 Il ne vient point d'autrui, puisque Dieu seul est maître;
 Il existe pourtant. O tristes vérités!
 O mélange étonnant de contrariétés!

LETTRE A J. J. ROUSSEAU

In this witty letter Voltaire ridicules Rousseau's paradox that man is good in proportion to his nearness to Nature, and that civilization has spoiled him.

A Monsieur J. J. Rousseau, à Paris.

30 août, 1755.

J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain;⁶ je vous en remercie. Vous plairez aux hommes, à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez

⁶ The famous *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*.

pas. On ne peut peindre plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe,⁷ et que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris; secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie,⁸ où vous devriez être.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante-dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; et, ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Dès que vos amis eurent commencé le *Dictionnaire encyclopédique*, ceux qui osèrent être leurs rivaux les traitèrent de *déistes*, d'*athées*, et même de *jansénistes*.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre du jour que je donnai la tragédie d'*Œdipe* . . .

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui, de tout temps, ont inondé la terre.

⁷ Tronchin, the distinguished Swiss physician.

⁸ Geneva.

Avouez que Pétrarque et Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie; avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemy, et que la tragédie du Cid ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas-Kouli-Kan,⁹ qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane, qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent; elles vous servent, Monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles: vous êtes comme Achille, qui s'emporte contre la gloire, et comme le Père Malebranche, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque, dans tous les temps et dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter; mais il faut les aimer, malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie; comme il faut aimer et servir l'Être suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

CORRESPONDANCE.

IL FAUT CULTIVER NOTRE JARDIN

Candide was written to ridicule the notion of "Preëstablished harmony" so dear to Leibnitz and his followers. The book is an absurd jumble of heteroclitic sketches tending to prove that our lives are the toys of fate.

Il y avait dans le voisinage un derviche très fameux qui passait pour le meilleur philosophe de la Turquie; ils allèrent le consulter. Pangloss porta la parole, et lui dit: "Maître, nous venons vous prier de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé.

—De quoi te mêles-tu? lui dit le derviche; est-ce là ton affaire?—Mais, mon révérend père, dit Candide, il y a

⁹ A Persian usurper (18th century).

horriblement de mal sur la terre.—Qu'importe, dit le derviche, qu'il y ait du mal ou du bien? Quand sa Hautesse envoie un vaisseau en Egypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non?—Que faut-il donc faire? dit Pangloss.—Te taire, dit le derviche.—Je me flattais, dit Pangloss, de raisonner un peu avec vous des effets et des causes, du meilleur des mondes possibles, de l'origine du mal, de la nature de l'âme, et de l'harmonie préétablie."

Le derviche, à ces mots, leur ferma la porte au nez.

Pendant cette conversation, la nouvelle s'était répandue qu'on venait d'étrangler à Constantinople deux vizirs et le mufti, et qu'on avait empalé plusieurs de leurs amis. Cette catastrophe faisait partout un grand bruit pendant quelques heures.

Pangloss, Candide et Martin, en retournant à la petite métairie, rencontrèrent un bon vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d'orangers. Pangloss, qui était aussi curieux que raisonneur, lui demanda comment se nommait le mufti qu'on venait d'étrangler. "Je n'en sais rien, répondit le bonhomme, et je n'ai jamais su le nom d'aucun mufti ni d'aucun vizir. J'ignore absolument l'aventure dont vous me parlez; je présume qu'en général ceux qui se mêlent des affaires publiques périssent quelquefois misérablement, et qu'ils le méritent; mais je ne m'informe jamais de ce qu'on fait à Constantinople; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive."

Ayant dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans sa maison; ses deux filles et ses deux fils leur présentèrent plusieurs sortes de sorbets qu'ils faisaient eux-mêmes, des oranges, des citrons, des ananas, des pistaches, du café de Moka qui n'était point mêlé avec le mauvais café de Batavia et des Îles. Après quoi les deux filles de ce bon musulman parfumèrent les barbes de Candide, de Pangloss et de Martin.

"Vous devez avoir, dit Candide au Turc, une vaste et magnifique terre?—Je n'ai que vingt arpents, répondit le

Turc; je les cultive avec mes enfants; *le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin.*"

Candide en retournant dans sa métairie fit de profondes réflexions sur le discours du Turc. Il dit à Pangloss et à Martin: "Ce bon vieillard me paraît s'être fait un sort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l'honneur de souper.—Les grandeurs, dit Pangloss, sont fort dangereuses, selon le rapport de tous les philosophes; car enfin Absalon fut pendu par les cheveux et percé de trois dards; le roi Nadab, etc. . . . ¹⁰

—Je sais aussi, dit Candide, qu'il faut cultiver notre jardin.

—Vous avez raison, dit Pangloss; car, quand l'homme fut mis dans le jardin d'Éden, il y fut mis *ut operaretur eum*, pour qu'il travaillât; ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos.

—Travaillons donc sans raisonner, dit Martin; c'est le seul moyen de rendre la vie supportable."

CANDIDE (*Chapitre XXX*).

LETTRE A MILORD HERVEY

SUR

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV

As a Frenchman and the historian of Le Siècle de Louis XIV, Voltaire points with pardonable pride to the achievements of the Roi-Soleil. He pleads really *pro domo sua*, for there is in this beautiful letter scarcely a hint of the seamy side of this famous reign: the long and cruel persecutions against the Protestants, the many unjust wars, the scandals of Louis the Fourteenth's private life, the sinister *Affaire des Poisons*,¹¹ the iniquitous destruction of Port-Royal,¹² and the Monarch's hostility toward those who, like La Fontaine, did not voice their admiration ardently enough.

A Milord Hervey, Garde des Sceaux d'Angleterre.

Ne jugez point, je vous prie, de mon essai sur le *Siècle de Louis XIV*, par les deux chapitres imprimés en Hollande

¹⁰ Here follows a long list of sovereigns who all died a violent death.

¹¹ See Funck-Brentano's *Le Drame des Poisons*.

¹² In 1709; see the *Mémoires de Saint-Simon* at that date.

avec tant de fautes qui rendent mon ouvrage inintelligible. Si la traduction anglaise est faite sur cette copie informe, le traducteur est digne de faire une version de l'Apocalypse; mais surtout soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier le siècle de Louis XIV. Je sais bien que Louis XIV n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un Bayle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Addison, d'un Dryden; mais dans le siècle qu'on nomme de Léon X, ce pape Léon X avait-il tout fait? N'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain? Cependant le nom de Léon X a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh! quel roi a donc en cela rendu plus de services à l'humanité que Louis XIV? Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissements? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand homme: ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est qu'avec des fautes connues il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France,¹³ et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles, et qui ait plus encouragé le mérite dans ses sujets? Soixante savants de l'Europe reçurent à la fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

"Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivait M. Colbert, il veut être votre bienfaiteur; il m'a commandé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe comme un gage de son estime." Un Bohémien, un Danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles. Guglielmini bâtit une maison à Florence des bienfaits de Louis XIV; il mit le

¹³ Through the Revocation of the Edict of Nantes in 1685.

nom de ce roi sur le frontispice : et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle !

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils et de son petit-fils les plus éloquents et les plus savants hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfants de Pierre Corneille, deux dans les troupes, et l'autre dans l'Église ; il excita le mérite naissant de Racine, par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien ; et, quand ce génie se fut perfectionné, ces talents, qui souvent sont l'exclusion de la fortune, firent la sienne. Il eut plus que de la fortune, il eut la faveur, et quelquefois la familiarité d'un maître dont un regard était un bienfait ; il était, en 1688 et 1689, de ces voyages de Marly tant brigués par les courtisans ; il couchait dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui décoraient ce beau règne.

Cette faveur, accordée avec discernement, est ce qui produit de l'émulation et qui échauffe les grands génies ; c'est beaucoup de faire des fondations, c'est quelque chose de les soutenir ; mais s'en tenir à ces établissements, c'est souvent préparer les mêmes asiles pour l'homme inutile et pour le grand homme ; c'est recevoir dans la même ruche l'abeille et le frelon.

Louis XIV songeait à tout ; il protégeait les Académies et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point ses faveurs à un genre de mérite à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît ; la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe ; car en bâtissant trois cents citadelles, en faisant marcher quatre cent mille soldats, il faisait élever l'Observatoire et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faisait imprimer dans son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins ; il envoyait des

géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique chercher de nouvelles connaissances. Songez, milord, que, sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à Cayenne en 1672, et sans les mesures de M. Picard, jamais Newton n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un Cassini et un Huygens, qui renoncent tous deux à leur patrie, qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de Louis XIV. Et pensez-vous que les Anglais même ne lui aient pas d'obligation? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour Charles II puisa tant de politesse et tant de goût? Les bons auteurs de Louis XIV n'ont-ils pas été vos modèles? N'est-ce pas d'eux que votre sage Addison, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques? L'évêque Burnet avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de Charles II, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions: tant la saine raison a partout d'empire! Dites-moi si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'empire. Dans quelles cours de l'Allemagne n'a-t-on pas vu des théâtres français? Quel prince ne tâchait pas d'imiter Louis XIV? Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France?

Vous m'apportez, milord, l'exemple du czar Pierre le Grand, qui a fait naître les arts dans son pays, et qui est le créateur d'une nation nouvelle; vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le Siècle du czar Pierre; vous en concluez que je ne dois pas appeler le siècle passé le *Siècle de Louis XIV*. Il me semble que la différence est bien palpable. Le czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples; il a porté leurs arts chez lui; mais Louis XIV a instruit les nations; tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Les protestants, qui ont quitté ses États, ont porté chez vous-mêmes une industrie qui faisait la richesse de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et de cristaux? Ces dernières

surtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis.

Enfin la langue française, milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable? était-elle aussi étendue du temps de Henri IV? Non, sans doute; on ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellents écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellents écrivains? C'était M. Colbert, me direz-vous; je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre prince; sous votre roi Guillaume, qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne Charles II, sous tant d'autres souverains?

Croiriez-vous bien, milord, que Louis XIV a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre? il choisit Lulli pour son musicien, et ôta le privilège à Cambert, parce que Cambert était un homme médiocre, et Lulli un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie; il donnait à Quinault les sujets de ses opéras; il dirigeait les peintures de Lebrun; il soutenait Boileau, Racine et Molière contre leurs ennemis; il encourageait les arts utiles comme les beaux-arts, et toujours en connaissance de cause; il prêtait de l'argent à Van-Robais pour établir ses manufactures; il avançait des millions à la compagnie des Indes, qu'il avait formée; il donnait des pensions aux savants et aux braves officiers. Non-seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait. Souffrez donc, milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre humain.

Je ne considère pas seulement Louis XIV parce qu'il a fait du bien aux Français, mais parce qu'il a fait du bien aux hommes; c'est comme homme, et non comme sujet, que j'écris; je veux peindre le dernier siècle, et non pas simplement un prince. Je suis las des histoires où il n'est question que des aventures d'un roi, comme s'il existait seul, ou que rien n'existât que par rapport à lui; en un mot, c'est encore plus d'un grand siècle que d'un grand roi que j'écris l'histoire.

Pellisson eût écrit plus éloquemment que moi; mais il était courtisan et il était payé. Je ne suis ni l'un ni l'autre; c'est à moi qu'il appartient de dire la vérité.

J'espère que dans cet ouvrage vous trouverez, Milord, quelques-uns de vos sentiments; plus je penserai comme vous, plus j'aurai droit d'espérer l'approbation publique.

CORRESPONDANCE.

ÉPIGRAMMES

*Sur l'Abbé de Saint-Pierre*¹⁴

N'a pas longtemps, de l'abbé de Saint-Pierre
On me montrait le buste tant parfait
Qu'onc ne sus voir si c'était chair ou pierre,
Tant le sculpteur l'avait pris trait pour trait.
Adonc restai perplexe et stupéfait,
Craignant en moi de tomber en méprise;
Puis dis soudain: "Ce n'est là qu'un portrait;
L'original dirait quelque sottise."

*Sur Le Franc de Pompignan*¹⁵

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Lefranc le traduirait.

*A Monsieur Grétry*¹⁶

La cour a dénigré tes chants,
Dont Paris a dit des merveilles.
Hélas! les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

¹⁴ The author of the *Projet de paix perpétuelle* (1713) and of several other Utopian treatises.

¹⁵ Le Franc de Pompignan had incurred the wrath of the *philosophes* and remained to his last day the butt of their sarcasms. He is the author of the famous *Cantiques sacrés* so mercilessly ridiculed on another occasion.

¹⁶ Well-known composer of musical comedies (1741-1813).

MADRIGAL

*A Madame la Princesse Ulrique de Prusse*¹⁷

Souvent un peu de vérité
 Se mêle au plus grossier mensonge:
 Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
 Au rang des rois j'étais monté.
 Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire!
 Les dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté;
 Je n'ai perdu que mon empire.

QUELQUES EXTRAITS DU DICTIONNAIRE
 PHILOSOPHIQUE

The *Dictionnaire philosophique* appeared in 1764. The subjects are arranged in alphabetical order and include almost every controversial topic known, treated in a manner violently hostile to the Christian faith. Voltaire uses all the oratorical precautions at his command and always excepts "our most holy religion" from his sarcasms, but in the words of Shakespeare "he doth protest too much."

All this might appear revolting hypocrisy if we did not remember that a despotic government inevitably encourages this vice and is directly responsible for its results.

Guerre.

Des peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, et qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux s'ils veulent être de la partie: ils se divisent aussitôt en deux bandes comme des moissonneurs, et vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit. Il se trouve à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant

¹⁷ The sister of Frederic II. This exquisite *madrigal* was parodied in a coarse manner by Frederic.

et s'attaquant tour à tour; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux et invoque Dieu solennellement avant d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point Dieu; mais lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu et par le fer, et que, pour comble de grâce, quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue¹⁸ composée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, et de plus, toute farcie de barbarismes . . .

Le reste de l'année, ces gens-là¹⁹ déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points et par antithèses que les dames qui étendent légèrement un peu de carmin sur leurs joues fraîches seront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Éternel; que *Polyeucte* et *Athalie* sont les ouvrages du démon; qu'un homme qui fait servir sur sa table pour deux cents écus de marée un jour de carême fait immanquablement son salut, et qu'un pauvre homme qui mange pour deux sous et demi de mouton va pour jamais à tous les diables.

Misérables médecins des âmes, vous criez pendant cinq quarts d'heure sur quelques piqûres d'épingle, et vous ne dites rien sur la maladie qui nous déchire en mille morceaux! Philosophes moralistes, brûlez tous vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre humain consacrée à l'héroïsme sera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière.

Que deviennent et que m'importent l'humanité, la bien-faisance, la modestie, la tempérance, la douceur, la sagesse, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cents pas me fracasse le corps, et que je meurs à vingt ans dans

¹⁸ A *Te Deum*.

¹⁹ The preachers.

des tourments inexprimables, au milieu de cinq ou six mille mourants, tandis que mes yeux, qui s'ouvrent pour la dernière fois, voient la ville où je suis né détruite par le fer et par la flamme, et que les derniers sons qu'entendent mes oreilles sont les cris des femmes et des enfants expirants sous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas?

Inondation.

Ce n'est pas qu'on prétende donner la moindre atteinte à la grande vérité du déluge universel, rapporté dans le *Pentateuque*: au contraire, c'est un miracle; donc il le faut croire; c'est un miracle, donc il n'a pu être exécuté par des lois physiques.

Tout est miracle dans l'histoire du déluge: miracle que quarante jours de pluie aient inondé les quatre parties du monde, et que l'eau se soit élevée de quinze coudées au-dessus de toutes les plus hautes montagnes; miracle qu'il y ait eu des cataractes, des portes, des ouvertures dans le ciel; miracle que tous les animaux se soient rendus dans l'arche de toutes les parties du monde; miracle que Noé ait trouvé de quoi les nourrir pendant dix mois; miracle que tous les animaux aient tenu dans l'arche leurs provisions; miracle que la plupart n'y soient pas morts; miracle qu'ils aient trouvé de quoi se nourrir en sortant de l'arche; miracle encore, mais d'une autre espèce, qu'un nommé Le Pelletier ait cru expliquer comment tous les animaux ont pu tenir et se nourrir naturellement dans l'arche de Noé.

Or, l'histoire du déluge étant la chose la plus miraculeuse dont on ait jamais entendu parler, il serait insensé de l'expliquer: ce sont de ces mystères qu'on croit par le foi; et la foi consiste à croire ce que la raison ne croit pas, ce qui est encore un autre miracle.

Idole.

Les Romains et les Grecs se mettaient à genoux devant les statues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des

fleurs, les promenaient en triomphe dans les places publiques. Nous avons sanctifié ces coutumes, et nous ne sommes point idolâtres.

Les femmes, en temps de sécheresse, portaient les statues des dieux après avoir jeûné. Elles marchaient pieds nus, les cheveux épars, et aussitôt il pleuvait à seaux, comme dit Pétrone, *et statim urceatim pluebat*. N'avons-nous pas consacré cet usage, illégitime chez les gentils, et légitime sans doute parmi nous? Dans combien de villes ne portet-on pas nu-pieds les châsses des saints pour obtenir les bénédictions du Ciel par leur intercession? Si un Turc, un lettré chinois était témoin de ces cérémonies, il pourrait par ignorance nous accuser d'abord de mettre notre confiance dans les simulacres que nous promenons ainsi en procession; mais il suffirait d'un mot pour le détromper.

On est surpris du monde prodigieux de déclamations débitées dans tous les temps contre l'idolâtrie des Romains et des Grecs; et ensuite on est plus surpris encore quand on voit qu'ils n'étaient pas idolâtres.²⁰

Religion.

Après notre sainte religion, qui sans doute est la seule bonne, quelle sera la moins mauvaise?

Ne serait-ce pas la plus simple? Ne serait-ce pas celle qui enseignerait beaucoup de morale et très peu de dogmes? celle qui tendrait à rendre les hommes justes sans les rendre absurdes? celle qui n'ordonnerait point de croire des choses impossibles, contradictoires, injurieuses à la Divinité et pernicieuses au genre humain, et qui n'oserait point menacer des peines éternelles quiconque aurait le sens commun? Ne serait-ce point celle qui ne soutiendrait pas sa créance par des bourreaux, et qui n'inonderait pas la terre de sang pour des sophismes inintelligibles?²¹ celle dans laquelle une

²⁰ Understand: how could the Greeks and the Romans be accused of idolatry since they did the very things that we (the Christians) do?

²¹ The Mystery of the Trinity.

équivoque, un jeu de mots²² et deux ou trois chartes supposées ne feraient pas un souverain et un dieu d'un prêtre? celle qui ne soumettrait pas les rois à ce prêtre? celle qui n'enseignerait que l'adoration d'un Dieu, la justice, la tolérance et l'humanité?

. . . En un mot, la religion païenne a fait répandre très peu de sang, et la nôtre en a couvert la terre. La nôtre est sans doute la seule bonne, la seule vraie; mais nous avons fait tant de mal par son moyen que, quand nous parlons des autres, nous devons être modestes.

Tolérance.

Il est clair que tout particulier qui persécute un homme, son frère, parce qu'il n'est pas de son opinion, est un monstre. Cela ne souffre pas de difficulté. Mais le gouvernement, mais les magistrats, mais les princes, comment en useront-ils envers ceux qui ont un autre culte que le leur? Si ce sont des étrangers puissants, il est certain qu'un prince fera alliance avec eux. François I, très chrétien, s'unira avec les musulmans contre Charles-Quint, très chrétien. François I donnera de l'argent aux luthériens d'Allemagne pour les soutenir dans leur révolte contre l'empereur; mais il commencera, selon l'usage, par faire brûler les luthériens chez lui. Il les paye en Saxe par politique; il les brûle par politique à Paris. Mais qu'arrivera-t-il? Les persécutions font des prosélytes; bientôt la France sera pleine de nouveaux protestants. D'abord ils se laisseront pendre; et puis ils pendront à leur tour. Il y aura des guerres civiles, puis viendra la Saint-Barthélémy, et ce coin du monde sera pire que tout ce que les Anciens et les Modernes ont jamais dit de l'enfer.

²² The pun on the name Petrus is even more obvious in the French version of the Bible: Tu es Pierre (*Peter*) et c'est sur cette pierre (*stone, rock*) que je bâtirai mon Église (Matthew XVI, 18).

L'AFFAIRE CALAS

Voltaire did his utmost to obtain justice for the families of Calas, Sirven, Lally, the Chevalier de la Barre and many others who had been unjustly condemned and executed. The memories of the victims were rehabilitated and in some cases their families were compensated. The *Traité de la Tolérance* (1763) was written to bring about a less barbarous procedure in the French courts. Voltaire's efforts were not in vain, as torture was abolished a few years later.

A M. Fyot de la Marche

A Ferney, 25 mars, 1762.

Il vient de se passer au Parlement de Toulouse une scène qui fait dresser les cheveux à la tête; on l'ignore peut-être à Paris; mais si on en est informé, je défie Paris, tout frivole, tout opéra-comique²³ qu'il est, de n'être pas pénétré d'horreur. Il n'est pas vraisemblable que vous n'ayez appris qu'un vieux huguenot de Toulouse, nommé Calas, père de cinq enfants, ayant averti la justice que son fils aîné, garçon très mélancolique, s'était pendu, a été accusé de l'avoir pendu lui-même en haine du papisme, pour lequel ce malheureux avait, dit-on, quelque penchant secret. Enfin le père a été roué, et le pendu, tout²⁴ huguenot qu'il était, a été regardé comme un martyr, et le Parlement a assisté pieds nus à des processions en l'honneur du nouveau saint. Trois juges ont protesté contre l'arrêt; le père a pris Dieu à témoin de son innocence en expirant, a cité ses juges au jugement de Dieu, et pleuré son fils sur la roue. Il y a deux de ses enfants dans mon voisinage qui remplissent le pays de leurs cris; j'en suis hors de moi: je m'y intéresse comme homme, un peu même comme philosophe. Je veux savoir de quel côté est l'horreur du fanatisme . . .

CORRESPONDANCE.

²³ however light-hearted.

²⁴ although a . . .

DERNIÈRE LETTRE DE VOLTAIRE

The following is Voltaire's last letter. He died four days later, May 30, 1778.

A. M. Le Comte De Lally, fils du général, qui avait annoncé à l'auteur la cassation de l'arrêt du Parlement qui avait condamné son père à mort.

26 mai, 1778.

Le mourant ressuscite en apprenant cette grande nouvelle; il embrasse bien tendrement M. de Lally; il voit que le roi²⁵ est le défenseur de la justice: il mourra content.

CORRESPONDANCE.

ABBÉ PRÉVOST

(1697-1763)

It is among the ironies of life or, as Disraeli would say, one of the "curiosities of literature" that *Manon Lescaut*, a most passionate tale of worldly love, should have been written by an authentic member of the Church, Louis Antoine Prévost d'Exiles, better known as l'abbé Prévost.

Love at first sight between two very young people; a gradual dulling of all moral sense amidst the temptations of a great city; the unbelievable swiftness with which some—and often the best among us—fall into the moral abyss yawning at our feet; shame and utter loss of self-respect accepted unhesitatingly if only the object of our passion remains in our power; at last, a love made purer by the calming effect of solitude, work, and suffering endured in common; then, redemption through the death of Manon, and the mute despair of Des Grieux whom grief has deprived of all feeling: these are the slender psychological motives around which the story is woven.

Like all truly classic masterpieces, it possesses that supreme simplicity of outline which seems so natural as almost to appear obvious. It is a naïve song of love begun triumphantly in the major key but ending, perforce, on a most tragic minor, the inevitable outcome of an impossible situation.

A very prolific writer, l'abbé Prévost began a sort of *entente cordiale* between French and English men of letters through the medium of his literary review *Le Pour et le Contre* and his translation of Richardson's *Pamela* and *Clarissa Harlowe*.

²⁵ Louis XVI.

His own life was scarcely less stormy than that of his heroes. At times wholly occupied with historical and literary research he would live in rigid retirement; at others his "dual personality" urged him into the most extravagant adventures, love affairs, duels and sudden flights. Even his death was dramatic in the extreme for, if we believe his contemporary and first biographer, stricken with apoplexy in the course of a walk through the forest of Chantilly and considered dead by the local surgeon, he revived suddenly for an instant while the post-mortem examination was in progress.

MANON LESCAUT

Première entrevue de Manon et du Chevalier Des Grieux.

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas! que ne le marquai-je un jour plus tôt! j'aurais porté chez mon père toute mon innocence.

La veille même de celui où je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empressait pour faire tirer son équipage des paniers. Elle me parut si charmante, que moi, qui n'avais jamais regardé une fille avec un peu d'attention; moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvais enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançais vers la maîtresse de mon cœur.

Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens, et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse.

L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein

comme un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments; car elle était bien plus expérimentée que moi: c'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'était déjà déclaré, et qui a causé dans la suite tous ses malheurs et les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parents par toutes les raisons que mon amour naissant et mon éloquence scolastique purent me suggérer. Elle n'affecta ni rigueur ni dédain. Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle ne prévoyait que trop qu'elle allait être malheureuse; mais que c'était apparemment la volonté du Ciel, puisqu'il ne lui laissait nul moyen de l'éviter. La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt l'ascendant de ma destinée, qui m'entraînait à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai que, si elle voulait faire quelque fonds sur mon honneur, et sur la tendresse infinie qu'elle m'inspirait déjà, j'emploierais ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parents, et pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois, en y réfléchissant, d'où me venait alors tant de hardiesse et de facilité à m'exprimer; mais on ne ferait pas une divinité de l'Amour s'il n'opérait souvent des prodiges: j'ajoutai mille choses pressantes.

Ma belle inconnue savait bien qu'on n'est pas trompeur à mon âge: elle me confessa que si je voyais quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle croirait m'être redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répétais que j'étais prêt à tout entreprendre: mais n'ayant point assez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la servir, je m'en tenais à cette assurance générale, qui ne pouvait être d'un grand secours ni pour elle ni pour moi. Son vieil *Argus* étant venu nous rejoindre, mes espérances allaient échouer, si elle n'eût eu assez d'esprit pour suppléer à la stérilité du mien. Je fus surpris, à l'arrivée de son conducteur, qu'elle m'appelât son cousin, et que, sans paraître déconcertée le moins du monde, elle

me dît que puisqu'elle était assez heureuse pour me rencontrer à Amiens, elle remettait au lendemain son entrée dans le couvent, afin de se procurer le plaisir de souper avec moi. J'entrai fort bien dans le sens de cette ruse; je lui proposai de se loger dans une hôtellerie dont le maître, qui s'était établi à Amiens après avoir été cocher de mon père, était dévoué entièrement à mes ordres.

Je l'y conduisis moi-même, tandis que le vieux conducteur paraissait un peu murmurer, et que mon ami Tiberge, qui ne comprenait rien à cette scène, me suivait sans prononcer une parole. Il n'avait point entendu notre entretien. Il était demeuré à se promener dans la cour pendant que je parlais d'amour à ma belle maîtresse. Comme je redoutais sa sagesse, je me défis de lui par une commission dont je le priai de se charger. Ainsi j'eus le plaisir, en arrivant à l'auberge, d'entretenir seule la souveraine de mon cœur.

Je reconnus bientôt que j'étais moins enfant que je ne le croyais. Mon cœur s'ouvrit à mille sentiments de plaisir dont je n'avais jamais eu l'idée. Une douce chaleur se répandait dans toutes mes veines. J'étais dans une espèce de transport qui m'ôta pour quelque temps la liberté de la voix, et qui ne s'exprimait que par les yeux.

Mademoiselle Manon Lescaut, c'est ainsi qu'elle me dit qu'on la nommait, parut fort satisfaite de cet effet de ses charmes. Je crus apercevoir qu'elle n'était pas moins émue que moi. Elle me confessa qu'elle me trouvait aimable, et qu'elle serait ravie de m'avoir obligation de sa liberté. Elle voulut savoir qui j'étais, et cette connaissance augmenta son affection, parce qu'étant d'une naissance commune, elle se trouva flattée d'avoir fait la conquête d'un amant tel que moi. Nous nous entretenîmes des moyens d'être l'un à l'autre.

Après quantité de réflexions, nous ne trouvâmes point d'autre voie que celle de la fuite. Il fallait tromper la vigilance du conducteur, qui était un homme à ménager, quoiqu'il ne fût qu'un domestique. Nous réglâmes que je ferais préparer pendant la nuit une chaise de poste, et que je reviendrais de grand matin à l'auberge, avant qu'il

fût réveillé; que nous nous déroberions secrètement, et que nous irions droit à Paris, où nous nous ferions marier en arrivant. J'avais environ cinquante écus, qui étaient le fruit de mes petites épargnes; elle en avait à peu près le double. Nous nous imaginâmes, comme des enfants sans expérience, que cette somme ne finirait jamais, et ne comptâmes pas moins sur le succès de nos autres mesures.

Après avoir soupé, avec plus de satisfaction que je n'en avais jamais ressenti, je me retirai pour exécuter mon projet. Mes arrangements furent d'autant plus faciles qu'ayant eu dessein de retourner le lendemain chez mon père, mon petit équipage était déjà préparé. Je n'eus donc nulle peine à faire transporter ma malle, et à faire tenir une chaise prête pour cinq heures du matin: c'était le temps où les portes de la ville devaient être ouvertes.

J'employai ma nuit à mettre ordre à mes affaires, et m'étant rendu à l'hôtellerie de mademoiselle Manon, vers la pointe du jour, je la trouvai qui m'attendait. Elle était à sa fenêtre, qui donnait sur la rue; de sorte que, m'ayant aperçu, elle vint m'ouvrir elle-même. Nous sortîmes sans bruit. Elle n'avait point d'autre équipage que son linge, dont je me chargeai moi-même. La chaise était en état de partir; nous nous éloignâmes aussitôt de la ville.

Nous nous hâtâmes tellement d'avancer que nous arrivâmes à Saint-Denis avant la nuit. J'avais couru à cheval, à côté de la chaise, ce qui ne nous avait guère permis de nous entretenir qu'en changeant de chevaux; mais lorsque nous nous vîmes si près de Paris, c'est-à-dire presque en sûreté, nous prîmes le temps de nous rafraîchir, n'ayant rien pris depuis notre départ d'Amiens. Quelque passionné que je fusse pour Manon, elle sut me persuader qu'elle ne l'était pas moins pour moi. Nous étions si peu réservés dans nos caresses, que nous n'avions pas la patience d'attendre que nous fussions seuls. Nos postillons et nos hôtes nous regardaient avec admiration; et je remarquai qu'ils étaient surpris de voir deux enfants de notre âge qui paraissaient s'aimer jusqu'à la fureur.

MANON LESCAUT. (*Première partie*)

Mort de Manon.

Manon has been transported to the French colony of Louisiana as a *filie perdue*. Des Grieux has followed her there and, true to his love, has taken her as his wife. They are living a life of toil and moral regeneration when an odious persecution forces them to flee to the deserted countryside.

Quoique je ne fusse pas sorti de mon irrésolution, sur le lieu de notre retraite, je ne laissais pas d'avoir deux espérances, sans lesquelles j'aurais préféré la mort à l'incertitude de ce qui pouvait arriver à Manon. J'avais acquis assez de connaissance du pays, depuis près de dix mois que j'étais en Amérique, pour ne pas ignorer de quelle manière on apprivoisait les sauvages. On pouvait se mettre entre leurs mains sans courir à une mort certaine. J'avais même appris quelques mots de leur langue, et quelques unes de leurs coutumes, dans les diverses occasions que j'avais eues de les voir.

Avec cette triste ressource, j'en avais une autre du côté des Anglais, qui ont comme nous des établissements dans cette partie du nouveau monde. Mais j'étais effrayé de l'éloignement. Nous avions à traverser, jusqu'à leur colonie, de stériles campagnes de plusieurs journées de largeur et quelques montagnes, si hautes et si escarpées, que le chemin en paraissait difficile aux hommes les plus grossiers et les plus vigoureux. Je me flattais, néanmoins, que nous pourrions tirer parti de ces deux ressources: des sauvages pour aider à nous conduire, et des Anglais pour nous recevoir dans leurs habitations.

Nous marchâmes aussi longtemps que le courage de Manon put la soutenir, c'est-à-dire environ deux lieues; car cette amante incomparable refusa constamment de s'arrêter plus tôt. Accablée enfin de lassitude, elle me confessa qu'il lui était impossible d'avancer davantage. Il était déjà nuit. Nous nous assîmes au milieu d'une vaste plaine, sans avoir pu trouver un arbre pour nous mettre à couvert. Son premier soin fut de changer le linge de ma blessure, qu'elle avait pansée elle-même avant notre départ. Je m'opposai en vain à ses volontés.

J'aurais achevé de l'accabler mortellement, si je lui eusse refusé la satisfaction de me croire à mon aise et sans danger, avant que de penser à sa propre conservation. Je me soumis durant quelques moments à ses désirs. Je reçus ses soins en silence et avec honte.

Mais lorsqu'elle eut satisfait sa tendresse, avec quelle ardeur la mienne ne prit-elle pas son tour ! Je me dépouillai de tous mes habits, pour lui faire trouver la terre moins dure, en les étendant sous elle. Je la fis consentir, malgré elle, à me voir employer à son usage tout ce que je pus imaginer de moins incommode. J'échauffai ses mains par mes baisers ardents, et par la chaleur de mes soupirs. Je passai la nuit entière à veiller près d'elle, et à prier le Ciel de lui accorder un sommeil doux et paisible. O Dieu ! que mes vœux étaient vifs et sincères ! et par quel rigoureux jugement aviez-vous résolu de ne pas les exaucer ?

Pardonnez si j'achève en peu de mots un récit qui me tue. Je vous raconte un malheur qui n'eut jamais d'exemple. Toute ma vie est destinée à le pleurer. Mais quoique je le porte sans cesse dans ma mémoire, mon âme semble reculer d'horreur chaque fois que j'entreprends de l'exprimer.

Nous avons passé tranquillement une partie de la nuit. Je croyais ma chère Manon endormie, et je n'osais pousser le moindre souffle, dans la crainte de troubler son sommeil. Je m'aperçus dès le point du jour, en touchant ses mains, qu'elle les avait froides et tremblantes. Je les approchai de mon sein pour les réchauffer. Elle sentit ce mouvement, et, faisant un effort pour saisir les miennes, elle me dit, d'une voix faible, qu'elle se croyait à sa dernière heure.

Je ne pris d'abord ce discours que pour un langage ordinaire dans l'infortune, et je n'y répondis que par les tendres consolations de l'amour. Mais ses soupirs fréquents, son silence à mes interrogations, le serrement de ses mains, dans lesquelles elle continuait de tenir les miennes, me firent connaître que la fin de ses malheurs approchait.

N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments, ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la

perdis; je reçus d'elle des paroles d'amour au moment même qu'elle expirait; c'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable événement.

Mon âme ne suivit pas la sienne. Le Ciel ne me trouva sans doute point assez rigoureusement puni.

Je demeurai, plus de vingt-quatre heures, la bouche attachée sur le visage et les mains de ma chère Manon. Mon dessein était d'y mourir; mais je fis réflexion, au commencement du second jour, que son corps serait exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer et d'attendre la mort sur sa fosse. J'étais déjà si proche de ma fin, par l'affaiblissement que le jeûne et la douleur m'avaient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs fortes que j'avais emportées. Elles me rendirent autant de force qu'il m'en fallait pour le triste office que j'allais exécuter.

Il ne m'était pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvais. C'était une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée, pour m'en servir à creuser; mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse. J'y plaçai l'idole de mon cœur, après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits, pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois, avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle. Je la considérai longtemps. Je ne pouvais me résoudre à fermer sa fosse. Enfin mes forces recommençant à s'affaiblir, et craignant d'en manquer tout à fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours, dans le sein de la terre, ce qu'elle avait porté de plus parfait et de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable; et, fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du Ciel, et j'attendis la mort avec impatience.

Ce qui vous paraîtra difficile à croire, c'est que, pendant tout l'exercice de ce lugubre ministère, il ne sortit point

une larme de mes yeux ni un soupir de ma bouche car la consternation profonde où j'étais et le dessein déterminé de mourir avaient coupé le cours à toutes les expressions du désespoir et de la douleur.

MANON LESCAUT (*Seconde partie*).

BUFFON

(1707-1788)

When Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon, made his official discourse upon entering the French Academy in 1753, he described in a happy phrase the intimate relation existing between a man's innermost nature and its literary expression. *Le style est l'homme même*, said he, implying that the most faithful mirror of our personality is the style in which we clothe our thoughts.

Assuming this view to be correct, Buffon the writer gives us a true insight into Buffon the man. His accurate and noble descriptions tally with what we know of his lofty motives and ceaseless pursuit of truth. The *Histoire naturelle*, his gigantic magnum opus, is probably little consulted to-day in scientific research, as the facts it contains have long been superseded by later discoveries; but we may well read some passages of it for their lofty ideas and grand dignity. In his *Théorie de la Terre* and the *Époques de la Nature* he becomes prophetic in his anticipation of modern science and unfolds before our eyes a vision of the untold succession of ages which must have elapsed before Man came finally upon the scene.

LE CHEVAL

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats: aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs: à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvements: non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs; et, obéissant toujours aux

impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir, qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on le veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

Le cheval est de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de son corps; car, en lui comparant les animaux qui sont immédiatement au-dessus et au-dessous, on verra que l'âne est mal fait, que le lion a la tête trop grosse, que le bœuf a les jambes trop minces et trop courtes pour la grosseur de son corps, que le chameau est difforme, et que les plus gros animaux, le rhinocéros et l'éléphant, ne sont pour ainsi dire que des masses informes. Le grand allongement des mâchoires est la principale cause de la différence entre la tête des quadrupèdes et celle de l'homme: c'est aussi le caractère le plus ignoble de tous; cependant, quoique les mâchoires du cheval soient fort allongées, il n'a pas comme l'âne un air d'imbécillité, ou de stupidité comme le bœuf. La régularité des proportions de sa tête lui donne, au contraire, un air de légèreté qui est bien soutenu par la beauté de son encolure. Le cheval semble vouloir se mettre au-dessus de son état de quadrupède en élevant sa tête: dans cette noble attitude, il regarde l'homme face à face. Ses yeux sont vifs et bien ouverts, ses oreilles sont bien faites et d'une juste grandeur, sans être courtes comme celles du taureau ou trop longues comme celles de l'âne; sa crinière accompagne bien sa tête, orne son cou et lui donne un air de force et de fierté; sa queue traînante et touffue couvre et termine avantageusement l'extrémité de son corps: mais l'attitude de la tête et du cou contribue plus que celle de toutes les autres parties du corps à donner au cheval un noble maintien.

PROGRÈS FUTURS DE L'HUMANITÉ

L'homme n'a connu que tard l'étendue de sa puissance et même il ne la connaît pas encore assez; elle dépend en entier de l'exercice de son intelligence: ainsi plus il observera, plus il cultivera la nature, plus il aura de moyens pour se la soumettre et de facilité pour tirer de son sein des richesses nouvelles, sans diminuer les trésors de son inépuisable fécondité.

Et que pourrait-il pas sur lui-même, je veux dire sur sa propre espèce, si la volonté était toujours dirigée par l'intelligence? Qui sait jusqu'à quel point l'homme pourrait perfectionner sa nature, soit au moral, soit au physique? Y a-t-il une seule nation qui puisse se vanter d'être arrivée au meilleur gouvernement possible, qui sera de rendre tous les hommes non pas également heureux, mais moins inégalement malheureux, en veillant à leur conservation, à l'épargne de leurs sueurs et de leur sang par la paix, par l'abondance des subsistances, par les aisances de la vie et les facilités pour leur propagation? Voilà le but moral de toute société qui chercherait à s'améliorer. Et pour la physique, la médecine et les autres arts dont l'objet est de nous conserver, sont-ils aussi avancés, aussi connus que les arts destructeurs enfantés par la guerre?

Il semble que de tout temps l'homme ait fait moins de réflexions sur le bien que de recherches pour le mal. Toute société est mêlée de l'un et de l'autre: et comme de tous les sentiments qui affectent la multitude, la crainte est le plus puissant, les grands talents dans l'art de faire du mal ont été les premiers qui aient frappé l'esprit de l'homme; ensuite ceux qui l'ont amusé ont occupé son cœur: et ce n'est qu'après un trop long usage de ces deux moyens de faux honneur et de plaisir stérile qu'enfin il a reconnu que sa vraie gloire est la science, et la paix son vrai bonheur.

HISTOIRE NATURELLE (*Époques de la Nature*).

GRESSET
(1709-1777)

Jean Baptiste Gresset, born in Amiens in 1709, was educated by the Jesuits, the most exacting and painstaking teachers of their time. When barely twenty-four years of age he published his inimitable *Ver-Vert*, a model of delicate wit and *badinage*, a miniature comic poem, finished in every detail. The *risqué* theme of a parrot which brings the language of the barracks or worse among innocent and unsuspecting nuns becomes exquisite under Gresset's touch and *Ver-Vert* remains as the perfect blending of that elegance, refinement and aristocratic looseness so characteristic of the Louis XV period.

The descriptions of the idle life of the nuns, of their petty quarrels, their cliques and coteries, aroused the ire of a certain Sister Superior whose brother was occupying the ministry and, as a mark of displeasure, Gresset was transferred from Tours to La Flèche. But fame had already claimed him, and he definitely embraced the career of a man of letters.

After trying the dramatic stage without success Gresset resumed his lighter vein and in 1747 produced *le Méchant*. In this comedy—one of the best of the century and still played occasionally—Gresset attacks the thoughtless or even malicious mania for slander which was so prevalent at that period.

Later in life, having fallen completely under the influence of the bishop of Amiens, Gresset was persuaded to make a public retraction of his past errors, and his published works and all his manuscripts were thrown into the fire.

Voltaire, enraged at seeing him affiliated with the *parti dévot*, called Gresset a scoundrel and a hypocrite, to which the latter answered by offering prayers for Voltaire's salvation "and this," as Charles Nodier says, "was not so bad, for a scoundrel."

VER-VERT

I

Dans maint auteur de science profonde
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde;
Très-rarement en devient-on meilleur:
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos lares,
Et conserver, paisibles casaniers,

Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains et barbares;
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé des vices étrangers.
L'affreux destin du héros que je chante
En éternise une preuve touchante:
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, attesteront mes vers.

.

A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivait naguère un perroquet fameux,
A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même, et ses grâces badines,
Auraient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étaient toujours heureux.
Ver-Vert (c'était le nom du personnage),
Transplanté là de l'indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien.
Il était beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc comme on l'est au bel âge,
Né tendre et vif, mais encore innocent;
Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être au couvent.

Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des sœurs, des nonnes, c'est tout dire;
Et chaque mère, après son directeur,
N'aimait rien tant: même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un chroniqueur sincère,
Souvent l'oiseau l'emporta sur le père.
Il partageait, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher père en Dieu,
Grâce aux bienfaits des nonnettes sucrées,
Réconfortait ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,
Ver-Vert était l'âme de ce séjour:

Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
Il était cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre il pouvait et tout dire et tout faire,
Il était sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il béquetait et guimpes et bandeaux.
Il n'était point d'agréable partie
S'il n'y venait briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler:
Il badinait, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'une novice a même en badinant:
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondait à tout avec justesse;
Tel autrefois César en même temps
Dictait à quatre en styles différents.

Admis partout, si l'on en croit l'histoire,
L'amant chéri mangeait au réfectoire:
Là, tout s'offrait à ses friands désirs;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passait hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs,
Chargeaient toujours les poches de nos sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines;
L'heureux Ver-Vert l'éprouvait chaque jour:
Plus mitonné qu'un perroquet de cour,
Tout s'occupait du beau pensionnaire;
Ses jours coulaient dans un noble loisir.

Qui l'aurait dit, en ces jours plein de charmes,
Qu'en pure perte on cultivait ses mœurs;
Qu'un temps viendrait, temps de crime et d'alarmes,
Où ce Ver-Vert, tendre idole des cœurs,

Ne serait plus qu'un triste objet d'horreurs!
Arrête, muse, et retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos sœurs.

II

Ver-Vert était un perroquet dévot,
Une belle âme innocemment guidée;
Jamais du mal il n'avait eu l'idée,
Ne disait onc un immodeste mot:
Mais en revanche il savait des cantiques,
Des *oremus*, des colloques mystiques;
Il disait bien son *bénédicité*,
Et *notre mère*, et *votre charité*,
Il savait même un peu de soliloque,
Et des traits fins de Marie Alacoque:¹
Il avait eu dans ce docte manoir
Tous les secours qui mènent au savoir.
Il était là maintes filles savantes
Qui mot pour mot portaient dans leurs cerveaux
Tous les Noël anciens et nouveaux.
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'élève égala ses régentes;
De leur ton même adroit imitateur
Il exprimait la pieuse lenteur,
Les saints soupirs, les notes languissantes
Du chant des sœurs, colombes gémissantes:
Finalement Ver-Vert savait par cœur
Tout ce que sait une mère de chœur.

Trop resserré dans les bornes d'un cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,

¹ Marie Alacoque (1647-1690), a nun of the Order of the Visitation, known for her mystic visions and devotion to the Sacred Heart of Jesus. Voltaire made numberless ironical references to her throughout his works.

Il n'était bruit que des scènes mignonnes
Du perroquet des bienheureuses nonnes;
De Moulins même on venait pour le voir.
Le beau Ver-Vert ne bougeait du parloir,
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portait l'oiseau: d'abord aux spectateurs
Elle en faisait admirer les couleurs,
Les agréments, la douceur enfantine;
Son air heureux ne manquait point les cœurs;
Mais la beauté du tendre néophyte
N'était encor que le moindre mérite;
On oubliait ces attraits enchanteurs
Dès que sa voix frappait les auditeurs.
Orné, rempli de saintes gentilleses
Que lui dictaient les plus jeunes professes,
L'illustre oiseau commençait son récit;
A chaque instant de nouvelles finesses,
Des charmes neufs variaient son débit.
Éloge unique et difficile à croire
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormait dans tout son auditoire:
Quel orateur en pourrait dire autant?
On l'écoutait, on vantait sa mémoire:
Lui cependant, stylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeait toujours dévotement,
Et triomphait toujours modestement.
Quand il avait débité sa science,
Serrant le bec, et parlant en cadence,
Il s'inclinait d'un air sanctifié,
Et laissait là son monde édifié.

Ton nom, Ver-Vert, tes prouesses brillantes,
Ne furent point bornés à ces climats;
La renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.
Là, comme on sait, la Visitation

A son bercail de révérendes mères,
Qui, comme ailleurs, dans cette nation
A tout savoir ne sont pas les dernières;
Par quoi, bientôt, apprenant des premières
Ce qu'on disait du perroquet vanté,
Désir leur vint d'en voir la vérité.
Déjà les cœurs s'envolent à Nevers;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un oiseau. L'on écrit tout à l'heure
En Nivernois à la supérieure,
Pour la prier que l'oiseau plein d'attraits
Soit pour un temps amené par la Loire;
Et que, conduit au rivage nantais,
Lui-même il puisse y jouir de sa gloire,
Et se prêter à de tendres souhaits.

The visit to Nantes having been decided upon, Ver-Vert is placed, with many tender farewells and not a few misgivings, on board a small sailing boat bound for that port.

Mais c'en est fait, on embarque le drôle,
Jusqu'à présent vertueux, ingénu,
Jusqu'à présent modeste en sa parole:
Puisse son cœur, constamment défendu,
Au cloître un jour rapporter sa vertu!
Quoi qu'il en soit, déjà la rame vole;
Du bruit des eaux les airs ont retenti;
Un bon vent souffle, on part, on est parti.

III

La même nef, légère et vagabonde,
Qui voiturait le saint oiseau sur l'onde,
Portait aussi deux nymphes, trois dragons,
Une nourrice, un moine, deux Gascons:
Pour un enfant qui sort du monastère
C'était échoir en dignes compagnons!
Aussi Ver-Vert, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangère:
Nouvelle langue et nouvelles leçons.

L'oiseau surpris n'entendait point leur style;
 Ce n'était plus paroles d'Évangile;
 Ce n'était plus ces pieux entretiens,
 Ces traits de Bible et d'oraisons mentales,
 Qu'il entendait chez nos douces vestales;
 Mais de gros mots, et non des plus chrétiens:
 Car les dragons, race assez peu dévote,
 Ne parlaient là que langue de gargote;
 Charmant au mieux les ennuis du chemin,
 Ils ne fêtaient que le patron du vin:
 Puis les Gascons et les trois péronnelles
 Y concertaient sur des tons de ruelles:
 De leur côté, les bateliers juraient,
 Rimaient en *dieu*,² blasphémaient, et sacraient:
 Leur voix, stylée aux tons mâles et fermes,
 Articulait sans rien perdre des termes.
 Dans le fracas, confus, embarrassé,
 Ver-Vert gardait un silence forcé;
 Triste, timide, il n'osait se produire,
 Et ne savait que penser et que dire.

Pendant la route on voulut par faveur
 Faire causer le perroquet rêveur.
 Frère Lubin d'un ton peu monastique
 Interrogea le beau mélancolique:
 L'oiseau bénin prend son air de douceur,
 Et, vous poussant un soupir méthodique,
 D'un ton pédant répond, *Ave, ma sœur*.
 A cet *Ave* jugez si l'on dut rire;
 Tous en chorus bernent le pauvre sire.
 Ainsi berné le novice interdit
 Comprit en soi qu'il n'avait pas bien dit,
 Et qu'il serait malmené des commères
 S'il ne parlait la langue des confrères:
 Son cœur, né fier, et qui jusqu'à ce temps
 Avait été nourri d'un doux encens,

² Evidently *Nom de Dieu*, a favorite oath among the lower classes.

Ne put garder sa modeste constance
Dans cet assaut de mépris flétrissants.
A cet instant, en perdant patience,
Ver-Vert perdit sa première innocence.
Dès lors ingrat, en soi-même il maudit
Les chères sœurs, ses premières maîtresses,
Qui n'avaient pas su mettre en son esprit
Du beau français les brillantes finesses,
Les sons nerveux et les délicatesses.
A les apprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très-peu, mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'oiseau, comme il n'était pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devait oublier pour toujours
Tous les gaudés qui farcissaient sa tête:
Ils furent tous oubliés en deux jours;
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de nonne!
En moins de rien l'éloquent animal,
(Hélas! jeunesse apprend trop bien le mal!)
L'animal, dis-je, éloquent et docile,
En moins de rien fut rudement habile:
Bien vite il sut jurer et maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier:
Il démentit les célèbres maximes
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par degrés; il fut un scélérat
Profès d'abord, et sans noviciat.
Trop bien sut-il graver en sa mémoire
Tout l'alphabet des bateliers de Loire;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchait un mor . . .³ Ver-Vert faisait l'écho:
Lors applaudi par la bande susdite,
Fier et content de son petit mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De savoir plaire au monde suborneur;

³ Morbleu.

Et, dégradant son généreux organe,
Il ne fut plus qu'un orateur profane.
Faut-il qu'ainsi l'exemple séducteur
Du ciel au diable emporte un jeune cœur!

IV

Ver-Vert arrives at Nantes.

On voit enfin, on ne peut se repaître
Assez les yeux des beautés de l'oiseau:
C'était raison, car le fripon, pour être
Moins bon garçon, n'en était pas moins beau;
Cet œil guerrier et cet air petit-maître
Lui prêtaient même un agrément nouveau.
Faut-il, grand dieu! que sur le front d'un traître
Brillent ainsi les plus tendres attrails!
Que ne peut-on distinguer et connaître
Les cœurs pervers à de difformes traits!
Pour admirer les charmes qu'il rassemble
Toutes les sœurs parlent toutes ensemble:
En entendant cet essaim bourdonner
On eût à peine entendu Dieu tonner.
Lui cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Roulait les yeux d'un air de jeune carme.
Premier grief: cet air trop effronté
Fut un scandale à la communauté.
En second lieu, quand la mère prieure
D'un air auguste, en fille intérieure,
Voulut parler à l'oiseau libertin,
Pour premiers mots, et pour toute réponse,
Nonchalamment et d'un air de dédain,
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,
Mon gars répond avec un ton faquin:
"Par la corbleu! que les nonnes sont folles!"
L'histoire dit qu'il avait en chemin
D'un de la troupe entendu ces paroles.
Vive Jésus! il est sorcier, ma mère!

Reprend la sœur. Juste Dieu! quel coquin!
 Quoi! c'est donc là ce perroquet divin?
 Ici Ver-Vert, en vrai gibier de Grève,
 L'apostropha d'un *La peste te crève!*
 Chacune vint pour brider le caquet
 Du grenadier, chacune eut son paquet:
 Turlupinant les jeunes précieuses,
 Il imitait leur courroux babillard;
 Plus déchaîné sur les vieilles grondeuses,
 Il bafouait leur sermon nasillard.

Ce fut bien pis quand, d'un ton de corsaire,
 Las, excédé de leurs fades propos,
 Bouffi de rage, écumant de colère,
 Il entonna tous les horribles mots
 Qu'il avait su rapporter des bateaux,
 Jurant, sacrant d'une voix dissolue,
 Faisant passer tout l'enfer en revue;

.....
 Les jeunes sœurs crurent qu'il parlait grec.

"Jour de Dieu! . . . mor! . . . mille pipes de diables!"

Toute la grille, à ces mots effroyables,
 Tremble d'horreur: les nonnettes sans voix
 Font, en fuyant, mille signes de croix:
 Toutes, pensant être à la fin du monde,
 Courent en poste aux caves du couvent;
 Et sur son nez la mère Cunégonde
 Se laissant choir, perd sa dernière dent.
 Ouvrant à peine un sépulcral organe:
 Père éternel! dit la sœur Bibiane,
 Miséricorde! ah! qui nous a donné
 Cet antechrist,⁴ ce démon incarné?
 Mon doux Sauveur! en quelle conscience
 Peut-il ainsi jurer comme un damné?
 Est-ce donc là l'esprit et la science
 De ce Ver-Vert si chéri, si prôné?

⁴ Pronounced *an-te-kri*.

Qu'il soit banni! qu'il soit remis en route!
 O Dieu d'amour! reprend la sœur Écoute,
 Quelles horreurs! chez nos sœurs de Nevers,
 Quoi! parle-t-on ce langage pervers?
 Quoi! c'est ainsi qu'on forme la jeunesse!
 Quel hérétique! ô divine sagesse!
 Qu'il n'entre point! avec ce Lucifer
 En garnison nous aurions tout l'enfer!

.
 . .

The nuns, horrified, send Ver-Vert back to Nevers, where he is duly punished for his misconduct.

On le condamne à deux mois d'abstinence,
 Trois de retraite, et quatre de silence;
 Jardin, toilette, alcôves et biscuit,
 Pendant ce temps lui seront interdits.
 Ce n'est point tout: pour comble de misère,
 On lui choisit pour garde, pour geôlière,
 Pour entretien, l'Alecton du couvent,
 Une converse, infante douairière,
 Singe voilé, squelette octogénaire,
 Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.

Malgré les soins de l'Argus inflexible,
 Dans leurs loisirs souvent d'aimables sœurs,
 Venant le plaindre avec un air sensible,
 De son exil suspendaient les rigueurs.
 Sœur Rosalie, au retour de matines,
 Plus d'une fois lui porta des pralines;
 Mais, dans les fers, loin d'un libre destin,
 Tous les bonbons ne sont que chicotin.

Couvert de honte, instruit par l'infortune,
 Ou las de voir sa compagne importune,
 L'oiseau contrit se reconnut enfin:
 Il oublia les dragons et le moine,

Et, pleinement remis à l'unisson
Avec nos sœurs, pour l'air et pour le ton,
Il redevint plus dévot qu'un chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion,
Le vieux divan, désarmant sa vengeance,
De l'exilé borna la pénitence.
De son rappel, sans doute, l'heureux jour
Va pour ces lieux être un jour d'allégresse;
Tous ses instants, donnés à la tendresse,
Seront filés par la main de l'amour.
Que dis-je? hélas! ô plaisirs infidèles!
O vains attraits de délices mortelles!
Tous les dortoirs étaient jonchés de fleurs;
Café parfait, chansons, course légère,
Tumulte aimable et liberté plénière;
Tout exprimait de charmantes ardeurs,
Rien n'annonçait de prochaines douleurs:
Mais, de nos sœurs, ô largesse indiscreète!
Du sein des maux d'une longue diète
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre et brûlé de liqueurs,
Ver-Vert tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ses roses changées.
En vain les sœurs tâchaient de retenir
Son âme errante et son dernier soupir;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir

On dit pourtant (pour terminer ma glose
En peu de mots) que l'ombre de l'oiseau
Ne loge plus dans le susdit tombeau;
Que son esprit dans les nonnes repose,
Et qu'en tous temps par la métempsycose,
De sœurs en sœurs l'immortel perroquet
Transportera son âme et son caquet.

ROUSSEAU

(1712-1778)

The literary career of Jean-Jacques Rousseau is one of the strangest in the annals of French Literature. Born in Geneva in 1712, he had reached his thirty-seventh year without producing any work of merit when suddenly, on a chance inspiration, he wrote his first *Discours* and became famous overnight. From that time on, important works followed each other in quick succession. Let us mention the principal ones:

Lettre à d'Alembert sur les Spectacles (1758), in which he denounces the inherent immorality of the stage both as regards the life of the actors themselves and as regards the fact that in comedies praiseworthy people are often held up to ridicule.

La Nouvelle Héloïse, a long and diffuse novel composed of the correspondence of its various characters. The central idea of this work is the possibility of a complete moral regeneration through one's earnest efforts and the help of God. Around this theme are wound eloquent passages on the natural beauties of Switzerland, the ideal management of a country estate, the Opera in Paris, tirades against self-destruction, and so forth.

Le Contrat Social (1762), a purely political work representing Rousseau's conception of an ideal government. The *Contrat Social* exerted a far reaching influence on the French Revolution, and probably much of the latter's inconsistencies could be traced to a desire for putting into execution the dreams of a man totally inexperienced in the science of government.

L'Émile (1762), a complete treatise on education.

Lettres écrites de la Montagne (1765), in which Rousseau examines, among other subjects, the question of religious tolerance, the Protestant theory of personal interpretation of the Bible, the constitution of Geneva, and the question of miracles.

Les Rêveries d'un Promeneur solitaire (1777), poetical effusions on Nature, on God, on Destiny, and on personal reminiscences and imaginary happenings, all written in a most vivid and eloquent style but betraying through their feverish exaltation the unbalanced state of his mind.

That most extraordinary and fascinating work called, not without reason, *Les Confessions*.

Rousseau was the "stormy petrel" of his time. Many controversies raged about him and he was worshipped and vilified in turns. It is impossible to overestimate his influence on the course of the French Revolution, but historians concur more and more in considering it misleading and even nefarious. His vague phraseology tended to mar that stern simplicity of our great classics. But he

was the first to introduce a breath of fresh air into the arid and purely intellectual atmosphere of his century. He loved Nature, not as an abstract force apart from us, but as it really is, our mother, our benefactress, our refuge, an inexhaustible storehouse of beauty and of physical and mental health.

And Rousseau is sincere. Rarely has a man sacrificed so much to his convictions. With truth or a moral issue at stake, he gave up all, comforts of life, competency, friendships. He endured cold, hunger, and the threats of the populace rather than yield or compromise. Hence his restless and wandering life.

ROUSSEAU EXPOSE LE BUT MORAL DES *CONFESSIONS*

The lacerated heart of Rousseau must have found peace and surcease at last when penning his memoirs. Alone with his conscience and posterity he could now explain the great misunderstanding that had been his life.

Made the laughing stock of his time by Voltaire, although more sincere than the latter; excluded from the communion table, yet more truly religious than those who excluded him; hooted and stoned by a stupid mob; betrayed in his imagination and perhaps in fact by his intimate friends, Diderot, Grimm, Mme. d'Épinay; worshipped and derided in turn, and, feeling his mind giving way, Rousseau set himself to his memoirs; not to avenge himself, but to clear himself. He called them "*Confessions*;" for, wishing to be believed implicitly, he hesitated not to say all. Before such frankness, we stand disarmed; why doubt the good that was in him when he reveals the evil known only to himself?

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et qui n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; et cet homme, ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur, et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement: Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le

mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon; et s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par défaut de mémoire. J'ai pu supposer vrai¹ ce que je savais avoir pu l'être, jamais ce que je savais être faux. Je me suis montré tel que je fus; méprisable et vil quand je l'ai été; bon, généreux, sublime, quand je l'ai été: j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même, Être éternel. Rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de ton trône avec la même sincérité; et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose: *Je fus meilleur que cet homme-là.*

Premières Lectures.

Je sentis avant de penser: c'est le sort commun de l'humanité. Je l'éprouvai plus qu'un autre. J'ignore ce que je fis jusqu'à cinq ou six ans. Je ne sais comment j'appris à lire; je ne me souviens que de mes premières lectures et de leur effet sur moi: c'est le temps d'où je date sans interruption la conscience de moi-même. Ma mère avait laissé des romans; nous nous mîmes à les lire après souper, mon père et moi. Il n'était question d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amusants; mais bientôt l'intérêt devint si vif, que nous lisions tour à tour sans relâche, et passions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon père, entendant le matin les hirondelles, disait tout honteux: Allons nous coucher; je suis plus enfant que toi.

Ma Tante Suson.

Je suis persuadé que je lui² dois le goût ou plutôt la passion pour la musique, qui ne s'est bien développé en

¹ . . . I assumed to be true what seemed to me probable.

² Rousseau speaks of his Aunt Suson.

moi que longtemps après. Elle savait une quantité prodigieuse d'airs et de chansons qu'elle chantait avec un filet de voix fort douce. L'attrait que son chant avait pour moi fut tel que non seulement plusieurs de ces chansons me sont toujours restées dans la mémoire, mais qu'il m'en revient même, aujourd'hui que je l'ai perdue, qui, totalement oubliées depuis mon enfance, se retracent à mesure que je vieillis, avec un charme que je ne puis exprimer. Dirait-on que moi, vieux radoteur, rongé de soucis et de peines, je me surprends quelquefois à pleurer comme un enfant en marmottant ces petits airs d'une voix déjà cassée et tremblante? Il y en a un surtout qui m'est bien revenu tout entier quant à l'air; mais la seconde moitié des paroles s'est constamment refusée à tous mes efforts pour me la rappeler, quoiqu'il m'en revienne confusément les rimes. Voici le commencement, et ce que j'ai pu me rappeler du reste:

Tircis, je n'ose
Écouter ton chalumeau
Sous l'ormeau;
Car on en cause
Déjà dans notre hameau.

.....
.....un berger
.....s'engager
.....sans danger;
Et toujours l'épine est sous la rose.

Je cherche où est le charme attendrissant que mon cœur trouve à cette chanson: c'est un caprice auquel je ne comprends rien; mais il m'est de toute impossibilité de la chanter jusqu'à la fin sans être arrêté par mes larmes. J'ai cent fois projeté d'écrire à Paris pour faire chercher le reste des paroles, si tant est que quelqu'un les connaisse encore. Mais je suis presque sûr que le plaisir que je prends à me rappeler cet air s'évanouirait en partie, si j'avais la preuve que d'autres que ma pauvre tante Suson l'ont chanté.

LES CONFESSIONS, (*Livre I*).

PREMIÈRE ENTREVUE DE J. J. ROUSSEAU ET DE
MME. DE WARENS

Rousseau found in Mme. de Warens a devoted friend and benefactress. In her house he enjoyed the needed leisure to complete his neglected education and in these idyllic surroundings spent the happiest years of his life. At the time of their first meeting, Mme. de Warens was twenty-eight years old and Rousseau but sixteen. This delightful description below has all the charm of a painting by Greuze or a pastel by La Tour.

C'était un passage derrière sa maison, entre un ruisseau à main droite qui la séparait du jardin, et le mur de la cour à gauche, conduisant par une fausse porte à l'église des cordeliers. Prête à entrer dans cette porte, madame de Warens se retourne à ma voix. Que devins-je à cette vue! Je m'étais figuré une vieille dévote bien rechignée; la bonne dame de M. de Pontverre ne pouvait être autre chose à mon avis. Je vois un visage pétri de grâces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. Rien n'échappa au rapide coup d'œil du jeune prosélyte; car je devins à l'instant le sien, sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvait manquer de mener en paradis. Elle prend en souriant la lettre que je lui présente d'une main tremblante, l'ouvre, jette un coup d'œil sur celle de M. de Pontverre, revient à la mienne, qu'elle lit tout entière, et qu'elle eût relue encore si son laquais ne l'eût avertie qu'il était temps d'entrer. Eh! mon enfant, me dit-elle, d'un ton qui me fit tressaillir, vous voilà courant le pays bien jeune; c'est dommage en vérité. Puis, sans attendre ma réponse, elle ajouta: Allez chez moi m'attendre; dites qu'on vous donne à déjeuner; après la messe j'irai causer avec vous.

LES CONFESSIONS (*Livre II*).

ROUSSEAU ÉCRIT SON PREMIER DISCOURS

Diderot, for many years the intimate friend of Rousseau, was at that time detained in the State prison of Vincennes near Paris for some trifling literary indiscretion. Like Voltaire and other writers of eminence, he was allowed the use of his library and the company of his friends.

Marmontel in his *Mémoires* states that it was Diderot and not Rousseau who first had the idea of answering the question of the Académie de Dijon in the negative; in other words, to maintain that material progress is inimical to morality. This paradoxical stand, supported by the fiery eloquence of Rousseau, brought about the instant success of his first *Discours*. But, as has been remarked before, why doubt him on a minor point when he is so ready to acknowledge his errors in all cases?

The "*prosopopée de Fabricius*," a literary artifice by which this Roman general, known for his poverty and disinterestedness, is made to inveigh against riches and corruption, constituted in the eyes of his contemporaries the most effective part of this famous *Discours*.

Cette année 1749 l'été fut d'une chaleur excessive. On compte deux lieues de Paris à Vincennes. Peu en état de payer des fiacres, à deux heures après midi j'allais à pied quand j'étais seul, et j'allais vite pour arriver plus tôt. Les arbres de la route, toujours élagués, à la mode du pays, ne donnaient presque aucune ombre; et souvent, rendu de chaleur et de fatigue, je m'étendais par terre n'en pouvant plus. Je m'avisai, pour modérer mon pas, de prendre quelque livre. Je pris un jour le *Mercur de France*, et tout en marchant et le parcourant, je tombai sur cette question proposée par l'Académie de Dijon pour le prix de l'année suivante: *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs*.

A l'instant de cette lecture je vis un autre univers, et je devins un autre homme.

Ce que je me rappelle bien distinctement dans cette occasion, c'est qu'arrivant à Vincennes j'étais dans une agitation qui tenait du délire. Diderot l'aperçut: je lui en dis la cause, et je lui lus la *prosopopée de Fabricius*, écrite en crayon sous un chêne. Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées, et de concourir au prix. Je le fis, et dès cet instant je fus perdu. Tout le reste de ma vie et de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet instant d'égarement.

Mes sentiments se montèrent, avec la plus inconcevable rapidité, au ton de mes idées. Toutes mes petites passions

furent étouffées par l'enthousiasme de la vérité, de la liberté, de la vertu: et ce qu'il y a de plus étonnant est que cette effervescence se soutint dans mon cœur, durant plus de quatre ou cinq ans, à un aussi haut degré peut-être qu'elle ait jamais été dans le cœur d'aucun autre homme.

Je travaillai ce discours d'une façon bien singulière, et que j'ai presque toujours suivie dans mes autres ouvrages. Je lui consacrais les insomnies de mes nuits. Je méditais dans mon lit à yeux fermés, et je tournais et retournais mes périodes dans ma tête avec des peines incroyables; puis, quand j'étais parvenu à en être content, je les déposais dans ma mémoire jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le papier: mais le temps de me lever et de m'habiller me faisait tout perdre; et quand je m'étais mis à mon papier il ne me venait presque plus rien de ce que j'avais composé. Je m'avisai de prendre pour secrétaire madame Le Vasseur. Je l'avais logée avec sa fille et son mari plus près de moi; et c'était elle qui, pour m'épargner un domestique, venait tous les matins allumer mon feu et faire mon petit service. A son arrivée, je lui dictais de mon lit mon travail de la nuit; et cette pratique, que j'ai longtemps suivie, m'a sauvé bien des oublis.

Quand ce discours fut fait, je le montrai à Diderot, qui en fut content, et m'indiqua quelques corrections. Cependant cet ouvrage, plein de chaleur et de force, manque absolument de logique et d'ordre; de tous ceux qui sont sortis de ma plume, c'est le plus faible de raisonnement et le plus pauvre de nombre et d'harmonie: mais, avec quelque talent qu'on puisse être né, l'art d'écrire ne s'apprend pas tout d'un coup.

LES CONFESSIONS (*Livre VIII*).

POLÉMIQUE ENTRE ROUSSEAU ET VOLTAIRE

Rousseau had accepted the hospitality of Mme. d'Épinay and was living at the Ermitage in the forest of Montmorency when, at the age of forty-five, he fell hopelessly in love with Mme. d'Houdetot, sister-in-law of Mme. d'Épinay and friend of the poet Saint-Lambert. This, and many other circumstances,

made his sojourn at the Ermitage too unpleasant for him, and he abruptly left his hostess in mid-winter, 1757.

In 1756 had appeared the *Poème sur le désastre de Lisbonne*. Rousseau wrote a long letter to Voltaire refuting the latter's arguments but received nothing beyond a polite and evasive reply.

The problem, simply stated, is this: If there is a kind Providence, a Supreme Being who foresees and therefore can prevent all evil, why are such horrors allowed to take place? But Voltaire merely expresses a doubt; his quarrel is not so much with the idea of a Providence as with those philosophers who, like Leibnitz (whom Rousseau followed), dogmatically assert that everything is for the best.

The question seems for the present unanswerable, not because it admits of no answer, but evidently because with our limited vision we forget how infinitely complex the Universe is, and therefore base our questions on the wrong premises.

Tout semblait concourir à me tirer de ma douce et folle rêverie. Je n'étais pas guéri de mon attaque, quand je reçus un exemplaire du poème sur la ruine de Lisbonne que je supposai m'être envoyé par l'auteur. Cela me mit dans l'obligation de lui écrire, et de lui parler de sa pièce. Je le fis par une lettre qui a été imprimée longtemps après mon aveu.

Frappé de voir ce pauvre homme, accablé, pour ainsi dire, de prospérités et de gloire, déclamer toutefois amèrement contre les misères de cette vie, et trouver toujours que tout était mal, je formai l'insensé projet de le faire rentrer en lui-même, et de lui prouver que tout était bien. Voltaire, en paraissant toujours croire en Dieu, n'a réellement jamais cru qu'au diable, puisque son dieu prétendu n'est qu'un être malfaisant qui, selon lui, ne prend de plaisir qu'à nuire. L'absurdité de cette doctrine, qui saute aux yeux, est surtout révoltante dans un homme comblé des biens de toute espèce, qui, du sein du bonheur, cherche à désespérer ses semblables par l'image affreuse et cruelle de toutes les calamités dont il est exempt. Autorisé plus que lui à compter et peser les maux de la vie humaine, j'en fis l'équitable examen, et je lui prouvai que de tous ces maux il n'y en avait pas un dont la Providence ne fût disculpée, et qui n'eût sa source dans l'abus que

l'homme a fait de ses facultés plus que dans la nature elle-même. Je le traitai dans cette lettre avec tous les égards, toute la considération, tout le ménagement, et je puis dire avec tout le respect possibles. Cependant, lui connaissant un amour-propre extrêmement irritable, je ne lui envoyai pas cette lettre à lui-même, mais au docteur Tronchin, son médecin et son ami, avec plein pouvoir de la donner ou supprimer, selon ce qu'il trouverait le plus convenable. Tronchin donna la lettre. Voltaire me répondit en peu de lignes qu'étant malade et garde-malade lui-même, il remettait à un autre temps sa réponse, et ne dit pas un mot sur la question. Depuis lors, Voltaire a publié cette réponse qu'il m'avait promise, mais qu'il ne m'a pas envoyée. Elle n'est autre que le roman de *Candide*, dont je ne puis parler, parce que je ne l'ai pas lu.

LES CONFESSIONS (*Livre IX*).

PERSÉCUTIONS DIRIGÉES CONTRE ROUSSEAU

Voltaire's God—if any—was metaphysical. He was a purely philosophical conception without any practical application whatsoever, except in so far as fear of Him helped to maintain order among the masses.

To Rousseau, on the contrary, God was personal and ever present, a refuge to the repentant, the sole guide and judge of our conscience.

Voltaire, a skeptic (in the generally accepted meaning of the word) had the effrontery to celebrate Easter according to the rules of the Church and to have the fact officially recorded. Rousseau, sincere but undiplomatic, made the mistake of teaching openly that dogmas and even belief in miracles are not essential to true religion. This, naturally enough, was considered a doctrine hostile to Catholicism, then the State religion, and Rousseau was accordingly banished from France. It was, however, in Protestant Switzerland, his native country, that he was cruelly and ceaselessly persecuted by those whom he had offended in the *Lettres écrites de la montagne*.

L'effet des *Lettres de la montagne*, à Neuchâtel, fut d'abord très paisible. J'en envoyai un exemplaire à M. de Mont-

mollin;³ il le reçut bien, et le lut sans objection. Il était malade, aussi bien que moi; il me vint voir amicalement quand il fut rétabli, et ne me parla de rien. Cependant la rumeur commençait; on brûla le livre je ne sais où. De Genève, de Berne, et de Versailles peut-être, le foyer de l'effervescence passa bientôt à Neuchâtel, et surtout dans le Val-de-Travers, où, avant même que la classe eût fait aucun mouvement apparent, on avait commencé d'ameuter le peuple par des pratiques souterraines. Je devais, j'ose le dire, être aimé du peuple dans ce pays-là, comme je l'ai été dans tous ceux où j'ai vécu, versant les aumônes à pleines mains, ne laissant sans assistance aucun indigent autour de moi, ne refusant à personne aucun service que je pusse rendre et qui fût dans la justice, me familiarisant trop peut-être avec tout le monde, et me déroband de tout mon pouvoir à toute distinction qui pût exciter la jalousie. Tout cela n'empêcha pas que la populace, soulevée secrètement je ne sais par qui, ne s'animât contre moi par degrés jusqu'à la fureur, qu'elle ne m'insultât publiquement en plein jour, non seulement dans la campagne et dans les chemins, mais en pleine rue. Ceux à qui j'avais fait le plus de bien étaient les plus acharnés, et des gens même à qui je continuais d'en faire, n'osant se montrer, excitaient les autres, et semblaient vouloir se venger ainsi de l'humiliation de m'être obligés. Montmollin paraissait ne rien voir, et ne se montrait pas encore; mais, comme on approchait d'un temps de communion, il vint chez moi pour me conseiller de m'abstenir de m'y présenter, m'assurant que du reste il ne m'en voulait point, et qu'il me laisserait tranquille.

. . . Je fus prêché en chaire, nommé l'Antechrist, et poursuivi dans la campagne comme un loup-garou. Mon habit d'Arménien⁴ servait de renseignement à la populace: j'en sentais cruellement l'inconvénient; mais le quitter dans

³ The Protestant minister of the little town of Motiers, in Switzerland, was at first a warm friend of Rousseau but later turned against him for religious reasons.

⁴ Rousseau had adopted the Armenian costume on account of a life-long infirmity from which he suffered.

ces circonstances me semblait une lâcheté. Je ne pus m'y résoudre, et je me promenais tranquillement dans le pays avec mon cafetan et mon bonnet fourré, entouré des huées de la canaille et quelquefois de ses cailloux. Plusieurs fois en passant devant des maisons, j'entendais dire à ceux qui les habitaient: Apportez-moi mon fusil, que je lui tire dessus. Je n'en allais pas plus vite: ils s'en tinrent toujours aux menaces, du moins pour l'article des armes à feu.

. . . Ma fenêtre fut trouvée couverte un matin de pierres qu'on y avait jetées pendant la nuit. Un banc très massif, qui était dans la rue à côté de ma porte et fortement attaché, fut détaché, enlevé, et posé debout contre la porte, de sorte que, si l'on ne s'en fût aperçu, le premier qui, pour sortir, aurait ouvert la porte d'entrée, devait naturellement être assommé.

LES CONFESSIONS (*Livre XII*).

EMILE

Émile, a complete treatise on education, was written and published during Rousseau's stay at Montlouis in the forest of Montmorency as the guest of the Maréchal de Luxembourg (1762). This, his most important and lasting work, was received with great enthusiasm and exerted a powerful influence upon his time.

Although the educational system conceived by Rousseau proves quite unpractical as a whole, it is surprising to find what common sense, what understanding of childhood and youth he displays on questions which previous to his time were left to the whim of the individual. Thus *Émile* is an excellent guide whenever the exigencies of Rousseau's artificial system allow him to view things clearly and impartially. That he was well aware of this weakness is shown by the ungracious remark that he made to a proud father whose son had been brought up entirely after *Émile*; "I am sorry, Sir; I am very sorry for you both."

In the last part of Book IV, when *Émile* has reached the years of reason, Rousseau introduces him for the first time to the idea of a Universe ruled by a Supreme Being; thus *Émile*'s mind, free from all early associations, will be able to make a truly impartial choice. This part, known as the *Profession de foi d'un vicaire savoyard* (the profession of faith of a country priest from Savoy), roused the ire of the Church for the reasons already stated, namely, Rousseau's indifference to dogmas and miracles.

Je le répète, l'éducation de l'homme commence à sa naissance.

La seule partie utile de la médecine est l'hygiène: encore l'hygiène est-elle moins une science qu'une vertu. La tempérance et le travail sont les deux vrais médecins de l'homme: le travail aiguise son appétit, et la tempérance l'empêche d'en abuser.

J'ai remarqué que les enfants ont rarement peur du tonnerre, à moins que les éclats ne soient affreux et ne blessent réellement l'organe de l'ouïe, autrement cette peur ne leur vient que quand ils ont appris que le tonnerre blesse ou tue quelquefois. Quand la raison commence à les effrayer, faites que l'habitude les rassure. Avec une gradation lente et ménagée on rend l'homme et l'enfant intrépides à tout.

Quand l'enfant tend la main avec effort sans rien dire, il croit atteindre à l'objet parce qu'il n'en estime pas la distance; il est dans l'erreur; mais quand il se plaint et crie en tendant la main, alors il ne s'abuse plus sur la distance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas, portez-le à l'objet lentement et à petits pas; dans le second, ne faites pas seulement semblant de l'entendre: plus il crierà, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander ni aux hommes, car il n'est pas leur maître, ni aux choses, car elles ne l'entendent point.

Si Émile tombe, s'il se fait une bosse à la tête, s'il saigne du nez, s'il se coupe les doigts, au lieu de m'empresser autour de lui d'un air alarmé, je resterai tranquille, au moins pour un peu de temps. Le mal est fait, c'est une nécessité qu'il faut qu'il endure; tout mon empressement ne servirait qu'à l'effrayer davantage et augmenter sa sensibilité. Au fond, c'est moins le coup que la crainte qui tourmente, quand on s'est blessé. Je lui épargnerai du moins cette dernière angoisse; car très sûrement il jugera de

son mal comme il verra que j'en juge: s'il me voit accourir avec inquiétude, le consoler, le plaindre, il s'estimera perdu: s'il me voit garder mon sang-froid, il reprendra bientôt le sien, et croira le mal guéri quand il ne le sentira plus. C'est à cet âge qu'on prend les premières leçons de courage, et que, souffrant sans effroi de légères douleurs, on apprend par degrés à supporter les grandes.

J'ai déjà dit ce qu'il faut faire quand un enfant pleure pour avoir ceci ou cela. J'ajouterai seulement que dès qu'il peut demander en parlant ce qu'il désire, et que, pour l'obtenir plus vite ou pour vaincre un refus, il appuie de pleurs sa demande, elle lui doit être irrévocablement refusée. Si le besoin l'a fait parler, vous devez le savoir et faire aussitôt ce qu'il demande; mais céder quelque chose à ses larmes, c'est l'exciter à en verser, c'est lui apprendre à douter de votre bonne volonté, et à croire que l'importunité peut plus sur vous que la bienveillance. S'il ne vous croit pas bon, bientôt il sera méchant; s'il vous croit faible, il sera bientôt opiniâtre: il importe d'accorder toujours au premier signe ce qu'on ne veut pas refuser. Ne soyez point prodigue en refus, mais ne les révoquez jamais.

Raisonner avec les enfants était la grande maxime de Locke; c'est la plus en vogue aujourd'hui: Son succès ne me paraît pourtant pas fort propre à la mettre en crédit; et pour moi je ne vois rien de plus sot que ces enfants avec qui l'on a tant raisonné. De toutes les facultés de l'homme, la raison, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un composé de toutes les autres, est celle qui se développe le plus difficilement et le plus tard; et c'est de celle-là qu'on veut se servir pour développer les premières! Le chef-d'œuvre d'une bonne éducation est de faire un homme raisonnable: et l'on prétend élever un enfant par la raison! C'est commencer par la fin, c'est vouloir faire l'instrument de l'ouvrage.⁵ Si

⁵ . . . It is like wishing to use reason which comes last and is the finished product (l'ouvrage) as a means (l'instrument) to achieve reason.

les enfants entendaient raison, ils n'auraient pas besoin d'être élevés; mais en leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à se payer de mots, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à se croire aussi sages que leurs maîtres, à devenir disputeurs et mutins; et tout ce qu'on pense obtenir d'eux par des motifs raisonnables, on ne l'obtient jamais que par ceux de convoitise, ou de crainte, ou de vanité, qu'on est toujours forcé d'y joindre.

En général, la vie dure, une fois tournée en habitude, multiplie les sensations agréables; la vie molle en prépare une infinité de déplaisantes.

Mesurez, comptez, pesez, comparez. N'employez la force qu'après avoir estimé la résistance; faites toujours en sorte que l'estimation de l'effet précède l'usage des moyens.⁶ Intéressez l'enfant à ne jamais faire d'efforts insuffisants ou superflus. Si vous l'accoutumez à prévoir ainsi l'effet de tous ses mouvements, et à redresser ses erreurs par l'expérience, n'est-il pas clair que plus il agira, plus il deviendra judicieux?

J'ai vu des gens vouloir, par des surprises, accoutumer les enfants à ne s'effrayer de rien la nuit. Cette méthode est très mauvaise; elle produit un effet tout contraire à celui qu'on cherche, et ne sert qu'à les rendre toujours plus craintifs.

L'apparente facilité d'apprendre est cause de la perte des enfants. On ne voit pas que cette facilité même est la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau lisse et poli rend comme un miroir les objets qu'on lui présente; mais rien ne reste, rien ne pénètre. L'enfant retient les mots, les idées se réfléchissent⁷, ceux qui l'écoutent les entendent, lui seul ne les entend point.

⁶ That is, the different means used to accomplish your ends.

⁷ Unassimilated, of course.

Je dis donc que les enfants, n'étant pas capables de jugement, n'ont point de véritable mémoire. Ils retiennent des sons, des figures, des sensations, rarement des idées, plus rarement leurs liaisons. En m'objectant qu'ils apprennent quelques éléments de géométrie, on croit bien prouver contre moi; et tout au contraire, c'est pour moi qu'on prouve: on montre que, loin de savoir raisonner d'eux-mêmes, ils ne savent pas même retenir les raisonnements d'autrui; car suivez ces petits géomètres dans leur méthode, vous voyez aussitôt qu'ils n'ont retenu que l'exacte impression de la figure et les termes de la démonstration. A la moindre objection nouvelle, ils n'y sont plus; renversez la figure, ils n'y sont plus. Tout leur savoir est dans la sensation, rien n'a passé jusqu'à l'entendement. Leur mémoire elle-même n'est guère plus parfaite que les autres facultés, puisqu'il faut presque toujours qu'ils rapprennent, étant grands, les choses dont ils ont appris les mots dans l'enfance.

ÉMILE, OU DE L'ÉDUCATION.

A M. LE COMTE DE LASTIC

Owing to the intercession of mutual friends, this cutting epistle was never sent; but how much honor it does the writer!

Paris, le 20 décembre 1754. (or 1755?)

Sans avoir l'honneur, Monsieur, d'être connu de vous, j'espère qu'ayant à vous offrir des excuses et de l'argent, ma lettre ne saurait être mal reçue.

J'apprends que Mademoiselle de Cléry a envoyé de Blois un panier à une bonne vieille femme, nommée Madame le Vasseur, et si pauvre qu'elle demeure chez moi; que ce panier contenait, entre autres choses, un pot de vingt livres de beurre; que le tout est parvenu, je ne sais comment, dans votre cuisine; que la bonne vieille, l'ayant appris, a eu la simplicité de vous envoyer sa fille, avec la lettre d'avis, vous redemander son beurre, ou le prix qu'il a coûté; et qu'après vous être moqués d'elle, selon l'usage, vous et

Madame votre épouse, vous avez, pour toute réponse, ordonné à vos gens de la chasser.

J'ai tâché de consoler la bonne femme affligée, en lui expliquant les règles du grand monde et de la grande éducation; je lui ai prouvé que ce ne serait pas la peine d'avoir des gens, s'ils ne servaient à chasser le pauvre, quand il vient réclamer son bien; et, en lui montrant combien justice et humanité sont des mots roturiers, je lui ai fait comprendre, à la fin, qu'elle est trop honorée qu'un Comte ait mangé son beurre. Elle me charge donc, Monsieur, de vous témoigner sa reconnaissance de l'honneur que vous lui avez fait, son regret de l'importunité qu'elle vous a causée, et le désir qu'elle aurait que son beurre vous eût paru bon.

Que⁸ si par hasard il vous en a coûté quelque chose pour le port du paquet à elle adressé, elle offre de vous le rembourser, comme il est juste. Je n'attends là-dessus que vos ordres pour exécuter ses intentions, et vous supplie d'agréer les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

J. J. Rousseau.

AVENTURE AVEC UN PAYSAN

Much has been written about the plight of the French rural population before the Revolution. Let us recall, for instance, the terrible indictment made by La Bruyère and quoted with that author.⁹ That France, the land of plenty, should have been brought to such a state of penury is explained by the long wars of Louis XIV and especially by the unjust manner in which the heaviest taxes fell on the poorest class. By an impartial readjustment, the Revolution could have been prevented.

A most interesting, even if somewhat biased, account of conditions in France prior to the Revolution is to be found in Arthur Young's *Travels in France and Italy*.

Un jour entre autres, m'étant à dessein détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable, je m'y plus si fort et j'y fis tant de tours que je me perdis enfin tout

⁸ And, if by any chance . . .

⁹ See page 116.

à fait. Après plusieurs heures de course inutile, las et mourant de soif et de faim, j'entrai chez un paysan dont la maison n'avait pas belle apparence, mais c'était la seule que je visse aux environs. Je croyais que c'était comme à Genève ou en Suisse où tous les habitants à leur aise sont en état d'exercer l'hospitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il m'offrit du lait, écrémé et de gros pain d'orge, en me disant que c'était tout ce qu'il avait. Je buvais ce lait avec délices, et je mangeais ce pain, paille et tout; mais cela n'était pas fort restaurant pour un homme épuisé de fatigue. Ce paysan, qui m'examinait, jugea de la vérité de mon histoire par celle de mon appétit. Tout de suite, après avoir dit qu'il voyait bien que j'étais un bon jeune honnête homme qui n'était pas là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à côté de sa cuisine, descendit, et revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très appétissant quoique entamé, et une bouteille de vin dont l'aspect me réjouit le cœur plus que tout le reste: on joignit à cela une omelette assez épaisse, et je fis un dîner tel qu'autre qu'un piéton n'en connut jamais. Quand ce vint à payer, voilà son inquiétude et ses craintes qui le reprennent; il ne voulait point de mon argent, il le repoussait avec un trouble extraordinaire; et ce qu'il y avait de plaisant était que je ne pouvais imaginer de quoi il avait peur. Enfin, il prononça en frémissant ces mots terribles de commis et de rats-de-cave. Il me fit entendre qu'il cachait son vin à cause des aides, qu'il cachait son pain à cause de la taille, et qu'il serait un homme perdu si l'on pouvait se douter qu'il ne mourût pas de faim. Tout ce qu'il me dit à ce sujet, et dont je n'avais pas la moindre idée, me fit une impression qui ne s'effacera jamais. Ce fut là le germe de cette haine inextinguible qui se développa depuis dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple et contre ses oppresseurs. Cet homme, quoique aisé, n'osait manger le pain qu'il avait gagné à la sueur de son front, et ne pouvait éviter sa ruine qu'en montrant la même misère qui régnait autour de lui. Je sortis de sa

maison aussi indigné qu'attendri, et déplorant le sort de ces belles contrées à qui la nature n'a prodigué ses dons que pour en faire la proie des barbares publicains.

LES CONFESSIONS (*Livre IV*).

In contrast with this description of conditions as seen by Rousseau, we cannot help quoting a passage from the English satirist Lawrence Sterne. This account, written about 1760, is also the result of personal experience:

"The look of the house, and of everything about it, as we drew nearer, soon reconciled me to the disaster [of having to put up all night at a little village]. It was a little farmhouse, surrounded by about twenty acres of vineyard, and about as much corn; and close to the house on one side was a *potagerie* of an acre and a half, full of everything which could make plenty in a French peasant's house; and on the other side was a little wood, which furnished wherewithal to dress it.

"The family consisted of an old grayheaded man and his wife, with five or six sons and sons-in-law and their several wives, and a joyous genealogy out of them. They were all sitting down together to their lentil-soup; a large wheaten loaf was in the middle of the table; and a flagon of wine at each end of it promised joy through the stages of the repast; 'twas a feast of love. The old man rose up to meet me, and with a respectful cordiality would have me sit down at the table; my heart was set down the moment I entered the room, so I sat down at once like a son of the family; and to invest myself in the character as speedily as I could, I instantly borrowed the old man's knife, and, taking up the loaf, cut myself a hearty luncheon; and as I did it, I saw a testimony in every eye, not only of an honest welcome, but of a welcome mixed with thanks that I had not seemed to doubt it. Was it this, or tell me, Nature, what else it was, that made this morsel so sweet; and to what magic I owe it, that the draught I took of their flagon was so delicious with it, that they remain upon my palate to this hour? If the supper was to my taste, the grace which followed it was much more so.

"When supper was over, the old man gave a knock upon the table with the haft of his knife, to bid them prepare for the dance. The moment the signal was given, the women and girls ran altogether into a back apartment to tie up their hair, and the young men to the door to wash their faces and change their sabots; and in three minutes every soul was ready, upon a little esplanade before the house, to begin. The old man and his wife came out last, and, placing me betwixt them, sat down upon a sofa of turf by the door. The old man had some fifty years ago been no mean

performer upon the vielle; and at the age he was then off, touched it well enough for the purpose. His wife sung now and then a little to the tune, then intermitted, and joined her old man again as their children and grandchildren danced before them."

DIDEROT

(1713-1784)

Throughout the twenty volumes of Diderot's complete works, we find the same *brio*, the same volcanic vehemence, the same insatiable curiosity about all things. Age does not seem to have calmed him; everywhere we meet his aggressive questions, his passionate love of discussion. He writes, not to produce a work of art but for the sheer intellectual pleasure of debating a thorny topic. His encyclopedic knowledge ever presents new subjects to his active mind and he attacks them with unflagging ardor: literature, science, philosophy, art, religion, history—he literally devours everything.

Very intelligent, and with unlimited power for work, his laborious life or perhaps his exuberant personality prevented him from leaving us at least one finished masterpiece, but flashes of his genius are scattered everywhere, in his *Correspondance*, in the *Neveu de Rameau* and in the scores of philosophic pamphlets which he wrote whenever the mood seized him. His dominant personality overwhelms, or rather crushes everything; in the *Salons*, for instance, when critically describing the masterpieces of painting or sculpture before his eyes, it is not Diderot the artist who judges from accepted standards, but Diderot the man, who thus anticipates by a full century what we know as *critique impressioniste*.

The whole life of Diderot was practically devoted to the immense task of publishing the *Encyclopédie*. This work consisting of 17 huge volumes was at first to be nothing more than the counterpart of Chambers' *Cyclopaedia*. But as its collaborators increased in number,¹ as the political and religious situation became more tense, the *Encyclopédie*—without losing in any way its general usefulness—was turned into a powerful weapon against the abuses of government and religion.

The inevitable anxiety connected with the publication of such a work was heightened by the exasperating policy of the Govern-

¹ Among these let us mention d'Alembert, Voltaire, Buffon, Montesquieu, Rousseau, Marmontel and Duclos. The fact that some wrote incidentally for the *Encyclopédie* does not in any way make them followers of the *parti des encyclopédistes*.

ment, which withdrew several times its permit to print, the virtual desertion of d'Alembert and other important writers, and the belated discovery that the timorous publisher had mangled and mutilated many of Diderot's most striking passages. The last volume appeared in 1780, four years before his death.

As a man, Diderot is by far the most sympathetic of the great writers of the eighteenth century. Generous to the point of weakness, much of his life was spent in helping others and never has he been known to have furthered his own interest. His moral philosophy may be considered loose² by some, but the same tenets are expounded daily by eminent psychologists and sociologists. Let us rather praise the man who taught that tolerance and kindness are the only correctives to human ills, one who not only preached but *practiced* the maxim "Do good unto others."

DIDEROT ENTREVOIT LA DOCTRINE DU TRANSFORMISME

De même que dans les règnes animal et végétal, un individu commence, pour ainsi dire, s'accroît, dure, dépérit et passe; n'en serait-il pas de même des espèces entières? Si la foi³ ne nous apprenait que les animaux sont sortis des mains du Créateur tels que nous les voyons; et s'il était permis d'avoir la moindre incertitude sur leur commencement et sur leur fin, le philosophe abandonné à ses conjectures ne pourrait-il pas soupçonner que l'animalité avait de toute éternité ses éléments particuliers, épars et confondus dans la masse de la matière; qu'il est arrivé à ces éléments de se réunir, parce qu'il était possible que cela se fît; que l'embryon formé de ces éléments a passé par une infinité d'organisations et de développements; qu'il a eu, par succession, du mouvement, de la sensation, des idées, de la pensée, de la réflexion, de la conscience, des sentiments, des passions, des signes, des gestes, des sons, des

² For instance, that virtue, immorality, vice, etc. do not exist *per se*, an action being immoral *only* if it causes harm to anyone; otherwise it is immaterial.

³ Such oratorical precautions were necessary under the strict censorship of Louis the fifteenth's government.

sons articulés, une langue, des lois, des sciences, et des arts; qu'il s'est écoulé des millions d'années entre chacun de ces développements; qu'il a peut-être encore d'autres développements à subir et d'autres accroissements à prendre, qui nous sont inconnus; qu'il a eu ou qu'il aura un état stationnaire; qu'il s'éloigne ou qu'il s'éloignera de cet état par un dépérissement éternel, pendant lequel ses facultés sortiront de lui comme elles y étaient entrées; qu'il disparaîtra pour jamais de la nature, ou plutôt qu'il continuera d'y exister, mais sous une forme, et avec des facultés tout autres que celles qu'on lui remarque dans cet instant de la durée? La religion nous épargne bien des écarts et bien des travaux. Si elle ne nous eût point éclairés sur l'origine du monde et sur le système universel des êtres, combien d'hypothèses différentes que nous aurions été tentés de prendre pour le secret de la nature? Ces hypothèses étant toutes également fausses, nous auraient paru toutes à peu près également vraisemblables. La question, *pourquoi il existe quelque chose*, est la plus embarrassante que la philosophie pût se proposer; et il n'y a que la révélation qui y réponde.

DE L'INTERPRÉTATION DE LA NATURE, LVIII.

UN CONTE DE L'ABBÉ GALIANI

A Mademoiselle Volland.⁴

Du Grandval, le 20 octobre 1760.

...MM. Le Roy,⁵ Grimm,⁶ l'abbé Galiani⁷ et moi, nous avons causé. Oh! pour cette fois, je vous apprendrai à connaître l'abbé, que peut-être vous n'avez regardé jusqu'à présent que comme un agréable. Il est mieux que cela.

⁴ His lifelong friend.

⁵ A collaborator on the *Encyclopédie*.

⁶ The baron de Grimm (1723-1807), famous critic and author of the *Correspondance littéraire*.

⁷ The Abbé Ferdinand Galiani (1728-1787), a well known Italian writer on economic subjects came to Paris as secretary of the Embassy and was much sought after in the Salons of the French capital.

Il s'agissait entre Grimm et M. Le Roy du génie qui crée et de la méthode qui ordonne. Grimm déteste la méthode; c'est, selon lui, la pédanterie des lettres.

Ils dirent beaucoup de choses que je ne vous rapporte pas, et ils en diraient encore, si l'abbé Galiani ne les eût interrompus comme ceci :

"Mes amis, je me rappelle une fable, écoutez-la. Elle sera peut-être un peu longue, mais elle ne vous ennuiera pas.

"Un jour, au fond d'une forêt, il s'éleva une contestation sur le chant entre le rossignol et le coucou. Chacun prise son talent. "Quel oiseau, disait le coucou, a le chant aussi facile, aussi simple, aussi naturel et aussi mesuré que moi?"

"Quel oiseau, disait le rossignol, l'a plus doux, plus varié, plus éclatant, plus léger, plus touchant que moi?"

"Le coucou: "Je dis peu de choses; mais elles ont du poids, de l'ordre, et on les retient."

"Le rossignol: "J'aime à parler; mais je suis toujours nouveau, et je ne fatigue jamais. J'enchanter les forêts; le coucou les attriste. Il est tellement attaché à la leçon de sa mère, qu'il n'oserait hasarder un ton qu'il n'a point pris d'elle. Moi, je ne reconnais point de maître. Je me joue des règles. C'est surtout lorsque je les enfrens qu'on m'admire. Quelle comparaison de sa fastidieuse méthode avec mes heureux écarts!"

"Le coucou essaya plusieurs fois d'interrompre le rossignol. Mais les rossignols chantent toujours et n'écoutent point; c'est un peu leur défaut. Le nôtre, entraîné par ses idées, les suivait avec rapidité, sans se soucier des réponses de son rival.

"Cependant, après quelques dits et contredits, ils convinrent de s'en rapporter au jugement d'un tiers animal.

"Mais où trouver ce tiers également instruit et impartial qui les jugera? Ce n'est pas sans peine qu'on trouve un bon juge. Ils vont en cherchant un partout.

"Ils traversaient une prairie, lorsqu'ils y aperçurent un âne des plus graves et des plus solennels. Depuis la création de l'espèce, aucun n'avait porté d'aussi longues oreilles. "Ah! dit le coucou en les voyant, nous sommes

trop heureux, notre querelle est une affaire d'oreilles; voilà notre juge; Dieu le fit pour nous tout exprès."

"L'âne broutait. Il n'imaginait guère qu'un jour il jugerait de musique. Mais la Providence s'amuse à beaucoup d'autres choses. Nos deux oiseaux s'abattent devant lui, le complimentent sur sa gravité et sur son jugement, lui exposent le sujet de leur dispute, et le supplient très humblement de les entendre et de décider.

"Mais l'âne, détournant à peine sa lourde tête et n'en perdant pas un coup de dent, leur fait signe de ses oreilles qu'il a faim, et qu'il ne tient pas aujourd'hui son lit de justice. Les oiseaux insistent; l'âne continue à brouter. En broutant son appétit s'apaise. Il y avait quelques arbres plantés sur la lisière du pré. "Eh bien! leur dit-il, allez-là: je m'y rendrai; vous chanterez, je digérerai, je vous écouterai, et puis je vous en dirai mon avis."

"Les oiseaux vont à tire-d'aile et se perchent; l'âne les suit de l'air et du pas d'un président à mortier qui traverse les salles du palais: il arrive, il s'étend à terre et dit: "Commencez, la cour vous écoute." C'est lui qui était toute la cour.

"Le coucou dit: "Monseigneur, il n'y a pas un mot à perdre de mes raisons; saisissez bien le caractère de mon chant, et surtout daignez en observer l'artifice et la méthode." Puis, se rengorgeant et battant à chaque fois des ailes, il chanta: "coucou, coucou, coucoucou, coucoucou, coucou, coucoucou." Et après avoir combiné cela de toutes les manières possibles, il se tut.

"Le rossignol, sans préambule, déploie sa voix, s'élance dans les modulations les plus hardies, suit les chants les plus neufs et les plus recherchés; tantôt on entendait les sons descendre et murmurer au fond de sa gorge comme l'onde du ruisseau qui se perd sourdement entre des cailloux, tantôt on les entendait s'élever, se renfler peu à peu, remplir l'étendue des airs et y demeurer comme suspendus. Il était successivement doux, léger, brillant, pathétique, et quelque caractère qu'il prit, il peignait; mais son chant n'était pas fait pour tout le monde.

"Emporté par son enthousiasme, il chanterait encore; mais l'âne qui avait déjà bâillé plusieurs fois, l'arrête et lui dit: "Je me doute que tout ce que vous avez chanté là est fort beau, mais je n'y entends rien; cela me paraît bizarre, brouillé, décousu. Vous êtes peut-être plus savant que votre rival, mais il est plus méthodique que vous, et je suis, moi, pour la méthode."

Et l'abbé, s'adressant à M. Le Roy, et montrant Grimm du doigt: "Voilà, dit-il, le rossignol, et vous êtes le coucou, et moi je suis l'âne qui vous donne gain de cause. Bonsoir."

Les contes de l'abbé sont bons, mais il les joue supérieurement. On n'y tient pas. Vous auriez trop ri de lui voir tendre son cou en l'air, et faire la petite voix pour le rossignol, se rengorger et prendre le ton rauque pour le coucou; redresser ses oreilles, et imiter la gravité bête et lourde de l'âne; et tout cela naturellement et sans y tâcher. C'est qu'il est pantomime depuis la tête jusqu'aux pieds.

M. Le Roy prit le parti de louer la fable et d'en rire.

CORRESPONDANCE.

VAUVENARGUES

(1715-1747)

Few men have suffered greater physical and mental tortures, and fewer yet have borne them with such fortitude as did Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues.

His life reads like a page culled from Plutarch. Obligated to leave the Army after the retreat from Prague in Bohemia, where both his legs were frozen, he retired to private life after having vainly endeavored to obtain a modest position in the Government service; his letters, pathetic but dignified, were left unanswered. After a severe attack of smallpox which completely disfigured him and left him a broken man, he devoted himself to literary pursuits, hoping for the recognition which was never fully accorded him during his lifetime. He died in 1747 at the age of thirty-two.

Voltaire—one of the most puzzling characters in history—conceived not only a strong regard and admiration for Vauvenargues, but even something akin to *respect*. Did Voltaire see his better self in this noble and uncompromising youth? It might

well be so, as he is not generally known for his respectful attitude toward anyone.

Vauvenargues worthily carries on the tradition of the great French *moralistes* made illustrious by Pascal, La Rochefoucauld, and La Bruyère.

The extracts given below are taken from *Réflexions et Maximes* and from the *Introduction à la Connaissance de l'Esprit humain*.

RÉFLEXIONS ET MAXIMES

La clarté orne les pensées profondes.

Il est rare qu'on approfondisse la pensée d'un autre; de sorte que s'il arrive dans la suite qu'on fasse la même réflexion, on se persuade aisément qu'elle est nouvelle, tant elle offre de circonstances et de dépendances qu'on avait laissé échapper.

Le sentiment de nos forces les augmente.

Il faut tout attendre et tout craindre du temps et des hommes.

Les méchants sont toujours surpris de trouver de l'habileté dans les bons.

Nous découvrons en nous-mêmes ce que les autres nous cachent, et nous reconnaissons dans les autres ce que nous nous cachons nous-mêmes.

Les grandes pensées viennent du cœur.

La conscience est la plus changeante des règles.

Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si on ne devait jamais mourir.

Le prétexte ordinaire de ceux qui font le malheur des autres, est qu'ils veulent leur bien.

La générosité souffre des maux d'autrui, comme si elle en était responsable.

On n'est pas né pour la gloire lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps.

La clarté est la bonne foi des philosophes.

La netteté est le vernis des maîtres.

Il est bon d'être ferme par tempérament, et flexible par réflexion.

Nous sommes trop inattentifs ou trop occupés de nous-mêmes pour nous approfondir les uns les autres. Quiconque a vu des masques dans un bal danser amicalement ensemble, et se tenir par la main sans se connaître, pour se quitter le moment d'après, et ne plus se voir ni se regretter, peut se faire une idée du monde.

Les paresseux ont toujours envie de faire quelque chose.

La netteté épargne les longueurs, et sert de preuves aux idées.

RÉFLEXIONS ET MAXIMES.

Le bon sens n'exige pas un jugement bien profond; il semble consister plutôt à n'apercevoir les objets que dans la proportion exacte qu'ils ont avec notre nature, ou avec notre condition. Le bon sens n'est donc pas à penser sur les choses avec trop de sagacité, mais à les concevoir d'une manière utile, à les prendre dans le bon sens.

Celui qui voit avec un microscope, aperçoit sans doute dans les choses plus de qualités; mais il ne les aperçoit point dans leur proportion naturelle avec la nature de l'homme, comme celui qui ne se sert que de ses yeux.

Image des esprits subtils, il pénètre souvent trop loin : celui qui regarde naturellement les choses a le bon sens.

Le bon sens se forme d'un goût naturel pour la justesse et la médiocrité ; c'est une qualité du caractère, plutôt encore que de l'esprit. Pour avoir beaucoup de bon sens, il faut être fait de manière que la raison domine sur le sentiment, l'expérience sur le raisonnement.

DU BON SENS.

Un esprit étendu considère les êtres dans leurs rapports mutuels : il saisit d'un coup d'œil tous les rameaux des choses ; il les réunit à leur source et dans un centre commun ; il les met sous un même point de vue. Enfin il répand la lumière sur de grands objets et sur une vaste surface.

DE L'ÉTENDUE DE L'ESPRIT.

Je crois que l'on peut dire, sans témérité, que le goût du grand nombre n'est pas juste : le cours déshonorant de tant d'ouvrages ridicules en est une preuve sensible. Ces écrits, il est vrai, ne se soutiennent pas ; mais ceux qui les remplacent ne sont pas formés sur un meilleur modèle : l'inconstance apparente du public ne tombe que sur les auteurs. Cela vient de ce que les choses ne font d'impression sur nous que selon la proportion qu'elles ont avec notre esprit ; tout ce qui est hors de notre sphère nous échappe, le bas, le naïf, le sublime, etc.

Que les jugements du public, épurés par le temps et par les maîtres, soient donc, si l'on veut, infaillibles ; mais distinguons-les de son goût, qui paraît toujours récusable.

DU GOÛT.

Les hommes ne sauraient créer le fond des choses ; ils les modifient. Inventer n'est donc pas créer la matière de ses inventions, mais lui donner la forme. Un architecte ne

fait pas le marbre qu'il emploie à un édifice, il le dispose; et l'idée de cette disposition, il l'emprunte encore de différents modèles qu'il fond dans son imagination, pour former un nouveau tout. De même un poète ne crée pas les images de sa poésie; il les prend dans le sein de la nature, et les applique à différentes choses pour les figurer aux sens: et encore le philosophe; il saisit une vérité souvent ignorée, mais qui existe éternellement, pour joindre à une autre vérité, et pour en former un principe. Ainsi se produisent en différents genres les chefs-d'œuvre de la réflexion et de l'imagination. Tous ceux qui ont la vue assez bonne pour lire dans le sein de la nature, y découvrent, selon le caractère de leur esprit, ou le fond et l'enchaînement des vérités que les hommes effleurent, ou l'heureux rapport des images avec les vérités qu'elles embellissent. Les esprits qui ne peuvent pénétrer jusqu'à cette source féconde, qui n'ont pas assez de force et de justesse pour lier leurs sensations et leurs idées, donnent des fantômes sans vie, et prouvent, plus sensiblement que tous les philosophes, notre impuissance à créer.

DE L'INVENTION.

La passion de la gloire et la passion des sciences se ressemblent dans leur principe; car elles viennent l'une et l'autre du sentiment de notre vide et de notre imperfection. Mais l'une voudrait se former comme un nouvel être hors de nous, et l'autre s'attache à étendre et à cultiver notre fonds. Ainsi la passion de la gloire veut nous agrandir au dehors, et celle des sciences au dedans.

Si nous étions sages, nous nous bornerions à un petit nombre de connaissances, afin de les mieux posséder. Nous tâcherions de nous les rendre familières et de les réduire en pratique: la plus longue et la plus laborieuse théorie n'éclaire qu'imparfaitement. Un homme qui n'aurait jamais dansé posséderait inutilement les règles de la danse; il en est sans doute de même des métiers d'esprit.

Je dirai bien plus; rarement l'étude est utile, lorsqu'elle n'est pas accompagnée du commerce du monde. Il ne faut pas séparer ces deux choses; l'une nous apprend à penser, l'autre à agir; l'une à parler, l'autre à écrire; l'une à disposer nos actions, l'autre à les rendre faciles.

DE L'AMOUR DES SCIENCES ET DES LETTRES.

C'est un vain prétexte de dire qu'on ne se doit pas à des lois qui favorisent l'inégalité des fortunes. Peuvent-elles égaliser les hommes, l'industrie, l'esprit, les talents?

Dans cette impuissance absolue d'empêcher l'inégalité des conditions, elles fixent les droits de chacune, elles les protègent.

DU BIEN ET DU MAL MORAL.

Les inégalités de la vertu, les faiblesses qui l'accompagnent, les vices qui flétrissent les plus belles vies, ces défauts inséparables de notre nature, mêlée si manifestement de grandeur et de petitesse, n'en détruisent pas les perfections. Ceux qui veulent que les hommes soient tout bons ou tout méchants, absolument grands ou petits, ne connaissent pas la nature. Tout est mélangé dans les hommes; tout y est limité, et le vice même y a ses bornes.

DE LA GRANDEUR D'ÂME.

GILBERT

(1751-1780)

Gilbert's melancholy and poetic *Adieux à la vie* would not lead one to suppose that he is also the author of one of the most virulent satires in the French language. But his *Satire du dix-huitième Siècle*—characteristically dedicated to Fréron, the enemy of Voltaire and of the "philosophes" in general—is the result of Gilbert's personal disappointments in the world of letters. This work, though it made him many enemies, won him also some

powerful protection. He was the recipient of three distinct pensions; one from the King, one from the *Mercure de France*, and one from the Archbishop of Paris, Christophe de Beaumont, famous for his *mandement* against J. J. Rousseau.

Gilbert did *not* die in misery as was long supposed but from complications following a fall while riding horseback.

ODE IMITÉE DE PLUSIEURS PSAUMES

also known as

ADIEUX À LA VIE

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence;

Il a vu mes pleurs pénitents:

Il guérit mes remords, il m'arme de constance;

Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère:

Qu'il meure et sa gloire avec lui!

Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père:

Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage:

Tout trompe ta simplicité:

Celui que tu nourris court vendre ton image

Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir; Dieu, vers qui te ramène

Un vrai remords né des douleurs;

Dieu qui pardonne, enfin, à la nature humaine

D'être faible dans les malheurs.

Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre

L'innocence et son noble orgueil;

Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,

Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,

J'apparus un jour, et je meurs!

Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,

Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée
Qu'un ami leur ferme les yeux!

BEAUMARCHAIS

(1732-1799)

The success of Beaumarchais's works is unique in the sense that they owe as much to the political situation of the day as to their own literary merit. In the *Barbier de Séville* (1775) and in the *Mariage de Figaro* (1784) the writer flays the profligate nobleman, as Molière had done in *Don Juan*; but whereas Molière attacks the character while respecting the rank, Beaumarchais takes special delight in holding up rank, social eminence, and family pride to merciless ridicule. The truly amazing thing about it all is that the plays were applauded most by those who, a few years later, must have regretted having helped to efface all barriers by their inconsiderate applause.

Beaumarchais's plays are famous not only for their biting attack on the social privilege of the day, but also for their most witty dialogue. The following extracts are given here merely as a sample of his style. His political satire is scattered throughout his works, mainly in short, sharp repartees, and it is next to impossible to gather it in one continuous piece.

LA CALOMNIE

BAZILE.

La calomnie, monsieur! Vous ne savez guère ce que vous dédaignez; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien: et nous avons ici des gens d'une adresse! . . . D'abord un

bruit léger, rasant le sol comme l'hirondelle avant l'orage, *pianissimo*, murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano, piano*, vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait; il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable; puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez la calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élançe, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait?

LE BARBIER DE SÉVILLE, (*Acte II, Scène VIII*).

LA JALOUSIE DE BARTHOLO

Bartholo is jealous of Rosine, his young ward. In this scene he matches his wits against those of the young woman.

BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE.

Vous étiez ici avec quelqu'un, monsieur?

BARTHOLO.

Don Bazile que j'ai reconduit, et pour cause. Vous eussiez mieux aimé que c'eût été monsieur Figaro?

ROSINE.

Cela m'est fort égal, je vous assure.

BARTHOLO.

Je voudrais bien savoir ce que ce barbier avait de si pressé à vous dire?

ROSINE.

Faut-il parler sérieusement? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'est pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO.

Vous rendre compte! Je vais parier qu'il était chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE.

Et de qui, s'il vous plaît?

BARTHOLO.

Oh! de qui! De quelqu'un que les femmes ne nomment jamais.¹ Que sais-je, moi? Peut-être la réponse au papier de la fenêtre.

ROSINE, *à part*.

Il n'en a pas manqué une seule. (*Haut.*) Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO *regarde les mains de Rosine.*

Cela est. Vous avez écrit.

ROSINE, *avec embarras.*

Il serait assez plaisant que vous eussiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, *lui prenant la main droite.*

Moi! point du tout; mais votre doigt est encore taché d'encre! Hein! rusée signora!

ROSINE, *à part*.

Maudit homme!

BARTHOLO, *lui tenant toujours la main.*

Une femme se croit bien en sûreté, parce qu'elle est seule.

¹ Their admirers.

ROSINE.

Ah! sans doute . . . La belle preuve! . . . Finissez donc, monsieur, vous me tordez le bras. Je me suis brûlée en chiffonnant autour de cette bougie; et l'on m'a toujours dit qu'il fallait aussitôt tremper dans l'encre: c'est ce que j'ai fait.

BARTHOLO.

C'est ce que vous avez fait? Voyons donc si un second témoin confirmera la déposition du premier: c'est ce cahier de papier où je suis certain qu'il y avait six feuilles; car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, *à part*.

Oh! imbécile!

BARTHOLO, *comptant*.

Trois, quatre, cinq . . .

ROSINE.

La sixième . . .

BARTHOLO.

Je vois bien qu'elle n'y est pas, la sixième.

ROSINE, *baissant les yeux*.

La sixième? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO.

A la petite Figaro? Et la plume qui était toute neuve, comment est-elle devenue noire? Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro?

ROSINE, *à part*.

Cet homme a un instinct de jalousie! . . . (*Haut.*) Elle m'a servi à retracer une fleur effacée sur la veste que je vous brode au tambour.

BARTHOLO.

Que cela est édifiant! Pour qu'on vous crût, mon enfant, il faudrait ne pas rougir en déguisant coup sur coup la vérité, mais c'est ce que vous ne savez pas encore.

ROSINE.

Eh! qui ne rougirait pas, monsieur, de voir tirer des conséquences aussi malignes des choses les plus innocemment faites?

BARTHOLO.

Certes, j'ai tort. Se brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons pour la petite Figaro, et dessiner ma veste au tambour! quoi de plus innocent? Mais que de mensonges entassés pour cacher un seul fait! . . . *Je suis seule, on ne me voit point; je pourrai mentir à mon aise.* Mais le bout du doigt reste noir, la plume est tachée, le papier manque! On ne saurait penser à tout. Bien certainement, signora, quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous.

LE BARBIER DE SÉVILLE (*Acte II, Scène XI*).

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

(1737-1814)

Bernardin de Saint-Pierre, whose claim to fame rests mostly upon the charming idyll, *Paul et Virginie*, was Rousseau's devoted friend and disciple. Born with a restless mind and a very difficult disposition, he spent many years roaming the world and visited, among other places, the island of Malta, Poland, Germany, and Russia. His longer cruises carried him as far as the Indian Ocean and the Cape of Good Hope. Struck by the magnificence of Nature in the tropics, he chose these exotic surroundings as a setting for one of the simplest love stories ever written. The success of this little work was instantaneous and overwhelming. To a sophisticated society, the innocent lives of Paul and of Virginia became matters of momentous interest; children were named after them and even fashions felt this influence.

The other works of Bernardin de Saint-Pierre, despite the magic of their style, have not maintained themselves in the high esteem they once enjoyed; this is partly due to the palpably wrong and sometimes foolish statements which he makes when attempting to explain the 'harmonies' of Nature. It is at least surprising to hear that the branches of trees bend towards the earth to enable Man to pick their fruits more easily or that the white foam along a rocky coast is a warning to boats not to come nearer!

Bernardin de Saint-Pierre will endure as the unexcelled painter of the beauties of Nature and it is as such that he must be viewed and studied.

PAUL ET VIRGINIE

In a far away corner of the globe, in a lonely valley of the Île de France (now Mauritius, to the east of Madagascar), two widows, Mme. de la Tour, mother of Virginia, and Marguerite, mother of Paul, resolve to bring up their children in all the simplicity of primitive society. At their birth they plant two coconut-trees, the only record of their ages.

Il naquit de ces deux fruits deux cocotiers qui formaient toutes les archives de ces deux familles; l'un se nommait l'arbre de Paul, et l'autre l'arbre de Virginie. Ils crûrent tous deux, dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une grandeur un peu inégale, mais qui surpassait au bout de douze ans celle de leurs cabanes. Déjà ils entrelaçaient leurs palmes, et laissaient pendre leurs jeunes grappes de cocos au-dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avait laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avait orné. Sur ses flancs bruns et humides rayonnaient en étoiles vertes et noires de larges capillaires, et flottaient au gré des vents des touffes de scolopendre suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là croissaient des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des piments, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail.

Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhalaient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne pendaient des lianes semblables à des draperies flottantes,

qui formaient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venaient passer la nuit. Au coucher du soleil on y voyait voler le long des rivages de la mer le corbiveau et l'alouette marine, et au haut des airs la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnaient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'océan Indien. Virginie aimait à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorée d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Souvent elle venait y laver le linge de la famille à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menait paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparait des fromages avec leur lait, elle se plaisait à leur voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ses corniches comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu était aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine des nids de toutes sortes d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuait de temps en temps des grains de riz, de maïs, et du millet. Dès qu'elle paraissait, les merles siffleurs, les bengalis, dont le ramage est si doux, les cardinaux, dont le plumage est couleur de feu, quittaient leurs buissons; des perruches, vertes comme des émeraudes, descendaient des lataniers voisins; des perdrix accouraient sous l'herbe: tous s'avançaient pêle-mêle jusqu'à ses pieds comme des poules. Paul et elle s'amusaient avec transport de leurs jeux, de leurs appétits et de leurs amours.

Aimables enfants, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours en vous exerçant aux bienfaits! Combien de fois, dans ce lieu, vos mères, vous serrant dans leurs bras, bénissaient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux auspices! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avaient coûté la vie à aucun animal! Des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues,

d'oranges, de grenades, de bananes, de dattes, d'ananas, offraient à la fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies et les sucres les plus agréables.

La conversation était aussi douce et aussi innocente que ces festins. Paul y parlait souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain. Il méditait toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers n'étaient pas commodes; là, on était mal assis; ces jeunes berceaux ne donnaient pas assez d'ombrage; Virginie serait mieux là.

Dans la saison pluvieuse, ils passaient le jour tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbes et des paniers de bambou. On voyait, rangés dans le plus grand ordre aux parois de la muraille, des râtaux, des haches, des bûches; et auprès de ces instruments de l'agriculture, les productions qui en étaient les fruits: des sacs de riz, des gerbes de blé et des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignit toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite et par sa mère, y préparait des sorbets et des cordiaux avec le jus des cannes à sucre, des citrons et des cédrats.

La nuit venue, ils soupaient à la lueur d'une lampe; ensuite Mme de La Tour ou Marguerite racontait quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces récits, les âmes sensibles de leurs enfants s'enflammaient: ils priaient le ciel de leur faire la grâce d'exercer quelque jour l'hospitalité envers de semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparaient pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormaient au bruit de la pluie qui tombait par torrents sur la couverture de leurs cases, ou à celui des vents qui leur apportaient le murmure lointain des flots qui se brisaient sur le rivage. Elles bénissaient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoublait par celui du danger éloigné.

De temps en temps, Mme de La Tour lisait publiquement quelque histoire touchante de l'Ancien ou du Nouveau

Testament. Ils raisonnaient peu sur ces livres sacrés; car leur théologie était toute en sentiment, comme celle de la nature, et leur morale toute en action, comme celle de l'Évangile. Ils n'avaient point de jours destinés aux plaisirs, et d'autres à la tristesse. Chaque jour était pour eux un jour de fête, et tout ce qui les environnait, un temple divin, où ils admiraient sans cesse une intelligence infinie, toute-puissante et amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême les remplissait de consolation pour le passé, de courage pour le présent, et d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avaient développé en elles-mêmes et dans leurs enfants ces sentiments que donne la nature pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

. . . Vous autres, Européens, dont l'esprit se remplit, dès l'enfance, de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre âme, circonscrite dans une petite sphère de connaissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles: mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avaient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se réglaient sur celles de la nature. Ils connaissaient les heures du jour par l'ombre des arbres; les saisons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits; et les années, par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandaient les plus grands charmes dans leurs conversations. "Il est temps de dîner, disait Virginie à la famille, les ombres des bananiers sont à leurs pieds;" ou bien: "La nuit s'approche, les tamarins ferment leurs feuilles.—Quand viendrez-vous nous voir? lui disaient quelques amies du voisinage.—Aux cannes à sucre,¹ répondait Virginie.—Votre visite nous sera encore plus douce et plus agréable,"

¹ "During the sugar cane season."

reprenaient ces jeunes filles. Quand on l'interrogeait sur son âge et sur celui de Paul: "Mon frère, disait-elle, est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, et moi de celui du plus petit. Les manguiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangers vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis que je suis au monde." Leur vie semblait attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades. Ils ne connaissaient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Virginia, now a young woman, must visit France to comply with the wishes of a relative. The good ship Saint-Géran, which brings her back, is already in sight of the island when a tempest arises.

Un des plus anciens de ces habitants s'approcha du gouverneur, et lui dit: "Monsieur, on a entendu, toute la nuit, des bruits sourds dans la montagne; dans les bois, les feuilles des arbres remuent sans qu'il fasse du vent; les oiseaux de marine se réfugient à terre: certainement tous ces signes annoncent un ouragan.—Eh bien, mes amis, répondit le gouverneur, nous y sommes préparés, et sûrement le vaisseau l'est aussi."

En effet, tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient, à leur centre, d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissait des cris d'une multitude d'oiseaux de marine qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient, de tous les points de l'horizon, chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria: "Voilà l'ouragan!" et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal.

The Saint-Géran is broken to pieces by the tempest.

Chaque lame qui venait briser sur la côte s'avavançait en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis, venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du lit du rivage dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusée de vagues profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent, qui en balayait la surface, les portait par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva: les câbles de son avant rompirent; et, comme il n'était plus retenu que par une seule aussière, il fut jeté sur les rochers à une demi-encâblure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras: "Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr?—Que j'aie à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure." Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisismes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le Saint-Géran, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder, car la mer, dans ses

mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on eût pu en faire le tour à pied; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevait et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux.

On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié: une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du Saint-Géran, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était tout nu et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect: nous le vîmes se jeter à ses genoux et s'efforcer même de lui ôter ses habits; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs: "Sauvez-la, sauvez-la, ne la quittez pas!" Mais dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants.

A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

The next day Virginia's body is washed ashore by the sea.

Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la rivière des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetait beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes, et un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage fut le corps de Virginie. Elle était à moitié couverte de sable, dans l'attitude ou nous l'avions vue périr. Ses traits n'étaient point sensiblement altérés. Ses yeux étaient fermés; mais la sérénité était encore sur son front: seulement les pâles violettes de la mort se confondaient sur ses joues avec les roses de la pudeur.² Une de ses mains était sur ses habits, et l'autre, qu'elle appuyait sur son cœur, était fortement fermée et roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte; mais quelle fut ma surprise lorsque je vis que c'était le portrait de Paul, qu'elle lui avait promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivrait! A cette dernière marque de la constance et de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amèrement. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabres qui prirent soin de le laver.

PAUL ET VIRGINIE.

CONDORCET

(1743-1794)

A distinguished mathematician and physicist, a man of unselfish and humanitarian principles, the Marquis de Condorcet threw himself into the maelstrom of the French Revolution from its very beginning. The fall of the *Gironde* (the name of the moderate party to which he belonged) caused him to flee and to remain in hiding for several months at the house of a devoted friend. When the Convention rendered the infamous decree punishing with death anyone harboring a suspected person, Condorcet left his hiding place despite his friend's entreaties. Soon recognized and apprehended, he poisoned himself on the night following his arrest.

² A phrase much admired and criticised in turn.

During the long months spent in his last retreat Condorcet had written the *Esquisse d'un tableau historique des Progrès de l'Esprit humain*. In this celebrated work he affirms that in the modern era of scientific progress (as opposed to that of government by priestcraft) man's upward trend knows no bounds. Disease, poverty and their attendant evils can be eliminated through preventive medicine and our faculties improved indefinitely by heredity. In short, so says Condorcet, Man is a creature endowed with a gift of *infinite progress*.

LA RACE HUMAINE PEUT PROGRESSER INDÉFINIMENT

La perfectibilité ou la dégénération organique des races dans les végétaux, dans les animaux, peut être regardée comme une des lois générales de la nature.

Cette loi s'étend à l'espèce humaine, et personne ne doutera sans doute que les progrès dans la médecine conservatrice, l'usage d'aliments et de logements plus sains, une manière de vivre qui développerait les forces par l'exercice, sans les détruire par des excès; qu'enfin, la destruction des deux causes les plus actives de dégradation, la misère et la trop grande richesse, ne doivent prolonger, pour les hommes, la durée de la vie commune, leur assurer une santé plus constante, une constitution plus robuste. On sent que les progrès de la médecine préservatrice, devenus plus efficaces par ceux de la raison et de l'ordre social, doivent faire disparaître à la longue les maladies transmissibles ou contagieuses, et ces maladies générales qui doivent leur origine au climat, aux aliments, à la nature des travaux. Il ne serait pas difficile de prouver que cette espérance doit s'étendre à presque toutes les autres maladies, dont il est vraisemblable que l'on saura toujours reconnaître les causes éloignées. Serait-il absurde maintenant de supposer que ce perfectionnement de l'espèce humaine doit être regardé comme susceptible d'un progrès indéfini, qu'il doit arriver un temps où la mort ne serait plus que l'effet, ou d'accidents extraordinaires, ou de la destruction de plus en plus lente des forces vitales, et qu'enfin la durée de l'intervalle moyen entre la naissance et cette destruction n'a elle-même aucun

terme assignable? Sans doute, l'homme ne deviendra pas immortel, mais la distance entre le moment où il commence à vivre et l'époque commune où, naturellement, sans maladie, sans accident, il éprouve la difficulté d'être, ne peut-elle s'accroître sans cesse? Comme nous parlons ici d'un progrès susceptible d'être représenté avec précision par des quantités numériques ou par des lignes, c'est le moment où il convient de développer les deux sens dont le mot *indéfini* est susceptible.

En effet, cette durée moyenne de la vie, qui doit augmenter sans cesse à mesure que nous enfonçons dans l'avenir, peut recevoir des accroissements suivant une loi telle, qu'elle approche continuellement d'une étendue illimitée, sans pouvoir l'atteindre jamais; ou bien suivant une loi telle, que cette même durée puisse acquérir dans l'immensité des siècles une étendue plus grande qu'une quantité déterminée quelconque qui lui aurait été assignée pour limite. Dans ce dernier cas, les accroissements sont réellement indéfinis dans le sens le plus absolu, puisqu'il n'existe pas de borne en deçà de laquelle ils doivent s'arrêter.

Dans le premier, ils le sont encore par rapport à nous si nous ne pouvons fixer ce terme qu'ils ne peuvent jamais atteindre, et dont ils doivent toujours s'approcher, surtout si, connaissant seulement qu'ils ne doivent point s'arrêter, nous ignorons même dans lequel de ces deux sens le terme d'indéfini leur doit être appliqué, et tel est précisément le terme de nos connaissances actuelles sur la perfectibilité de l'espèce humaine; tel est le sens dans lequel nous pouvons l'appeler indéfinie.

Ainsi, dans l'exemple que l'on considère ici, nous devons croire que cette durée moyenne de la vie humaine doit croître sans cesse si des révolutions physiques ne s'y opposent pas; mais nous ignorons quel est le terme qu'elle ne doit jamais passer; nous ignorons même si les lois générales de la nature en ont déterminé un au delà duquel elle ne puisse s'étendre.

Enfin, peut-on étendre ces mêmes espérances jusque sur les facultés intellectuelles et morales? Et nos parents, qui

nous transmettent les avantages ou les vices de leur conformation, de qui nous tenons et les traits distinctifs de la figure, et les dispositions à certaines affections physiques, ne peuvent-ils pas nous transmettre aussi cette partie de l'organisation physique d'où dépendent l'intelligence, la force de tête, l'énergie de l'âme ou la sensibilité morale? N'est-il pas vraisemblable que l'éducation, en perfectionnant ces qualités, influe sur cette même organisation, la modifie et la perfectionne? L'analogie, l'analyse du développement des facultés humaines, et même quelques faits, semblent prouver la réalité de ces conjectures, qui reculeraient encore les limites de nos espérances.

Telles sont les questions dont l'examen doit terminer cette dernière époque; et combien ce tableau de l'espèce humaine, affranchie de toutes ses chaînes, soustraite à l'empire du hasard comme à celui des ennemis de ses progrès, et marchant d'un pas ferme et sûr dans la route de la vérité, de la vertu et du bonheur, présente au philosophe un spectacle qui le console des erreurs, des crimes, des injustices dont la terre est encore souillée et dont il est souvent la victime! C'est dans la contemplation de ce tableau qu'il reçoit le prix de ses efforts pour les progrès de la raison, pour la défense de la liberté. Il ose alors les lier à la chaîne éternelle des destinées humaines; c'est là qu'il trouve la vraie récompense de la vertu, le plaisir d'avoir fait un bien durable, que la fatalité ne détruira plus par une compensation funeste, en ramenant les préjugés et l'esclavage. Cette contemplation est pour lui un asile où le souvenir de ses persécuteurs ne peut le poursuivre; où, vivant par la pensée avec l'homme rétabli dans les droits comme dans la dignité de sa nature, il oublie celui que l'avidité, la crainte ou l'envie tourmentent et corrompent; c'est là qu'il existe véritablement avec ses semblables, dans un élysée que sa raison a su se créer, et que son amour pour l'humanité embellit des plus pures jouissances.

ESQUISSE D'UN TABLEAU HISTORIQUE DES PROGRÈS DE
L'ESPRIT HUMAIN.

FLORIAN

(1755-1794)

Born in the South of France of a noble family, Florian came early into the house of the virtuous Duc de Penthièvre, to whom he was attached as page.

A series of pastoral romances, charmingly written, but marred by excessive sentimentality, brought him into prominence and he was elected to the Academy in 1788. The Revolution, unfortunately, interrupted his career. Suspected of royalist tendencies, he was thrown into prison, to be freed—like Josephine de Beauharnais, the future Empress, and many others—only by the unexpected execution of Robespierre (9th of Thermidor). The shock, however, had been too great and he died soon after his release.

The *Fables* of Florian are the best after those of La Fontaine and this comparison must be considered as their highest praise. In this difficult subject, Florian shows grace, originality, and a delicate choice of images; many of his happiest verses have become bywords.

"Florianet," as Voltaire liked to call him, died too young to give the full measure of his talent.

LE GRILLON

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.

L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs;
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.

"Ah! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.

Je n'ai point de talent, encore moins de figure;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici bas:

Autant vaudrait n'exister pas."

Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants:

Aussitôt les voilà courants

Après ce papillon dont ils ont tous envie.
 Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper;
 L'insecte vainement cherche à leur échapper,
 Il devient bientôt leur conquête.
 L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;
 Un troisième survient, et le prend par la tête:
 Il ne fallait pas tant d'efforts
 Pour déchirer la pauvre bête.
 'Oh! oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché;
 Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
 Combien je vais aimer ma retraite profonde!
 Pour vivre heureux vivons caché."

FABLES, II, x.

L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE

Aidons-nous mutuellement,
 La charge des malheurs en sera plus légère;
 Le bien que l'on fait à son frère
 Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
 Confucius l'a dit; suivons tous sa doctrine:
 Pour la persuader aux peuples de la Chine,
 Il leur contait le trait suivant:

Dans une ville de l'Asie
 Il existait deux malheureux,
 L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
 Ils demandaient au ciel de terminer leur vie;
 Mais leurs cris étaient superflus,
 Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
 Couché sur un grabat dans la place publique,
 Souffrait sans être plaint; il en souffrait bien plus.
 L'aveugle à qui tout pouvait nuire,
 Était sans guide, sans soutien,
 Sans avoir même un pauvre chien
 Pour l'aimer et pour le conduire.
 Un certain jour il arriva

Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva;
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tels que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
"J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres:
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux."
—"Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas;
Vous-même vous n'y voyez pas:

A quoi nous servirait d'unir notre misère?"
—"A quoi? répond l'aveugle, écoutez: à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire;
J'ai des jambes, et vous des yeux:
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide:
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi."

FABLES, I, xxx.

LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours;
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux,
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne.

Un jour qu'au cabaret son maître était resté
(C'était, je pense, un jour de fête)
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file.
"Entrez, entrez, messieurs! criait notre Jacqueau;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent; je fais tout pour l'honneur."
A ces mots, chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique; on ferme les volets,
Et, par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau, vraiment oratoire,
Fait bâiller, mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.
Il sait comment on le gouverne,
Et crie en le poussant: "Est-il rien de pareil?
Messieurs, vous voyez le Soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la Lune, et puis l'histoire
D'Adam, d'Ève et des animaux . . .
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux!
Voyez la naissance du monde;
Voyez . . ." Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Écarquillaient les yeux et ne pouvaient rien voir;
L'appartement, le mur, tout était noir.
"Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.
—Ni moi non plus, disait un chien.
—Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose;
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très bien."

Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne
Parlait éloquemment et ne se lassait point.

Il n'avait oublié qu'un point,
C'était d'éclairer sa lanterne.

FABLES, II, VII.

ANDRIEUX

(1759-1838)

Born in Strasbourg, Andrieux exemplifies in his *Fables*, *Comédies* and *Contes en vers* that blending of common sense and *finesse* which is proverbially Alsatian. Caustic and very independent, he suffered equally at the hands of Napoleon and of the Bourbons.

The Prince mentioned in this *Conte* is none other than Frederic II, the friend of Voltaire and of all liberal philosophers of his time. Once on the throne, Frederic became a most matter-of-fact and arbitrary sovereign. His military invasion of Silesia, accomplished by surprise and without declaration of war, set Europe on fire. His literary works, always written in French, were signed, probably in irony, *le Philosophe de Sans-Souci*.

LE MEUNIER DE SANS-SOUCI

Sur le riant coteau par le Prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et, de quelque côté que vint souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.

Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.
Sans-Souci . . . ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.

Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre;

Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les Rois?
En cette occasion le Roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.

On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.

Des bâtimens royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important:
"Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?
—Rien du tout, car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut, est fort bon . . . mon moulin est à moi . . .
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au Roi.
—Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.
—Faut-il vous parler clair?—Oui.—C'est que je le garde:
Voilà mon dernier mot!" Ce refus effronté
Avec un grand scandale au Prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile;
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile,
Sans-souci s'obstinait. "Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison:
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;
C'est mon Potsdam, à moi. Je suis tranchant peut-être:
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste."

Les Rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté:
"Parbleu! de ton moulin c'est bien être entêté;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre:
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre?
Je suis le maître.—Vous . . . de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin."

Le Monarque, à ce mot, revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice.
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans:
"Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.

Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique."

Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?

Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier:

Ce même Frédéric, juste envers un meunier,

Se permit maintes fois telle autre fantaisie:

Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie;

Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,

Épris du vain renom qui séduit les guerriers,

Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de Prince:

On respecte un moulin, on vole une province.

CHÉNIER

(1762-1794)

André Chénier's interrupted career, and the fact that many of his more ambitious works exist only in a fragmentary state, do not allow us to form a final judgement about his rank in literature. He was born in Constantinople of a French father and a Greek mother, his entire education being acquired in France. The Greek poets were his constant study and delight. The only true poet of a century devoted almost entirely to social questions, he dreamed of blending subjects of modern interest with the harmony and poetic technique of the Ancients.

André Chénier, who had adopted with eagerness the first ideals of the French Revolution, could not restrain his indignation nor refrain from writing his biting *Satires* at the sight of the excesses committed in the name of Liberty. Like Condorcet, Roland, and many others, he fell a victim to the very movement which he had called forth. Arrested arbitrarily without warrant, he was judged and executed on the same day, forty-eight hours before the death of Robespierre and the end of the Reign of Terror.

LA JEUNE CAPTIVE¹

L'épi naissant mûrit de la faux respecté;

Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été

Boit les doux présents de l'aurore;²

Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,

¹ Mlle. de Coigny who escaped the guillotine.

² The morning dew.

Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux pas mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.

S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein:
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance.
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle³ chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux⁴
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et, comme le soleil, de saison en saison
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

³ The nightingale.

⁴ The Saint-Lazare prison.

“O mort! tu peux attendre: éloigne, éloigne-toi;
 Va consoler les cœurs que la honte, l’effroi,
 Le pâle désespoir dévore.
 Pour moi Palès encore a des asiles verts,
 Les Amours des baisers, les Muses des concerts;
 Je ne veux pas mourir encore.”

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
 S’éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
 Ces vœux d’une jeune captive;
 Et secouant le joug de mes jours languissants,
 Aux douces lois des vers je pliais les accents
 De sa bouche aimable et naïve.

IAMBES

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
 Ouvre ses cavernes de mort;
 Pauvres chiens et moutons, toute la bergerie
 Ne s’informe plus de son sort!
 Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
 Les vierges aux belles couleurs
 Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
 Entrelaçaient rubans et fleurs,
 Sans plus penser à lui, le mangent s’il est tendre.
 Dans cet abîme enseveli,
 J’ai le même destin. Je m’y devais attendre.
 Accoutumons-nous à l’oubli.
 Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,⁵
 Mille autres moutons, comme moi
 Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,
 Seront servis au peuple-roi.
 Que pouvaient mes amis? Oui, de leur main chérie
 Un mot, à travers ces barreaux,
 A versé⁶ quelque baume en mon âme flétrie;

⁵ The Saint-Lazare prison.

⁶ Did Chénier write *a versé* or *eût versé*? The former is an acknowledgment of help received; the latter would be a reproach to his friends for abandoning him.

De l'or peut-être à mes bourreaux . . .
 Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
 Vivez, amis, vivez contents!
 En dépit de Bavus,⁷ soyez lents à me suivre;
 Peut-être en de plus heureux temps
 J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
 Détourné mes regards distraits;
 A mon tour, aujourd'hui, mon malheur importune;
 Vivez, amis, vivez en paix.

MME. DE STAËL

(1766-1817)

Mme. de Staël was born in Paris of Swiss parents; her father was the famous financier Necker, Prime Minister of Louis XVI in the years immediately preceding the Revolution.

In her mother's *salon* the young Germaine soon learned to play the role of a "child prodigy," an attitude which showed itself throughout her life in her determination to remain the center of attraction wherever she was.

She could reason like a man, but her emotions were essentially those of a woman, and it is by those that she was guided in all things. Her resistance to Napoleon, for instance, is more in the nature of a pique than of a righteous indignation over his arbitrary methods. Her *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française* are full of judicious and far-seeing comments on this most intricate subject; but *Corinne* and *Delphine*, two thinly veiled autobiographies in novel form, show how unreal and sentimental were her conceptions of life.

De l'Allemagne, Mme. de Staël's most influential work, was written after a brief stay in Germany and appeared in 1810, a very inauspicious time to choose for praising an enemy country seething with hatred for France. The edition was suppressed and the author sent—somewhat abruptly—into exile.

On the whole, the book is hostile not only to the France of Napoleon but to the French point of view in general.¹ The words of Savary, Duc de Rovigo, then Minister of Police: "Madame, it

⁷ Chénier means one of those infamous *accusateurs publics* like Fouquier-Tinville.

¹ See, among others, Chapter X, First Part.

has occurred to me that the air of France is not good for you" were quite to the point. Goethe himself could find no blame in the action of the government, and Heine in his book *Deutschland* ridiculed Mme. de Staël's views as either misleading or too laudatory to his countrymen. *De l'Allemagne*, therefore, is the work of a critic who neither understood nor sympathized with the French people, but craved solely for Paris, whose fashionable *salons* afforded her every opportunity to shine.

L'ESPRIT DE CONVERSATION

En Orient, quand on n'a rien à se dire, on fume du tabac de rose ensemble, et de temps en temps on se salue les bras croisés sur la poitrine, pour se donner un témoignage d'amitié; mais dans l'Occident on a voulu se parler tout le jour, et le foyer de l'âme s'est souvent dissipé dans ces entretiens où l'amour-propre est sans cesse en mouvement pour faire effet tout de suite, et selon le goût du moment et du cercle où l'on se trouve.

Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie, qui est indépendant des amis même qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer, que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux. Volney² raconte que des Français émigrés voulaient, pendant la révolution, établir une colonie et défricher des terres en Amérique; mais de temps en temps ils quittaient toutes leurs occupations pour aller, disaient-ils, causer à la ville; et cette ville, la Nouvelle-Orléans, était à six cents lieues de leur demeure. Dans toutes les classes, en France, on sent le besoin de causer: la parole n'y est pas seulement, comme ailleurs, un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires, mais c'est un instrument dont on aime à jouer, et qui ramène les esprits, comme la musique chez quelques peuples, et les liqueurs fortes chez quelques autres.

² Volney (1757-1820), French writer and traveler. His best known work is *Les Ruines ou Méditations sur les révolutions des empires*.

Le genre de bien-être que fait éprouver une conversation animée ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation; les idées ni les connaissances qu'on peut y développer n'en sont pas le principal intérêt: c'est une certaine manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard, enfin de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible.

Rien n'est plus étranger à ce talent que le caractère et le genre d'esprit des Allemands; ils veulent un résultat sérieux en tout. Bacon a dit que *la conversation n'était pas un chemin qui conduisait à la maison, mais un sentier où l'on se promenait au hasard avec plaisir*. Les Allemands donnent à chaque chose le temps nécessaire; mais le nécessaire en fait de conversation, c'est l'amusement: si l'on dépasse cette mesure, l'on tombe dans la discussion, dans l'entretien sérieux, qui est plutôt une occupation utile qu'un art agréable. Il faut l'avouer aussi, le goût et l'enivrement de l'esprit de société rendent singulièrement incapable d'application et d'étude, et les qualités des Allemands tiennent peut-être sous quelques rapports à l'absence même de cet esprit.

Les Allemands réussissent mieux dans les contes poétiques que dans les contes épigrammatiques: quand il faut parler à l'imagination, les détails peuvent plaire, ils rendent le tableau plus vrai; mais quand il s'agit de rapporter un bon mot, on ne saurait trop abrégér les préambules. La plaisanterie allège pour un moment le poids de la vie; vous aimez à voir un homme, votre semblable, se jouer ainsi du fardeau qui vous accable, et bientôt, animé par lui, vous le soulevez à votre tour; mais quand vous sentez de l'effort ou de la langueur dans ce qui devrait être un amusement, vous en êtes plus fatigué que du sérieux même, dont les résultats au moins vous intéressent.

ARNAULT

(1766-1834)

During his lifetime, and before the Romantic School had swept all before it, Arnault enjoyed great fame as a dramatist; but his numerous tragedies have long since fallen into oblivion and were it not for some *Fables* and his exquisite little poem *La Feuille*, his name would be almost unknown to the general public. The *Fables* are epigrammatic and convey their lesson in a few telling words. Arnault, always independent and somewhat sarcastic, found his best inspirations in this field.

Les Souvenirs d'un Sexagénaire (Reminiscences of a Man of Sixty) published one year before his death, form the very interesting memoirs of his life. A personal friend of Napoleon, especially during the first part of his career, his quick understanding and his trustworthiness constitute him a reliable witness of those troubled times. The literary charm of these *Souvenirs* should make them more widely known.

LA FEUILLE

On the second return of the Bourbons (after Waterloo, June 1815), Louis XVIII sent Arnault into exile for his too ready adherence to Napoleon. On the eve of his departure, the poet took a last walk in the country, and the dead leaves, blown about by the chilly autumn wind, inspired him with this melancholy parallel of his own life.

“De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu?”—“Je n’en sais rien.
L’orage a frappé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine
Le zéphyr ou l’aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallón.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m’effrayer;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose,
Et la feuille de laurier.”

LE COLIMAÇON

One of the first poems that every French child learns.

Sans amis, comme sans famille,
 Ici-bas vivre en étranger;
 Se retirer dans sa coquille
 Au signal du moindre danger;
 S'aimer d'une amitié sans bornes;
 De soi seul emplir sa maison;
 En sortir, suivant la saison,
 Pour faire à son prochain les cornes;
 Signaler ses pas destructeurs
 Par les traces les plus impures;
 Outrager les plus tendres fleurs
 Par ses baisers ou ses morsures;
 Enfin, chez soi, comme en prison,
 Vieillir de jour en jour plus triste,
 C'est l'histoire de l'égoïste
 Et celle du colimaçon.

The following two little epigrammatic poems illustrate Arnault's independence of mind and his hatred of all tyranny.

LA STATUE RENVERSÉE

Je ne sais quel despote aperçoit sa statue,
 Le nez sur le carreau, dans la fange abattue.
 Jeune et prince, à juger il était un peu prompt.
 "La mort! la mort au téméraire
 Qui m'ose faire un tel affront!
 Qu'il péricule à l'instant!"—"Seigneur, c'est le tonnerre."

LA GIRAFE ET LE DROMADAIRE

L'homme, je crois, n'est pas plus grand que nous,
 Disait un dromadaire en allongeant la tête;
 Et pourtant il nous charge, il nous monte, il nous traite
 Comme de francs baudets.

LA GIRAFE.

Et pourquoi, pauvre bête,
Pourquoi pliez-vous les genoux?

UNE ENTREVUE DE MME. DE STAËL ET DE
BONAPARTE

The antipathy felt by Napoleon for Mme. de Staël is well known. She was patronizing in her attitude; and who could ever hope to patronize Napoleon?

La conversation s'étant engagée malgré lui, comme il avait lâché mon bras, je profitai de ma liberté non pour me promener dans le bal, mais pour m'asseoir. Je me mis sur une banquette placée dans la première pièce entre les deux fenêtres. A peine étais-je là, que Mme. de Staël vint s'asseoir à côté de moi.

Je connaissais peu cette dame. Sur le désir qu'elle en avait témoigné, je m'étais laissé conduire chez elle par Regnault avant mon voyage d'Italie, mais je n'y étais pas retourné.

"On ne peut pas aborder votre général, me dit-elle, il faut que vous me présentiez à lui." D'après la confiance qu'il venait de me faire, et certaines préventions que je lui connaissais contre cette dame, dont il redoutait l'esprit dominateur, craignant qu'elle n'éprouvât quelque rebuffade, je tâchai de la distraire de cette résolution, sans cependant m'expliquer. Il n'y eut pas moyen. S'emparant de moi, elle me mène droit au général, à travers le cercle qui l'environnait, et qui s'écarte ou plutôt qu'elle écarte. Forcé de faire ce qu'elle désirait, et voulant toutefois décliner la responsabilité dont un regard très significatif me grevait déjà: "Mme. de Staël, dis-je, prétend avoir besoin auprès de vous d'une autre recommandation que son nom, et veut que je vous la présente. Permettez-moi, général, de lui obéir."

Le cercle se resserre alors autour de nous, chacun étant curieux d'entendre la conversation qui allait s'engager entre deux pareils interlocuteurs: on croyait voir la reine de

Saba avec Salomon. Mme. de Staël accabla d'abord de compliments assez emphatiques Bonaparte, qui y répondit par des propos assez froids, mais très polis: une autre personne n'eût pas été plus avant. Sans faire attention à la contrariété qui se manifestait dans ses traits et dans son accent, Mme. de Staël, déterminée à engager une discussion en règle, le poursuit cependant de questions, et tout en lui faisant entendre qu'il est pour elle le premier des hommes: "Général, lui dit-elle, quelle est la femme que vous aimeriez le plus?"—"La mienne."—"C'est tout simple; mais quelle est celle que vous estimeriez le plus?"—"Celle qui sait le mieux s'occuper de son ménage."—"Je le conçois encore. Mais enfin quelle serait pour vous la première des femmes?"—"Celle qui a la famille la plus nombreuse, Madame." Et il se retira, en la laissant au milieu d'un cercle plus égayé qu'elle de cette boutade.

Toute déconcertée d'un résultat qui répondait si mal à son attente: "Votre grand homme, me dit-elle, est un homme bien singulier!"

SOUVENIRS D'UN SEXAGÉNAIRE (*Vol. II, Chap. II*).

CHÊNE DOLLÉ

(1769-1833)

The friend of Chateaubriand and the melancholy admirer of his sister Lucile, Chênédollé seems today unjustly forgotten among that generation of *demi-classiques* which flourished immediately before the Romantic movement.

His *Études poétiques* are full of tender and graceful verses, but they appeared unfortunately the same year as Lamartine's *Méditations* (1820) and this mighty eagle carried all France with him in his flight.

LE VOYAGEUR ÉGARÉ

La neige au loin accumulée
 En torrents épaissis tombe du haut des airs,
 Et sans relâche amoncelée
 Couvre du Saint-Bernard les vieux sommets déserts.

Plus de routes, tout est barrière;
L'ombre accourt, et déjà, pour la dernière fois,
Sur la cime inhospitalière
Dans les vents de la nuit l'aigle a jeté sa voix.

A ce cri, d'effroyable augure,
Le voyageur transi n'ose plus faire un pas:
Mourant, et vaincu de froidure,
Au bord d'un précipice il attend le trépas.

Là, dans sa dernière pensée,
Il songe à son épouse, il songe à ses enfants:
Sur sa couche affreuse et glacée
Cette image a doublé l'horreur de ses tourments.

C'en est fait; son heure dernière
Se mesure pour lui dans ces terribles lieux,
Et chargeant sa froide paupière,
Un funeste sommeil déjà cherche ses yeux.

Soudain, ô surprise! ô merveille!
D'une cloche il a cru reconnaître le bruit;
Le bruit augmente à son oreille;
Une clarté subite a brillé dans la nuit.

Tandis qu'avec peine il écoute,
A travers la tempête un autre bruit s'entend:
Un chien jappe, et s'ouvrant la route,
Suivi d'un solitaire, approche au même instant.

Le chien, en aboyant de joie,
Frappe du voyageur les regards éperdus:
La Mort laisse échapper sa proie,
Et la Charité compte un miracle de plus.

DÉSAUGIERS

(1772-1827)

Marc-Antoine Désaugiers was born in Fréjus in Provence, "the land of the Troubadours."

During the French Revolution, he followed his married sister to San Domingo, only to fall into the midst of worse atrocities. Condemned to death by the insurgents, Désaugiers barely escaped with his life, and boarded a ship bound for America. Attacked by yellow fever and—from fear of contagion—cast ashore in the vicinity of New York, he owed his recovery to a charitable woman who nursed him back to health.

Désaugiers is the author of numerous light and witty comedies, some of which remained for a long time in the *répertoire* of the Comédie française. But it was as a "chansonnier" that he found his true vocation. Several *bons-vivants* of liberal tendencies and epicurean tastes were wont to gather regularly at the "Caveau" a Parisian Inn. There amidst merry-making, the clinking of glasses and witty repartee, the songs, often inspired by the political situation, were sung by their authors, and from the "Caveau" spread like wildfire through Paris and all France.

It is Désaugiers who "discovered" Béranger and introduced him to the Caveau.

TABLEAU DE PARIS A CINQ HEURES DU MATIN

L'ombre s'évapore
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour;
Les lampes pâlisent,
Les maisons blanchissent,
Les marchés s'emplissent:
On a vu le jour.

De la Villette,
Dans sa charrette,
Suzon brouette
Ses fleurs sur le quai;
Et de Vincenne
Gros-Pierre amène
Ses fruits que traîne
Un âne efflanqué.

Déjà l'épicière,
Déjà la fruitière,
Déjà l'écaillère
Saute à bas du lit.
L'ouvrier travaille,
L'écrivain rimaille,
Le fainéant bâille,
Et le savant lit.

J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier: Carotte,
Panais et chou-fleur!
Perçant et grêle,
Son cri se mêle
A la voix frêle
Du noir ramoneur.

Gentille, accorte,
Devant ma porte
Perrette apporte
Son lait encor chaud;
Et la portière,
Sous la gouttière
Pend la volière
De dame Margot.

Le joueur avide,
La mine livide
Et la bourse vide,
Rentre en fulminant;
Et, sur son passage,
L'ivrogne, plus sage,
Rêvant son breuvage,
Ronfle en fredonnant.

Tout, chez Hortense,
Est en cadence;
On chante, danse,
Joue, *et cœtera* . . .
Et sur la pierre
Un pauvre hère,
La nuit entière,
Souffrit et pleura.

Quand vers Cythère¹
La solitaire,
Avec mystère,
Dirige ses pas,
La diligence
Part pour Mayence,
Bordeaux, Florence,
Ou les Pays-Bas.

“Adieu donc, mon père;
Adieu donc, mon frère;
Adieu donc, ma mère.”
—Adieu, mes petits.
Les chevaux hennissent,
Les fouets retentissent,
Les vitres frémissent:
Les voilà partis.

Dans chaque rue
Plus parcourue,
La foule accrue
Grossit tout à coup:
Grands, valetaille,
Vieillards, marmaille,
Bourgeois, canaille,
Abondent partout.

¹ a tryst, a rendez-vous.

Ah! quelle cohue!
Ma tête est perdue,
Moulue et fendue;
Où donc me cacher?
Jamais mon oreille
N'eut frayeur pareille . . .
Tout Paris s'éveille . . .
Allons nous coucher.

CHANSONS ET POÉSIES.

MILLEVOYE

(1782-1816)

The following elegy, romantic in inspiration, proved sadly prophetic of the poet's own fate, as he died of consumption at the age of thirty-four. His poetical works, crowned by several *Académies*, are now all but forgotten.

An interesting anecdote concerning Millevoye and Arnault will be found in the latter's *Souvenirs d'un Sexagénaire*, Vol. IV, p. 198.

LA CHUTE DES FEUILLES

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant à son aurore
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans.

“Bois que j'aime, adieu! je succombe:
Votre deuil me prédit mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je lis un présage de mort!
Fatal oracle d'Épidaure,

Tu m'as dit: "Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Et c'est pour la dernière fois.
La nuit du trépas t'environne;
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau."
Et je meurs! De sa froide haleine
Un vent funeste m'a touché,
Et mon hiver s'est approché
Quand mon printemps s'écoule à peine.
Arbuste en un seul jour détruit,
Quelques fleurs faisaient ma parure;
Mais ma languissante verdure
Ne laisse après elle aucun fruit.¹
Tombe, tombe, feuille éphémère,
Voile aux yeux ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain!
Mais vers la solitaire allée
Si mon amante désolée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par un léger bruit
Mon ombre un moment consolée."

Il dit, s'éloigne . . . et sans retour!
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe.
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

¹ That is to say, no great work to survive him.

CHATEAUBRIAND

(1768-1848)

It has been Chateaubriand's fortune to embrace in the span of one life the most variegated period of history known.

Born under Louis XV the Well Beloved, he saw the old monarchy and much of the Revolution. As an *émigré* he took part in the campaign of 1792. He watched, step by step, the stupendous rise of Bonaparte and the final apotheosis of a soldier of fortune into the Emperor Napoleon; listened to the echo of the guns of Waterloo and to the crash of crumbling empires. He witnessed the tedious reigns of Louis XVIII and of the absolutist, Charles X; then, that half-hearted experiment in constitutional monarchy called the reign of Louis Philippe. At eighty, from his deathbed, he could hear once more the tolling of the bells and that call to arms so often heard before. His end came peacefully as the Revolution of '48 was convulsing Europe, ushering in the Second Republic and the Empire of Napoleon III.

Such a vast and ever-changing panorama was ideally suited to Chateaubriand's grandiose imagination, for to him everything resolved itself into images. He is the least analytical writer of French Literature,¹ but its greatest painter. His style, equally pure and noble, possesses an elemental rhythm like that of the sea. It lulls, persuades, astonishes, terrifies only to soothe again through the magic of its sensuous harmony.

Chateaubriand used his powerful gift for imagery to magnificent advantage in the reconstruction of historical scenes. No one has conveyed more vividly what is called the "atmosphere of the past." His famous description of the battle between the Roman legions and the Barbarians² decided the vocation of Augustin Thierry, and, although not a historian in the strict meaning of the word, yet Chateaubriand can be considered the father of the Romantic School of History.

His influence on the younger generations was momentous. They became imbued with his vague restlessness, his morbid ennui, and his passionate self-analysis, and these characteristics passed entire into what is known as the Romantic School.

SOUVENIRS D'ENFANCE

Like Rousseau, Chateaubriand spent a great part of his life painting a complacent picture of himself for posterity. But, unlike Rousseau, he allows no unworthy detail to mar the dignified perspective of his *Mémoires*.

¹ With the exception of Victor Hugo.

² *Les Martyrs*, Livre VI.

Three main influences can be traced in them: the ever-present thought of Napoleon's destiny, the formidable shadow of which spread itself over his life; the unbounded belief in his own importance in the political world; and, lastly, the haunting memories of a melancholy childhood. Like Goethe, Chateaubriand looks back wistfully over the ruins of an old régime; both hail the new, but, to both, the past—now living only in their hearts—retains a poignant and indefinable charm.

Lucile, his favorite sister, was frail and unbalanced.

Les soirées d'automne et d'hiver étaient d'une autre nature. Le souper fini et les quatre convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait, en soupirant, sur un vieux lit de jour; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile; les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus: on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres: puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi nous échangeions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant: "De quoi parliez-vous?" Saisis de terreur, nous ne répondions rien; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent.

Dix heures sonnaient à l'horloge du château: mon père s'arrêtait; le même ressort, qui avait soulevé le marteau de l'horloge, semblait avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie, entraînait un moment dans la petite tour de l'ouest, puis revenait, son flambeau à la

main, et s'avavançait vers sa chambre à coucher, dépendante de la petite tour de l'est. Lucile et moi, nous nous tenions sur son passage; nous l'embrassions en lui souhaitant une bonne nuit. Il penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route et se retirait au fond de la tour, dont nous entendions les portes se refermer sur lui.

Le talisman était brisé; ma mère, ma sœur et moi, transformés en statues par la présence de mon père, nous recouvrons les fonctions de la vie.

La fenêtre de mon donjon s'ouvrait sur la cour intérieure; le jour, j'avais en perspective les créneaux de la courtine opposée, où végétaient des scolopendres et croissait un prunier sauvage. Quelques martinets, qui durant l'été s'enfonçaient en criant dans les trous des murs, étaient mes seuls compagnons. La nuit, je n'apercevais qu'un petit morceau de ciel et quelques étoiles. Lorsque la lune brillait et qu'elle s'abaissait à l'occident, j'en étais averti par ses rayons, qui venaient à mon lit au travers des carreaux losangés de la fenêtre. Des chouettes, voletant d'une tour à l'autre, passant et repassant entre la lune et moi, dessinaient sur mes rideaux l'ombre mobile de leurs ailes. Relégué dans l'endroit le plus désert, à l'ouverture des galeries, je ne perdais pas un murmure des ténèbres. Quelquefois le vent semblait courir à pas légers; quelquefois il laissait échapper des plaintes; tout à coup ma porte était ébranlée avec violence, les souterrains poussaient des mugissements, puis ces bruits expiraient pour recommencer encore. A quatre heures du matin, la voix du maître du château, appelant le valet de chambre à l'entrée des voûtes séculaires, se faisait entendre comme la voix du dernier fantôme de la nuit.

Dans tout le cours de l'année aucun étranger ne se présentait au château hormis quelques gentilshommes qui

demandaient l'hospitalité en allant plaider au Parlement. Ils arrivaient l'hiver, à cheval, pistolets aux arçons, couteau de chasse au côté, et suivis d'un valet également à cheval.

Mon père, toujours très cérémonieux, les recevait tête nue sur le perron, au milieu de la pluie et du vent. Les campagnards introduits racontaient leurs guerres de Hanovre, les affaires de leur famille et l'histoire de leur procès. Le soir, on les conduisait dans la tour du nord, à l'appartement de la reine Christine, chambre d'honneur occupée par un lit de sept pieds en tout sens, à doubles rideaux de gaze verte et de soie cramoisie, et soutenu par quatre amours dorés. Le lendemain matin, lorsque je descendais dans la grand'salle, et qu'à travers les fenêtres je regardais la campagne inondée ou couverte de frimas, je n'apercevais que deux ou trois voyageurs sur la chaussée solitaire de l'étang: c'étaient nos hôtes chevauchant vers Rennes.

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE (*Vol. I*).

CHATEAUBRIAND A PHILADELPHIE

Chateaubriand left France in the spring of 1791, partly to escape the dangers of the Revolution, partly because of a restless craving for adventure. The official pretense put forward was the search for "the Northwest Passage." He was, however, easily persuaded to give up this hopeless and dangerous quest, and spent the rest of the year wandering aimlessly over the then thinly settled East. His interview with Washington is characteristic of both men.

Lorsque j'arrivai à Philadelphie, le général Washington n'y était pas; je fus obligé de l'attendre une huitaine de jours. Je le vis passer dans une voiture que tiraient quatre chevaux fringants, conduits à grandes guides. Washington, d'après mes idées d'alors, était nécessairement Cincinnatus; Cincinnatus en carrosse dérangeait un peu ma république de l'an de Rome 296. Le dictateur Washington pouvait-il être autre qu'un rustre, piquant ses bœufs de l'aiguillon et tenant le manche de sa charrue? Mais quand j'allais lui porter ma lettre de recommandation, je retrouvai la simplicité du vieux Romain.

Une petite maison, ressemblant aux maisons voisines, était le palais du président des États-Unis: point de gardes, pas même de valets. Je frappai; une jeune servante ouvrit. Je lui demandai si le général était chez lui; elle me répondit qu'il y était. Je répliquai que j'avais une lettre à lui remettre. La servante me demanda mon nom, difficile à prononcer en anglais et qu'elle ne put retenir. Elle me dit alors doucement: "Walk in, sir; entrez, monsieur" et elle marcha devant moi dans un de ces étroits corridors qui servent de vestibule aux maisons anglaises; elle m'introduisit dans un parloir où elle me pria d'attendre le général.

Au bout de quelques minutes, le général entra: d'une grande taille, d'un air calme et froid plutôt que noble, il est ressemblant dans ses gravures. Je lui présentai ma lettre en silence; il l'ouvrit, courut à la signature qu'il lut tout haut avec exclamation: "Le colonel Armand!" C'est ainsi qu'il l'appelait et qu'avait signé le marquis de la Rouërie.

Nous nous assîmes. Je lui expliquai tant bien que mal le motif de mon voyage. Il me répondait par monosyllabes anglais et français, et m'écoutait avec une sorte d'étonnement; je m'en aperçus, et je lui dis avec un peu de vivacité: "Mais il est moins difficile de découvrir le passage du nord-ouest que de créer un peuple comme vous l'avez fait." "Well, well, young man! Bien, bien, jeune homme," s'écria-t-il en me tendant la main. Il m'invita à dîner pour le jour suivant, et nous nous quittâmes.

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE (*Vol. I*).

AVENTURE CHEZ LES IROQUOIS

Men like Victor Hugo, Chateaubriand, and Rousseau, whose thoughts are centered wholly upon themselves, are seldom endowed with a sense of humor. The following is one of the rare instances of Chateaubriand in a light mood.

Lorsque après avoir passé le Mohawk, j'entrai dans des bois qui n'avaient jamais été abattus, je fus pris d'une sorte d'ivresse d'indépendance: j'allai d'arbre en arbre, à gauche, à droite, me disant: "Ici plus de chemins, plus de villes, plus de monarchie, plus de république, plus de pré-

sidents, plus de rois, plus d'hommes." Et, pour essayer si j'étais rétabli dans mes droits originels, je me livrais à des actes de volonté qui faisaient enrager mon guide, lequel, dans son âme, me croyait fou.

Hélas! je me figurais être seul dans cette forêt où je levais une tête si fière! tout à coup je vins m'énaser contre un hangar. Sous ce hangar s'offrent à mes yeux ébaubis les premiers sauvages que j'aie vus de ma vie. Ils étaient une vingtaine, tant hommes que femmes, tous barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête et des anneaux passés dans les narines. Un petit Français poudré et frisé, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, raclait un violon de poche, et faisait danser *Madelon Friquet* à ces Iroquois. M. Violet (c'était son nom) était maître de danse chez les sauvages. On lui payait ses leçons en peaux de castors et en jambons d'ours. Il avait été marmiton au service du général Rochambeau, pendant la guerre d'Amérique. Demeuré à New-York après le départ de notre armée, il se résolut d'enseigner les beaux-arts aux Américains. Ses vues s'étant agrandies avec le succès, le nouvel Orphée porta la civilisation jusque chez les hordes sauvages du Nouveau-Monde. En me parlant des Indiens, il me disait toujours: "Ces messieurs sauvages et ces dames sauvagesses." Il se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers; en effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades. M. Violet, tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait l'instrument fatal; il criait aux Iroquois: A vos places! Et toute la troupe sautait comme une bande de démons.

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE (*Vol. I*).

FOUCHÉ ET TALLEYRAND

Fouché, the lowly, sly, and treacherous Minister of Police, who tolerated, if he did not actually organize, the massacres at Lyons in 1793, had voted the death of Louis XVI. Talleyrand de Périgord, once Bishop of Autun, married, apostate, and, at times, a common gambler, remained until the end the haughty *grand seigneur* that he was.

These "strange bedfellows" hasten, after Napoleon's downfall and so many broken oaths, to swear allegiance to the newest ruler, Louis XVIII, brother of Louis XVI.

Chateaubriand, who shared the universal repulsion towards these two enigmatic figures, brands them here for all time in a truly "infernal vision."

Je fis ma prière à l'entrée du caveau où j'avais vu descendre Louis XVI: plein de crainte sur l'avenir, je ne sais si j'ai jamais eu le cœur noyé d'une tristesse plus religieuse. Ensuite je me rendis chez Sa Majesté: introduit dans une des chambres qui précédaient celle du roi, je ne trouvai personne; je m'assis dans un coin et j'attendis. Tout à coup une porte s'ouvre: entre silencieusement le vice appuyé sur le bras du crime, M. de Talleyrand marchant soutenu par M. Fouché; la vision infernale passe lentement devant moi, pénètre dans le cabinet du roi et disparaît. Fouché venait jurer foi et hommage à son seigneur; le féal régicide, à genoux, mit les mains qui firent tomber le tête de Louis XVI entre les mains du frère du roi martyr; l'évêque apostat fut caution du serment.

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE (*Vol. IV*).

LA CATARACTE DU NIAGARA

Atala—said by the author to have been detached from the *Génie du christianisme*—appeared in 1801 and made Chateaubriand famous overnight. Chactas, a Natchez Indian, tells the story of his life to René, a young Frenchman whose restless melancholy finds a fitting frame in the vast solitudes of the New World (evidently Chateaubriand himself). Chactas, when young, had been rescued from a hostile tribe by Atala, an Indian girl born of a Christian mother. Fleeing, they arrive at last at the hut of Father Aubry, a Catholic missionary. Atala, reminded of her religious vows, poisons herself in despair.

In the course of their flight, the lovers had passed the Falls of Niagara, visited by Chateaubriand and described here with unsurpassed grandeur.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent

quarante-quatre pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au Saut, le fleuve accourt par une pente rapide, et au moment de la chute c'est moins un fleuve qu'une mer dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige et brille au soleil de toutes les couleurs; celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait d'une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejailit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

ATALA.

RÉCIT D' EUDORE

In the *Martyrs*, Chateaubriand intends to show how much loftier are the concepts of Christianity than those of the pagan world. In this respect it is but the continuation, in fiction, of the *Génie du christianisme*. Epic, lyric, and narrative passages are skilfully blended around the adventures of Eudore and Cymodocée.

Eudore, a young Christian, is taken prisoner by the Romans and retained as hostage. From Rome, where he lives a worldly life, he is eventually sent to fight the hordes of Barbarians threatening to engulf the Empire. After this campaign, Eudore goes to Brittany where Velléda, priestess of the Druids, falls in love with him and, upon being detected, opens her throat with the golden sickle. Eudore, brought to a realization of his wayward life, leaves the army to do penance. Cymodocée, daughter of a Greek priest, is won over to Christianity by the young and ardent neophyte. But Satan—and here Chateaubriand follows Dante, Tasso, and Milton—ever jealous of the progress of the true faith,

unchains the evil powers of the underworld. A new persecution soon unites Eudore and Cymodocée in the same death, and the blood of the two martyrs insures the triumph of the new religion.

Les Martyrs appeared in 1809, soon after Chateaubriand's return from Greece and Palestine. In point of invention, it is unfortunate that he should have recourse to the supernatural, after the rationalism of the age of Voltaire. The tragic imagery of Milton; his God "brooding over the abyss," his legions of fallen angels led by the fairest among them; all that sprang from the deepest conviction of a poet nurtured on the Bible seems somewhat artificial in the nineteenth century. The beauty of the book lies entirely in the style; never, since Pascal and Bossuet, had French prose been lifted to such heights. The sixth book, with its description of the battle between the Romans and the Barbarians, has justly become a classic.

"Épuisé par les travaux de la journée, je n'avais durant la nuit que quelques heures pour reposer mes membres fatigués. Souvent il m'arrivait, pendant ce court repos, d'oublier ma nouvelle fortune; et lorsqu'aux premières blancheurs de l'aube les trompettes du camp venaient à sonner l'air de Diane, j'étais étonné d'ouvrir les yeux au milieu des bois. Il y avait pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé aux périls de la nuit. Je n'ai jamais entendu sans une certaine joie belliqueuse la fanfare du clairon, répétée par l'écho des rochers, et les premiers hennissements des chevaux qui saluaient l'aurore. J'aimais à voir le camp plongé dans le sommeil, les tentes encore fermées d'où sortaient quelques soldats à moitié vêtus, le centurion qui se promenait devant les faisceaux d'armes, la sentinelle immobile qui, pour résister au sommeil, tenait un doigt levé dans l'attitude du silence, le cavalier qui traversait le fleuve coloré des feux du matin, le victimaire qui puisait l'eau du sacrifice, et souvent un berger appuyé sur sa houlette, qui regardait boire son troupeau.

"Que de fois durant les marches pénibles, sous les pluies et dans les fanges de la Batavie; que de fois à l'abri des huttes des bergers où nous passions la nuit; que de fois autour du feu que nous allumions pour nos veilles à la tête du camp; que de fois, dis-je, avec de jeunes Grecs exilés comme moi, je me suis entretenu de notre cher

pays! Nous racontions les jeux de notre enfance, les aventures de notre jeunesse, les histoires de nos familles.”

“Mérovée,¹ rassasié de meurtres, contemplait, immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait jonché la plaine. Ainsi se repose un lion de Numidie, après avoir déchiré un troupeau de brebis; sa faim est apaisée, sa poitrine exhale l'odeur du carnage; il ouvre et ferme tour à tour sa gueule fatiguée qu'embarrassent des flocons de laine; enfin il se couche au milieu des agneaux égorgés; sa crinière, humectée d'une rosée de sang, retombe des deux côtés de son cou; il croise ses griffes puissantes; il allonge la tête sur ses ongles, et, les yeux à demi fermés, il lèche encore les molles toisons étendues autour de lui.”

LES MARTYRS (*Livre VI*).

ROMANCE

This “romance” was inserted by Chateaubriand in a short tale entitled *Les Aventures du dernier Abencérage*: Aben-Hamet, last scion of the house of Abencerrage, loves and is loved by Blanca, descendant of the Cid, the erstwhile enemy of the Moors. United by their mutual affection and esteem, but each faithful to his religion, they meet for the last time in the presence of Blanca's brother and of Lautrec, a French knight. Far from the country of his birth, and overcome by homesickness, Lautrec sings this simple romance, so simple that one hesitates and asks: Is it prose? Is it verse? . . . It is more than that; it is poetry.

Après ces discours, Lautrec, qui voulait amuser la divinité de cette fête, prit une guitare, et chanta cette romance qu'il avait composée sur un air des montagnes de son pays:

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux, les jours
De France!
O mon pays, sois mes amours
Toujours!

¹ King of the Franks and enemy of the Romans.

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère,
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux?

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau?

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine:
Mon pays sera mes amours
Toujours!

Lautrec, en achevant le dernier couplet, essuya avec son gant une larme que lui arrachait le souvenir du gentil pays de France.

LES AVENTURES DU DERNIER ABENCÉRAGE.

BÉRANGER

(1780-1857)

Jean Pierre de Béranger was born in Paris in 1780. His early life was a constant fight against poverty and want, but his happy disposition enabled him to overcome the most painful difficulties. Was it not he who threw a poetic halo around his youthful struggles?

“*Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!*”

Béranger remained faithful to his “garret” throughout his life; his friends never needed to ask twice; the modest home and the slender purse were ever open. When, after the Revolution of 1848 the liberal party had come into power, Béranger, then the idol of France, remained the modest poet and philanthropist he had always been. Elected Deputy by 200,000 votes, he refused the honor and had to send his resignation twice before it was regretfully accepted. He died in 1857.

Béranger is the friend of the humble and the foe of social injustice, intolerance and hypocrisy. His biting attacks on the *Tartufes* of the day resulted in several court sentences, the heaviest being a fine of 10,000 francs and nine months in prison. This, of course, only served to emphasize how feared his political shafts were.

Béranger's *Chansons* won the distinction of being popular with the masses who sang them, and yet of providing a delicate feast for the literary *connaisseur*. In this respect, he is a true classic. Respectful of the language, he never forces a meaning nor a situation; the vague and exaggerated sentimentality of the Romantic School was unknown to him; he is clear and natural in the meaning of our older authors and although his love poems may appear free to a later generation, he never wrote a line that was vulgar.

The *Correspondance* of Béranger¹ which forms one of the most fascinating collections of letters in existence, should be consulted by those seeking to recreate in their minds the genuine atmosphere of the first half of the 19th century. It may not be amiss here to recommend an earnest study of these two valuable fields: the private *Mémoires* and correspondences.

In the cases of Mme. de Sévigné, of Voltaire, of Diderot, and of others, these productions are of course classified as literature proper; but whether they are or not, their study will amply repay anyone interested not solely in the “official” works, written for posterity, but in the man himself. When genuine and spontaneous, such documents offer a vast and fruitful field for psychological as well as for literary research.

¹ Paris, 4 vols.

LE ROI D'YVETOT

Published in 1815, this famous *chanson* is a transparent allusion to the autocratic rule of Napoleon. How Béranger's point of view changed can be seen by reading the *Souvenirs du Peuple*, published in 1828.

Il était un roi d'Yvetot¹
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais, en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

¹ A little town in Normandy. There actually have been Kings of Yvetot, i.e., local *seigneurs* who took that title. But, in the words of Béranger, they are little known in history.

Il n'agrandit point ses États,
 Fut un voisin commode,
 Et, modèle des potentats,
 Prit le plaisir pour code.
 Ce n'est que lorsqu'il expira
 Que le peuple qui l'enterra
 Pleura.
 Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
 Quel bon petit roi c'était là!
 La, la.

On conserve encor le portrait
 De ce digne et bon prince;
 C'est l'enseigne d'un cabaret
 Fameux dans la province.
 Les jours de fête, bien souvent,
 La foule s'écrie en buvant
 Devant:
 Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
 Quel bon petit roi c'était là!
 La, la.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE

This song helped powerfully in the formation of the Napoleonic legend.

On parlera de sa gloire
 Sous le chaume bien longtemps.
 L'humble toit, dans cinquante ans,
 Ne connaîtra plus d'autre histoire.
 Là viendront les villageois
 Dire alors à quelque vieille:
 Par des récits d'autrefois,
 Mère, abrégez notre veille.
 Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
 Le peuple encor le révère,
 Oui, le révère.
 Parlez-nous de lui, grand'mère,
 Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grim pant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai ;
Il me dit : Bonjour, ma chère,
 Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère !
 Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortège.
Chacun disait : Quel beau temps !
Le ciel toujours le protège.
Son sourire était bien doux ;
D'un fils Dieu le rendait père,
 Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère.
 Quel beau jour pour vous !

Mais quand la pauvre Champagne²
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,

² in 1814. See the grandiose and somber picture of Meissonnier, the sole title of which is "1814."

J'entends frapper à la porte;
J'ouvre. Bon Dieu! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assoit où me voilà,
S'écriant: Oh! quelle guerre!
Oh! quelle guerre!
—Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là!

J'ai faim, dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis;
Puis il sèche ses habits;
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit: Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris, venger la France.³
Il part; et, comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
—Vous l'avez encor, grand'mère.
Vous l'avez encor!

—Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru;
On disait: Il va paraître.
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère!
Fut bien amère!
—Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira.

³ Transpose thus: Je vais venger la France de ses malheurs sous
(près de) Paris.

LE MARQUIS DE CARABAS

The imaginary Marquis de Carabas, returning to the land of his forefathers after the fall of Napoleon, looked upon the changes brought about by the French Revolution as non-existent. In a land where ridicule was considered deadly, *Le Marquis de Carabas*, sung to a nursery rhyme,⁴ must have proved an effective curb.

Voyez ce vieux marquis
 Nous traiter en peuple conquis;
 Son coursier décharné
 De loin chez nous l'a ramené.
 Vers son vieux castel
 Ce noble mortel
 Marche en brandissant
 Un sabre innocent.
 Chapeau bas! chapeau bas!
 Gloire au marquis de Carabas!

Aumôniers, châtelains,
 Vassaux, vavassaux et vilains,
 C'est moi, dit-il, c'est moi
 Qui seul ai rétabli mon roi.
 Mais s'il ne me rend
 Les droits de mon rang,
 Avec moi, corbleu!
 Il verra beau jeu.
 Chapeau bas! chapeau bas!
 Gloire au marquis de Carabas!

Pour me calomnier,
 Bien qu'on ait parlé d'un meunier,
 Ma famille eut pour chef
 Un des fils de Pépin le Bref.⁵
 D'après mon blason,
 Je crois ma maison

⁴ *Le Roi Dagobert*.

⁵ Pepin the Short, founder of the Carolingian Dynasty and father of Charlemagne.

Plus noble, ma foi,
Que celle du Roi.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Qui me résisterait?
La marquise a le tabouret.
Pour être évêque un jour
Mon dernier fils suivra la Cour.
Mon fils le baron,
Quoique un peu poltron,
Veut avoir des croix:
Il en aura trois.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Vivons donc en repos.
Mais l'on m'ose parler d'impôts!
A l'État, pour son bien,
Un gentilhomme ne doit rien.
Grâce à mes créneaux,
A mes arsenaux,
Je puis au préfet
Dire un peu son fait.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Curé, fais ton devoir,
Remplis pour moi ton encensoir.
Vous, pages et varlets,
Guerre aux vilains, et rossez-les!
Que de mes aïeux
Les droits glorieux
Passent tout entiers
A mes héritiers.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

LES HIRONDELLES

Captif au rivage du More,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait: Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France:
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine:
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas;
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps, l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maître,
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

H. DE LATOUCHE

(1785-1851)

Henri de Latouche¹ deserves to be remembered for his unselfish efforts in publishing André Chénier's posthumous works, and also for leaving this touching elegy which embodies in delicate verse the vague and mystic yearning of the Romanticists.

ÉLÉGIE

Oh! dites-moi, qu'est-elle devenue?

Dort-elle encore dans la paix des tombeaux?

Ou, compagne des vents et de l'errante nue,

Voit-elle un autre ciel et des astres plus beaux?

Quand le printemps en fleurs a couronné ces arbres,

Les chants du rossignol hâtent-ils son réveil?

Son sein gémirait-il pressé du poids des marbres?

L'écho du vieux torrent trouble-t-il son sommeil?

Et quand Novembre au cyprès solitaire

Suspend la neige et nous glace d'effroi;

Lorsque la pluie a pénétré la terre,

Sous son linceul se dit-elle: "J'ai froid"?

Non: sa vie est encore errante en mille atomes . . .

Objet de mes chastes serments,

Tu n'as point revêtu la robe des fantômes,

Et tes restes encor me sont doux et charmants.

Vagues parfums, vous êtes son haleine;

Balancements des flots, ses doux gémissements;

Dans la vapeur qui borde la fontaine,

J'ai vu blanchir ses légers vêtements;

Oh! dites-moi, quand sur l'herbe fleurie

Glissent, le soir, les brises du printemps,

N'est-ce pas un accent de sa voix si chérie,

N'est-ce pas dans les bois ses soupirs que j'entends?

¹ *Nom de plume* of Hyacinthe Tabaud.

LIST OF ABBREVIATIONS USED IN VOCABULARY

<i>And.</i> , Andrieux	<i>Flor.</i> , Florian
<i>Arn.</i> , Arnault	<i>Fonten.</i> , Fontenelle
<i>B. de St.-Pierre</i> , Bernardin de St.-Pierre	<i>Gilb.</i> , Gilbert
<i>Beaum.</i> , Beaumarchais	<i>La Bruy.</i> , La Bruyère
<i>Bérang.</i> , Béranger	<i>La Font.</i> , La Fontaine
<i>Boil.</i> , Boileau	<i>La Rochef.</i> , La Rochefoucauld
<i>Boss.</i> , Bossuet	<i>Mariv.</i> , Marivaux
<i>Buff.</i> , Buffon	<i>Mass.</i> , Massillon
<i>Chateaub.</i> , Chateaubriand	<i>Millev.</i> , Millevoye
<i>Chêned.</i> , Chênedollé	<i>Mol.</i> , Molière
<i>Chén.</i> , Chénier	<i>Montesq.</i> , Montesquieu
<i>Cor.</i> , Corneille	<i>Pasc.</i> , Pascal
<i>Cond.</i> , Condorcet	<i>Prév.</i> , Prévost
<i>Désaug.</i> , Désaugiers	<i>Rac.</i> , Racine
<i>de Staël</i> , Mme. de Staël	<i>Rouss.</i> , Rousseau
<i>Dider.</i> , Diderot	<i>Sévig.</i> , Mme. de Sévigné
<i>Fen.</i> , Fénelon	<i>Vauven.</i> , Vauvenargues
	<i>Volt.</i> , Voltaire

VOCABULARY

A

abaisser, to lower
abattement, *m.*, prostration, depression
abattre, to throw down; to fall down; to fell, cut down (*Chateaub.*); *refl.*, to fly to the ground, alight, settle down (*Dider.*)
abattu, downcast, dejected; desperate; vanquished, overcome (*Corn.*); cut down, felled (*of trees*); knocked down, upset, overturned
abeille, *f.*, bee
abhorrer, to detest, hate, execrate
abîme, *m.*, abyss, deep, unfathomable depth
abîmé, plunged into an abyss, ruined (*Volt.*)
abonder, to abound; **abondant partout**, are thick everywhere (*Désaug.*)
abord, *d'*—, immediately, at once (*Mol.*); first; from the first, at first
aborder, to land (*Sévig.*); to reach, board a vessel (*B. de St.-Pierre*); to come near, approach (*Arn.*); to meet, enter into conversation with; to make oneself known to someone
aboutir, to come to an end; to flow into
aboyer, to bark
abrégé, to shorten

abri, *m.*, shelter; **à l'—**, under the shelter
abstenir, *refl.*, to do or go without, abstain
abstinence, *f.*, abstinence; fasting (*Gresset*)
abuser, *refl.*, to err, make a mistake; **s'— sur la distance**, to miscalculate the distance
accablé, crushed, overwhelmed (*Corn.*, *Rouss.*); ruined (*Beaum.*); weighed down, overworked, crushed beneath the load of; **d'affaires —s**, laden with weighty questions (*Racan*); — **de maladies**, harassed by ills or disease (*Volt.*)
accabler, to overwhelm, crush, overpower; **j'aurais achevé de l'— mortellement**, I would have crushed her spirit utterly, I would have driven her to utter despair (*Prév.*)
accent, *m.*, tone of the voice (*Arn.*)
accident, *m.*, occurrence (*La Font.*)
accommodement, *m.*, terms; means of overcoming a difficulty (*Mol.*)
accommoder, to make the proper agreement; **elle accommode mal les noms avec les verbes**, she fails to make nouns agree with verbs (*Mol.*); *refl.*, to agree, fit (*La Font.*)

accompagner, to suit, harmonize with (*Buff.*)

accomplissement, *m.*, realization, fulfilment

accord, *m.*, agreement; **mettre d'** —, to reconcile, cause to agree

accorder, to grant (*Rouss.*); to tune (*Chateaub.*); *refl.*, to agree, make one (*Boil.*); **la délicatesse s'accorde avec . . .**, *transl. freely*, that delicacy does not exclude . . . (*Boss.*)

accort, graceful, winsome

accourir, to rush up (*Chateaub.*, *La Font.*); to come fast (*Chêned.*); **l'ombre accourt**, darkness closes in (*Chêned.*); to hasten, come running (*B. de St.-Pierre*, *La Font.*); **on accourut à**, people hastened to (*Boss.*); **il est accouru**, he has come (*Bérang.*)

accoutumer, to get accustomed or used to

accroissement, *m.*, increase

accroître, *refl.*, to grow, increase

accrû, increased, grown more numerous

accueil, *m.*, reception; **quel — lui gardait ma colère**, *transl. freely*, with what anger I received him (*Corn.*)

accumulé, gathered, heaped up

achalandé, **bien—**, having a good custom, doing a thriving business

acharné, virulent, rabid, infuriated (*Rouss.*); — **à me perdre**, implacably bent upon my ruin (*Volt.*)

acharner, *refl.*, to fight madly or furiously

Achéron, *m.*, the Nether World, the region of the dead

achever, to overwhelm (*Sévig.*); to end, finish; **achevez**, say all, speak out (*Corn.*); — **de**

gagner, to win over completely (*Le Sage*)

acier, *m.*, steel

acquérir, to acquire; — **un nom**, to make a name for oneself; *refl.*, **s'—** **quelqu'un**, to win the friendship of someone (*La Bruy.*)

âcreté, *f.*, acrimony, quality of what is sharp and corrodes the tissues

adonc, *arch.*, then

adorable, worthy of worship; — **s idées**, *transl. freely*, sublime conceptions (*Corn.*)

adorateur, *m.*, admirer, worshiper, lover

adorer, to worship, revere

adresse, *f.*, skill; craftiness, devilish cleverness (*Beaum.*); **avec —**, adroitly, skillfully, cleverly

adroit, clever

affaiblir, to weaken

affaiblissement, *m.*, weakening, exhaustion

affaire, *f.*, question, matter (*Dider.*); deal; business; occurrence (*Sévig.*); *pl.*, happenings, matters, business; news (*Chateaub.*); **l'— du temps présent**, the question of the day (*Fén.*); **c'eût été justement l'—**, it would have been very appropriate, just the thing; **les grandes —s qu'on avait sur les bras**, the important matters that were pending (*Sévig.*); **n'avoir point —**, to have no use for, nothing to do with

affamé, famished, hungry

affecter, to glory in, pride oneself about something (*Fén.*)

affection, *f.*, weakness (*Cond.*); sensation

affligé, ill-treated, persecuted (*Fonten.*); downcast, sorrowful; distressed

affranchi, freed
affreux, terrific, frightful; unbearable (*Flor.*)
affront, *m.*, insult; dishonor
affronter, to brave, face
âge, *m.*, span of life (*Fonten.*);
bas —, infancy; **bel** —, youth
agile, swift
agir, to act; — **sur**, to influence (*de Staël*); **laisse** — **ma flamme**, allow my love to take its course (*Corn.*); **faire** —, to move, set into action or motion (*Montesq.*); **refl.**, to be the question of
agiter, to trouble (*Rac.*); to move, shake
agneau, *m.*, lamb
agréablement, with pleasure (*Boss.*)
agréer, to accept
agrément, *m.*, charm; fascination
aide, *f.*, an ancient form of taxation, now abolished (*Rouss.*)
aider, to help
aïeux, *pl.* of **aïeul**, *m.*, ancestor, forefather
aigle, *m.*, eagle
aiguille, *f.*, needle
aiguillon, *m.*, goad, prod
aiguiser, to sharpen, whet
aile, *f.*, wing; sail of a windmill
ailleurs, elsewhere
aimable, lovely, dainty (*Rac.*); charming (*Fén.*); pleasant, charming, lovely (*Prév.*, *Gresset*); **le soin d'être** —, the desire to please (*Mariv.*); **tumulte** —, delightful or charming confusion (*Gresset*)
ainsi, thus, so; — **que**, as; — **que moi**, as I do
air, *m.*, air, manner; **plus du bel** —, more elegant, more refined (*Gresset*); **en l'—**, aloft, perched up high (*B. de*

St.-Pierre); **des** —**s**, of the atmosphere (*Rac.*)
airain, *m.*, brass; *poet.*, bell
aisance, *f.*, greater ease in doing a thing; greater freedom from mental or physical work; graceful ease (*St.-Simon*); competency, easy circumstances (*Montesq.*)
aise, *f.*, comfort; **à mon** —, comfortable
aise, *adj.*, glad, happy, delighted
aisé, well off, in easy circumstances (*Rouss.*); supple, easy, well regulated; **n'est pas moins** — **que ferme**, is as supple as it is strong (*Boss.*)
ajouter, to add
ajustement, *m.*, ornament, trinket (*Fén.*); finery, elegant attire (*Mariv.*)
alarme, *f.*, apprehension, fear, anxiety (*Rac.*); **chaude** —, great alarm, very anxious time (*Le Sage*)
Alecton, one of the three Furies; *transl.* Fury
alléger, to lighten
allégresse, *f.*, joy, glee
alléguer, to plead
allemand, German
aller, to go; **y** — **de quelque chose**, to depend upon something, for something to be at stake
allongé, elongated (*Buff.*)
allongement, *m.*, lengthening, elongation
allonger, to extend, stretch, to put forward; — **la tête**, to crane one's neck; **il allonge la tête sur ses ongles**, *transl.* *freely*, he rests his head on his claws (*Chateaub.*)
allumer, to light, kindle, fire
allure, *f.*, gait, pace

alouette, *f.*, lark; — **marine**, sea lark, dunlin
alphabet, *m.*, alphabet; rigma-role; in *Gresset* it has the special meaning of: a long list of curses; every conceivable curse
altéré, thirsting for
altérer, to weaken, impair (*Le Sage*); to trouble; to change for the worse; to distort (of features)
amant, *m.*, lover, beloved; for *Chénier*, see *loisir*
amas, *m.*, heap, mass, quantity of
amasser, *refl.*, to rise, mount, be heaped above one another (*B. de St.-Pierre*)
Ambroise, Saint —, Saint Ambrose, Father of the Latin Church (340-397)
âme, *f.*, soul; **grande** —, noble soul; — **bien née**, noble or worthy soul
améliorer, *refl.*, to better itself, progress
amener, to bring, force (*La Bruy.*); **vouloir — les autres à notre goût**, to wish to induce others to share our point of view or taste (*La Bruy.*)
amer, bitter
amertume, *f.*, bitterness; sadness, sorrow, anguish (*Boss.*)
ameuter, to rouse, excite, stir
amitié, *f.*, friendship
amonceler, to heap up
amorce, *f.*, bait; *fig.*, attraction, allurement
amour, *m.*, love; (*image*) Cupid; **prendre de l'—**, see **prendre**
amoureux, lover, loving, fond of; — **des règles**, observing all rules very minutely, "sticklers" when it comes to rules (*La Bruy.*); in love with, passionately fond of (*Mon-*

tesq.); — **d'une personne de qualité**, in love with a person of high rank
amour-propre, *m.*, self love; self interest (*La Rochef.*); pride, self esteem (*Fén., Le Sage*); desire to shine, self-complacency (*de Staël*); **lui connaissant un — extrême-ment irritable**, knowing how sensitive he was on that score (*Rouss.*)
ample, vast; wide, spacious
amuser, to amuse; *refl.*, **au lieu de s'— à être . . .**, instead of waiting to be . . . (*Sévig.*)
ananas, *m.*, pineapple
âne, *m.*, donkey
anéantir, to destroy, do away with; to annihilate
ange, *m.*, angel; **faire l'—**, to act or behave like an angel; *fig.*, to live a perfect life, a supremely pure life (*Pasc.*)
angoisse, *f.*, anguish, anxiety
animalité, *f.*, animal kingdom
animer, to give or lend life (*Rac.*); to urge, encourage (*de Staël*); to spur, encourage (*Fén.*); to move, cause to move, set into motion (*Montesq.*); **a sa main animée**, has moved or lent strength to his arm (*Corn.*); *refl.*, to rise against (*Rouss.*); **s'anime de la même ardeur**, is filled with its ardor; **s'— contre**, to become incensed or exasperated against, to wax angry (*Corn.*)
anneau, *m.*, ring
anse, *f.*, creek, bay
antique, ancient
antithèse, *f.*, antithesis, opposition or contrast in words or ideas; **prouvent en trois points et par —s**, understand: the preachers prove their conten-

- tion in a well ordered and elegant speech (*Volt.*)
- apaiser**, to pacify, appease (*see moyen*); to satisfy (*Fén.*); *refl.*, to satisfy one's hunger (*Dider.*)
- apathie**, *f.*, sluggishness, apathy, silence
- aplomb**, *m.*, plumb; *d'—*, upright, erect, in equilibrium
- apologie**, *f.*, vindication (*Mass.*)
- apostat**, faithless, apostate
- apôtre**, *m.*, apostle; *un bon —*, *ironically*, a hypocrite (*La Font.*)
- appareil**, *m.*, sails, anchors, masts of a ship; *en des —s si divers*, in so many different ships (*Boss.*)
- apparent**, visible, noticeable
- appartenir**, to belong; *c'est à moi qu'il appartient . . .*, it is my duty to . . ., it behooves me to . . .
- appas**, *m. pl.*, charms, attractions, beauty
- Apennins**, *m. pl.*, Apennines, (*the principal chain of mountains in central Italy*)
- application**, *f.*, attention, intentness
- appliqué**, attentive, painstaking (*Fonten.*)
- appliquer**, to lay on, apply; *refl.*, to apply one's mind to; to endeavor, make every effort; to have to do with, apply to (*de Staël*)
- appréhender**, to fear (*La Bruy.*)
- apprêt**, *m.*, preparation
- apprivoiser**, to tame, make less fierce; to make friends of
- approfondir**, to examine thoroughly, investigate; to delve, search, probe into
- approuver**, to give one's approval or praise (*La Bruy.*)
- appui**, *m.*, support, protection; *fig.*, salvation; *dont il est l'—*, which are supported by it (*Boss.*)
- appuyé**, leaning on
- appuyer**, to press (*Mol.*); to enforce, to strengthen (*Rouss., Émile*); to lean on or against
- aqueux**, watery, aqueous
- aquilon**, *m.*, north wind, cold wind
- arbitre**, *m.*, umpire, judge; critic
- arbuste**, *m.*, small or young tree, shrub
- arc-en-ciel**, *m.*, rainbow
- arche**, *f.*, ark
- archet**, *m.*, bow (*of violin*)
- archevêque**, *m.*, archbishop
- arçon**, *m.*, saddle bow, arch formed by the frame of the saddle
- ardeur**, *f.*, fire, ardor, eagerness; passion; *folle —*, uncontrollable or irrepressible passion (*Rac.*)
- Argus**, *m.*, Argus, son of Zeus; (*Argus had one hundred eyes.*); *son vieil —*, her watchful guardian
- aride**, dry, barren
- Aristote**, Aristotle, *a famous Greek philosopher*
- armer**, *refl.*, to take up arms
- arpent**, *m.*, about one acre
- arpenter**, *liter.*, to survey, measure; *fig.*, to leap or fly over (*La Font.*)
- arracher**, to snatch, take away; to wrest, wring (*Boss.*); to take back; — *des larmes*, to bring tears to the eyes, bring forth or cause tears
- arrêt**, *m.*, judgment, decree (*Mol.*); sentence
- arrière-neveu**, *see neveu*
- arriver**, to occur, happen, take place; *s'il m'est arrivé de*

- ... , if I have perchance . . . ,
if I ever have . . . (*Rouss.*);
le mal qui nous en peut —,
the harm or evil which we may
suffer through it (*La Rochef.*);
ce qu'il en arriverait, what the
result of this would be (*Le*
Sage); . . . **à**, to reach, attain
(*Pasc.*)
- arrogance, f.**, haughty pride
- arrondir**, to round up; *fig.*, to
give a finish to something
(*Boss.*); *refl.*, **s'— en**, to
curve or bend in the shape of
(*Chateaub.*)
- art, m.**, art; **formé sans** —,
roughly made
- article, m.**, article; **pour l'— de**,
on the subject of, as far as
. . . is concerned (*Rouss.*)
- artifice, m.**, skill, dexterity
(*Boss.*); art
- ascendant, m.**, influence, force
- asile, m.**, refuge, place of retreat,
home; — **vert, fig.**, grove
(*Chén.*)
- aspect, m.**, sight
- assaisonné**, seasoned; *fig.*,
adorned, heightened by
- assaisonner**, to season; *fig.*, to
arrange, combine (*Fén.*)
- assaut, m.**, surprise attack; **dans**
cet —, under this storm or
flood (*Gresset*)
- assemblage, m.**, grouping, gath-
ering; mixture, mingling (*Volt.*)
- asseoir, refl.**, to sit down
- assez**, enough; **a — de soi-**
même, is sufficient unto him-
self (*La Bruy.*)
- assiette, f.**, plate; plateful (*Mol.*);
poise, steadiness; position,
situation; **des lieux forts d'—**,
spots or parts of the country
naturally strong, easily
defended (*Montesq.*)
- assignable, assignable**, that can
be determined in advance
- assis, past part. of s'asseoir**, to
sit; — **contre moi**, seated
close by me
- assistance, f.**, company; audi-
ence; **toute l'—**, those present
- assister**, to be present; to attend
officially
- assommer**, to knock down, crush
(*Rouss.*); to club to death
(*Fén.*); to bore, tire, importune
(*Mol.*)
- assujétir or assujettir**, to subject
to
- assuré**, secure; **des pas mal —s**,
faltering or insecure steps
- assurer**, to assert; *refl.*, to make
sure of something, ascertain
- astre, m.**, star; the occult influ-
ence of one's star, fate (*Boil.*)
- athée, m.**, atheist
- atome, m.**, atom; the smallest
particle of matter; *fig.*, some-
thing utterly negligible (*Pasc.*);
en mille —s, fig., everywhere
- attaché**, tied, fixed; — **au ciel**,
looking heavenward (*Rac.*);
trying, endeavoring (*Rac.*, page
101); — **à tes pas**, following
you step by step
- attachement, m.**, love, affection;
tie; steady and faithful friend-
ship (*La Bruy.*)
- attacher, refl.**, to cling to, follow
(*a calling or business*)
- atteindre**, to reach, attain; to
catch
- atteinte, f.**, attack, blow, stroke;
rude —, heavy blow, consider-
able injury; **de tous les élé-**
ments éprouvant les —s, un-
mercifully buffeted by the
elements, at the mercy of the
elements (*Volt.*); **donner la**
moindre — à, to belittle or
attack in the least, to impair

- belief in, to speak in a derogatory way (*Volt.*)
- attendre**, *refl.*, to expect; il s'attendait à mieux, he expected something better; je m'attends bien que . . ., I quite expect that . . .
- attendri**, affected, touched, moved
- attendrissant**, moving, melting, affecting
- attentat**, *m.*, criminal attempt
- attente**, *f.*, expectation
- attention**, *f.*, attention; si nous faisons — à . . ., if we study carefully . . . (*Montesq.*)
- attester**, to affirm; to bear witness in favor of, vouch for the truth of (*Gresset*)
- attirer**, to attract; qui ait attiré chez lui, who has induced more (*men of science, artists, etc.*) to take up their residence in his kingdom (*Volt.*); il n'attirera pas sur ses États . . ., he shall not bring upon his kingdom . . . (*Mass.*)
- attirait**, *m.*, charm, attraction
- attraper**, to catch; to take hold of; to get, obtain
- attrister**, to sadden, cast a gloom over
- aube**, *f.*, dawn
- auberge**, *f.*, inn
- au-delà**, beyond, on the other side
- auditeur**, *m.*, hearer
- auditoire**, *m.*, audience; congregation
- augmenter**, to increase
- augure**, *m.*, omen, portent; d'effroyable —, ominous, foreboding disaster
- augurer**, to surmise, augur, anticipate, conjecture
- aumône**, *f.*, alms
- aumônier**, *m.*, chaplain
- aurore**, *f.*, dawn; *fig.*, youth (*Millev.*)
- aussière**, *f.*, hawser, thick rope
- auteur**, *m.*, author; l'— de la nature, God, our Maker
- autorisé**, authorized, given authority; — plus que lui, with more reason or cause than he (*Rouss.*)
- autrui**, d'—, of others
- aval**, to swallow; to eat up, devour (*Fén.*)
- avance**, *f.*, advance; par —, in anticipation
- avancer**, *refl.*, to project (*Chateaub.*)
- avant**, *m.*, head or bow of ship; front
- avant**, forward; aller plus —, to go further, persist (*Arn.*); bien — au gosier, far down, deep in the throat
- avare**, *m.*, miser
- avare**, *adj.*, avaricious, mean, stingy, miserly; greedy, heartless; l'— Achéron, *transl.*, freely, the all-devouring kingdom of the dead (*Rac.*)
- Ave Maria**, Hail, Mary; the first Latin words of the prayer to the Virgin Mary; also the name of the prayer itself
- avecque**, *arch.* for avec
- avenir**, *m.*, future
- aventure**, *f.*, case, happening (*Volt.*); les —s, d'un roi, the actions or the life of a king; d'—, by chance
- avertir**, to warn, notify; être averti par, to be made aware through (*Chateaub.*)
- avertissement**, *m.*, warning
- aveu**, *m.*, admission, acknowledgment, confession, avowal; leave, permission (*Rouss.*)
- avide**, eager; thirsting for; greedy (*Mol.*)

avilir, to lower (*Montesq.*); **il avilit le roi**, he lowered the person of the king; *refl.*, to become debased or degraded; *fig.*, to lose their beauty (*Fen.*)
avis, *m.*, opinion, mind (*Rouss., Dider.*); advice (*Mol.*); warning (*Le Sage*); **lettre d'—**, letter of advice
aviser, *refl.*, to think of, hit upon an idea, imagine (*Rouss.*); **s'— de**, to put it into one's head (*Mol.*); **les faire — de boire**, to remind them to drink (*Mol.*)
avouer, to confess
azuré, blue, azure

B

babillard, talkative, babbling, chatting, voluble
badin, playful, light, graceful
badinage, *m.*, light wit; — **de Marot**, the light and witty poetry of Marot
badiner, to be playful, act in a playful mood
bafouer, to scoff at, mock
baigner, to bathe; **la rivière baigne le château**, the river flows at the foot of the castle (*Chateaub.*)
baïller, to yawn; to gape; to be half opened (*La Font.*)
baiser, to kiss
baissé, lowered, bent, depressed
baïsser, to lower, bend, bow; **quand tu me verras —**, when you see my powers waning, on the decline (*Le Sage*)
balancement, *m.*, swinging motion; swaying
balancer, to hesitate, waver; to move to and fro (*Chateaub.*)
balayer, to sweep; **le vent qui balayait sa surface**, the wind which blew over its surface (*B. de St.-Pierre*)
banc, *m.*, bench
bandeau, *m.*, head band
bannir, to banish
banquette, *f.*, small bench
barbarisme, *m.*, barbarism, offense against purity of diction; a gross error
barbouillé, bedaubed, smeared
barreau, *m.*, bar
bas, low; vulgar, unworthy; — **âge**, infancy; — **peuple**, lower classes; **chapeaux —**, hats off!; **mettre — quelque chose**, to lay something down; **porter — l'oreille**, to be crestfallen; **parler tout —**, to speak in a very low voice; **sauter à — du lit**, to jump out of bed
bas, *m.*, stocking
basilic, *m.*, sweet basil, mountain mint
bassesse, *f.*, baseness, sordidness, lowness
Batavie, *f.*, Batavia (*Latin name for Holland*)
batelier, *m.*, boatman
bâtiment, *m.*, building; ship
bâtir, to build; **passer encore de —, see passer**
battement, *m.*, throbbing (*Boss.*)
battre, to beat, strike, knock; to strike against; to flap (*Dider.*)
baudet, *m.*, donkey; **comme de francs —s**, like real donkeys, like nothing but donkeys
baume, *m.*, balm; **herbe de —**, species of mint
béant, yawning, wide open, gaping
béatitude, *f.*, bliss, happiness, blissful state
beau, beautiful; **nous avons —**, it is in vain for us to . . . , it is useless for us to . . .
beau-frère, *m.*, brother in law

beaux-esprits, *pl. of bel-esprit*,
see esprit
bec, *m.*, beak
bêche, *f.*, spade
bêler, to bleat
belette, *f.*, weasel
belliqueux, warlike, bellicose
bénédicité, *m.*, grace before
 meals, blessing
bengali, *m.*, bengali, *a small*
African weaver bird
béni, blessed, praised
bénin, kind, gentle, of an easy
 disposition
bénir, to bless
bénitier, *m.*, holy water font
Benoît, Benedict
bequeter, to peck
bercaïl, *m.*, sheepfold; abode,
 home (*Gresset*)
berceau, *m.*, cradle; arbor (*Volt.*,
B. de St.-Pierre)
bercer, to rock (*a cradle*); *fig.*,
 to lull, delude; *refl.*, *se — de*,
 to dream of, live in the hope
 of (*Bérang.*)
berger, *m.*, shepherd
bergerie, *f.*, sheepfold
berlue, *f.*, dimness of sight;
avoir la —, *familiar*, not to see
 straight; *croiront avoir la —*,
 will not believe their own eyes
 (*Sévig.*)
berner, to ridicule, mock, make
 jest of
besogne, *f.*, work; *en —*, at
 work; preparation; *pour toute*
—, as the only dish
besoin, *m.*, need, necessity,
 requirement; occasion; poverty,
 want (*Volt.*); *avoir —*, to
 need
bête, *f.*, animal; beast, brute
 (*Pasc.*); *fig.*, fool; *faire la —*,
see ange
bête, *adj.*, stupid, foolish; *il*
n'est pas —, he is no fool

bien, *m.*, good; fortune; *pl.*,
 benefits; riches; blessings
 (*Rac.*); property (*Rouss.*, *Lettre*);
s. or pl., earthly goods,
 belongings, property, sub-
 stance; riches (*Montesq.*);
croire le —, believe in good
 (*Bérang.*); *tout notre —*, all
 we have (*Fén.*); *le — de la*
fortune, worldly goods (*Racan*);
leur intérêt à vous faire
du —, their advantage in
 treating you fairly (*La Bruy.*);
nous possédons le — à chacun
nécessaire, we each possess
 what the other needs (*Flor.*)
bien, *adv.*, well; indeed (*Pasc.*);
faire si — que, *see faire*;
c'est — là le dîner d'un
héron!, that's a fine dinner
 for a heron!, this is not a
 dinner worthy of me (*La*
Font.); *tant — que mal*, *see*
tant
bien-être, *m.*, well-being, com-
 fort, pleasant feeling
bienfaisance, *f.*, kindness,
 bounty; benevolence
bienfait, *m.*, gift; goodness, kind-
 ness; benefit; benefaction, help
 (*Volt.*); *en vous exerçant aux*
—s, in practicing or learning
 the virtue of kindheartedness
 (*B. de St.-Pierre*)
bienfaiteur, *m.*, benefactor, pro-
 tector
bienheureux, blessed, blissful;
oh! — celui . . ., Oh, how
 happy is he . . . (*Racan*)
bienvéillance, *f.*, kindness
bienvenue, *f.*, welcome; *ma —*
au jour me rit dans tous les
yeux, *transl. freely*, I see smiles
 of welcome in every face
 (*Chén.*)
biffer, to strike off or out
bijou, *m.*, jewel, trinket

bilieux, ill-tempered, choleric
billet, *m.*, note, small written message

bis, brown; **pain** —, brown bread, country bread

biscuit, *m.*, cracker

bise, *f.*, north wind; *fig.*, winter

blafard, wan, pale; sickly looking

blancheur, *f.*, whiteness; **les premières** —s de l'aube, the first signs of dawn

blanchir, to become white

blason, *m.*, coat of arms

blé, *m.*, wheat

blême, pale, wan, ghastly

blessé, to damage, harm (*Rouss.*); to annoy, hurt (*Mol.*); to offend (*Boil.*)

blesseure, *f.*, wound

blondin, *adj.*, fair, blond; *m.*, blond person; young flirt

bocage, *m.*, grove

bois, *m.*, wood; a piece of wood (*Fén.*)

boîte, *f.*, box, casket (*for keeping jewels, etc.*)

bonace, *f.*, calm at sea

bondir, to leap, bounce, spring

bonheur, *m.*, happiness; good fortune (*Le Sage*); **de** —, by luck

bonhomme, *m.*, good or simple old man; rustic

bonnet, *m.*, cap; — **de nuit**, — **de coton**, night cap

bonté, *f.*, goodness, kindness

bord, *m.*, brink, edge; deck of a ship; **de haut** —, *see vaisseau*; *pl.*, shores; *in poetical language it designates a place and can be translated by where*; countries (*Gresset*); **les sombres** —s, the gloomy shores, the river Styx (*Rac.*)

border, to line

borne, *f.*, boundary; limit, confine; limitation (*Vauven.*);

sans —, boundless, excessive; extreme (*Boss.*); **pas de** — **en deçà de laquelle**, *etc.*, *transl. freely*, since there is no limit to their growth (*Cond.*)

borné, limited, confined

borner, to bound, limit; to shorten, cut short (*Gresset*); *refl.*, to limit or confine oneself to; to be satisfied with; **je me borne à**, I crave or desire nothing beyond . . .

bosse, *f.*, bump, swelling caused by a blow; **se faire une** —, to get a bump

bouc, *m.*, he-goat

boucherie, *f.*, slaughter house, shambles

bouffi, puffed up, full of

bouger, to move, stir

bougie, *f.*, candle

bouillon, *m.*, surge; **à gros** —s, in a turmoil, with surging waves

bourdonner, to hum, buzz; to murmur, to mutter (*St.-Simon*)

Bourgogne, *f.*, Burgundy

bourreau, *m.*, executioner; *fig.*, tormentor

bourrer, to stuff

bout, *m.*, end; farthest end; tip of tongue (*Mol.*); **au** — **de quelques jours**, after a few days; **pousser à** —, to drive to extremities, tax to the utmost

boutade, *f.*, droll or blunt saying

brandir, to flourish, brandish

branle, *m.*, swinging motion, impetus; **donner le** —, to set in motion

bras, *m.*, arm; **avoir sur les** —, to be saddled with; to be pending (*Sévig.*)

brave, *m.*, courageous fellow or man; *adj.*, good, worthy

brebis, *f.*, sheep, lamb

breuvage, *m.*, beverage; **rêvant** son —, dreaming off his drinks, dreaming about the drinks which he took (*Désaug.*)
bride, *f.*, bridle; **à toute** —, at full speed; **tenir la** —, to check, resist
brider, to restrain
brèves, *f.*, shortness, brevity, short duration
brigué, sought after, obtained at all cost (*even by indelicate means*)
brimborion, *m.*, trifle, worthless object
briser, to break, shatter; to break against the rocks (*said of the sea, B. de St.-Pierre*)
brochet, *m.*, pike (*a fish*)
broder, to embroider
brouet, *m.*, broth; — **clair**, thin broth
brouetter, to carry in a wheelbarrow or a little two-wheeled cart; *transl.* to carry or bring
brouillamini, *m.*, muddle, confusion
brouillé, confused, mixed up, a jumble
brouter, to browse, nibble, graze
broyer, to crush, grind down
bruit, *m.*, rumor, noise, sound; news, rumor (*Boss.*); fame, reputation (*Corn., Cid*); news, recital of facts; **le — courut**, the rumor spread (*Fonten.*); **il n'est — que de . . .**, one speaks of nothing else but of . . . (*Gresset*); **faisait grand —**, caused a great sensation (*Volt.*); **à petit —**, quietly (*Sévig.*)
brûlé, burnt; — **de liqueurs**, his stomach burning with the strong or fiery liqueurs (*Gresset*)
brûler, to burn; — **pour**, to love passionately, long for (*Rac.*);

faire — les luthériens, to burn the Lutherans at the stake (*Volt.*)
brume, *f.*, mist, haze
brusquement, suddenly; abruptly (*Mol.*); unexpectedly (*La Bruy.*)
brutalité, *f.*, brutal passion; ferocity, violence
bûcheron, *m.*, woodcutter
buisson, *m.*, bush
but, *m.*, purpose, aim; mark, goal; **je touche au —**, I hit the mark, I find the cause, I go to the root (*Mol.*)
butin, *m.*, booty, plunder, spoils
butte, *f.*, knoll; **être en —**, to be exposed

C

ça, here
cabane, *f.*, hut
cabaret, *m.*, tavern
cabinet, *m.*, study, private room (*Chateaub., Le Sage*); piece of furniture provided with drawers, *escritoire* (*Mol.*); **il est bon à mettre au —**, *transl. freely*, it ought to be kept under lock and key, *i.e.*, left unpublished (*Mol.*)
câble, *m.*, hawser, cable, large rope used in mooring ships
cacher, to hide, conceal; *refl.*, to be hiding; **quand il se cache**, when it wishes to pass unobserved or unnoticed (*Mariv.*)
cachot, *m.*, dungeon, cell
cachotter, *dimin. of cacher*, to hide; **en se cachottant**, secretly
cacophonie, *f.*, cacophony; use of ill-sounding words or expressions
cadavre, *m.*, dead body, corpse
cadence, *f.*, rhythm, cadence
caduc, falling, giving way, tumbling down, ready to fall

cafetan, *m.*, long Persian or

Turkish garment, long cloak

cage, *f.*, cage; — **à poules**, hen or chicken coop

cagneux, crooked (*of legs*)

cahier, *m.*, note book; — **de papier**, quire

caillou, *m.*, stone, large pebble

calebasse, *f.*, gourd

calendes, *f. pl.*, calends (the first day of the Roman month).

As the Greeks did not use "calends," the expression ren-

voyer aux — grecques, shortened to renvoyer aux —

means to deceive, to put some-

one off, lead astray

calomnie, *f.*, slander

calomnier, to slander

campagnard, *m.*, rustic, man from the country

campagne, *f.*, countryside; fields (*Prév.*); *fig.*, open spaces; **tenir**

la —, to resist the enemy

canaille, *f.*, rabble, mob

canne, *f.*, cane, stick

cantique, *m.*, hymn; — **spirituel**, piece of religious poetry

canton, *m.*, district; — **détourné de l'univers**, remote part of the universe

capacité, *f.*, capability, understanding, ableness

capillaire, *f.*, maidenhair fern

caprice, *m.*, whim

capucinade, *f.*, dull sermon, moral tirade full of platitudes

caquet, *m.*, cackle, prattle

caracoler, *said of a horse moving in a circle from left to right; fig.*, to hop about, hop to and fro (*Gresset*)

caractère, *m.*, character, disposition; characteristic (*Pasc.*, *Fén.*); outstanding feature (*La Rochef.*); **porter le — de**, to point to, show in every detail

(*Fén.*); **un bon —**, easy or pleasant disposition (*La Bruy.*); **les mauvais —s**, diffi-

cult or cantankerous people (*La Bruy.*); **sort du bon —**, is

not true to nature, not natural

(*Mol.*)

carcajou, *m.*, wolverine (*This word is the French-Canadian corruption of the Indian name.*)

carême, *m.*, Lent

carène, *f.*, keel

carme, *m.*, Carmelite Friar; **un air de jeune —**, with an air of ridiculous self-sufficiency (*Gresset*)

carnage, *m.*, slaughter

carreau, *m.*, window pane (*Chateaub.*); — **losangé**, lozenge-shaped tile; *fig.*, floor (*Arn.*);

le nez sur le —, face down

carrer, *refl.*, to strut

carrière, *f.*, course, race; **courir**

la —, to enter the profession of, to devote oneself to (*Mol.*)

carrosse, *m.*, coach, carriage

carte, *f.*, map

cas, *m.*, case; **faire — de**, to value, prize, think highly of

(*Mol.*); — **pendable**, case

deserving the gallows, hanging matter (*La Font.*)

casanier, *m.*, home loving person, a "stay-at-home"

case, *f.*, hut, cabin

cassation, annulment

casser, to break

castel, *m.*, castle. (*This word is taken ironically in modern usage.*) *Transl.* old and dilapidated manor (*Bérang.*)

castor, *m.*, beaver

catégorie, *f.*, category (*The categories are ten in number: substance, quantity, quality, relation, place, time, situation,*

- possession, action and passion.)
- Caucase**, *m.*, Caucasian Mountains; **au** — **pareil**, as mighty or as wide and high as the Caucasian Mountains
- cause**, *f.*, cause, reason; **et pour** —, and for a very good reason too (*Beaum.*)
- causer**, to talk, speak, chat, converse
- caution**, *f.*, bail; **être** —, to pledge oneself
- cavale**, *f.*, mare
- cavalier**, *m.*, cavalryman (*Chateaub.*); **un** — **parfait**, a perfect gentleman, a perfect lover (*Corn.*)
- cave**, *f.*, cellar; vault
- caveau**, *m.*, vault (for the dead)
- céans**, *adv.*, here, in this house (*archaic*)
- céder**, to give way, yield
- cédrat**, *m.*, citron
- ceignent**, *third person present indicative of ceindre*, to surround
- ceinture**, *f.*, belt
- céleste**, heavenly, not of this earth (*Rac.*)
- cendre**, *f.*, ashes; *fig.*, remains; **en** —s, reduced to ashes (*Corn.*)
- censure**, *f.*, unfavorable criticism
- centaure**, *m.*, Centaur (*in mythology, a being half man and half horse*)
- centurion**, *m.*, centurion (*Roman officer commanding a hundred men*)
- cep**, *m.*, (*pronounce sè*), stock, stump; — **de vigne**, vine stock (*distinctive mark of authority carried by the centurions; minor infractions of discipline were punished by blows with the vine stock*)
- cependant**, meanwhile (*La Font.*); — **que**, *arch.* for **pendant que**, while
- cercueil**, *m.*, coffin, casket; *fig.*, tomb, resting place
- cerf**, *m.*, deer, stag
- certes**, indeed, forsooth, truly
- cerveau**, *m.*, brain, mind; memory, head (*Gresset*)
- cervelle**, *f.*, brains; *fig.*, mind, judgment, intellect; **quelque sage** —, some wise person (*La Font.*)
- cesse**, *f.*, interruption; **sans** —, ever, incessantly
- césure**, *f.*, cæsura (*a rhythmic break in the middle of the verse*)
- chagrin**, *m.*, heartache, grief, sorrow; feeling of regret
- chair**, *f.*, flesh
- chaire**, *f.*, pulpit; *fig.*, eloquence of the pulpit, religious eloquence (*Volt.*)
- chaleur**, *f.*, heat; *fig.*, eagerness, ardor, vehemence; *pl.*, feverish heat (*Mol.*)
- chalumeau**, *m.*, reed, shepherd's pipe
- chameau**, *m.*, camel
- champ**, *m.*, field; **à travers** —s, heedlessly, without rhyme or reason
- champêtre**, rural; rustic; **vie** —, country life, life in the country
- change**, *m.*, exchange; **lettre de** —, draft
- chanoine**, *m.*, canon (*of the Church*)
- chanson**, *f.*, song; —s!, nonsense, fiddlesticks!
- chanter**, to sing; *fam.*, to say; **qu'est-ce qu'elle chante?**, what does it say?, what is it all about? (*Mol.*)

- chaos**, *m.*, (pronounce *kao*), chaos; turmoil (*Chateaub.*)
- char**, *m.*, chariot
- charge**, *f.*, load, burden; *être a* —, to be useless, embarrassing; *femme de* —, housekeeper, upper servant
- chargé**, laden, loaded; commissioned (*Beaum.*); — *de vices étrangers*, *transl. freely*, having acquired new vices
- charger**, to load, burden; to make heavy (*with sleep*), to close (*the eyes*, *Chêned.*); — *les poches*, to fill the pockets (*Gresset*); — *quelqu'un de quelque chose*, to commission someone with a task (*Rouss.*); — *l'éducation*, to entrust the education (*Volt.*); *reft.*, to undertake, make it one's business; *qui le fait se* —?, who asks him to take upon himself to . . .?
- charité**, *f.*, mercy, charity; *Votre* —, a title given to the highest dignitaries of the Church; Your Highness (*Gresset*)
- Charles-Quint**, Charles the Fifth
- charmer**, to hold, win over
- charnier**, *m.*, the store room of a slaughterhouse where quarters of meat are hung; larder; *transl. freely* by "shambles"
- charrette**, *f.*, cart
- charrue**, *f.*, plough
- charte**, *f.*, charter; — *s supposées*, in *Voltaire's* mind the word *supposé*, imaginary, has really the meaning of "forged"
- chasse**, *f.*, hunt, hunting
- châsse**, *f.*, shrine, reliquary
- chasser**, to send away, drive from; to blow (*B. de St.-Pierre*)
- châtain**, chestnut color, — *brun*, dark chestnut color
- châtelain**, *m.*, lord of the manor or castle
- châtiment**, *m.*, punishment
- chattemite**, *f.*, hypocritical person (*probably derived from chatte*, female cat, and *mitis*, *Latin* for soft, gentle)
- chaume**, *m.*, thatch; *fig.*, thatched roof cottage (*Bérang.*)
- chaumière**, *f.*, thatched roof cottage; *fig.*, humble home (*Chateaub.*)
- chaumine**, *f.*, cabin, hut (*La Font.*); *poet.*, thatched roof cottage (*Bérang.*)
- chaussé**, shod; *dont je suis* —, which I wear
- chaussée**, *f.*, road, roadway
- chauve**, *m. and f.*, bald
- chef-d'œuvre** (pronounce *chê*) *m.*, masterpiece, highest achievement, perfection
- cheminée**, *f.*, fireplace, mantle-piece
- cheminer**, to flow, wind its way (*Bérang.*); to progress, go one's way (*Beaum.*)
- chêne**, *m.*, oak tree
- chercher à**, to try, endeavor (*La Bruy.*)
- chère**, *f.*, living, cheer, fare; quantity and quality of foods; *faire bonne* —, to fare or eat well; *nous feras-tu bonne* —?, *transl. freely*, will you give us a good supper? (*Mol.*)
- chétif**, mean, wretched, small, puny
- chevaucher**, to ride (*on horse-back*)
- chevelure**, *f.*, head of hair
- chevet**, *m.*, head of the bed; *épée de* —, *see épée*
- chevir**, to dispose of (*obsolete*); *nous ne saurions en* —, we can't stop him (*Mol.*)
- chèvre**, *f.*, goat

chichement, stingily, in niggardly fashion, meanly

chicotin, *m.*, the bitter juice of the aloe plant; *fig.*, a bitter pill, anything bitter or unpleasant

chiffonner, to do some sewing in a desultory way (*Beaum.*)

chiffrer, to calculate; **qui ne sait que —**, *transl. freely*, one who only knows to make the simplest calculations, can only add figures together, do elementary things only (*Volt.*)

chimérique, fanciful, imaginary; hoped for but unlikely (*Mass.*)

chimie, *f.*, chemistry; **la — la plus fine**, the most searching chemical science, the most refined chemistry (*Boss.*)

chirurgien, *m.*, surgeon

chœur, *m.*, chorus (*in tragedies*); choir (*Gresset*)

choir, to fall

choix, *m.*, choice; **faire — de**, to choose

choquer, to shock, offend one's taste

chose, *f.*, thing; *pl.*, arrangements (*Mol., Médecin*); **qui avait des —s admirables**, who had admirable qualities, parts or sides (*Sévig.*)

chouette, *f.*, owl

chou-fleur, *m.*, cauliflower

chronologie, *f.*, chronology, the science of ascertaining the correct dates in history; sequence of events; **d'autre — que celle de leurs vergers**, *transl. freely*, they had no means of reckoning time except by the changing aspects of their orchards (*B. de St.-Pierre*); **livres de —**, books of historical facts arranged according to dates

chute, *f.*, fall, falling; decay,

decadence (*Boss.*); *in poetry*, the last verses, end, conclusion (*Mol.*)

ciel, *m.*, **cieux**, *pl.*, sky, heaven

cigale, *f.*, cicada; *generally translated by grasshopper*

cigogne, *f.*, stork

ci-joint, inclosed (*of letters*)

Cimbres, *m. pl.*, Cimbri (*a people related either to the Gauls or to the Germans and destroyed by the Roman general Marius in the year 101 B.C.*)

cime, *f.*, summit, top, peak

ciron, *m.*, mite (*before the invention of the microscope a ciron was considered the smallest living creature*)

ciseau, *m.*, chisel

citer, to quote; to mention; to summon (*Volt.*)

citoyen, *m.*, citizen; private citizen; man regarded as part of the State in contradistinction to man as a private individual (*Montesq.*)

citron, *m.*, lemon

citrouille, *f.*, pumpkin

clandestin, surreptitious

clarté, *f.*, light; clearness

classe, *f.*, the better classes, the gentry (*Rouss.*)

clerc, *m.*, any person who studies in order to enter a religious profession; hence, a scholar; *taken adjectively*, learned

climat, *m.*, climate; *pl.*, *poet.*, shores, parts

cloche, *f.*, bell

cloître, *m.*, cloister; convent (*Gresset*)

clos, *past part. of clore*, tightly shut

coche, *m.*, stage coach

cocotier, *m.*, coco palm, coconut tree

code, *m.*, body of laws; — civil,

- collection of civil laws; **prendre pour** —, to take as a guide
- cœur**, *m.*, heart; courage, valor (*Corn.*); **en** —, heart shaped (*B. de St.-Pierre*); **se conduire par le** —, to take one's heart for guide, follow the dictates of one's heart (*La Bruy.*); **de bon** —, gladly, cheerfully; **avoir fort sur le** —, to resent something deeply (*Mol.*)
- cohue**, *f.*, unruly crowd; confusion
- coiffe**, *f.*, head dress (*of women*); woman's hat; **passer devant la moindre** —, *transl. freely*, meet a woman from the humblest walks of life (*St.-Simon*)
- coin**, *m.*, corner; nook; **tenir son** —, to hold one's own, hold an honorable place
- col**, *m.*, neck (*of bottle, vase, etc.*)
- colère**, *f.*, anger, wrath
- colifichet**, *m.*, bauble, knick-knack, trivial ornament; affected language or poetry (*Mol.*)
- colimaçon**, *m.*, snail
- collation**, *f.*, light lunch or supper
- collé**, glued
- collet**, *m.*, broad collar, neck band
- collet-monté** *m.*, a stiff ruff, collar or neck band made rigid with cardboard and wire; (*the collet-monté was already out of style at the time of Molière*); **c'est bien** —, it is ridiculously old fashioned, discarded long ago (*Mol.*)
- colloque**, *m.*, conference between two or more persons; dialogue (*Gresset*)
- colombe**, *f.*, dove
- colonne**, *f.*, column, pillar
- colorer**, to give, impart or lend color to (*Rac.*)
- comble**, *m.*, heaping measure; **pour — de**, as a crowning . . . (*Gresset*); **de fond en** —, from cellar to attic, from top to bottom
- comblé de**, overburdened, overwhelmed, satiated, sated
- combler**, to load, overwhelm with; to fill
- comment!**, what!, how is this?
- commerce**, *m.*, commerce, trade; intercourse, companionship (*La Bruy.*); — **du monde**, intercourse with and practical knowledge of the world (*Vauven.*)
- commère**, *f.*, *fam.*, woman; **ma bonne** —, my good woman; — **la cigogne**, Madam Stork; **ma — la carpe**, my friend the carp; shrew, gossip, coarse woman (*Gresset*)
- commettre**, to commit; — **quelqu'un à**, to appoint someone, place someone in charge (*Mol.*)
- commis**, *m.*, employee, clerk, official (*Volt.*); excise clerk, collector of the tax on wines (*Rouss.*)
- commission**, *f.*, errand; **se charger d'une** —, to do or perform an errand
- commode**, easy, comfortable; **voisin** —, good or accommodating neighbor
- commodément**, conveniently
- commodité**, *f.*, convenience; advantage (*Fén.*)
- commun**, *m.*, the generality of people; **les gens du** —, the lower classes (*Pasc.*); — **des hommes**, the greater number (*Fén.*)

- commun**, *adj.*, general, common; for all, of all; low (*Prév.*); ordinary (*St.-Simon*)
- communier**, to take communion
- communion**, *f.*, Holy Communion
- communiquer**, to lend, grant, impart with (*Boss.*); jusqu'à la — à . . ., to the point of imparting it to . . . (*St.-Simon*)
- compassion**, *f.*, sympathy, kindness
- compère**, *m.*, friend, compeer; —le renard, "Br'er Fox"
- complaisance**, *f.*, kindness, readiness or willingness to please (*La Bruy.*); self indulgence (*Rac.*); vous eûtes de la —, you favored my suit, you looked with favor upon my suit (*Mol.*)
- complaisant**, fawner, flatterer (*Mol.*)
- complice**, *m.*, partner, accomplice
- composé**, *m.*, compound, union, combination, result
- composer**, to make up, constitute the component parts of (*Pasc.*); to write (*Mol.*)
- composition**, *f.*, composing, writing; *fig.*, inspiration (*Le Sage*)
- compte**, *m.*, account, share; rendre — de, to report upon (*Beaum.*); rendre un —, to submit an account (*Mass.*); à peu près votre —, pretty nearly what you want (*La Font.*)
- compter**, to count, calculate, reckon; to expect, intend (*Le Sage*); on compte, the distance is about . . . (*Rouss.*); qu'il vous compte cent ducats, let him give you one hundred ducats, tell him to pay you out one hundred ducats (*Le Sage*)
- comte**, *m.*, count (*title*)
- concavité**, *f.*, hollow part, hollow, concavity
- conception**, *f.*, conception, idea, comprehension
- concerter**, to speak in unison, in agreement with each other (*Gresset*)
- concevoir**, to imagine (*Pasc.*); to understand, conceive; étrange à —, difficult to conceive, most extraordinary; se laissent —, present no difficulty, are easily understood
- concourir**, to compete (*Rouss.*); to conspire (*Rouss.*)
- concours**, *m.*, meeting (*Boil.*); — odieux, clash (*Boil.*)
- concurrent**, *m.*, competitor
- condamné**, doomed, lost
- conducteur**, *m.*, leader; qui paraissait lui servir de —, *transl. freely*, who seemed to have charge of her, have her in his care (*Prév.*)
- conduire**, to drive, lead, direct; to point the way (*Rac.*, p. 107); se laisser —, to allow oneself to be led (*Mol.*); je m'étais laissé — chez elle, I had allowed myself to be taken to her house, I had consented to go to see her (*Arn.*); *refl.*, se — par le cœur, see cœur; se — soi-même, to direct or manage one's own life
- conduite**, *f.*, behavior, conduct; la — de Dieu, the ways of the Lord (*Pasc.*)
- confesser**, *refl.*, to go to confession
- confiance**, *f.*, trust, reliance; confidence in someone
- confidement**, with confidence
- confident**, *m.*, trusted friend, keeper of my innermost

- thoughts, of my most secret thoughts and aspirations (*Le Sage*)
- confier**, to entrust
- confondre**, *refl.*, to mingle, be blended
- confondu**, reduced to silence (*Corn.*)
- conformation**, *f.*, makeup; **vice de** —, bodily defect
- conforme**, suited
- confrère**, *m.*, colleague; *ironically*, "members of that ilk"
- confus**, embarrassed (*Mariv.*)
- confusément**, vaguely (*Mariv.*)
- conjoncture**, *f.*, case, state of affairs
- conjuré**, conspiring
- conjurer**, to beseech; to ask earnestly
- connaissable**, recognizable
- connaissance**, *f.*, knowledge; understanding; *pl.*, learning, branches or kinds of knowledge; **personnes de** —, acquaintances; **en — de cause**, with a thorough knowledge of the case, expertly
- connaître**, to know, understand, recognize; *for Corneille*, see **fois**; *for Molière* in "*Don Juan*," see **gens**
- conquérant**, *m.*, conqueror
- conquis**, conquered
- consacrer**, to devote (*Rouss.*); to dedicate (*Volt.*)
- conscience**, *f.*, feeling of consciousness (*Dider.*); conscience; **en quelle** —? how can he dare? (*Gresset*)
- conseil**, *m.*, council; advice (*Montesq.*) **tenir** —, to hold council, call a meeting; **entrer au — de** to be asked in an advisory capacity by (*La Font.*)
- conseiller**, to advise
- conséquence**, *f.*, logical conclusion
- conserver**, to preserve (*La Rochef.*); to keep up, keep alive (*Boss., La Bruy.*); to keep; *refl.*, to be kept intact, keep all its strength (*Le Sage*)
- consommer**, to end
- constance**, *f.*, constancy; steadiness (*Fén.*); moral strength, steadfastness, moral poise or firmness, equanimity; **sa modeste** —, *transl. freely*, his modest wish to cling faithfully to the lessons of the good Sisters (*Gresset*)
- constant**, even, lasting (*Cond.*)
- consterné**, dismayed; in a state of consternation (*Boss.*)
- constitué**, formed (*Montesq.*)
- constituer**, to appoint, entrust with (*Mol.*)
- consumer**, *refl.*, to tire oneself out, waste one's strength
- conte**, *m.*, tale, story, narrative
- contenance**, *f.*, mien, air, bearing; **j'appelais par — une chienne**, *transl. freely*, I was calling a little dog under the pretense of doing something, just to do something (*Sévig.*)
- contenir**, to hold; to check, restrain
- contentement**, *m.*, self indulgence, gratification; *pl.*, pleasures (*Mol.*)
- contenter**, to satisfy; to yield to; *refl.*, to declare oneself satisfied or pleased with
- conter**, to tell, relate
- contestation**, *f.*, debate, difference of opinion
- contour**, *m.*, outline
- contraint**, *past part. of contraindre*, to compel; — **dans**, compelled or obliged to limit himself to . . . (*La Bruy.*)

contrainte, *f.*, force, compulsion
contraire, adverse
contrariété, *f.*, ill humor, dissatisfaction, signs of displeasure or of annoyance (*Arn.*); contradiction, contradictory statements (*Volt.*, "*Poème*")
contrefaire, to counterfeit; to pirate (*of books, Volt.*)
contrit, contrite, repentant, sorrowful, ready to atone for his sins (*Gresset*)
contrôler, to control, examine critically, criticize
convaincu, convinced
convalescence, *f.*, recovery
convenable, proper, advisable; fitting, suitable
convenir, to suit; to please, be in one's proper place and agreeable to the company (*La Bruy.*); **je conviens avec vous que . . .**, I admit, or agree with you, that . . . (*Volt.*); **où il convient**, suitable, proper (*Cond.*); **faire — de**, to make someone admit or acknowledge something (*Beaum.*); **— de**, to agree upon (*La Font.*)
converse, *f.*, lay sister (*one who has not entered the holy orders and often performs the menial tasks in a convent, Gresset*)
convertir, *refl.*, to mend one's ways, lead a better life (*Mass.*)
convier, to invite
convive, *m.*, guest (*at a table, Gilb.*); table companion; **les quatre —s**, *transl. freely*, the four of us (*Chateaub.*)
convoitise, *f.*, desire, greed; covetousness
coquet, coquettish
coquille, *f.*, shell
coquin, *m.*, knave, rogue, rascal, scoundrel
corail, *m.*, coral

corbeau, *m.*, raven
corbeille, *f.*, basket, hamper
corbiseau, *m.*, curlew (*a bird of the snipe family, but larger than a snipe*)
corbleu, *an oath*, by gad!, zounds! (*this is a popular pronunciation of the expression par le corps de Dieu!*, by the body of God, in the name of God himself)
corde, *f.*, string, rope; — **élastique**, bouncing rope
cordelier, *m.*, Gray Friar
cordons, *m.*, small rope, string
corne, *f.*, horn; **faire les —s**, to put out one's horns; *fig.*, to be disagreeable or cantankerous towards someone (*Arn.*)
cornet, *m.*, paper cone
corniche, *f.*, *fig.*, salient or projecting part of a rock (*B. de St.-Pierre*)
corps, *m.*, body
correction, *f.*, punishment, reproof; **pour faire passer plus doucement la —**, *transl. freely*, in order to make the reproof appear less harsh, in order to have the punishment accepted more easily (*Fén.*)
corriger, to correct, improve, make better; *refl.*, to improve or mend one's ways; to correct oneself
corrompre, to corrupt
corsaire, *m.*, pirate; **d'un ton de —**, in a rough, low or vulgar manner or voice (*Gresset*)
cortège, *m.*, retinue; procession
corvée, *f.*, forced labor (*Formerly peasants owed their Lord a certain number of days of work spent in his service; canals, roads, fortifications, castles, etc. were built in this fashion.*)

côté, m., side; **du** —, in the direction; **de mon** —, as for me
coteau, m., small hill, hillock
côtoyer, to walk along or by the side (*of something*)
cou, m., neck, throat
couchant, adj., setting (*of sun*)
couche, f., *poet.*, bed
couché, lying down
coucher, m., retiring; **l'heure du** —, bedtime; — **du soleil**, sunset
coucher, to spend the night, sleep (*La Bruy.*); **il couche**, it sleeps (*Sévig.*); *refl.*, to go to bed, retire
coude, m., elbow
coudée, f., cubit (*length of the forearm or about 18 inches*)
couler, to flow; to be spent or lived (*Gresset*); to shed (*Montesq.*)
couleur, f., appearance (*La Font.* page 37)
coup, m., blow; stroke; beat (*of the drums*); attempt; thrust (*of sword*); — **de vin**, gulp or draught of wine; — **d'œil**, look, glance; — **de dent**, bite, *fig.*, morsel; — **de vent**, gust of wind; — **de surprise**, sudden and unexpected blow (*Boss.*); — **d'essai**, first trial, first attempt; **fait un** — **de sa tête**, follows his own inspiration (*Flor.*); **porter un** —, to strike a blow (*Corn.*); **du** —, at the same time; **tout du premier** —, at the very first attempt or trial; **du premier** —, from the very first; **tout d'un** —, all at once, with one stroke; — **sur** —, time and again
coupable, m., culprit; *adj.*, guilty
coupe, f., cup, tumbler
coupe-gorge, m., cut-throat

place; *fig.*, extremely dangerous place or thing
couper, to separate, divide (*Boil.*); to cut
couplet, m., stanza, verses; two verses which rhyme with each other
cour, f., court; life at the court (*La Bruy.*); court of justice (*La Font.*); **faire sa** —, to pay one's respects or court (*La Font.*)
courant, running; **chienne** —e, hound, beagle
courber, to bend; *refl.*, **se** — **en**, to curve or bend in the shape of
courir, to run; — **le monde**, *see monde*; — **le pays**, *see pays*
couronne, f., crown
couronner, to crown
courroux, m., wrath, anger
cours, m., course, flow; **couper le** — **à**, to stop
course, f., race; course, flow; wanderings (*Rouss.*)
coursier, m., steed
court, short; **demeurer** —, to stop short
courtine, f., curtain (*B. de St.-Pierre*); facade or part of wall in fortresses and castles (*Chateaub.*)
courtisan, m., courtier, gentleman of the court
cousu, past part. of coudre, to sew; — **de**, mixed, mingled or interspersed with
coutume, f., custom, habit
couvent, m., convent
couvert, m., cover (*plate, knife, fork, etc.*); **enlever le** —, to clear the table (*Chateaub.*); shelter; **mettre à** —, to protect; **être à** —, to be sheltered, be protected; **vous qui mettez sa tête à** — **de la foudre**, you who protect his head from

the lightning, who shelter him from the bolt (*an ancient belief, Corn.*)

couverture, *f.*, cover; roof (*B. de St.-Pierre*)

cracher, to expectorate

craindre, to fear; to dread something lest . . .

crainte, *f.*, fear, apprehension

crainitif, timid, fearful, nervous

cramoisi, crimson, scarlet

créance, *f.*, credit; trust or belief in someone

créancier, *m.*, creditor

crédit, *m.*, credit; power, influence; **donner** — **à**, to lend one's help or support (*Mass.*); **mettre en** —, to make popular, lend weight or influence (*Rouss.*)

créer, to create

créneau, *m.*, battlement

crêpe, *m.*, crape (*worn or used as a sign of mourning*)

Crète, *f.*, island of Crete, now Candia, in the Mediterranean

creusé, hollowed out

creuser, to dig

creux, *adj.*, *m.*, **creuse**, *f.*, hollow, wan, lean (*Chateaub.*); poor, unsatisfying (*Mol.*)

crever, to burst; to die (*of animals*); to die (*of people, slang*); **la peste te crêvel**, the plague take you, to the deuce with you (*Gresset*)

cri, *m.*, shout; *poet.*, wailing, lamentation

crier, to shout, scream, call out (*of people*); to creak, groan (*of things, Racine*); to screech (*of birds, Chateaub.*); — **famine**, see **famine**; **sans** — **davantage**, without any more fuss, without further ado (*La Font.*)

crin, *m.*, horsehair; *poet.*, mane

crinière, *f.*, mane

cristal, *m.*, cut glass

cristallin, *m.*, crystalline lens

critique, *f.*, criticism; *m.*, critic

croc, *m.*, meat hook

croiser, to cross; *refl.*, to be interlaced; to be entwined

croître, to grow, increase

croix, *f.*, cross

croquer, to eat, gobble up, devour

croupe, *f.*, back, loins

cruauté, *f.*, cruelty

crurent, *third person preterite of croître*

cueillir, to pick, gather

cuisine, *f.*, kitchen; cooking; **en** —, in the art of cooking, in regard to culinary matters

cuisse, *f.*, thigh

cuit, *past part. of cuire*, to cook; — **à point**, just right, to a turn

cuvré, copper-colored

culte, *m.*, worship

cupidité, *f.*, greed, covetousness, avarice

curé, parson, priest

curieux, inquisitive (*Volt.*); curious, strange (*Mol.*); searching, careful in its researches (*Boss.*)

curieusement, carefully, with interest (*Boss.*)

curiosité, *f.*, curiosity; strange, wonderful thing (*Mol.*)

cypres, *m.*, cypress tree (*emblem of mourning*)

D

daigner, to deign, condescend, be good enough to . . .; **vous qui daignez me rendre**, you, by whose bounty I recover . . . (*Gilb.*); **que Votre Sainteté daigne permettre**, may Your Holiness permit me to (*Volt.*)

damner, *refl.*, to expose oneself

to or incur eternal damnation (*Mass.*)
Danois, m., Dane
dard, m., dart; *fig.*, weapon, missile
datte, f., date (*fruit*)
dé, m., thimble
débat, m., dispute, quarrel
débile, weak, feeble; à mes —s
ans, transl. freely, powerless old age (*Corn.*)
débit, m., utterance, delivery; flow of eloquence
débité, spoken, uttered, delivered
débiter, to deliver (a speech);
 to prattle away (*Gresset*); to relate, report, spread (*Fonten.*)
débiteur, m., debtor; *je suis*
votre —, I owe you money
débiter, to begin, start
déchaîné, turned loose, un-
chained; exasperated, incensed
(Gresset)
déchaîner, refl., to inveigh; to
 rise in anger
décharné, gaunt, emaciated,
 lanky
déchausser, to take the shoes
 and stockings off
déchirement, m., tearing, rend-
 ing, laceration
déchirer, to tear to pieces,
 rend; *fig.*, to revile
décider, to decide; les hommes
décident de vous en bien ou
en mal, men judge you favor-
 ably or unfavorably, decide
 for or against you (*La Bruy.*)
déclamation, f., vehement speech,
 tirade
déclamer, to recite (a poem); —
contre, to inveigh against
déclaré, declared, made known;
contre vous —e, your enemy,
 against you (*Rac.*)
déconcerté, disconcerted, baffled
décorer, to adorn, embellish

découpé, cut
décousu, past part. of découdre,
 to unsew; desultory, loose,
 unconnected (*Dider.*)
découvrir, to bare (Rouss.); to
 find, discover; to uncover
(B. de St.-Pierre); **faire —,**
 to cause to be discovered,
 bring to the fore (*La Rochef.*);
refl., to show, appear (*Corn.*);
par tes yeux se découvrait aux
miens, transl. freely, I could
 read it in your eyes (*Corn.*)
décrier, to decry, discredit; to
 belittle (*Volt.*)
dédaigner, to scorn, slight
dédaigneux, scornful, disdain-
ful, finicky
dédain, m., scorn, disdain
déesse, f., goddess
défaillance, f., weakening, weak-
 ness, failing; **une très grande**
—, a very noticeable weaken-
ing or failing
défaire, refl., se — de, to get rid
 of
défaut, m., defect, fault, error,
 mistake; — **de mémoire, lack**
 of memory; *j'ai le — de . . .*,
 I am unfortunately . . ., I
 have the misfortune to . . .
(Mol.); **c'est là son moindre**
—, understand, lending to
 others is the least likely of her
 faults, the least likely thing
 to happen to her (*La Font.*);
au — de, à — de, failing . . .,
 if not . . .
défectueux, faulty, lacking in
défendre, to forbid
déférence, f., respect, deference,
 yielding
défiance, f., distrust, mistrust
défier, refl., to distrust; qui se
défie de soi-même, distrustful
 of himself, not trusting his
 own powers (*La Rochef.*)

défiguré, mangled
défricher, to clear the ground, cultivate
dégagé, of easy access; **appartements engagés** ou —s, inner or outer apartments (*Boss.*)
dégager, to separate; to remove
dégel, *m.*, thaw; **faux —**, early or premature thaw
dégoût, *m.*, disgust; distaste (*for foods*), nausea, lack of appetite (*Mol.*); disappointment, mortification (*Montesq.*); feeling of surfeit, nausea (*Chén.*)
dégoûtant, repulsive; **voilà une malade qui n'est pas tant —e**, *transl. freely*, here is an attractive little patient! (*Mol.*)
dégoutter, to trickle, drip, drop
déguiser, to disguise, **et me — rien**, and hide or withhold anything from me (**rien** has here its original etymological meaning, from the Latin *rem*, something)
dehors, **au —**, outside; **en —**, outwards
dehors, *m. pl.*, appearances
déiste, *m.*, in the older meaning an infidel, unbeliever (*Volt.*)
délai, *m.*, delay; **laisser quelque —**, to allow a short delay or respite
délibérer, to examine or vote on a question
délicat, fastidious, exacting, difficult to please; **point très —**, a very small or almost imperceptible space (*Pasc.*); tenuous, fine, delicate (*Pasc.*)
délicatesse, *J.*, sensitiveness, delicacy of feeling (*Fén.*); exquisiteness, exquisite delicacy or refinement (*Le Sage*); fine points of a language (*Gresset*)
délice, *m. in the sing.*, and *f.*, in the *pl.*, relish, pleasure, delight,

enchantment; *pl.*, pleasures (*Volt.*, "*Poème*")
délire, *m.*, delirium, frenzy; **see tenir de**
délivrer, to free
déloger, to go away, depart; **que l'on déloge sans trompette**, *transl.*, **délogez . . .**, etc.
demande, *f.*, request (*Rouss.*); prayer (*Boss.*)
démangeaison, *f.*, tickling, itching; *fig.*, strong urge, immoderate desire (*Mol.*)
démarche, *f.*, step, proceeding; *pl.*, ways, acts (*Mass.*)
démêler, to perceive, understand (*Mariv.*); to perceive or distinguish the difference between . . ., separate (*Le Sage*); *refl.*, to separate oneself from (*Mass.*)
démentir, to give the lie, show the falsity of; contradict, refute
demeure, *f.*, dwelling, abode
demeurer, to dwell, live; to remain; to stop, to remain stuck fast, imbedded (*La Font.*); **demeurez là**, stay there (*Sévig.*); — **court**, *see court*
démonstration, *f.*, proof
démonté, baffled, nonplussed
Démosthène, Demosthenes, (*Greek orator 384-322 B.C.*)
dénigrer, to slight, treat or speak disparagingly of
dent, *f.*, tooth; **grosse —**, molar
dépasser, to go beyond; — **la mesure**, to overdo something
dépeindre, to describe
dépendance, *f.*, correlation, correspondence, relation, connection
dépendant, forming part of; — **de**, situated in (*Chateaub.*)
dépense, *f.*, current expenses, budget

dépérir, to waste away, wither, decline

dépérissement, *m.*, decline; — éternel, uninterrupted decline

dépit, *m.*, spite; en — de, despite, in spite of

déplacé, out of place, unbecoming

déplaire, to displease; ne vous déplaît, by your leave

déplaisant, unpleasant, disagreeable

déplore, to lament, regret; to deplore, feel sorry for

déployer, to unfold; — la voix, to begin to sing (*Dider.*)

dépositaire, *m.*, guardian, trusted confidant or keeper

déposition, *f.*, evidence

dépouille, *f.*, spoils, remains, relics; remnant; *fig.*, foliage, dead leaves (*Millev.*)

dépouiller, give up, abandon (*Boil.*); to throw off, remove; vous en serez dépouillés, they shall be taken from you (*Mass.*); *refl.*, to take off

dépourvu, in need, unprovided

déraciner, to uproot

dérangement, *m.*, disturbance, trouble

déranger, to unsettle, spoil (*Chateaub.*)

dérober, to hide, conceal, omit (*La Bruy., Mol.*); *refl.*, to steal away, be off (*Prév.*); to shun, avoid (*Rouss.*)

dérouler, *refl.*, to unfold, to spread

derviche, *m.*, dervish (a member of any of various Mohammedan orders.)

dès, from, since; — le port, in that very port

désabusé, undeceived

désarmer, to pacify; — sa vengeance, to give up its desire for revenge (*Gresset*)

descendre, to stop (*at an inn, etc.*)
désespérer, to despair, give way to despair

désespoir, *m.*, despair; être au —, to be in despair; — de la récolte, the hopeless outlook for the crops (*St.-Simon*)

déshonorer, to sully, dishonor

désintéressé, free from prejudice or care

désintéressement, *m.*, unselfishness

désobligeant, unkind; uncivil, harsh

désobliger, to disoblige; ne l'avait pas tant désobligé, had not proved so unkind to him (*Mariv.*)

désormais, henceforth, from now on

desséché, dried, withered

dessein, *m.*, plan, project, design, purpose (*Boss.*); resolution (*Prév.*); wish, desire; à —, on purpose, intentionally; dans ce —, with this in view, for this reason (*Sévig.*)

desservir, to remove the dishes from the table, clear the table

dessiner, to draw pictures; to outline (*Chateaub.*); to trace (*Beaum.*)

destin, *m.*, fate, destiny; lot; life, existence

destiner, to reserve, intend for (*Corn.*)

destructeur, destructive, blighting

détail, *m.*, detail; le —, minutiae, intricacies, all particulars (*Vauven.*)

déterminé, fixed; une quantité — e quelconque, any given quantity or number (*Cond.*); driven; plus — vers le cœur, driven with more force towards the heart (*Montesq.*)

déterminément, passionately, resolutely, at all cost (*La Bruy.*)

déterminer, to determine; **nous détermines**, wins us over (*La Bruy.*)

détour, *m.*, turn, turning; *pl.*, windings, maze (*Rac.*)

détourné, remote, distant, far away (*Pasc.*)

détourner, to turn aside, move to one side (*Dider.*); — **de**, to avoid, ward off (*Mass.*); to turn away; *refl.*, to go out of one's way (*Rouss.*); **se — sur**, to turn one's attention to (*La Bruy.*)

détromper, to undeceive, dispel an error

détruire, to destroy, do away with

deuil, *m.*, mourning; sad and melancholy aspect of nature, bereavement

devancer, to anticipate, forestall
devant, *m.*, front, front part (*Mol.*)

développer, to unfold, explain, bring forward

devenir, to become; to be; **que devient-il?** what becomes of him?

devers, *obsolete*, now **vers**, towards, in the direction of

deviner, to guess; *refl.*, to understand each other instinctively (*La Bruy.*)

devise, *f.*, motto

dévoiler, to bare, unveil

dévorer, to devour; *fig.*, to trouble, gnaw at one's heart, cause unspeakable anguish

dévot, pious, God-fearing, devout

dévouement, *m.*, sacrifice

dévouer, *refl.*, to sacrifice oneself
diable, *m.*, devil; **quel — de . . . ?**, what kind of . . . ?

Diane, *f.*, Diana; **l'air de —**,

now known as **la diane**, the reveille

diantre!, *euphemism* for **diable**, the deuce!

diaphragme, *m.*, diaphragm

Dieu, God, Lord; **Mon —**, oh Lord; **justes — x**, *transl. freely*, oh heavenly gods; *for the expression* **rimaient en dieu**, *see rimer*

différend, *m.*, difference, quarrel
différer, to postpone, delay, defer

difficile, fastidious, dainty, difficult to please

difforme, out of shape, deformed; ugly, hideous

diffus, verbose, diffuse, vague

digérer, to rest after a meal (*Dider.*)

digne, worthy, deserving; commendable, praiseworthy

diligence, *f.*, stage-coach

diminuer, to diminish, lessen, abate

dindon, *m.*, turkey

dire, to say; — **de la prose**, to speak in prose (*Mol.*); **vouloir —**, to mean; **c'est tout —**, any other comment would be superfluous (*Gresset*); **qui ne disait rien**, meaningless, expressionless, without personality (*St.-Simon*)

dire, *m.*, statement; **suivant le — d'un ancien**, in the words of an ancient writer, philosopher, etc.; **au — de chacun**, according to everybody, according to all those present (*La Font.*)

directeur, *m.*, also — **de conscience**, religious adviser (*Gresset*)

discernement, *m.*, separation, singling out (*Mass.*)

discerner, to distinguish (*La*

- Bruy.*); to find out, understand, single out (*La Bruy.*); **on en sera discerné**, shall be excepted *or* singled out (*La Bruy.*)
- discourir**, to discourse; to tell about something, expatiate;
- sans** —, without further discourse, without more ado
- discours**, *m.*, speech, harangue; conversation (*Sévig.*)
- disculpé**, exonerated
- dispenser**, to bestow, allot (*Rac.*); to excuse from (*Corn.*); **dispense ma valeur**, *etc.*, *transl. freely*, do not force my valor into an unequal struggle (*Corn.*)
- dispos**, alert, nimble, agile
- disposer**, to arrange, order
- disputeur**, fond of *or* given to arguing, disputes *or* discussions
- dissiper**, to waste, squander away; to dispel; *refl.*, to be wasted *or* squandered
- dissolu**, dissolute, profligate, godless
- distraindre**, to divert from, take off; to cause someone to abandon *or* forget an idea, a purpose *or* an object (*Mol., Arn.*)
- distrain**, absent-minded, careless, indifferent
- dit**, *past part. of dire*; appointed, arranged; *see* **heure**
- dit**, *m.*, statement; exposition of facts; — **s et contredits**, controversy (*Dider.*)
- divan**, *m.*, divan, a Turkish council; *ironically*, an assembly; **le vieux** —, the old nuns (*Gresset*)
- divertir**, to divert one's attention; to amuse, soothe
- divinité**, *f.*, god, goddess; *fig.*, the queen, the most charming *or* most beautiful woman present at a celebration (*Chateaub.*)
- diviser**, to divide, break up
- docte**, learned
- dogme**, *m.*, dogma, tenet, philosophical conception; — **d'Épique**, the teachings of the Greek philosopher Epicurus, (*popularly believed to have encouraged the quest after material pleasures and comforts*); **les amis des** — **s d'Épique**, Frédéric II and his friends
- dolente**, *f.*, a chronic grumbler (*female*) (*Gresset*)
- dominateur**, domineering
- dominer sur**, to prevail over
- dommage**, *m.*, damage, harm, injury; **c'est** —, it is a pity
- don**, *m.*, gift; *pl. and fig.*, blessings
- donc**, therefore; **fais** —, please do, I wish you would, go ahead
- donjon**, *m.*, keep, donjon, turret; tower (*Chateaub.*)
- donner**, to give; — **de**, to strike with; **le** — **en trois**, **en quatre**, to allow three guesses, four guesses (*Sévig.*)
- doré**, gilt, gilded, golden; gilt-edged (*Fén.*)
- dorénavant**, henceforth
- dorer**, to gild
- dortoir**, *m.*, dormitory
- dos**, *m.*, back; *fig.*, surface of the water (*Rac.*)
- douairière**, *f.*, old person (*Gresset*); **infante** —, a rather puzzling expression unless we understand: an old woman (*douairière*) with the mind *or* intelligence of a child (*infante*)
- douane**, *f.*, custom-house
- doucement**, gently; without undue harshness (*Fén.*)
- douceur**, *f.*, delight, happiness (*Rac.*); pleasure (*Mariv.*);

sweetness, gentleness (*Rouss., Gresset*); delight (*Racan*); *pl.*, sweets, titbits (*Prév., Gresset*); amenities, charms (*Volt., Lettre*); quelle —!, how perfectly lovely! (*Mol.*); avec —, without violence

douleur, *f.*, pain (*Montesq.*); sorrow, pangs, anxiety (*Rac.*); grief, woes, anguish (*Gilb.*); pains, sufferings (*Mol.*); grief (*Sévig.*)

douloureux, plaintive

doute, *m.*, doubt, uncertainty; délivre-moi d'un —, relieve my mind

douter, to doubt, be in a doubting mood (*Pasc.*); *refl.*, se — de, to surmise, suspect; je me doute que, I think that . . . , I like to believe that . . . (*Dider.*)

douteux, timid, anxious, worried (*now obsolete in this meaning*); doubtful, suspicious (*Mass.*)

doux, soft, sweet, melodious (*La Bruy.*); gentle, gentlemanly (*La Bruy.*); mild, pleasant, enviable (*Rac.*); harmless, gentle (*La Font., Les Animaux*); douce chaleur, gentle heat

dragon, *m.*, dragoon (*soldier*); dragon (*animal*)

dragonne, à la —, such language as a dragoon would use, fit for a dragoon or a rough soldier

dressé, straight, erect

dresser, to erect; faire — les cheveux à or sur la tête, to make one's hair stand on end; *refl.*, to rise; (vous voyez la calomnie) se —, *transl. freely*, raise its ugly head (*Beaum.*)

droguet, *m.*, drugget (*woolen or mixed stuff for clothing*)

droit, *m.*, right; —s originels,

birthrights; être en —, to have the right or privilege

droit, straight; erect; qui se tenait tout —, which stood straight up (*Chateaub.*)

drôle, *m.*, rascal, rogue

dryade, *f.*, dryad, wood nymph

ducat, *m.*, ducat (*a coin formerly used in several countries; the gold ducat was worth about \$2.30 and the silver ducat about \$1.20*)

dupe, *f.*, dupe; furieusement la — de, terribly deceived by or "taken in" by (*Le Sage*)

dur, hard, harsh, tough

durée, *f.*, duration, time

durer, to last, endure

dureté, *f.*, harshness; greed

E

eau, *f.*, water; brook (*Bérang.*); les —x que l'estomac jette par ses glandes, the gastric juices; les —x de la bouche, juices from the salivary glands (*Boss.*)

ébat, *m.*, gambol, frolic

ébaubi, *familiar*, amazed

éblouissant, dazzling

ébranlé, trembling, shaken; loosened

ébranler, to shake; to disturb, unsettle (*Rac.*)

écaille, *f.*, scale (*Rac.*); shell (*La Font.*)

écaillère, *f.*, oyster merchant (*woman*)

écarquiller, to open the eyes wide

écart, *m.*, step aside; mistake, error, false step (*Dider.*); mes heureux —s, *transl. freely*, my pleasing outbursts (*Dider.*); à l'—, aside, quietly, by themselves, far from the world. aloof

écarter, to open, spread apart (*Mol.* page 66); — **quelqu'un**, to push someone aside; *refl.*, to open, make a way, stand aside (*Arn.*); **s'il s'en écarte une**, if one gets lost (*Mol.*)

échapper, to escape; **tout est échappé**, all has fled, all has vanished or left us (*Boss.*); **elle échappe aux esprits**, it evades the mind, the mind cannot grasp it (*Fén.*); **laisser —**, to utter (*Chateaub.*)

écharpe, *f.*, band (*of crape*)

échauffer, to inspire, produce enthusiasm (*Volt.*) *refl.*, to become hot or heated; **sa tête s'échauffait**, he was becoming excited (*Sévig.*)

écho, *m.*, echo; **faire l'—**, to repeat

échoir, to fall (*among*)

échouer, to founder; to miscarry; to vanish (*Prév.*)

éclair, *m.*, lightning, flash

éclairé, lighted; **si peu —**, so dimly lighted (*Chateaub.*); *fig.*, enlightened, learned; wise, wide-awake

éclairer, to light; to enlighten; to enable one to understand

éclat, *m.*, broken piece, splinter, fragment; **voler en —s**, to fly into bits, break into pieces; **din**, crash; — **de tonnerre**, crash of thunder; brightness, brilliancy; **faire — de**, to bare, divulge, render public (*Mol.*)

éclatant, striking, extraordinary; dazzling, creating a great furore (*Sévig.*); bright, glowing, brilliant; **l'astre —**, *see* **astre**

éclater, to shine (*of colors*, *Flor.*); to shine, be displayed (*Fén.*); to flash (*Beaum.*); to burst; **il faut qu'enfin j'éclate**, I

cannot endure it any longer (*Mol.*)

économie, *f.*, disposition, arrangement (*Boss.*)

écorcher, to flay, skin; to cut beyond the skin, to cut off part of the skin

écouler, *refl.*, to pass, roll on; **quand mon printemps s'écoule à peine**, when the springtime of my life is scarcely over (*Millv.*)

écraser, to crush, mangle, grind down

écrémé, skimmed; **lait —**, skim milk

écrier, *refl.*, to exclaim

écrit, *m.*, writing, piece of writing; **un froid —**, uninspired work

Écriture, *f.*, l'— or l'— **sainte**, the Holy Writ

écu, *m.*, French coin of variable value; about one dollar

écueil, *m.*, rock (*at sea*); *fig.*, stumbling block, danger (*Fén.*)

écumant, foaming, foam covered; frothing; — **de colère**, beside himself with anger (*Gresset*)

écume, *f.*, froth, foam; *pl.*, foaming waters (*B. de St.-Pierre*)

effacé, blurred, grown faint, erased

effacer, to erase, rub out, strike out (*a passage in a book*); — **de sa mémoire**, to banish from one's memory; to cast aside, forget (*Racan*); *refl.*, to become dim, blurred, disappear by degrees

effectivement, indeed, as a matter of fact, actually

effervescence, *f.*, excitement

effet, *m.*, result, effect; **faire —**, to shine, astonish, strike the mind

efflanqué, lean, thin, worn out, gaunt
effleur, to skim, touch lightly, graze
efforcer, *refl.*, to strive, endeavor
effrayer, to frighten; *refl.*, to become frightened
effroi, *m.*, fear, fright
effronté, bold, outspoken (*And.*); impudent, brazen (*Gresset*)
effroyable, fearful, dreadful, awe-inspiring
égal, indifferent
égaler, to know as much as (*Gresset*)
égard, *m.*, regard; à l'— **de**, in comparison with, in reference to; *pl.*, kind attentions (*Gresset*)
égaré, lost, having strayed, having lost his way; remote (*Pasc.*); **les yeux —s**, with wild eyes (*St.-Simon*)
égarement, *m.*, error, mistake; **moment d'—**, momentary lapse, moment of aberration
égarer, *refl.*, to lose oneself, lose one's way; to wander, stray; **je m'égare**, **seigneur**, I do not know what I am saying, I lose control over myself, my lord (*Rac.*)
égayé, amused, merry
égayer, to enliven, bring cheer
égorgé, slaughtered, killed
égorger, to slaughter; **faire —**, to cause some person or animal to be slaughtered
élagué, pruned, looped off
élan, *m.*, moose
élan, *m.*, bound, dash, dart, leap
élancer, *refl.*, to swing into; to burst forth; to dash forward (*Beaum.*); to take one's flight (*Chén.*); to jump, throw oneself into . . . (*B. de St.-Pierre*)
élevé, lofty, high, of great height

élever, to rouse; to ennoble, uplift (*La Bruy.*); to raise (*Boss.*); to rear (*of children*); to raise (*of animals*); **faire —**, to build (*Volt.*) *refl.*, to rise, ascend
élite, *f.*, the best or greatest among . . ., the flower (*of an army, etc.*)
ellébore, *m.*, hellebore (*a plant which the Ancients believed to be a cure for insanity*)
éloge, *m.*, praise, encomium
éloigné, far; different; distant
éloignement, *m.*, distance, absence, separation (*La Bruy.*); great distance (*Prév.*); **causer de l'—**, to cause aversion, disinclination or dislike (*Boss.*)
éloigner, to remove; to keep at a distance, drive away (*Volt.*); **votre départ vous éloigne de nous**, your departure takes you from our midst, deprives us of your presence (*Rac.*); *refl.*, to go away, leave; to get away; to go further and further away from (*La Font.*); **éloigne-toi**, *poet.*, begone, avaunt! (*Chén.*)
élu, *m.*, chosen one, saved one (*in a religious sense, Mass.*)
élysée, *m.*, Elysium (*abode of the happy souls after death*)
émaillé, strewn with
embarras, *m.*, embarrassment (*La Bruy., Le Sage*); intricacy (*Rac.*); **pour en développer l'— incertain**, in order to unfold the Labyrinth's perplexing intricacies (*Rac.*)
embarrassé, surrounded, wrapt (*Boil.*); entangled; — **dans les rênes**, with the reins coiled around his body (*Rac.*)
embarrasser, to obstruct; **qu'embarassent des flocons de**

- laine**, dotted here and there with tufts of wool (*Chateaub.*); *refl.*, to trouble one's head about something (*Volt.*)
emboîté, fitted in, set (*Boss.*)
embouchure, *f.*, mouth (*of river*); opening (*Boss.*)
embrasé, on fire; burning, glowing
embrasement, *m.*, fire, conflagration
embrassement, *m.*, embrace
embrasser, to clasp; to kiss; to embrace; to take up, undertake (*Rac.*); to describe (*Pasc.*); — **un intérêt**, to take up a cause, further an interest (*Corn.*)
embryon, *m.*, embryo; *fig.*, first being
éméraude, *f.*, emerald
émerger, to emerge; **il émergeait de l'obscurité**, he came out of the darkness (*Chateaub.*)
émeut, *third person present indicative of émouvoir*
émigré, *m.*, emigrant; in French history, one of the Royalist fugitives from France at the time of the French Revolution (*Webster*)
emmaillotté, swaddled (*wrapped tightly with clothes or bands, old manner of clothing babies*)
emmanché, fastened (*as to a handle, manche, m.*)
émouvoir, to move, rouse; to rouse the interest of; *refl.*, to become excited, stirred, roused; **la terra s'en émeut**, the earth trembles, quakes (*Rac.*)
empaler, to impale, to drive a sharp stake (*through the body*)
emparer, *refl.*, to take possession of; to seize, take hold of; to monopolize (*Arn.*)
empêchement, *m.*, impediment, obstacle, hindrance
empêcher, to prevent, keep from
emphase, *f.*, emphasis; exaggerated pathos (*La Bruy.*)
emphatique, exaggerated, overdone
empire, *m.*, dominion, domination, sovereignty; rule, influence (*Cond.*); **le maritime** —, the sea; **avoir de l'— sur**, to wield an influence over (*Volt.*)
emplir, to fill
emploi, *m.*, task; employ, service; **les —s de Mars**, the army
employer, to use, make use of
empoisonneur, *m.*, poisoner; — **au diable**, the deuce with you, flatterer, liar (*Mol.*)
emporter, to carry off; to snatch; take up, demand, exact (*Fén.*); **l'— sur**, to surpass, outdo (*La Bruy.*); to take precedence, to be preferred (*Gresset*); **moi l'— !**, what! for me to win!, that I should win after all that! (*La Font.*); *refl.*, **s'— contre**, to inveigh against
empressement, *m.*, eagerness, attention; ardor
empresser, *refl.*, to crowd around, busy or bestir oneself (*Rouss.*); to hasten (*Prév.*)
emprunter, to borrow; *fig.*, to receive (*Boil.*)
emprunteur, —*euse*, borrower
ému, *past part. of émouvoir*; stirred, moved, touched, affected
énaser, *refl.*, to strike or flatten one's nose against an object (*rare and obsolete, Chateaub.*)
encâblure, *f.*, cable's length or about 200 meters
enceinte, *f.*, inclosure; **dans l'— de**, within . . . (*Pasc.*); **qui renfermée dans l'— de ses devoirs domestiques**, *transl.* *freely*, who devoted faithfully

- or solely to the performance of her domestic duties (*Mass.*)
- encens**, *m.*, incense; *fig.*, flattery, praise (*Gresset*)
- encenser**, to praise highly; to flatter by praising
- encensoir**, *m.*, censer
- enchaîné**, chained, tied together; *leurs courses* — *es*, *transl.* *freely*, their joint course, *i.e.*, a period of several years (*Racan*)
- enchaînement**, *m.*, concatenation, uninterrupted sequence
- enchanté**, given up to, devoted to (*Boss.*)
- enchérir**, to mount up in price, grow dearer
- enclaver**, *refl.*, to be securely held or fastened (*Boss.*)
- enclos**, *m.*, piece of ground, parcel of land; *le chétif* —, the poor little piece of ground, the small or diminutive property (*And.*)
- encolure**, *f.*, neck and shoulders of horses; width of neck
- en-deça**, on this side; — *ou au-delà*, just before or just beyond that point (*La Bruy.*); *borne* —, *see borne* (*Cond.*)
- endormi**, asleep
- endroit**, *m.*, place, location
- endurci**, hardened
- enfanter**, to give birth to; produce, bring forth (*Pasc.*)
- enfer**, *m.*, hell, Hades
- enfermé**, surrounded, wrapped, hidden
- enflammé**, flaming, dazzling; fiery
- enfleur**, to swell, inflate, enlarge
- enfoucement**, *m.*, nook; receding part (of a line of rocks, *B. de St.-Pierre*)
- enfoncer**, to break through, burst open; *refl.*, to go or disappear into a hole; to sink (*Chateaub.*); to go deeper, advance (*Cond.*)
- enfreindre**, to transgress; to break or violate a rule
- enfuir**, *refl.*, to flee, run away
- enfumé**, full of smoke (*La Font.*; some of the poorest huts had neither windows nor chimney)
- engager**, to pledge (*Rac.*); — *à*, to urge, advise (*And.*); *refl.*, to begin, start (*Arn.*)
- engendré**, begotten; — *dans* . . ., arising from . . . (*Mol.*)
- engouffrer**, *refl.*, to throw oneself with irresistible force (*B. de St.-Pierre*)
- engraver**, *refl.*, to run into a sand bank
- enivrement**, *m.*, intoxication, rapture, excitement
- enivrer**, to intoxicate
- enjeu**, *m.*, stake
- ennui**, *m.*, tedium, boredom, tediousness; anxiety, anguish (*Chén.*); melancholy (*Racan*, *see soupirer*)
- ennuyer**, to bore
- ennuyeux**, tedious
- énoncer**, *refl.*, to state, word; *s'— clairement*, can be expressed in clear and precise words (*Boil.*)
- enrager**, to be highly indignant, very angry
- enrichir**, *refl.*, to become rich, make one's fortune
- enrouer**, *refl.*, to become hoarse
- enseigne**, *f.*, sign-board
- enseignement**, *m.*, teaching; lesson (*La Font.*)
- ensemble**, together; *tout* —, both to . . . and to . . . (*Boss.*)
- ensevelir**, to bury
- entamé**, begun, cut into (*Rouss.*)
- entamer**, to begin, undertake (*La Bruy.*); — *la conversation*, — *la parole*, to start the

conversation (*Le Sage*); — **la matière**, to start the subject (*Mariv.*)

entassé, lying over each other, heaped on top of each other (*Volt.*)

entasser, to heap up, accumulate

entendement, *m.*, understanding

entendre, to hear; to understand

(*Rac., Boss., Flor., Mol.*); to

listen to (*And.*); **j'entends**, I

mean . . . (*La Font., Pasc.*);

faire —, to express, say (*La*

Rochef.); **cela s'entend**, of

course, naturally (*Mol.*)

enter, to graft

enterrer, to bury

entêté, obstinate, stubborn; —

de ses ouvrages, passionately

in love with his own works, a

great admirer of his own works

(*Le Sage*); **être** — **de**, to take a

strong fancy to; to be stub-

born or obstinate about some-

thing (*And.*)

entêtement, *m.*, obstinacy, stub-

bornness

entonner, to strike up a tune;

begin to recite

entrailles, *f. pl.*, stomach; *poet.*,

bosom (*Corn.*)

entraîner, to carry away; to

rush; to lead or drive onward

(*Boss.*); to lead to, entail

(*Montesq.*)

entrée, *f.*, dish served at the

beginning of a meal, entree

entrelacer, to entwine; *fig.*, to

adorn with

entremets, *m.*, side dish, dainty

(*salads, omelets, fried dainties*)

entreprise, *f.*, plan, project

(*Rouss.*); undertaking, task

(*La Bruy.*)

entresol, *m.*, apartments situ-

ated between the ground floor

and the first story

entretenir, *refl.*, **s'— de**, to

speak about; to comment upon

entretien, *m.*, conversation; meet-

ing (*Mol.*); **son unique** —, as

his sole partner (*Gresset*)

entrevue, *f.*, meeting; interview

entr'ouvrir, to half-open; to

part, divide (*the waters, Rac.*);

to open (*Volt.*); to break open

(*B. de St.-Pierre*)

envahir, to invade, overrun

enveloppé, included (*Montesq.*)

envers, wrong side; **à l'—**, upside

down; all agog, astir, excited

(*Gresset*)

envi, **à l'—**, outvying each other

envie, *f.*, envy; desire; appetite

(*La Font.*); **généreuse** —, noble

desire or attempt (*Corn.*);

j'ai toutes les —s du monde,

I am just dying to . . .

(*Mol.*); **porter** —, to envy;

avoir —, to wish, desire; **il**

prend —, one feels like (*Volt.*);

j'en mourais d'—, I was just

dying for it (*Mariv.*)

environner, to surround

envoler, *refl.*, to take flight, fly

away

épais, dense, thick

épaissi, thick, heavy; ever thicker

(*Chêned.*)

épanoui, spread out, fully opened

épargne, *f.*, saving, lessening

(*Buff.*); *pl.*, savings; **le fruit**

de mes —s, the result of my

saving (*Prév.*)

épargner, to save (*La Bruy.*); to

spare (*one's feelings, Fén.*);

to save or spare (*trouble, etc.*)

épars, scattered; **les cheveux** —,

dishevelled

épaule, *f.*, shoulder

épée, *f.*, sword; — **de chevet**,

sword placed at the head of the

bed (**chevet**, *m.*) in readiness

in case of a night attack; *fig.*,

- an object which we keep near at hand or use constantly; one's strong point or chief argument (*Mol.*)
- éperdu**, desperate, distracted by fear
- éphémère**, ephemeral, short-lived, lasting but one day
- épi**, *m.*, ear (*of corn*)
- épicière**, *f.*, grocer (*woman*)
- Épicure**, Epicurus (*Greek philosopher erroneously believed to have taught the doctrine of refined voluptuousness*); **les amis d'—**, pleasure seekers, materialists such as Frederic II and his friends
- Épidaure**, Epidaurus, ancient Greek town (*it was the seat of a temple dedicated to Æsculapius, God of medicine, where the latter spoke through his oracles*)
- épier**, to watch, keep watch, lay in wait for
- épine**, *f.*, thorn
- épineux**, thorny, difficult, dangerous
- épingle**, *f.*, pin; **piqûre d'—**, pin-prick
- épiscopal**, episcopal, pertaining to a bishop, *see palais*
- éplucher**, to pick clean (*greens, etc.*)
- épouse**, *f.*, wife, spouse
- épouser**, to marry
- épouvantable**, terrific, frightful
- épouvanté**, in terror, awed, horror-struck
- épouvanter**, to terrify, appal
- époux**, *m.*, husband
- épris**, eager for (*And.*); in love (*Mol.*); enamored with
- éprouver**, to feel, have the experience; to endure (*Rouss.*); to test (*Boss.*); to test, put to the test (*Corn.*); to meet with, suffer, experience (*Arn.*); l'
- éprouvait chaque jour**, learned it by a daily experience (*Gresset*); — **ton courage**, risk your valor (*Corn.*); **faire —**, to cause one to experience (*de Staël*); to feel, be aware of, experience (*Cond., Rouss.*)
- épuisé**, exhausted, giving way, unable to bear the strain
- épuré**, refined, rendered pure
- épurer**, to purify, refine, better
- équipement**, *m.*, baggage, luggage, belongings (*Prév.*); coach and horses (*Mariv.*); crew (*B. de St.-Pierre*)
- équitable**, just, fair, impartial
- équivoque**, *f.*, ambiguity, ambiguous statement (*Volt.*)
- ermite**, *m.*, hermit
- errant**, wandering; roving; ready to leave (*Gresset*)
- errer**, to stray, wander, rove
- erreur**, *f.*, error, mistake; **tirer d'—**, to undeceive
- escadron**, *m.*, squadron
- escarpé**, steep
- escarpement**, *m.*, steep slope, steep ridge
- espagnol**, Spanish
- espèce**, *f.*, species (*Buff.*); kind, ilk; species, mankind (*Boss.*); **sotte —**, foolish tribe
- espérance**, *f.*, hope
- espérer**, to wait; to hope
- espoir**, *m.*, hope
- esprit**, *m.*, intelligence (*La Font., La Bruy., Pasc.*); spirit (*as opposed to matter*); mind; tout —, wholly spiritual (*Rac.*); wit; wits, intelligence, quick wits, quickness of comprehension (*Prév.*); a brilliant mind (*as opposed to great judgment, La Rochef.*); witty and many-sided mind (*de Staël*); — **de la conversation**, the art of conversation (*La*

Bruy., de Staël); — **de société**, disposition or turn of mind required by society (*de Staël*); **toujours de l'—**, still or always witty (*Sévig.*); **personne d'—**, person of understanding or intelligence (*La Bruy.*); **le genre d'—**, mentality (*de Staël*); **l'— de propriété**, the tendency or feeling for ownership, the consciousness of ownership (*Montesq.*); **il savait distinguer l'— du génie**, he knew how to distinguish between mere ability and genius (*Volt.*); **le bel —**, study and practice of belles-lettres or literature (*Boil., Mol.,* page 51.); **un bel —**, a wit, a person of brilliant but shallow mind (*Flor., Mol.*); *when intended as a compliment, translate by person of culture* (*Mol.,* page 73.); **pl.**, ghosts; **l'apparition des —s**, ghosts, apparitions (*La Rochef.*); **feelings** (*Rac.*); **les —s animaux or les —s**, animal spirits (*imaginary fluids which were thought to flow from the heart and the brain to all parts of the body through the nerves, Boss.*); **mettre les — en mouvement**, to arouse one, spur one into action (*Montesq.*) **essai, m.**, trial, attempt; **coup d'—**, *see coup* **essaim, m.**, swarm **essieu, m.**, axle **essor, m.**, flight, soaring, swing; **donner l'—**, to give or allow full play or full scope to (*Rouss.*); **l'— d'un mauvais livre, fig.**, the publication of a worthless book (*Mol.*) **essuyer**, to wipe off; *fig.*, to endure, suffer; to be made to feel, receive

estampe, f., print, engraving **estimation, f.**, estimate, appraisal; **l'— de l'effet, transl. freely**, the careful estimate of the effort needed to attain a certain end (*Rouss.*) **estime, f.**, esteem, regard **estimé**, thought of, judged **estimer**, to judge, rate, think (*La Bruy.*); to appraise, estimate (*Pasc.*); to gauge, estimate, reckon (*Rouss.*); **les endroits qu'il estimait davantage**, the passages which he thought most highly of (*Le Sage*); *refl.*, to think oneself . . . **estropié**, maimed, half-killed or crippled with blows (*Sévig.*); *fig.*, mangled, mispronounced (*Mol.*) **établi**, settled (*Sévig.*) **établir**, to found, establish, set up; to introduce (*Fén.*); to rule (*Montesq.*); *refl.*, to settle **établissement, m.**, establishment; anything requiring care, work, industry or patience to establish; *fig.*, success of an undertaking; trading post (*Prév.*); establishment of public utility (*manufactures, schools, academies, hospitals, Volt., Siècle*) **étage, m.**, level (*St.-Simon*) **étaler**, to spread before the eyes, unfold; to scatter **étang, m.**, pond **état, m.**, state, condition; State; **être en — de**, to be able to, in a condition to (*Rouss.*); ready (*Prév.*) **êteindre**, to put out, extinguish (*La Rochef.*); to quench (*Fén.*); to kill, wear out, put an end to (*La Bruy.*) **étendre**, to stretch; amplify, enlarge (*Mol.,* page 68); to spread (*Prév., Volt., Guerre*);

to push or further ruthlessly (*And.*); to stretch, loosen (*Mol.*, page 44); *refl.*, to stretch oneself out, lay down; to embrace (*Cond.*); to extend (*Cond.*)

étendu, spread; aussi —e, as widely spread (*Volt.*); vast, elaborate (*Montesq.*); vast (*Vauven.*)

étendue, *f.*, vastness; length, size (*Cond.*); extent (*Buff.*); surface (*Montesq.*)

éterniser, to cause to live or last forever; *poet.*, to immortalize

étincelle, *f.*, spark

étinceller, to sparkle

étoile, *f.*, star; — **polaire**, North Star, pole star; **en** —s, in the shape of stars (*B. de St.-Pierre*)

étonnant, astonishing, surprising, astounding; amazing (*Boss.*)

étonnement, *m.*, astonishment, surprise

étonner, *refl.*, to be amazed, to wonder (*Pasc.*)

étouffer, to stifle, smother, suppress

étourdir, to deafen (*Flor.*); to confuse the mind; **m'étourdit si fort**, confused me to such an extent (*Mariv.*)

étourdissant, dazzling, stunning

étranger, *adj.*, foreign, remote, contrary to (*de Staël*); *m.*, visitor, stranger

étrangler, to strangle; **ils étranglèrent le coq, etc.**, they killed the rooster (*Fén.*)

être, *m.*, being; personality

être, to be; **il en est de . . . comme de . . .**, it is the same with . . . as with . . . ; **pendant que j'y suis**, while I am at it (*Fén.*); **ils n'y sont plus**, they are baffled, at sea (*Rouss.*);

vous n'y êtes pas, you have guessed wrong, you are far from the truth (*Sévig.*); **pour ce qui est de revenir**, as for coming back (*Fén.*); **il était de ces voyages**, he accompanied (*the King*) on his trips (*Volt.*); **nous en étions à . . .**, we were occupied or busy with . . . (*Mariv.*)

étroit, tight (*Boss.*); insufficient, limited (*Boil.*); narrow, stunted

Évangile, *m.*, Gospel

évanouir, *refl.*, to swoon; *fig.*, to disappear, vanish

évaporer, *refl.*, *fig.*, to disappear, flee (*Désaug.*)

éveiller, *refl.*, to wake up; to rouse

événement, *m.*, event, happening

évêque, *m.*, bishop

évertuer, *refl.*, to strive, exert oneself, try hard, do one's best

éviter, to avoid

exagérer, to emphasize (*Boss.*)

examen, *m.*, examination, survey (*Rouss.*)

exaucer, to grant or hear a prayer

excédé, wearied, tired, annoyed

excéder, to exceed; *refl.*, to wear oneself out, go beyond one's strength (*Buff.*)

exciter, to spur on; to encourage

exécuté, performed (*Volt.*)

exécuter, to fulfill, carry out

exemplaire, *m.*, copy

exempt, free

exercice, *m.*, exercise; *pl.*, religious duties (*Boss.*); **faire l'—**, to drill

exhaler, to emit a fragrance (*B. de St.-Pierre*); *refl.*, to disappear, be wasted; **la partie aqueuse s'exhale peu par la transpiration**, *transl. freely*, only a small portion of liquid

leaves the body through perspiration (*Montesq.*)
exhorter, to call upon one to do a thing, urge strongly
exiger, to demand, require
exil, *m.*, exile; **riant** — *des bois*, *transl. freely*, charming solitude of the forest (*Gilb.*)
expié, to atone for, expiate
expliquer, *refl.*, to develop, unfold (*Boss.*; *this is the original meaning, now obsolete; from the Latin ex-plicare*, to un-fold)
exploit, *m.*, prowess, feat, great deed
exprès, purposely; **tout** —, on purpose, expressly
extrémité, *f.*, hopeless state of health, last moment of life; grave danger (*Sévig.*); **les —s des choses humaines**, the two extremes of human affairs (*Boss.*)

F

fabrique, *f.*, make, build (*Boss.*)
fabriquer, to erect; to make, build
face, *f.*, face; **en** —, face to face, too pointedly (*Fén.*)
fâché, angry, sorry
fâcher, to displease, rouse (*Fén.*); *refl.*, to take to heart (*Sévig.*)
fâcheux, importune, in the way; *m.*, intruder, bore
façon, *f.*, fashion, manner, way; *pl.*, ways, customs (*Gresset*); **sans** —, frankly, without much ceremony; **aller de** —, to happen or go in such a way (*La Font.*); **de sa** —, of his own make (*Mol.*); **de la belle** —, in fine fashion (*Mol.*); **ces petites** —s, these little doings, tricks or artful ways (*Mariv.*)
fade, empty, shallow; insipid; dull, uninteresting (*Sévig.*)

fagot, *m.*, faggot, bundle of wood
faible, *adj.*, weak, small; vain, useless (*Rac.*)
faible, *m.*, weakness, foible
faiblesse, *f.*, weakness; weak point, foible
faire, to do, make, *etc.*; **c'en est fait**, it is all over (*Chéned.*); the die is cast; **laisser** — *Dieu*, allow God to act or to extend his grace to you (*Boss.*); **il n'y fera pas bon demain**, it won't be pleasant here tomorrow (*Fén.*); **ce qui faisait que . . .**, which meant that . . . (*Mariv.*); **se** — *à*, to become thoroughly accustomed or inured to (*Buff.*); **c'est fort bien** —, very well, so much the better (*Mol.*); **ce qui fait que**, which causes . . ., which is the reason why . . . (*Mol.*); — **si bien que . . .**, to succeed (*despite all obstacles, La Font.*); **faites que . . .**, act in such a way that . . . (*Rouss.*)
faisceau, *m.*, circular pile of arms
fait, *m.*, fact, deed; **en** — *de*, in point of; when speaking of; **dire son** — *à quelqu'un*, to speak to someone in a brutally frank manner, to give someone a piece of his mind, to put one "back where he belongs" (*Bérang.*); **prendre sur le** —, to catch one in the very act, find someone out
faîte, *m.*, top, summit, pinnacle
faix, *m.*, burden, load, weight
falloir, must, to be necessary; **comme il faut**, in the proper way (*Mol., B. G.*); **où il faut**, when we must or should (*Pasc.*)
familiariser, *refl.*, to become familiar with (*Rouss.*)
famine, *f.*, starvation; **crier** —,

- to complain of starvation or need
- faner**, *refl.*, to fade, wither
- fange**, *f.*, mud, mire
- faquin**, *m.*, vulgar and ridiculous person; **d'un ton de —**, in a tone at once ridiculous and vulgar (*Gresset*)
- farcir**, to stuff, fill
- fardeau**, *m.*, burden, load
- farine**, *f.*, flour
- farouche**, untamed; wild, fierce-looking (*La Bruy.*); holding aloof, proud and shy, haughty and shy (*Rac.*)
- fastidieux**, boring
- faucille**, *f.*, sickle
- faune**, *m.*, faun (a deity represented as having human shape, with pointed ears, small horns, and sometimes a goat's tail, or as half goat and half man [Webster])
- faute**, *f.*, mistake; fault; error of conduct; error in games (*La Bruy.*); **être en —**, to find oneself in the wrong, at fault; — **de**, through lack of, for want of
- fauteuil**, *m.*, arm-chair; seat
- faux**, *m.*, falsehood; *adj.*, false, erroneous, untrue, incorrect; — **brillants**, shallow thoughts clothed in brilliant language; shallow beauties
- faux**, *f.*, scythe
- faveur**, *f.*, favor; token or proof of love (*La Bruy.*)
- féal**, *arch.*, trusty, faithful
- fécond**, fertile; rich in, fruitful (*Corn.*); abundant, inexhaustible; **le rend —**, enables him to reproduce himself or to endow others with life (*Boss.*); **source —e**, rich or fruitful mine (*Vauven.*)
- fécondité**, *f.*, wealth, fruitfulness
- feindre**, to sham, feign, pretend; ils ont l'art de —, they know how to disguise their feelings (*Mol.*)
- feint**, pretended, sham, feigned, supposed, unreal
- feinte**, *f.*, pretence, sham; **sans —**, frankly, without dissembling
- félicité**, *f.*, happiness
- fendre**, to split
- fendu**, split; broken to pieces
- fente**, *f.*, crack
- fer**, *m.*, iron; *fig.*, sword (*Corn.*); *pl.*, shackles, irons, bonds; — **à cheval**, horseshoe
- ferme**, firm; stern (*Cond.*); **parler —**, to speak with assurance
- festin**, *m.*, banquet; *pl.*, festivities
- fête**, *f.*, festival; Saint's day; **jour de —**, holiday
- feu**, *m.*, fire, heat, ardor; *pl.*, passionate and ardent desires (*Rac.*); — **volant**, will-o'-the-wisp; — **d'artifice**, fireworks
- feuillage**, *m.*, foliage, leafage, leaves
- feuille**, *f.*, leaf
- feuillelet**, *m.*, page, leaf (of book)
- feuilleter**, to turn over the leaves of a book, peruse
- fiacre**, *m.*, coach, hackney coach (The first systematic hiring of coaches took place in a large house opposite which was hanging the image of Saint Fiacre.)
- fidèle**, *m.*, faithful; earnest Christian (*Mass.*); *adj.*, faithful
- fidélité**, *f.*, faithfulness, loyalty, allegiance
- fier**, proud
- fier**, to trust; *refl.*, to trust to, confide in; to take something for granted; **ne vous y fiez pas!**, beware!, watch out!
- fièvre**, *f.*, fever; **donner la —**, to make one feverish

figure, *f.*, face, countenance; image (*Rouss.*); geometrical figure (*Rouss.*); **faire** —, to have a certain importance (*Mol.*); *pl.*, figures or forms of a syllogism (*Mol.*)

figuré, designed, shaped, built

figurer, to represent (*Vauven.*); *refl.*, to imagine, to picture to oneself

fil, *m.*, thread; clue

filer, to spin; to progress, advance in a stealthy way (*Beaum.*)

filet, *m.*, streamlet; **un — de voix**, a thin, weak voice

file, *f.*, daughter; young woman; nun (*being the spiritual daughters of the Mother Superior*, *Gresset*); — **perdue**, loose woman

fin, *f.*, end; **sur les —s**, towards the end of his life (*St.-Simon*)

finesse, *f.*, shrewdness (*La Bruy.*); shrewd disposition; witticism, subtle saying (*Gresset*); smallness, exquisiteness (*Boss.*); **les —s du français**, the niceties of the French language (*Gresset*); **les dernières —s**, the exquisite subtleties (*Fén.*)

firmament, *m.*, heaven, sky; *poet.*, the heavens above

fixement, fixedly; unflinchingly
fixer, to hold; to establish, mark (*Vauven.*); **nous fixe**, secures our love (*La Bruy.*); **pour les — eux-mêmes**, to steady their customs, thoughts or ways (*Montesq.*)

flambeau, *m.*, a light, candlestick (*Chateaub.*); torch (*Mol.*); — **du jour**, the sun (*Racan*; see *ignorer*)

flanc, *m.*, side; flank; loin of animals; *fig.*, heart, veins (*Rac.* page 104); bosom (*La Font.*)

fléau, *m.*, scourge

fléchir, to bow, incline, submit; to give way, yield, obey

flétri, pining, withered, blighted

flétrir, to dishonor, sully, stain; *poet.*, to wither (*Millen.*)

flétrissant, dishonoring; which brands or stigmatizes

fleuri, flowery, florid; overladen with ornaments

fleurir, to bloom

flocon, *m.*, flake, tuft

florissant, thriving

flots, *m. pl.*, waves, waters, billows; *fig.*, sea, ocean, deep;

des — de, an excess of, overabundance of (*Gresset*)

flotter, to float; **laisser —**, to loosen, relax

foi, *f.*, religious faith (*Pasc.*, *Boss.*); allegiance, fealty, loyalty (*Chateaub.*); — **d'animal**, upon the word or the faith of an animal (*La Font.*); **il est de —**, it is a matter of dogma, our Church says . . . (*Mass.*); **par ma —**, upon my faith; **par ma — jurée**, more emphatic than **par ma —**, verily, upon my sworn faith (*Sévig.*)

foie, *m.*, liver

fois, *f.*, time; **aucunes —**, *arch.*, sometimes (*Racan*); **à cette —**, for this time, for once; **à deux — ne se font pas connaître**, *transl. freely*, need not try twice to make themselves known, to prove their valor (*Corn.*)

fol, *folle*, see **fou**

fond, *m.*, bottom, depth of heart or soul; back of stage (*Rac.*, page 100); bottom of vessel (*Gresset*); core, essence (*Vauven.*) **au — de l'Afrique**, in the interior of Africa (*Volt.*); **à en**

- pénétrer le —**, to understand all of it (*Boss.*); end, last word, core (*Boss.*); **au —**, in the end, after all; **à —**, thoroughly; farthest point, remotest part (*B. de St.-Pierre*)
- fondation, f.**, foundation (*building and maintenance of hospitals, Academies, etc.; bestowing of awards, prizes, pensions to scientists, poets, artists, etc.*)
- fondement, m.**, foundation; **sans —**, without cause or reason (*Fén.*); **avec —**, rightly, properly, with justice, with good reason (*La Bruy.*); **—s mal assurés**, insecure or unsteady foundations
- fondre**, to melt; to cast in a mould (*Volt.*)
- fonds, m.**, capital; fund of intellectual and moral qualities, refinement, culture (*La Bruy.*); amount, wealth (*Fén.*); the inner self (*Vauven.*); **— de santé admirable**, wonderful health; **faire — sur**, to rely, depend or count on (*Prév.*)
- force, f.**, force, strength; **— mouvante**, *see* **mouvante**; **—**, many a, a great quantity of; **c'est à — d'avoir de l'honneur à sa manière**, that is a result or consequence of his own peculiar conception of what constitutes honor (*Sévig.*)
- forcer**, to lead to, demand, compel
- forfait, m.**, crime, offense, outrage
- fort**, loud; very much, extremely, highly
- fortifier**, to strengthen
- fortuit**, fortuitous, casual
- fortune, f.**, life, fate (*La Bruy., Chateaub.*); **bonne —**, prosperity, good luck; **mauvaise —**, adversity
- fortuné**, endowed with riches, favored by fate (*Corn.*)
- fosse, f.**, hole in the ground; grave
- fou**, crazy, insane; *poet.*, mad, irrepressible, uncontrollable (*Rac.*); extravagant (*Rouss.*); **folle rêverie**, *see* **tirer**
- foudre, f.**, thunderbolt, lightning; **un — de guerre**, a thunderbolt of war, a military genius, a much-feared warrior (*La Font.*)
- fouet, m.**, whip
- fougue, f.**, fire, spirit (*in horses*); *fig.*, pace, flight (*Rac.*)
- fougueux**, fiery, ardent, spirited
- fouiller**, to dig
- foule, f.**, crowd, throng
- foulées, f. pl.**, tracks left on the grass by animals (*Racan*)
- fourmi, f.**, ant
- fournir**, to supply (*new subjects for wonder or admiration, Pasc.*)
- fourré**, in furs, provided with furs; **bonnet —**, fur cap; **bien —**, in heavy fur
- foyer, m.**, fireplace, hearth; home (*Gresset, Racan*); *fig.*, focus, center (*Rouss.*); **le — de l'âme**, *metaphore*, the best of one's personality, our innermost feelings (*de Staël*)
- fracas, m.**, crash; crumbling, crashing down (*Boss.*); confusion, din, uproar (*Gresset*); **avec un grand —**, with a great to-do, with a great deal of fuss (*Mol.*)
- fracassé**, shattered, broken or torn to pieces
- fragilité, f.**, frailty, unstableness; **elle en a la —**, is as easily shattered, (*Corn.*)
- fraîcheur, f.**, coolness
- frairie, f.**, feast; **étant de —**, at a merry gathering, at a feast or merry making (*La Font.*)
- frais, m.**, coolness; **qui prenait**

- le —, who was enjoying the cool air
- frais, *m. pl.*, expenses; se mettre en —, to incur great expenses, to go to great expense
- franc, open, frank, sincere (*Gresset*, *Mol.*); true, real (*Arn.*)
- franchise, *f.*, frankness, truthfulness
- frapper, to strike; to knock; to reach (*the ears*, *Gresset*); être frappé, to be stricken or taken ill (*La Font.*)
- frayeur, *f.*, fright, terror, dread
- fredonner, to hum; to sing-song
- frégate, *f.*, frigate bird, man-of-war bird
- frein, *m.*, curb, bit; check; nul — à la license, unbridled or wanton license (*Boss.*)
- frelon, *m.*, hornet
- frémir, to shudder, tremble
- frémissement, *m.*, trembling; shiver
- frère, *m.*, brother; friar
- friand, fond of dainty morsels, delicate (*Gresset*); dainty, pleasing to the taste, appetizing (*La Font.*)
- friandise, *f.*, sweets, dainties, titbits
- frimas, *m.*, white frost, hoar-frost, rime
- fringant, prancing, dapper, smart
- fripon, *m.*, rogue, rascal
- frisé, with hair curled
- froidure, *f.*, *poet.* for froid, *m.*, cold
- frôler, to graze, brush, touch slightly
- froment, *m.*, wheat
- Fronde, *f.*, civil war fought during the minority of Louis XIV
- frondeur, *m.*, fault-finder
- front, *m.*, forehead, brow
- frontispice, *m.*, frontispiece; front of a building
- frotter, to rub
- fruit, *m.*, fruit; sans —, in vain, hopelessly, uselessly (*Boil.*)
- fruitière, *f.*, fruiterer, greengrocer (*female*)
- fuir, to flee, avoid
- fuite, *f.*, flight, escape
- fulminer, to storm, rage, be in a fury or rage
- fumant, reeking
- fumée, *f.*, smoke
- fumer, to smoke; to reek (*of blood*, *Corn.*)
- funeste, deadly, fatal (*Rac.*); ominous, foreboding death (*Millév.*)
- fureur, *f.*, madness, distraction (*Prév.*); rage, anger, fury; maddened passion (*Rac.*)
- furieusement, outrageously; very much, utterly
- fusil, *m.*, gun, musket, rifle

G

- gagé, hired, paid
- gage, *m.*, token, pledge, sign; *pl.*, wages, pay
- gager, to bet, wager
- gageure, *f.*, bet, wager
- gagné, earned, won; convinced (*Mol.*)
- gagner, to reach; to win, make
- gain, *m.*, profit, winning; advantage; je vous donne — de cause, *lit.*, the advantage in this suit is yours; *fig.*, I decide in your favor
- gaine, *f.*, sheath
- galant, *m.*, person not to be trusted, trickster, rogue (*La Font.*)
- galet, *m.*, shingle (*large pebble or stone polished by friction and found near the seashore*)

galeux, person ill with the itch;
scabby fellow

gambade, *f.*, bound, leap; faire
des —s, to cut capers

garant, *m.*, sponsor, voucher,
surety; rendre quelqu'un —
de, to have someone vouch for
... , make him responsible
for ... (La Rochef.)

garantir, to protect, preserve,
shield

garde, *f.*, guard (of kings, etc.,
Bérang.); care; prendre —, to
be careful, take care; prendre
— à, to notice, observe (Le
Sage); nul ne prend — à
moi, no one takes notice of
me, no one pays any attention
to me (Flor.)

garde-malade, *m. or f.*, sick-nurse

garder, to keep; to watch over
(B. de St.-Pierre); gardez que
... ne ... , beware lest ...

(Boil.); refl., to take care not
to ... (La Font.); to do one's
utmost lest ... ; se — bien

de, to beware of, to be careful
not to ... ; qu'elle s'en garde

bien, let her do nothing of the
kind (Mol.); je me garderais

bien de, I would take good
care not to ... (Mol.)

are!, look out!, get out of the
way!

argote, *f.*, low inn

arnison, *f.*, garrison; en —,
right in our house (Gresset)

ars, *m.*, lad, young man (The
words gars and garçon have

the same root in common, but
gars, pronounced gâ, is now

used in familiar style only: un
beau —, a fine fellow.)

ascon, *m.*, native of the former
province of Gascogne, Gascony

ater, to spoil; to prove the
undoing of

gaudé, *m.*, a prayer beginning
with this word (from the
Latin gaudete, rejoice)

gaze, *f.*, gauze, muslin

gelée, *f.*, frost

gémir, to groan; to utter groans
(La Font.); to cry, sob (Gilb.);
to pine (Gresset); — de, to
bemoan, bemoan, grieve over
(Rouss.)

gémissement, *m.*, moan, lamen-
tation

gendre, *m.*, son-in-law

gêner, to hinder

générosité, *f.*, kindheartedness

génie, *m.*, genius, great person-
ality (La Bruy., Boil.); grossier

—, coarse, untutored, unedu-
cated mind, plebeian mind;

étroit —, small capacity, lack
of aptitude, mind lacking in
inspiration (Boil.)

genou, *m.*, knee; à —x, on bent
knees, kneeling, on his knees

genre, *m.*, kind, sort; — d'esprit,
type of mind; il n'y a — de,

there is no manner or kind
of (Boss.); — humain, man-
kind

gens, *m. pl.*, people; servants,
household (Mol., Sévig.); je

vous ferai connaître les —, I
shall show you the difference

between people, I shall let you
know the proper way to treat

Mr. Dimanche (Mol.); les
honnêtes —, *pl. of* honnête

homme, see honnête

gentil, *adj.*, noble (arch., Cha-
teauub.; compare gentilhomme,

nobleman)

gentil, *m.*, pagan

gentilhomme, *m.*, nobleman; of-
ficer

gentillesse, *f.*, sally, saying
gentiment, prettily, nicely,
gracefully

geolière, *f.*, jail-keeper, warden
(*woman*)

gerbe, *f.*, sheaf

germain, first (*in family relationship*)

germer, to sprout; *fig.*, to stir
(*Beaum.*)

geste, *m.*, gesture, motions (*of hands, as with speakers*)

gibier, *m.*, game (*animals*); —
de Grève, jail bird, person fit
for the gallows (*The Grève, the original meaning of which was "sandy shore," was a spot situated on the banks of the Seine where capital executions took place.*)

gigot, *m.*, leg of mutton

girofle, *f.*, clove

giroflée, *f.*, gilly-flower, common
stock; the clove pink

gîte, *m.*, home, shelter

glacé, frozen, icy cold

glacer, to freeze, chill; — d'effroi,
to render speechless through
fear

glaçon, *m.*, icicle

glaiive, *m.*, sword

gland, *m.*, acorn

glisser, to glide, slide; to slip,
let drop (*Beaum.*)

gloire, *f.*, glory; fame, reputation,
good name (*Rac.*); une
— cruelle, a cruel, barbarous
delight (*Rac.*); tient la gageure
à peu de —, scorns the prize,
has little regard for the stake
(*La Font.*)

glorifier, *refl.*, to glory in (*Boss.*)

glose, *f.*, tale (*Gresset*)

glouton, *m.*, greedy person or
animal, a glutton; *adj.*, greedy
gloutonnement, greedily, voraciously

gorge, *f.*, throat; bosom (*Rouss.*)

gosier, *m.*, throat

gouffre, *m.*, abyss, chasm, gulf

goujon, *m.*, gudgeon (*a small European freshwater fish, easily caught and often used for bait*)

gourde, *f.*, gourd (*squash, pumpkin, etc.*)

gousse, *f.*, pod

goût, *m.*, taste; point of view
(*La Bruy.*); love, fondness for
(*La Bruy., de Staël*); le —,
good taste (*Volt., Mondain*)

goûter, to taste; — quelqu'un, to
appreciate or think well of
someone (*La Bruy.*); — quel-
que chose, to enjoy, taste; en
les goûtant, in the very act of
tasting them, without having
had time to enjoy them (*Boss.*)

goutte, *f.*, drop; with a negative
nothing, not at all

gouttière, *f.*, spout; roof (*Désaug.*)

gouvernement, *m.*, supervision,
management (*Mol.*)

gouverner, to manage, manipu-
late (*Flor.*)

grabat, *m.*, wretched bed, sickbed

grâce, *f.*, favor; grace (*Pasc.*);
charm (*Rouss.*); — à, thanks
to; de —, for Heaven's sake!,
pray!, please!; faire la — de,
to have the kindness to (*Fén.*);
to grant the privilege of,
allow, permit as a favor (*B. de St.-Pierre*); sentence de —,
pardon (*Mass.*)

gradation, *f.*, gradual advance,
successive steps

grain, *m.*, particle; grain of
wheat, etc.; seed (*St.-Simon*)

graine, *f.*, seed

grand, *m.*, grandee, nobleman,
important personage

grandeur, *f.*, greatness, dignity

grappe, *f.*, cluster, bunch

gras, fat; rich (*of foods*); rich,
fertile (*of fields, Racan*)

graver, to engrave, chisel; to
impress, fix

gravier, m., gravel
gravité, f., gravity of mien, outward dignity, seriousness or importance
gravure, f., engraving, picture; portrait (*Chateaub.*)
gré, m., will, pleasure; **savoir bon — de**, to be pleased with; **savoir mauvais — de**, to be displeased with (*Le Sage*); **au — des vents**, at the mercy of the winds (*Racan*)
Grec, m., Greek
grêle, thin, shrill
grêle, f., hail
grenade, f., pomegranate
grenadier, m., fig., coarse soldier, ruffian (*Gresset*)
grenier, m., attic; granary (*Racan*)
grenouille, f., frog
grever, to load, burden; to charge with, make responsible for (*Arn.*)
grief, m., grievance, cause for complaint
griffe, f., claw; *extended meaning*, paw (*Chateaub.*)
grille, f., grated parlor in convents; *fig.*, all the nuns present in the parlor (*Gresset*)
grillon, m., cricket
grimper, to climb
Grippeminaud, cat name (*from gripper, to seize suddenly as the cat does with the mouse, and minaud, minet, familiar name equivalent of "pussy;" the word is borrowed from Rabelais*)
gronder, to growl, snarl
grondeuse, f., fault finder, grumbler, scold, shrew
gros, large; — de, threatening, heavy with (*Racan*)
grossier, coarse, common, low, rough; rank
grossir, to increase the bulk of,

lengthen; swell, to rise (*of the sea, B. de St.-Pierre*)
grotte, f., cave
gué, an interjection expressing joy and used in the burden of popular songs; probably from the adjective gai, merry
guenille, f., rag, tatter; *fig.*, worthless object
guère, ne —, hardly, scarcely
guéridon, m., stand, small round table
guérir, to cure; to heal; to recover, get over (*La Bruy.*); *poet.*, to soften, allay, assuage (*Gilb.*)
guérison, f., recovery, cure
guerre, f., war; **faire la —**, to wage war
guerrier, adj., martial; **cet œil —**, *transl. freely*, this bold, fiery or haughty glance (*Gresset*)
guet, m., watch; **faire le —**, to keep watch, be on the lookout
gueule, f., mouth (*of animals*); *fig.*, throat, head
guide, f., rein; **à grandes —s**, four-in-hand; *fig.*, at full speed
guimpe, f., wimple (*a piece of cloth worn around the chest and the neck by nuns*)

H

habile, adj., skillful, clever; wise (*La Font.*); **rudement —**, very clever, terribly smart (*Gresset*); *m. pl.*, clever or smart people
habileté, f., skill, cleverness; sharpness, smartness (*Vauven.*)
habiller, m., dressing; **à son —**, while he was dressing or being dressed (*St.-Simon*)
habiller, refl., to dress

habitude, f., habit, use
habituer, refl., to become used
 or accustomed to, fall into the
 way of
hache, f., ax
hachis, m., hash; **en** —, hashed,
 minced
haie, f., hedge
haine, f., hate, hatred; *fig.*,
 jealousy
haïr, to hate, abhor, loathe,
 detest
haleine, f., breath
haleter, to pant
Halles, f. pl., the Central
 Markets of Paris
hameau, m., hamlet
hangar, m., shed
harangue, f., speech
hardi, bold, daring
hardiesse, f., boldness, daring,
 presumption
haricot, m., bean; — **de mouton**
 or simply **haricot**, stew made of
 pieces of mutton, potatoes and
 parsnips (*Mol.*)
harnais, m., harness
haro, m., or **clameur de** —, *in*
ancient Norman law a shout
for help; shouts of public
 indignation and opposition;
crier — **sur quelqu'un**, to
 raise an outcry against someone
 (*La Font.*)
hasard, m., chance, luck; **au** —,
 at random; **l'empire du** —, the
 erratic influence of chance
 (*Cond.*)
hasardé, risqué, improper
hasarder, to risk, venture
hâté, in haste, in a hurry
hâter, refl., to make haste, hasten
hausser, refl., to lift or raise
 oneself; to reach a point where
 . . .
haut-de-chausse, m., breeches

hautement, resolutely; openly;
 in a loud voice
hauteur, f., hillock, eminence
 (*Sévig.*); excellence, loftiness
 (*Boil.*)
hémistiche, m., hemistich (*hem'i-*
stik), half a poetic verse or
 line (*Webster*); **suspendre l'—**,
 to divide the verse into two
 equal parts
hennir (*pronounced hanir*), to
 neigh
hennissement, m., (*pronounced*
ha-ni-sse-ment), neighing
hère, m., poor wretch
hérisser, refl., to bristle up,
 stand erect or on end
héritage, m., inheritance; in-
 herited estate or goods; posses-
 sion
héritier, m., heir
héron, m., heron
heur, m., luck, good luck; **com-**
bler d'—, to crown with
 blessings (*Racan*)
heure, f., hour; **de bonne** —,
 early; **à l'— dite**, at the
 appointed hour or time; **sur**
l'—, on the spot, this very
 instant; at once (*Boss.*); **tout à**
l'—, presently, soon; on the
 spot, immediately (*arch. in*
this meaning, Gresset); **à ses**
—s, at fixed hours (*La Font.*)
heurter, to knock, clash, come
 into collision
hirondelle, f., swallow
homélie, f., homily, sermon
hommage, m., homage, respect,
 reverence
honnête, honest; proper, becom-
 ing, decent, fit (*La Rochef.*);
 — **homme, pl.**, **honnêtes gens**,
 gentleman in conduct, one who
 acts in a gentlemanly way
honneur, m., honor, distinction;
chambre d'—, room for a

special guest; *il y va de son* —, see *aller*; *perdu d'*—, dishonored; à force d'avoir de l'— à sa manière, see *force* (*Sévig.*)

honte, *f.*, shame, embarrassment (*Rac.*); disgrace (*Corn.*)

honteux, shameful, embarrassing (*Rac.*); despicable; ashamed

horioge, *f.*, clock

hormis, save, except; barring

horreur, *f.*, horror, horrible sight; les —s qu'il prononce, the abominable words which he uses, the fearful things which he says (*Gresset*); *pas d'*—s, there are no atrocious inventions (*Beaum.*)

horriblement, horribly; *il y a — de mal*, there is a frightful amount of evil (*Volt.*)

hors, *adv.*, outside, without; *prep.*, save, except for; *être — de soi*, to be beside oneself, lose one's temper (*Sévig.*)

hospitalier, hospitable

hôte, *m.*, guest; dweller, denizen, inhabitant (*La Font.*)

hôtellerie, *f.*, inn

hotte, *f.*, basket carried on the back

houlette, *f.*, shepherd's crook

houppes, *f.*, tuft; — *nerveuse*, extremity of certain nerves

huée, *f.*, hooting, vociferous shouts

huile, *f.*, oil

huitaine, *f.*, about eight; week

huître, *f.*, oyster

humain, *m.*, human being; aux —s, to mankind

humecter, to dampen, wet, moisten

humer, to inhale, breathe deeply; *fig.*, to enjoy the air

humeur, *f.*, temperament, disposition (*La Rochef.*); ill

humor, bad temper (*And.*); humor, fluids of the body (*Pasc.*, *Boss.*); — *peccantes*, morbid or disease-carrying humors (*Mol.*)

humide, damp

hymen, *m.*, marriage

I

iceux, *pl.* of *icelui*, archaic demonstrative pronoun; *un d'*—, one of them (*Gresset*)

idée, *f.*, conception (*Corn.*)

ignoble, in the older sense lacking in nobility; *le caractère le plus —*, the feature lacking most in nobility (*Buff.*)

ignoré, unknown, unrecognized

ignorer, not to know, be unaware of; *du jour ignorent le flambeau*, never see the sun, the light of day (*Racan*)

île, *f.*, island; les *Îles*, the islands of the Gulf of Mexico (*Volt.*)

illustrer, to render illustrious or famous (*Montesq.*)

immanquablement, unfailingly, for sure, for certain

immobile, motionless

immoler, to sacrifice; to slay, kill

immonde, low, despicable; *fig.*, unworthy

immuable, unchanging, immutable

impie, *m.*, godless person, impious man; (*for Massillon* see *près*)

impitoyable, heartless, ruthless, merciless, cruel

importer, to be of importance, to matter; *qu'importe?*, what does it matter?, what is the difference?; *que m'importe?*, what matters it to me?

importun, troublesome; intruding, in the way (*La Bruy.*); unfortunate (*Rac.*)

importuné, teased, plagued, importuned, annoyed

importuner, to tire, annoy

importunité, *f.*, trouble, bother

impôt, *m.*, tax

imprévu, unforeseen, unexpected, sudden

imprimer, to print; **à vous faire** —, to see yourself in print, have your writings published (*Mol.*)

imprimeur, *m.*, printer

impuissance, *f.*, lack of power; **notre** — **à créer**, how powerless we are when we wish to create something (*Vauven.*)

impuissant, powerless; vain

impunément, with impunity

incertitude, *f.*, uncertainty, doubt

incommodé, uncomfortable

incommodité, *f.*, disadvantage (*Fén.*)

incomparablement, incomparably, by far

inconnu, unknown

inconstant, fickle, unstable, deceptive

incorporer, *refl.*, to assimilate (*Boss.*)

incrédule, *m.*, unbeliever

incroyable, unbelievable, incredible

infini, everlasting, boundless, limitless

indéfinissable, indefinable, vague

indifférent, of no consequence (*Rouss.*)

indigent, *m.*, needy person

indigné, indignant, angry

indigne, unworthy

indocile, intractable; stubborn

indomptable, uncontrollable; that cannot be curbed; indomitable; untameable, terrifying, awe-inspiring

indulgence, *f.*, leniency; **sans** —,

pitilessly, in a most searching manner

industrie, *f.*, industry, skill, dexterity; application; **mêlés de quelque** —, where skill and intelligence are needed (*Fén.*)

inégal, unequal, uneven

inégalité, *f.*, unevenness, inequality; **les** — **de la vertu**, the waverings of virtue

inépuisable, inexhaustible

inexplicable, beyond our comprehension, unfathomable (*Boss.*)

inextinguible, undying (*of hatred*)

infâme, *adj.*, which brands one with infamy, degrading (*Corn., Horace*); without honor (*Corn., Cid*)

infatigable, ever ready, greedy, never satisfied (*Gresset*)

infecter, to poison, infect with

infidèle, unfaithful; inconstant, treacherous, fickle (*Gresset*)

infidélité, *f.*, unfaithfulness; failure to perform one's religious duties; lack or loss of faith (*Boss.*)

infini, *m.*, infinite; **jusqu'à l'—**, everlastingly, forever (*Boss.*); *adj.*, infinite, limitless, boundless

infinité, *f.*, infinite number of

infirmité, *f.*, moral weakness (*Boss.*)

influence, *f.*, influence; — **secrète**, *fig.*, inspiration (*Boil.*)

influer, to influence; — **sur**, to exert an influence over

informé, cognizant, informed; **si l'on en est** —, if they have heard of it

informe, shapeless; faulty, full of errors (*Volt.*)

informer, *refl.*, to ask after, inquire; to ask, try to know

- (*Volt.*); **il ne s'informe pas**, he cares not (*Racan*)
- infortune**, *f.*, calamity, misfortune
- ingénu**, guileless, artless
- ingénument**, artlessly, frankly
- ingrat**, *m.*, ungrateful person; *poet.*, ungrateful one, cruel one (*Rac.*)
- inimitié**, *f.*, enmity, dislike, animosity, hatred
- injurer**, *f.*, abuse, insult, wrong; **dire des —s**, to insult, abuse (*Sévig.*)
- injurier**, to insult, call names; to say harsh things
- injurieux**, insulting, derogatory
- innombrable**, innumerable, countless
- inondé**, flooded
- inouï**, unheard of; astounding, extraordinary
- inquiet**, restless, uneasy, anxious
- inquiéter**, to cause anxiety; to disturb, annoy, molest; *refl.*, to trouble oneself about
- inquiétude**, *f.*, care, worry, anxiety; uneasiness (*Rouss.*)
- insensé**, *m.*, insane or demented person; *adj.*, foolish, insane, senseless, ridiculous
- insensible**, imperceptible, unnoticed
- insensiblement**, without our being aware of it, by imperceptible degrees
- insomnie**, *f.*, sleeplessness, insomnia; **les —s de mes nuits**, during my sleepless hours (*Rouss.*)
- instabilité**, *f.*, change; **sujette à l'—**, fickle, changeable, inconstant
- instance**, *f.*, pressing need or care, endeavor (*Mol.*)
- instant**, *m.*, instant, moment; **dans l'—**, at this very moment
- instruction**, *f.*, lesson, example (*Boss.*)
- insulaire**, *m.*, islander
- insupportable**, unbearable, insufferable; uncouth
- intelligence**, *f.*, understanding
- intendant**, *m.*, steward (*Mol.*); caretaker (*And.*)
- intention**, *f.*, purpose, intent; **à votre —**, especially for you, for your benefit (*Sévig.*)
- interdit**, confused, abashed, sheepish; **seront —s**, shall be forbidden (*Gresset*)
- intéressé**, having reason or cause for, an interest in (*Volt.*)
- intéresser**, to interest; — **quelqu'un à faire quelque chose**, to bring someone to a point, a state of mind, the stage where . . ., arouse the interest of someone in . . .; *refl.*, — **à**, to take an interest in
- intérêt**, *m.*, interest; welfare, good; **sans —**, with indifference (*Racan*)
- intérieur**, *m.*, innermost thoughts, hidden recesses of the heart (*Rouss.*)
- intérieur**, *adj.*, devout (*Gresset*)
- interrompre**, to banish (*Mariv.*)
- intrépide**, unafraid, fearless, undaunted
- invincible**, unconquerable
- invoquer**, to call unto, implore
- irrésolution**, *f.*, indecision
- irrévocablement**, unalterably
- irritable**, "touchy," sensitive, easily wounded; **see amour-propre**
- irrité**, wounded (*Le Sage*)
- isolé**, lonely (*Millév.*)
- issue**, *f.*, end, outlet
- ivresse**, *f.*, intoxication; *poet.*, frenzy, enthusiasm (*Chateaub.*)
- ivrogne**, *m.*, drunkard
- ivrognerie**, *f.*, drunkenness; —

de nation, a certain national habit of drunkenness (*Montesq.*)

J

jabot, *m.*, shirt front, shirt frills
jaillir, to gush out or forth;
faire —, to emit, produce, bring forth

jaloux, jealous; apprehensive, solicitous (*Rac.*)

jambon, *m.*, ham

japper, to yelp, bark in a clear voice

jarret, *m.*, hock

jaunir, to become or turn yellow; *fig.*, to die (*of leaves*)

jaunissant, yellowish; turning yellow

javelle, *f.*, small parcels of wheat left in the fields after being mown and before being made into sheaves; translate sheaf (*La Font.*); *fig.*, wheat (*Racan*)

javelot, *m.*, dart

jeter, to throw; to throw out; — **les yeux sur**, to look towards, glance; — **sa langue aux chiens**, see *langue*; — **la voix**, see *voix*; *refl.*, to flow into, empty into (*Chateaub.*); to cast (*Rouss.*)

jeu, *m.*, play, game, sport; action (*Boss.*); **il verra beau** —!, he will hear from me! (*Bérang.*)

jeun, à —, fasting, without having eaten, hungry

jeûne, *m.*, fasting; lack of nourishment

jeûner, to fast

joindre, to join (*Mol.*); to add (*Rac.*, *Vauven.*); to adduce (*Rouss.*)

jointure, *f.*, joint, articulation

joncher, to strew, cover, scatter over

jonquille, *f.*, jonquil (a yellow or white plant, with flowers resembling the daffodil)

jouer, to play; — **quelqu'un**, to deceive, make sport of, play someone false (*Boil.*); to play the rôle of, cut a certain figure; — **un mauvais personnage**, to cut a sorry figure (*Mol.*); **il les joue supérieurement**, he is a wonderful mimic (*Dider.*); *refl.*, **se — de**, to make sport of, make light of (*de Staël*); to care nothing about . . . (*Dider.*)

joueur, *m.*, gambler

joug, *m.*, yoke, tyranny (*Rac.*); restraining power (*Boil.*)

jouir, to enjoy; — **de soi-même**, to delight in one's own powers of conversation (as of *eloquence, witticism, etc.*, *de Staël*); — **de tout son courage**, to have or enjoy the full consciousness of one's courage (*Montesq.*)

jouissance, *f.*, enjoyment; pleasure

jour, *m.*, day; daylight; light (*of reason, Boil.*); life (*Corn.*); **vivre au — le —**, to live without cares, anxieties or plans for the future (*And.*); **recevoir le —**, to be born (*Bérang.*); *pl.*, life (*La Font.*)

jouvenceau, *m.*, poet. and arch., lad, young fellow

judicieux, discerning, capable of judging correctly, judicious

juge, *m.*, judge; referee

jugement, *m.*, judgement, common sense; decision, sentence (*Prév.*)

juger, to judge; draw conclusions; to think of (*Rouss.*); to imagine (*Gresset*)

jument, *f.*, mare

jurer, to swear, take an oath (*Chateaub.*); to curse, swear (*Gresset*); — **frauduleusement**, to bear false testimony (*Mass.*)
jusques, (*obsolete and poet.*), even to
juste, *adj.*, correct, exact, true; *adv.*, correctly
justesse, *f.*, accuracy; exactness; proper proportion (*Vauven.*); **avec** —, correctly, aptly, appropriately
Juvénal, Juvenal, Roman satirist (2d. century A.D.)

L

labourer, to plough, till the ground
labyrinthe, *m.*, maze, labyrinth (*an edifice full of intricate passageways, Webster*)
lâche, weak, cowardly
lâcher, to let go, let loose; to abandon
lâcheté, *f.*, cowardice; act of cowardice, unworthy action
lacs (*pronounced la*), *m. pl.*, snare
là-dessus, thereupon; **la religion qui vient** —, *transl. freely*, religion adds its weight to this view (*Boss.*); **et — j'ai à vous dire**, and on this subject or score, I must tell you . . . (*Mol.*)
laid, plain, ugly; **régulièrement** —e, uniformly plain (*St.-Simon*)
laisser, to leave, let; **je ne laissais pas d'avoir** . . ., I still had, I was not without . . . (*Prév.*); **tout — là**, to give up hope, give up everything (*Boss.*)
lambeau, *m.*, shred, piece of flesh torn from the body

lame, *f.*, wave, billow
lancé, hurled
lande, *f.*, moor
langue, *f.*, language; tongue; the rules of grammar and of purity of a language (*Boil.*); literary taste (*Boil.*); **avoir la — bien pendue**, to speak well or glibly; **que n'ai-je la — aussi bien pendue!**, I wish I could speak like that myself! (*Mol.*) **jeter sa — aux chiens**, to give up guessing (*Sévig.*)
languueur, *f.*, dullness, languor, lassitude; exhaustion; in *Mme. de Sévigné*, a disease akin to consumption or anæmia
languir, to pine
languissant, lifeless, dying off (*Millv.*); **notes** —es, dying or languishing accents (*Gresset*)
laper, to lick up, lap
lapin, *m.*, rabbit
Lapon, *m.*, Laplander
lares, *m. pl.*, lares; *poet.* house, home, domicile (*The pénates were the household gods; the lares were the family heroes, i.e., the souls of the ancestors*); — **paternels**, ancestral home
largesse, *f.*, liberality, bounty
largeur, *f.*, width
larme, *f.*, tear
las, tired, weary
lasser, *refl.*, to tire, give up; to weary
lassitude, *f.*, weariness, fatigue
latanier, *m.*, latania (*small, fan-leaved palm, sometimes known as Bourbon palm from its place of origin, the Île Bourbon or Île de France, now Mauritius; after Webster*)
laurier, *m.*, laurel; laurel leaf
laver, to wash; *fig.*, to efface, blot out (*an offense; Corn.*)
lécher, to lick

- lecture, *f.*, passage (*in a book, La Bruy.*)
léger, light, bearable; slight
légèreté, *f.*, lightness, nimbleness
lenteur, *f.*, slowness
lesdites, for les dites, the afore-
said, previously mentioned
leste, quick-witted
lettré, *m.*, literary man; —
chinoïse, an educated Chinese
levant, *m.*, (*lit.*, au soleil —, *in*
the direction of the rising sun),
east
lever, to lift, raise; remove; to
levy; to recruit (*Montesq.*);
— un obstacle, to remove a
difficulty
levier, *m.*, lever
liaison, *f.*, connection; avoir —
avec, to be related to, have to
do with, bear upon
liane, *f.*, vine, liana, tropical
creeper
librement, freely, frankly
lien, *m.*, bond; the restraining
bonds (*of our conscience*), moral
restrictions (*Mol.*)
lier, to tie; to connect (*Vauven.*);
fig., to add
lieu, *m.*, place, spot; *pl.*, sur-
roundings (*Gilb.*); tenir —
de, to take the place of; —
de plainte, ground or cause for
complaint; y ont moins de —,
have less ground or reason
for them (*Montesq.*); où un
air de galanterie pouvait avoir
— par la présence des dames,
transl. freely, where the
presence of ladies could add an
air of gallantry (*St.-Simon*)
lieue, *f.*, league (*distance*)
lièvre, *m.*, hare
lilas, *m.*, lilac
limaçon, *m.*, snail
limé, *lit.* filed down; done with
the utmost care, polished
linceul, *m.*, shroud
linge, *m.*, linen; clothes, clothing;
— d'une blessure, dressing
for a wound (*Prév.*)
liqueur, *f.*, liqueur (*Gresset*);
liquid (*Boss., Montesq.*); —s
fortes, —s spiritueuses, spirits,
alcoholic beverages, brandy,
whisky, rum, *etc.*
lisière, *f.*, edge, border; verge
lisse, smooth; cerveau — et
poli, smooth and polished
brain (*Rousseau means a brain*
bearing no trace of circum-
volutions, as yet; also new,
unused)
lit, *m.*, bed; — de justice, bed of
justice; court of justice; — de
jour, couch
livre, *f.*, pound
livrer, to deliver; — la guerre, to
wage war; *refl.*, to lay oneself
open to (*Fén.*); se — à, to
perform (*Chateaub.*); se —
sans réserve, to surrender
or give oneself completely,
without restriction (*Buff.*); to
abandon oneself completely
to (*Mass.*)
logé, placed, kept (*Pasc.*); —
chez soi, dwelling, at home,
occupying an apartment (*La*
Bruy.)
loger, to lodge; — quelqu'un,
to give rooms to (*Rouss.*)
logis, *m.*, house, home, dwelling
loi, *f.*, law, commandment,
decree; faire la —, to legislate;
to lay down the law
lointain, distant
loisir, *m.*, leisure, time (*La*
Bruy., Fonten.); idleness (*Gres-*
set); — studieux, study;
amant des —s studieux,
scholar (*Chén.*); à —, at your
leisure, without haste (*Boil.*)
long, *m.*, length; tout du —,

without pause; right through
(*Flor.*)

longue, à la —, in the end, in the long run

longueur, f., length; *pl.*, tedious and long-drawn passages in books, speeches, letters, *etc.* (*Vauven.*)

lorgner, to have an eye on something, to look upon with envy
lors, then; depuis —, since then; **dès —**, since, after this, from then on; **pour —**, in this case, in such a case (*Montesq.*)

louange, f., praise

louer, to praise, laud; *refl.*, **se — de**, to express oneself as being satisfied with (*Chateaub.*)

loup, m., wolf

loup-garou, m., were-wolf (a human being transformed into a wolf, according to a superstition prevalent during the Middle Ages); *fig.*, a wicked, unsociable man (*Rouss.*)

lourd, heavy

lueur, f., gleam; light

luire, to shine, glitter; **fit —**, allowed to shine (*Rac.*)

lumière, f., light; *fig.*, understanding, intelligence; knowledge

lune, f., moon

lunette, f., telescope (*Mol.*); **des — de longue-vue**, the lenses of a telescope (*Boss.*)

lustre, m., luster, brilliancy, splendor

luxe, m., luxury; habits of luxury, luxurious life (*Fén.*)

M

machine, f., machine, a thing; body, organ (*Montesq.*); — **ronde**, the earth (*La Font.*)

mâchoire, f., jaw; — **d'en bas**,

lower jaw; — **d'en haut**, upper jaw

magister, m., (*Latin word for master; the final r is sounded*), a pedantic schoolmaster

mail, m., mall, pall-mall (an ancient game played with a wooden ball and a mallet)

main, f., hand; **à pleines —s**, see **plein**; military force (*Montesq.*)

maintien, m., carriage, bearing

maïs, m., corn, maize

maîtresse, f., mistress; **ma —**, the mistress of my heart (*Prév.*)

majesté, f., majesty

mal, m., evil, wrong, harm; trouble, disease, sickness; pain; extent of the wound or injury (*Mariv.*); *pl.*, troubles, woes, hardships, misfortunes; evils; hardships (*Gresset*); evil in the abstract (*Volt.*); **quel — sentez-vous?**, what ails you? (*Mol.*); **dire du — de**, to speak ill of; **vouloir du — à**, to be angry with; **que je vous veux de —**, what a grudge I bear you! (*Mol.*); — **du pays**, homesickness

mal, adv., badly, ill; **en —**, unfavorably; **être — ensemble**, to be out of sympathy with each other, not on speaking terms, quarrel (*Fén.*)

malabre, native of Malabar, a region of western India; **à de pauvres femmes —s**, *transl. freely*, to some poor Indian women (*B. de St.-Pierre*)

malaisément, with difficulty; reluctantly; rarely; not easily

mâle, manly, strong

malfaisant, evil doing, spiteful, evil

malgré, in spite of

malheur, m., misfortune (*La*

Bruy.); miserable condition (*La Font.*); calamity (*Corn.*); troubles (*Flor.*); **le — veut que**, unfortunately (*Pasc.*); **par —**, unfortunately
malheureux, *m.*, unfortunate person, poor
maligne, *f.* of **malin**
malignité, *f.*, malignancy; **ont une certaine —**, possess a dangerous or evil influence
malin, harmful, evil; wicked, malicious
malmené, abused, scolded, ill treated
maltraiter, to abuse, ill-treat
manche, *m.*, handle
manchette, *f.*, ruffle
mander, *arch.*, to send for (*And.*); to apprise someone of something, let know (*Sévig.*)
mangeaille, *f.*, heavy eating, stuffing
mangue, *f.*, mango (*tropical fruit*)
manguier, *m.*, mango tree
manifester, to show
manoir, *m.*, manor house; *fig.*, abode
manqué, unsuccessful; spoiled
manquer, to be absent (*Boss.*); to do something the wrong way, miss (*La Bruy.*); **les paroles manquent**, words are inadequate, fail us (*Boss.*); **le rôti manqua**, there was no roast (*Sévig.*); **ne manquait pas les cœurs**, reached or struck the heart, never failed to reach the heart, moved (*Gresset*); **où rien ne manque**, perfect, which leaves nothing to be desired (*Boss.*); **n'y manquez pas**, do not fail to do it; **ne pas — à la cuisine**, to do her work in the kitchen properly (*Mol.*); — **de**, to fail (*Rouss.*); to go without; —

de chaleur, to lack warmth; **elle manque à parler Vaugelas**, she does not express herself according to the rules of V., she does not observe the fine rules of speech set down by V. (*Mol.*); **de peur de la —**, for fear of missing it, of being unsuccessful (*La Bruy.*); — **de pain**, to go without bread (*La Bruy.*); — **à quelqu'un**, to fail to come to the help of, to fail in one's duty towards (*La Bruy.*)
manteau, *m.*, cloak; mantle of the fireplace (*St.-Simon*)
maraud, *m.*, scoundrel, knave
marbre, *m.*, marble; *fig.*, marble slab, tombstone
marche, *f.*, walk, gait, carriage; march of an army (*Chateaub.*)
marché, *m.*, market, market place
marcher, to walk; *fig.*, to move forward (*Pasc.*)
maréchal, *m.*, marshal, field marshal (*This word has an interesting etymology; originally it designated the servant whose duty it was to take care of the horses, to shoe them, etc.; subsequently a cavalry officer, and now the highest military officer.*)
marée, *f.*, tide; **contre vent et —**, despite all obstacles; fresh fish (*Sévig.*)
mari, *m.*, husband
marine, *f.*, and *arch.* for seashore
marmaille, *f.*, noisy children, "brats"
marmiton, *m.*, scullion, cook's boy, young kitchen help
marmotter, to mumble, mutter
marque, *f.*, mark, sign; proof (*Pasc.*); **porter la — de**, to prove, bear witness to; to be

- unmistakably the result of . . .
(*Boss.*); ils ont la — de l'humanité, they show thereby that they belong to mankind (*Fén.*)
- marquer**, to indicate, show
- marron**, *m.*, chestnut
- marteau**, *m.*, hammer
- martinet**, *m.*, a species of swallow, a sand martin
- masque**, *m.*, mask; lever le —, to throw off the mask; masked person; masked dancer (*Vauven.*)
- masquer**, to conceal, hide
- matière**, *f.*, matter, subject
- mâtin**, *m.*, mastiff, cur; simple —, mere or common cur
- matin**, *m.*, morning; de bon —, early; de grand —, very early
- matines**, *f. pl.*, matins, early prayers (some are said at daybreak, some even earlier)
- maturité**, *f.*, ripeness
- maudire**, to curse
- maudit**, cursed, wretched
- maugréer**, to rage, fume; to swear, curse
- Maure**, *m.*, Moor, Arab
- mauvais**, bad, wicked, wrong; disagreeable (*Boil.*)
- mécanique**, *f.*, mechanism; arrangement of different objects in view of their greater efficiency (*Boss.*); d'une — si admirable, *transl. freely*, of such wonderful efficiency (*Boss.*)
- méchanceté**, *f.*, wickedness, malice, slander; plate —, stupid and vicious slander
- méchant**, wicked; naughty, ill tempered (*of children*); *fig.*, poor, wretched, worthless (*Boil.*, *Mol.*, *Misanthrope*); — mot, inappropriate or incorrect expression (*Mol.*)
- méchant**, *m.*, evil doer, wicked, heartless or unkind person
- méconnaître**, fail to know or recognize; et que méconnaîtrait, would fail to recognize (*Rac.*)
- médaille**, *f.*, medal
- médecin**, *m.*, doctor, physician
- médecine**, *f.*, medicine, the science of healing; faire la — d'une façon toute nouvelle, to practice medicine in an entirely different manner (*Mol.*)
- médiocre**, ordinary, lukewarm (*of love*)
- médiocrité**, *f.*, middle course; attitude opposed to both extremes; happy medium (*Vauven.*) — d'esprit, dullness, drabness, commonplace (*La Bruy.*)
- méditer**, to plan (*B. de St.-Pierre*)
- mélancolique**, *m.*, sad and melancholy person; le beau —, the handsome and melancholy bird (*Gresset*)
- mélange**, *m.*, mixture
- mélangé**, mingled, mixed, blended
- mêler**, to mix, mingle, blend; n'y mêlez rien du vôtre, do not add anything of your own (*Boss.*); refl., to mingle with (*Désaug.*); to concern or busy oneself with, mind (*Mol.*); de quoi te mêles-tu?, why don't you mind your own business? (*Volt.*); ceux qui se mêlent de . . ., those who take part in . . ., who tamper with . . . (*Volt.*); il ne s'en fallait pas —, must be left alone, must not be undertaken (*St.-Simon*)
- membre**, *m.*, limb; —s dispersés, scattered limbs, limbs torn from the body and lying on the ground (*Volt.*)
- même**, same, like; la vertu —,

- virtue itself, virtue personified; **de** —, alike, also, in the same way, likewise, as before; **toujours de** —, just the same; **il en est de — de**, this is equally true of . . ., the same observation is true when applied to . . . (*Montesq.*)
- mémoire**, *f.*, memory, remembrance; **de — de rose**, within the memory of roses (*Fonten.*); *m. pl.*, memoirs
- ménage**, *m.*, household, home; **entrer en** —, to start house-keeping, get married; **faire aller son** —, to take good care of her household, manage her house properly (*Mol.*)
- ménagé**, cautious, careful; contrived, arranged, disposed (*Boss.*)
- ménagement**, *m.*, tact, care, caution
- ménager**, to save, spare, take care of (*La Bruy.*); to treat carefully, consider (*Prév.*); to use sparingly (*Fén.*); — **la place**, to save room (*Boss.*); *refl.*, to be produced (*Boss.*)
- mener**, to lead, drive; **le mena à l'église**, led him into the church (*Sévig.*)
- mensonge**, *m.*, lie, untruth, fraud
- menton**, *m.*, chin
- menu**, small, fine, slender; **mettre en —s morceaux**, to chop up fine; — **s plaisirs**, *see* **plaisir**
- méprendre**, *refl.*, to err, make a mistake
- mépris**, *m.*, scorn; *pl.*, scornful words or attitude
- méprisable**, despicable, low
- méprisant**, scornful, contemptuous
- méprise**, *f.*, error, mistake
- mépriser**, to scorn, despise
- mer**, *f.*, sea; **la — de ce monde**, *fig.*, our life here below (*Racan*)
- méridienne**, *f.*, meridian line; **tracer une** —, to calculate and indicate what points are touched by a meridian line (*Volt.*)
- mérite**, *m.*, merit; **tout ce qui est** —, all people of true merit (*La Bruy.*)
- mériter**, to deserve
- merle**, *m.*, blackbird
- merveille**, *f.*, marvel, wonder; **dire des —s de quelque chose**, to laud something to the skies, praise enthusiastically
- messe**, *f.*, mass (*religious service*)
- mesure**, *f.*, measure; proportion; good taste; measurement (*Volt.*); **avec** —, in the right proportion, in due measure; **à — que**, in proportion as; **était d'autre** —, was of quite different size (*La Font.*); **dépasser la** —, to overdo a thing
- mesuré**, measured, rhythmic; regular
- mesurer**, to measure, gauge
- métairie**, *f.*, small farm
- métempsychose**, *f.*, metempsychosis, transmigration of souls
- méthodique**, stilted, artificial, affected (*Gresset*)
- métier**, *m.*, loom; *fig.*, profession, work; — **d'esprit**, intellectual profession or pursuits (*Vauven.*)
- mets**, *m.*, food, dish; **à la couleur du** —, *see* **couleur**
- mettre**, to put, place; — **les gens à voir**, *etc.*, persuade or show people (*La Bruy.*); **y met la perfection**, brings it to perfection, gives it the last finish (*La Bruy.*); *refl.*, **se — en colère**, to become angry; **quand je m'étais mis à mon**

- papier**, *transl. freely*, when I sat down to my writing (*Rouss.*)
- meuble**, *m.*, any object which can be carried about one's person, in this case books, knick-knacks, etc. (*Mol.*)
- meunier**, *m.*, miller
- meurtre**, *m.*, murder
- meurtri**, bruised
- meurtrier**, *m.*, murderer, assassin
- midi**, *m.*, noon; south
- mie**, *f.*, abbreviation of *amie*, love, sweetheart
- miel**, *m.*, honey
- miette**, *f.*, crumb, bit; with a negative it is equivalent to **rien**, nothing
- mieux**, better, best; **aimer** —, to prefer; **au** —, very well (*Flor.*); as best he can (*Gresset*)
- mignon**, delicate, charming, pretty, dainty
- millet**, *m.*, millet (a small-seeded cereal)
- milord**, *m.*, lord
- mince**, thin
- ministère**, *m.*, office; function (*Boss.*); **durant l'exercice de ce lugubre** —, during the performance of this sad duty
- Minos**, Minos (*King and law-giver of the island of Crete and after his death made judge of the dead in Hades*)
- miroir**, *m.*, mirror, looking-glass
- misérable**, *adj.*, without power nor influence, wretched (*La Font.*); *m.*, needy, poor, destitute person (*La Bruy.*)
- misère**, *f.*, misery; *pl.*, moral weakness (*Rouss.*); troubles, woes (*Rouss.*)
- miséricorde**, *f.*, mercy; as an exclamation, mercy me! for mercy's sake!
- mitonné**, coddled, cherished, petted
- mitraille**, *f.*, grapeshot
- mobile**, shifting, restless, swaying (*Chateaub.*)
- mode**, *f.*, fashion
- mœurs**, *f. pl.*, morals, moral principles (*Mass.*); conduct (*La Bruy.*); habits, customs (*Fén., Montesq.*); ways of living (*Mol.*); **on cultivait ses** —, they attended to his moral education, improved his morals (*Gresset*); **bonnes** —, decent or honest way of living (*Mol.*); habits, mode of life, inclinations (*Volt., Mondain*)
- moine**, *m.*, monk
- moins**, less; **et ne font rien** — **que**, do everything except (*Mol.*); **à** — **que**, unless; **qui s'attendait à rien** —, who was far from expecting anything of the sort (*St.-Simon*)
- moisson**, *f.*, harvest
- moissonneur**, *m.*, harvester; reaper
- moitié**, *f.*, half
- molle**, *f. of mou*, soft, tender, easy
- mollesse**, *f.*, indolence
- monachisme**, *m.*, monachism, monasticism, the monastic system or life
- monastique**, monastic; **peu** —, not at all like what is used in monasteries, *i.e.*, very improper or shocking
- monde**, *m.*, world, universe; **grand** —, high society; **courir le** —, to rove around, wander about; number or quantity of (*Volt.*)
- monnaie**, *f.*, small change, small coins
- monseigneur**, my lord
- mont**, *m.*, mountain

montagnard, *m.*, mountaineer
monter, to ride (*Arn.*); to climb, rise (*La Font.*); to wind a clock (*Chateaub.*); to mount a horse (*Sévig.*); *refl.*, to be raised
moquer, *refl.*, to be joking or laughing; to laugh at (*Pasc.*); to make fun of, ridicule (*Rouss.*)
moral, *m.*, morale; **au** —, morally
morale, *f.*, ethics, moral philosophy (*Mol.*); rules of conduct, morality
morceau, *m.*, piece, bit; morsel
mordre, to bite
More or **Maure**, Moor; **rivage du** —, the coast of North Africa, *more especially the coast of Barbary, formerly infested with pirates*
morne, mournful, melancholy, sad
mors, *m.*, bit of horses
morsure, *f.*, bite
mort, *f.*, death, demise; *past part.*, of **mourir**, to die
mortier, *m.*, mortar, cap of the president of a Court of Justice; **président à** —, president whose rank entitles him to wear the mortar; **de l'air et du pas d'un président à** —, in a very dignified and pompous manner (*Dider.*)
Moscovite, *m.*, inhabitant of Muscovy; a Russian
mot, *m.*, word, saying (*Mol., Avare*); **bon** —, witticism, clever saying; **gros** —, coarse or common word
mouche, *f.*, fly
moue, *f.*, pouting; **faire la** —, to pout
moule, *m.*, mould, form
moulin, *m.*, mill
moulu, ground; bruised
mourir, to die; *refl.*, to be dying

mousquet, *m.*, musket (*an old fashioned rifle fired by means of a match or a matchlock*); —
renversé, musket carried with the muzzle down as a sign of grief
mousqueton, *m.*, diminutive of mousquet; carbine
mousseline, *f.*, muslin
mouton, *m.*, sheep; mutton
mouvant, moving; **forces** —es, propelling forces (*Boss.*)
mouvement, *m.*, motion; **en** —, bent upon, endeavoring (*de Staël*)
moyen, *m.*, means, way; **il n'y a pas** —, it is impossible, it cannot be done; **mais le** — **d'apaiser un auteur irrité!**, *transl. freely*, but, I ask you, how can anyone succeed in pacifying a wounded author? (*Le Sage*); **par son** —, through its medium (*Volt.*)
moyen, *adj.*, average, mean
muet, dumb
mufti, *m.*, mufti (*an official expounder of Mohammedan law, often an assessor to a court, Webster*)
mugir, to roar; **s'avancait en mugissant**, came forward with a booming or roaring sound (*B. de St.-Pierre*)
mugissement, *m.*, bellowing, roaring; booming sound
muid, *m.*, hogshead, large cask
munition, *f.*, ammunition; —s
de bouche, provisions, eatables
muraille, *f.*, thick wall, ramparts
mûrir, to ripen, mature, grow to maturity
murmurer, to murmur, complain, rebel (*Boss.*); to grumble (*Prév.*); to make a slight or almost imperceptible sound, to rustle (*Beaum.*); — **de**,

to disapprove of, rebel against
(*Mol.*)

museau, *m.*, snout, mouth

mutin, stubborn, wayward,
unruly

N

nager, to swim

naguère, formerly, not long ago

naissance, *f.*, birth; *la* —, a
high birth, noble ancestry
(*Boss.*); — **commune**, low
birth

naissant, being born; *du monde*
—, of a young civilization
(*Fén.*)

naître, to be born; *faire* —, to
introduce

nantais, *adj.*, from the city of
Nantes

nappe, *f.*, surface; sheet of
water, *etc.* (*Chateaub.*, *B. de*
St.-Pierre)

narine, *f.*, nostril

nasillard, spoken through the
nose; *ton* —, nasal twang

natte, *f.*, mat

naturel, *m.*, nature, disposition;
a natural, true or unadorned
way of expressing oneself (*La*
Bruy.); **bon** —, kind heart;
au —, reproduced faithfully;
from nature

naufage, *m.*, shipwreck; *fig.*,
ruin

né, *past part. of naître*, to be
born; — **de**, springing from,
the result of; **bien** —, *see âme*

néant, *m.*, nothingness; nothing;
passive attitude, absence of
activity (*Montesq.*); emptiness
(*Gresset*); the last degree of
smallness possible (*Pasc.*)

nef, *f.*, *arch. and poet. for navire*,
boat, ship; **notre** — **vaga-**
bonde, our wandering ship,

i.e., our life with its many
changes (*Racan*)

néophyte, *m.*, neophyte, newly
converted member

nerveux, nervous; full of mean-
ings, full of *nuances* (*Gresset*);
muscular (*B. de St.-Pierre*)

net, clear, clear cut; *adv.*, plainly;
tout —, quite frankly, without
disguise

netteté, *f.*, clearness

nettoyer, to clean

neveu, *m.*, nephew; **arrière-**
neveux, *poet.*, my descend-
ants, remote posterity

nez, *m.*, nose; **un** — **qui ne disait**
rien, *see dire* (*St.-Simon*)

nid, *m.*, nest

Nivernais, *m.*, the province of
which the city of **Nevers** was
the capital

noce, *f.*, wedding feast, wedding

Noé, Noah

noël, *m.*, Christmas carol

nœud, *m.*, knot, tie; *fig.*, friend-
ship (*Mol.*)

nombre, *m.*, rhythm, harmony
(*Rouss.*)

nommé, named; **un** — **Le P.**, a
certain Le P. (*Volt.*)

nonchalamment, with reckless
ease or abandon (*Gresset*)

nonne, *f.*, nun

nonpareil, unequalled

nourrice, *f.*, nurse

nourrir, to nurture (*Rac.*); to
feed; to give food to (*Gilb.*)

nouveau, new, for the first time;
ce que vous trouverez de —,
the only difference that you
will find or perceive (*Mass.*)

nouvelle, *f.*, news; **la** — **en vint**,
word of this reached us . . .
(*Sévig.*)

noyé, drowned; *fig.*, oppressed
(*Chateaub.*); — **dans son sang**,
bathed in his blood

noyer, *refl.*, to drown
noyer, *m.*, walnut-tree
nu, naked, bare; — **pieds**, bare-footed
nuage, *m.*, cloud
nuance, *f.*, hue, tint, shade; delicate or exquisite shading (*of meaning*)
nue, *f.*, *poet.*, cloud, clouds
nuée, *f.*, cloud, clouds
nuire, to harm, hurt, wrong; to do harm or evil (*Rouss.*)
nullement, not at all, by no means
Numidie, *f.*, Numidia (*an ancient kingdom in Northern Africa*)
nymphé, *f.*, nymph; *fig.*, loose woman; *transl.* wench (*Gresset*)

O

objet, *m.*, the object of one's affection, admiration or passion (*Rac.*)
obligation, *f.*, obligation; **avoir** — à quelqu'un, to owe somebody
obligé, under obligation
obscurcir, to dim; **obscurcit leurs yeux**, dims their sight (*Fén.*)
obtenir, to obtain, to be granted something
occident, *m.*, the West
occupé, busy; — **de soi-même**, wrapped up in himself, full of himself (*La Bruy.*)
octogénaire, *m.*, octogenarian, man of eighty years of age or more
octroi, *m.*, concession, grant; **faire l'— de**, to grant
offense, *f.*, injury, offense
offensé, wounded, angered
offusquer, to darken, obscure
oiseleur, *m.*, bird catcher
oisif, *m.*, idler (*Beaum.*); *adj.*, idle (*Montesq.*); aimless, un-

satisfied, without object (*Gresset*)
oisiveté, *f.*, idleness
olivâtre, olive colored, of a brownish green color
ombrage, *m.*, shade (*La Font.*, *B. de St.-Pierre*); suspicion, distrust (*Rac.*)
ombre, *f.*, shade (*Rouss.*); shadow (*La Bruy.*, *B. de St.-Pierre*, *La Font.*, *Boss.*); night, dark, darkness (*Chêned.*); spirit, shade (*Rac.*, *Millév.*); ghost (*Gresset*)
omoplate, *f.*, shoulderblade
onc, *arch.*, never
onde, *f.*, wave, billow; *poet.*, water, sea
onéreux, burdensome; expensive, costly
ongle, *m.*, nail, claw
opératrice, *f.*, female operator (*La Font.*)
opérer, to bring about, realize (*Prév.*)
opiniâtre, stubborn, obstinate; difficult to eradicate or suppress; irrevocable, unalterable
opiniâtreté, *f.*, obstinacy
opinion, *f.*, opinion; idea, belief in (*Montesq.*); **pour en diminuer l'—**, *transl. freely*, in order to minimize their bad impression (*La Bruy.*)
opprimer, to oppress
or, now; — **bien**, well now
orage, *m.*, tempest, storm
oraison, *f.*, correct and grammatical use of the parts of speech; **vices d'—**, ungrammatical speech or language, gross errors (*Mol.*); — **funèbre**, funeral oration; — **mentale**, silent prayer (*Gresset*)
oratoire, *adj.*, eloquent
ordinaire, *adj.*, usual, common (*Fén.*)

ordinaire, *m.*, or **courrier** —, post or mail leaving and arriving at fixed dates, in contradistinction with **courrier extraordinaire** which is dispatched on special occasions only (*Sévig.*); *transl.* regular mail

ordonnance, *f.*, prescription

ordonner, to order; to place things in their proper order or sequence, do things from a prearranged plan (*Boss.*)

ordre, *m.*, order, command; disposition, sequence; **un principe secret d'— et d'arrangement**, *transl.* freely, a mysterious principle presiding over the proper sequence and disposition of these parts (*Boss.*)

orémus, *m.*, prayer (*from the Latin oremus, let us pray*)

orfèvre, *m.*, goldsmith

organe, *m.*, voice; **généreux** —, full and sympathetic voice

orge, *f.*, barley

orgueil, *m.*, pride; self respect

original, original, differing among themselves (*Pasc.*)

ormeau, *m.*, young elm

Orphée, Orpheus (*He was the son of Apollo, and his music could charm beasts and even inanimate objects.*)

os, *m.*, bone

oser, to dare; to make bold

ôter, to remove; to take off; to relieve of (*Corn.*); **fait — le . . .**, orders . . . to be carried away (*Sévig.*); **ne m'ont pas tout ôté**, have not bereft me of all (*Volt.*)

oubli, *m.*, forgetfulness, lapse of memory; oblivion; the forgetfulness of others (*Chén.*)

ouï, *past part. of ouïr, arch. for to hear*

ouïe, *f.*, hearing

ouragan, *m.*, hurricane, storm

ours, *m.*, bear

ôût, *m.*, August; *fig.*, harvest (*the modern spelling is août*)

outrage, *m.*, insult; *pl.*, ill treatment (*Rac.*)

outrager, to soil, sully, defile (*Arn.*); to insult, harm, wrong, ill-treat

outré, besides, in addition; **passer —**, to go further or beyond; — **que**, when moreover, and besides (*Gresset*); **encore un peu plus —**, if you pursue this course (*Corn.*)

ouverture, *f.*, aperture, hole

ouvrage, *m.*, work

ouvrier, *m.*, workman; **de main d'—**, by one who knows, by a master craftsman (*La Bruy.*)

P

païen, pagan

paille, *f.*, straw (*Sévig.*); chaff (*Mass.*); husk (*Rouss.*)

paisible, peaceful; uneventful (*Rouss.*)

paître, to graze

palais, *m.*, palace; — **épiscopal**, palace of the bishop; palate (*Boss.*)

Palès, Pales (*goddess of shepherds and herdsmen*)

pâlir, to grow pale; **fit — mon maître**, caused my master to grow pale

palme, *f.*, palm branch; palm (*emblem of victory, Corn.*)

palpable, clear, evident, easy to perceive

pâmer, *refl.*, to swoon, faint; **se pâmait de crier**, *transl. freely*, was ready to die through tears and lamentations (*Sévig.*)

pampre, *m.*, vine, vine-branch; vine-branch with all its leaves
panais, *m.*, parsnip
panier, *m.*, basket, hamper; *panier* (a large receptacle made of wicker and in which provisions, bundles and sometimes passengers were carried; it was generally fastened to the rear part of stage coaches, *Prév.*)
panser, to dress a wound
pantomime, *m.*, mimic
pantoufle, *f.*, slipper
pape, *m.*, pope
papillon, *m.*, butterfly
papillonner, to flutter about (*from papillon, butterfly*)
Pâques, Easter
paquet, *m.*, parcel, bundle; biting answer, cutting and witty retort (*Gresset*)
paraître, to appear; **il n'y paraissait plus**, no traces of it were left or to be seen (*Le Sage*); **que son beurre vous eût paru bon**, that you found her butter good, to your taste (*Rouss.*)
parbleu!, *interjection*, zounds, the deuce
parc, *m.*, sheepfold, pasture (*Fén.*)
parcourir, to go, ride or walk through; to wander over; *poet.*, to visit (*Millev.*); to peruse or look through a book (*Rouss.*); to explore, survey (*Pasc.*); — **des yeux**, to glance over
parcouru, crowded (*of streets, Désaug.*)
pardonner, to forgive, overlook, excuse
pareil, like; alike; such; **deux —s hommes**, two such men; **est-il rien de —?**, have you ever seen anything so beautiful? (*Flor.*); **attendez-vous à la pareille**, you may expect the

same treatment for yourselves (*La Font.*); **rien n'était —**, there was no one like him, no one could approach him in this (*St.-Simon*); *m. pl.*, such people; people like you, etc.; **mes —s**, my equals, my peers, men like myself (*Corn.*)
 paresse, *f.*, laziness, idleness; sloth; — **du climat**, apathy caused by the climate, the debilitating effect of the climate (*Montesq.*)
parfois, sometimes
parier, to wager, bet
parlement, *m.*, Parliament
parloir, *m., lit.*, a room where people may converse (*parler*) together, (*hence the English "parlor"* (*Chateaub.*)); *in monasteries, schools, convents, etc.*, a public reception room (*where guests and visitors can be entertained, Gresset*)
Parnasse, *m.*, Parnassus (*a mountain in Greece, sacred to Apollo and to the Muses*); *fig.*, the company of the Muses
paroi, *f.*, wall; surface of a wall; **aux —s de la muraille**, against the wall
parole, *f.*, speech, power of speech; *pl.*, words; **porter la —**, to be the spokesman, the first to speak
Parques, *f., pl.*, the Fates, the Fatal Sisters
part, *f.*, share; part; interest (*Mol. page 43*); **prendre en mauvaise —**, to take something amiss; **avoir — à**, to share in; **d'autre —**, on the other hand; **nulle —**, nowhere
partage, *m.*, division (*Montesq.*); share, portion, privilege (*Rac.*); **pour nous introduire au —**, to allow us to share in

our divine inheritance, *i.e.*, eternal life (*Corn.*); **en** —, as your share; **croyez-vous donc avoir tant d'esprit en** —?, *transl. freely*, do you really think yourself so clever?, do you think that you possess so much judgment? (*Mol.*)

partant, consequently, therefore

parti, *m.*, decision; side, cause sponsored (*La Font.*); match (*between persons to be married, Sévig.*); course (*La Rochef.*); **tirer** — **de**, to avail oneself of, make use of; **il prend son** —, he makes his own decision, decides for himself (*Fén.*); **prendre** — **pour**, to take the side of (*Fén.*); **il prit le** — **de**, he preferred to, made up his mind to . . . (*Dider.*)

particulier, *m.*, private individual, private citizen

particulier, *adj.*, peculiar, odd, different

partie, *f.*, part; **s'ils veulent être de la** —, if they want to go too, if they want to be included (*Volt.*); **en** —, partly, in a measure, somewhat

partir, to spring from (*La Font.*); to begin, start (*Pasc.*)

parure, *f.*, adornment, ornament; dress, finery

parvenir, to reach, arrive; to succeed in (*Boss.*); to reach the point where . . . ; **quand j'étais parvenu à en être content**, when I was finally satisfied with them (*Rouss.*)

pas, *m.*, footstep, step; **le** —, speed, gait, pace; **faire un** —, to take a step; **prendre le** — **devant**, to come first, be first in importance (*Mol.*)

passé, filtered

passer, to omit (*Mariv.*); to pass

off (*Dider.*); to cross a river; to go beyond (*St.-Simon, Cond.*); — **jusqu'à**, to reach, penetrate (*Rouss.*); **faire** — **une règle**, *see règle*; — **pardessus**, to slip, neglect (*La Font.*); **passe encore de bâtir, etc.**, there may be an excuse for building at your age, but fancy planting! (*La Font.*); *refl.*, to happen, occur; **cela se passe**, it is all over (*Sévig.*); **se** — **de**, to do or go without something

pasteur, *adj.*, pastoral; **peuples** —s, pastoral tribes (*tribes which live from the produce of their flocks*)

patate, *f.*, sweet potato

pâté, *m.*, pie; — **en pot**, hash cooked in a deep stewing pan

pâtir, to suffer

pâtre, *m.*, shepherd (*poet.*)

patron, *m.*, patron Saint

patte, *f.*, paw; **à quatre** —s, on all fours

pâtur, *f.*, food (for animals); — **spirituelle**, spiritual or moral reading, excerpt or passage (*Boss.*)

paume, *f.*, tennis (**le jeu de** — *is the ancient name of a game resembling tennis*)

paupière, *f.*, eyelid; *fig.*, the eyes

pavillon, *m.*, canopy (*Gilb.*)

payer, to pay; **se** — **de mots**, to be satisfied with words

pays, *m.*, neighborhood; countryside, land; **courir le** —, to wander about; **mal du** —, homesickness

paysan, *m.*, peasant, farmer

peccadille, *f.*, trifling offense

péché, *m.*, sin

pêcheur, *m.*, fisherman

pécheur, *m.*, sinner

Pégase, *m.*, Pegasus (*the winged*

horse who, with a blow of his hoof, caused the inspiring fountain of the Muses to spring from Mount Helicon); *fig.*, poetic inspiration (*Boil.*)

peignait, 3d. pers. sing. imperfect of **peindre**

peindre, to paint, depict, describe, picture, show; *refl.*, to paint, show or reveal oneself (*Fén.*)

peine, *f.*, grief (*Corn.*); punishment, sentence (*Rac.*); difficulty, trouble; **j'en aurai moins de —**, I shall have so much less to do (*Mol.*); **être en — de savoir**, to be anxious or very desirous to learn (*La Bruy.*); **se mettre en — de chercher**, to try earnestly, seek (*Fén.*); **se mettre en —**, to trouble oneself about something (*Mol.*); **fait ma —**, *transl. freely*, breaks my heart, troubles my soul, causes me sorrow (*Chateaub.*); **à —**, hardly, scarcely; **valoir la—, être la—**, to be worth while; **c'est — inutile**, it is useless; **sans —**, without difficulty; **—s éternelles**, everlasting punishment or torture (*Volt.*); *pl.*, resentment.

peint, painted; illuminated (*Fén.*)

peinture, *f.*, picture; **la — achevée**, the perfect picture (*La Font.*); coloring, hues (*Rac.*); painting (*as an art, Pasc.*)

pelé, *m.*, person whose hair has fallen out through disease; a person of no importance, a ragamuffin

pénates, *m. pl.*, Penates, household gods; *fig.*, home

penchant, *m.*, inclination, bent
penché, drooping, stooping, bent, inclined

pencher, to bend, incline

pendable, *see cas*

pendant, *adj.*, hanging, dropping, falling

pendre, to suspend, hang (*see langue*)

pendu, suspended; **langue bien —e**, *see langue*

pénétrer, to penetrate; — **les autres**, to understand others fully, to find merit in others (*La Bruy.*)

pénible, difficult, arduous (*Rac.*); awkward (*de Staël*); painful

pénitence, *f.*, penance, repentance; punishment

pénitent, *m.*, penitent, one ordered to do penance

pénitent, *adj.*, penitent, remorseful; **pleurs —s**, tears of repentance

pensée, *f.*, thought

penser, *m.*, thought, idea; **dans ce—**, full of this idea, in this belief

pensionnaire, *m.*, pupil living and being educated in a religious institution (*Gresset*)

pente, *f.*, incline, slant, slope; — **rapide**, steep incline or slope

perclus, lame, crippled, paralytic

perdrix, *f.*, partridge; **deux —**, a brace of partridges

périlleux, dangerous

période, *f.*, sentence, phrase, period (*Rouss.*)

périr, to die, perish

périssable, perishable; *fig.*, fickle, unstable, subject to changes (*Racan*)

permettre, to permit, allow

péronnelle, silly woman, wench, minx

perron, *m.*, steps, flight of steps (*as in front of churches, theatres or manors*)

- perroquet**, *m.*, parrot
perruche, *f.*, small-sized parrot; female parrot
personnage, *m.*, rôle; **jouer un mauvais** —, *see* **jouer**; — **d'esprit**, *see* **esprit**
perspective, *f.*, perspective; **j'avais en** —, I could see (*Chateaub.*)
perte, *f.*, loss; doom; ruin, ruination (*Rouss., Émile*); perdition (*Mass.*); doom, undoing, death (*Corn., B. de St.-Pierre*); **le destin de ma** —, *transl. freely*, the doom that awaits me (*Corn.*)
pervenche, *f.*, periwinkle, myrtle
pesant, heavy
peser, to weigh; *fig.*, to feel the weight of
peste, *f.*, plague, pestilence; **la** — **de . . .**, the deuce take . . . (*Mol.*)
petit-maitre, *m.*, fop, coxcomb; *adj.*, foppish, mincing (*Flor.*); **air** —, foppish and self-satisfied attitude or manner (*Gresset*)
pétri, kneaded; *fig.*, full of, replete with
peuple, *m.*, people, the lower classes (*Pasc., Boss.*); the main body of a nation
peupler, to populate
peur, *f.*, fear; **faire** —, to frighten; **avoir** —, to be afraid
peureux, timid; cowardly
Phébus, Phœbus or Apollo, *god of poetry and music*
physicien, *m.*, *arch.* for physician; physicist; natural philosopher
pièce, *f.*, piece, fragment; **mettre en** — **s**, to tear to pieces; room (*Arn.*); play (*Montesq.*); piece of work, *in* *Le Sage*, sermon; *in* *Rousseau*, poem
piège, *m.*, snare
piété, *f.*, piety; **mot de** —, pious word
piéton, *m.*, walker, pedestrian
pieux, pious
pilule, *f.*, pill
piment, *m.*, Indian or red pepper
pin, *m.*, pine, pinetree
pinceau, *m.*, painter's brush
Pindare, Pindar (*Greek lyric poet*, 522–448 B.C.)
pique, *f.*, pike (*weapon*)
piquer, to prick, goad (*Chateaub.*); *refl.*, to boast, pride oneself
piquette, *f.*, cheap country wine (*wine of inferior quality made with the residue of the grapes*)
pis, *superl. of mal*, **bien** —, still worse
pistole, *f.*, pistole (*a gold coin worth about \$2.00; no longer in use*)
pistolet, *m.*, pistol
piston, *m.*, piston, plunger
pitié, *f.*, pity; *fig.*, heart; **ma** — **s'intéresse**, my pity is roused, I am moved to pity (*Corn.*)
place, *f.*, open space (*Corn.*); **quitter la** —, to yield, withdraw (*Mol.*)
plaider, to plead, sue; **aller** —, to attend a lawsuit, to follow one's case (*Chateaub.*)
plaideur, *m.*, litigant, party (*at a lawsuit*)
plaidoirie, *f.*, plea, speech delivered before a tribunal
plaie, *f.*, wound, sore; **n'est bientôt qu'une** —, is soon nothing but one mass of wounds (*Rac.*)
plain, plane; **de** — **pied**, level with
plaindre, to mourn, bemoan (*Rac.*); to pity (*Corn., Bérang.*); — **quelqu'un**, to pity. feel sorry for (*Pasc.*);

- to lament or cry over the fate of (*Gresset*); *refl.*, to be sorry for, comfort (*Flor.*); to complain (*La Rochef.*, *Rouss.*, *Rac.*)
- plaint**, *past part.* of **plandre**;
- être** —, to be comforted
- plaintes**, *f. pl.*, wailings, groans; complaint, lamentation (*Rac.*); — **secrètes**, unuttered complaints (*Boss.*)
- plaintif**, doleful, querulous
- plaire**, to please; **aux dieux ne plaise!**, the gods forbid!; **se** — **à**, to like to, find pleasure or delight in
- plaisamment**, ludicrously, ridiculously
- plaisant**, humorous; funny, ridiculous, foolish; amusing, droll; strange, extraordinary (*Rouss.*, *Pasc.*); **les anciens étaient** —s, *transl. freely*, we may forgive the Ancients for . . . (*Fonten.*)
- plaisir**, *m.*, pleasure; inclination to live a loose life (*Prév.*); **menus** —s, fancies, fanciful desires, whims
- planche**, *f.*, board, plank
- plantation**, *f.*, act of planting; **excepté pour cette** —, *transl. freely*, except for planting these two trees (*B. de St.-Pierre*)
- planté**, set; **bien** —, well placed, well set
- plat**, smooth, flat; lying flat; *fig.*, insipid; **le** —, what is dull, uninteresting or insipid (*Volt.*); — **e méchanceté**, *see* **méchanceté**
- plein**, full, filled; replete with; **à** —s **mains**, generously, without counting, in an open handed manner; **en** — **e rue**, in the middle of the street, openly (*Rouss.*)
- plénière**, plenary, complete, full
- pléonasme**, *m.*, pleonasm, redundancy
- pleur**, *m.*, tear
- pleurer**, *v.i.*, to weep, cry; *v.t.*, to lament, mourn, bewail (*Gilb.*)
- pliant**, *m.*, folding chair, folding stool
- plier**, to bend; to yield, give way
- plomb**, *m.*, lead
- plonger**, *refl.*, to be steeped in
- ployer**, to bend
- plût**, *3d pers. sing. past subjunctive* of **plaire**; — **à Dieu!**, I only wish that . . ., would to God that . . .
- Plutarque**, Plutarch (*Greek biographer and moralist*, 46–120 A.D.); **un gros** —, the in-folio edition of Plutarch's works which, on account of its heaviness, was used by Chrysale to press his collars; *see* **rabat**
- plutôt**, rather, better to . . . (*La Font.*)
- pluvieux**, rainy
- poids**, *m.*, weight; burden; **elles ont du** —, they carry weight (*Dider.*)
- poignarder**, to stab
- poil**, *m.*, hair of animals; — **du menton**, beard (*La Font.*)
- poing**, *m.*, fist; **à pleins** —s, by the handful; *fig.*, in abundance
- point**, *m.*, point; matter; case;
- partir à** —, to leave on time;
- au dernier** —, in the extreme;
- **du jour**, **pointe du jour**, daybreak; **à** — **nommé**, at the right time; **oublier un** —, to forget an important item or thing (*Flor.*); **à** —, to a turn
- pointu**, sharp, pointed
- poisson**, *m.*, fish
- poitrail**, *m.*, chest (of horses)
- poitrine**, *f.*, chest
- poli**, polite; polished, smooth

- (*Rouss., Émile*); **mal** —, rude, uncouth
- polir**, to polish, give a polish or finish to something
- politesse**, *f.*, politeness, civil or polite behavior; refinement (*La Rochef., Fén., Volt.*); *pl.*, attentions (*Prév.*)
- politique**, *f.*, shrewdness, scheme (*La Rochef.*); underhand or sly manoeuvres (*Montesq.*)
- poltron**, cowardly, poltroon; **un peu** —, somewhat of a coward (*Bérang.*)
- pompe**, *f.*, splendor, pomp
- pompeux**, magnificent; full of honors (*Corn.*); pompous, stately; full of embellishments
- pont**, *m.*, deck
- port**, *m.*, port, harbor, haven
- port**, *m.*, gait, carriage, mien (*Rac.*); — **de tête**, way of holding one's head; carriage, postage, cost of forwarding (*Rouss.*)
- porte**, door, gate; **fausse** —, hidden door
- portée**, *f.*, reach, range; **à — de**, within reach of
- porter**, to carry, bring; to induce (*Fén.*); — **à**, to incline (*Montesq.*); — **bas**, *see bas*; *refl.*, to be in good or bad health
- portière**, *f.*, door keeper, janitress
- possédé**, possessed; full of
- posséder**, to possess; *refl.*, **qui ne se possédait plus**, beside himself with rage
- poste**, *f.*, post; **courir en** —, to go post-haste; as fast as their legs can carry them (*Gresset*)
- postillon**, *m.*, driver of a stage coach
- pot**, *m.*, stewing pan; the content of a stewing pan (*meat, greens, etc.*)
- potage**, *m.*, soup (*with slices of bread, vegetables, pastes, etc.*)
- Potsdam**, a town near Berlin, the seat of several palaces
- poudre**, *f.*, powder; dust (*poet., Corn.*); — **à tirer**, gunpowder
- poudreux**, dusty
- poulailler**, *m.*, hen coop, hen house
- poule**, *f.*, hen; **cage à —s**, moveable hen coop or chicken coop
- poulet**, *m.*, chicken
- poulie**, *f.*, pulley
- pouls**, *m.*, (*pronounce pou*), pulse
- poumon**, *m.*, lung
- poupe**, *f.*, stern, poop, rear part of a ship
- porceau**, *m.*, pig, hog
- pourpoint**, *m.*, doublet (*a close-fitting garment for men, with or without sleeves, covering the body from the neck to the waist or a little below; Webster*)
- pourpre**, *m.*, purple
- pourri**, decayed, bad
- poursuite**, *f.*, proceedings; undertaking, enterprise; pursuit
- poursuivre**, to pursue, continue; to avenge; — **quelqu'un**, to follow, hound, pursue somebody (*Cond.*); **ne poursuive sur lui une odieuse mère**, I tremble lest your just wrath should avenge on my child the wrongs of its odious mother (*Rac.*)
- pourvoir**, to provide, attend to; — **à un inconvénient**, to obviate or remedy a disadvantage (*Montesq.*)
- pourvoyeur**, *m.*, caterer
- pourvu que**, provided that
- pousser**, to push; to utter (*Chateaub.*); to urge (*La Font., Mol.*) — **à**, to rush up to (*Rac.* page 106)
- poussière**, *f.*, dust

pouvoir, to be able to; **n'en** — plus, to be completely exhausted, not be able to endure it any longer, "fagged out;" **se peut-il rien de plus . . . ?**, is there anything more . . . ? (*Pasc.*)

pouvoir, *m.*, power, strength; ability to perform something

praline, *f.*, praline (*almond surrounded with sugar; so named after Marshal Duplessis Praslin*)

pratique, *f.*, mutual knowledge, daily contact or experience of people among themselves (*La Bruy.*); practice, way, manner of doing things (*Rouss.*); *pl.*, tricks; — **s souterraines**, underhand ways or manoeuvres (*Rouss.*)

pratiqué, contrived, brought about, achieved (*Boss.*); **la bouche est —e**, the opening of the mouth is designed (*Boss.*)

pré, *m.*, meadow

préambule, *m.*, preliminary speech, introduction; **sans** —, forthwith; *pl.*, preliminaries (*de Staël*)

prêcher, to preach; **je fus prêché**, I was made the subject of a sermon, I was denounced from the pulpit (*Rouss.*)

précieuse, *f.*, a woman using affected language

précipiter, to urge, rush, drive; *refl.*, to rush, dart, dash

prédire, to foretell, foreshadow

préfet, *m.*, prefect (*the chief magistrate or governor of a département*)

préjudiciable, harmful, hurtful; injurious

préjugé, *m.*, uncritical belief or opinion; biassed opinion; pre-

judice; preconceived notion; — **s sensibles**, *transl. freely*, evident truths, opinions or conceptions acquired through the senses (*Fén.*)

prélat, *m.*, prelate, a dignitary of the Church

prendre, to seize; to take; to catch; **bien des gens y sont**

pris, many are caught by it, many make a mistake there (*La Font.*); — **sur soi**, to assume (*a responsibility, Mol.*);

le — de haut, to speak haughtily; — **de l'amour**, to fall in love, feel the effects of love, come under its sway (*Mariv.*); *refl.*, **s'en — à quelqu'un**, to blame someone, make someone responsible for (*Mol.*); **s'y —** to set about a thing, do something

près, near; **à peu** —, nearly, about, almost; **à un petit nombre** —, except for very few; **à si peu** —, so little, so nearly nothing (*St.-Simon*)

présage, *m.*, omen, sign; foreboding

présager, to announce

présentement, now, at present

présenter, to introduce a person

pressé, urgent

presser, to urge on, hasten (*Boil.*); to urge (*And.*); to sting, prick (*Rac.*); *refl.*, to be in a hurry, make haste; to rise, swell, rush (*of waters, waves, etc., Chateaub.*)

pressoir, *m.*, wine press

prétendre, to expect, claim; **je prétends bien que . . .**, it is my firm intention, I contend, I maintain that . . . (*Volt.*); **ce n'est pas qu'on prétende**, it is not our intention in the least to . . . (*Volt.*); **éloignés**

- d'y pouvoir** —, far from being able to lay any claim on immortality (*Fonten.*)
- prétendu**, sham, alleged, would be, imaginary, serving as a pretence
- prêter**, to lend; *refl.*, **se** — à, to gratify (*Gresset*); **se** — la **main**, to help each other, join forces
- prêteur**, -euse, willing to lend or help; **n'est pas** —, is not of a lending nature or disposition, does not like to lend
- prétexte**, *m.*, pretence
- preuve**, *f.*, proof
- prévenir**, to anticipate (*Buff.*, *St.-Simon*); to forestall, work or act against (*La Bruy.*); to take the lead (*Le Sage*); to stop, prevent (*Corn.*)
- prévention**, *f.*, prejudice, bias, unsympathetic attitude (*Arn.*); **les** — **s** que je lui connaissais contre . . ., the prejudices which I knew him to harbor against . . . (*Arn.*)
- prévoir**, to foresee, calculate in advance; **il prévoyait**, he could foresee (*Volt.*)
- prier**, to beg, beseech (*Rac.*); to pray (*Prév.*, *Bérang.*); to ask (*La Font.*); to invite to supper (*La Font.*, *Sévig.*); **je vous prie**, please; — **que**, beseech, entreat, ask to be allowed (*Gresset*)
- prière**, *f.*, prayer
- prieure**, *f.*, prioress; **mère** —, Mother Superior
- principe**, *m.*, principle; first principles; essence, nature; *pl.*, principles, strict rules of conduct
- priser**, to prize, value, esteem
- privé**, deprived of, without
- priver**, to deprive
- prix**, *m.*, price; value, worth (*Boil.*); prize (*Rouss.*); reward (*Le Sage*, *Fén.*); **au** — **de**, in comparison with (*Pasc.*)
- procès**, *m.*, law suit; quarrel (*Volt.*, *Guerre*)
- prochain**, *adj.*, approaching (*Gresset*); **arrivée** — **e**, the imminent breaking of the tempest (*B. de St.-Pierre*)
- prochain**, *m.*, neighbor; fellow man
- proche**, near
- prodige**, *m.*, prodigy, marvel, wonder
- prodigieux**, incredible, amazing
- prodigue**, lavish, prodigal
- prodiguer**, to be lavish with, give without counting, unstintingly
- produire**, to produce, bring about; to introduce, present a person
- profane**, *m.*, uninitiated person; person not deserving a certain honor, unworthy person; person not belonging to a certain class, clique or society
- profane**, *adj.*, worldly, mundane; **ce temps** —, this worldly or materialistic age (*Volt.*)
- professe**, *f.*, professed nun (one who has taken her vows); **les plus jeunes** — **s**, *transl. freely*, the youngest among the nuns (*Gresset*)
- profondeur**, *f.*, depth
- proie**, *f.*, prey, victim; booty
- projeter**, to plan, intend
- promener**, to drive, push (*Arn.*); — **en triomphe**, to carry triumphantly
- prompt**, quick; vehement, passionate (*Corn.*)
- prôné**, extolled, vaunted
- propos**, *m. pl.*, talk, tattle, prattle (*Gresset*); words (*Arn.*); **répondit par des** — . . ., gave

... answers (*Arn.*); à —, adequately, correctly (*Fén.*)
propre, proper, suited; apt, capable; mal — à, unfit, unable, unqualified (*Mol.*); own; son — intérêt, his own interest
propreté, *f.*, cleanliness, fastidiousness, daintiness, care of one's person
propriété, *f.*, property, ownership
proscrit, forbidden; banished, outlawed
prosélyte, *m.*, proselyte, new convert
prosopopée, *f.*, prosopopoeia (*a figure by which an absent person is introduced as speaking, or a deceased person as alive and present, Webster*)
prosterner, *refl.*, to bow, prostrate oneself
prouesse, *f.*, prowess, feat
prouver, to prove; on croit bien — contre moi, one feels certain to be able to disprove what I maintain (*Rouss.*); c'est pour moi qu'on prouve, it is, on the contrary, my assertion that is being proved (*Rouss.*)
provoquer, to tease, goad, incite, challenge
prunelle, *f.*, pupil of the eye
prunier, *m.*, plumtree
prussien, *adj.*, Prussian; à la —ne, after the style of the Prussian army, very stiffly (*Flor.*)
psaume, *m.*, psalm
publicain, *m.*, publican, tax gatherer; *fig.*, rapacious and heartless person
publier, to make known, proclaim, extol (*Rac.*)
pudeur, *f.*, shyness, modesty, shame; maidenly or womanly shame
puer, to smell; il pue son ancien-

neté, *transl. freely*, it sounds terribly old fashioned (*Mol.*)
puiser, to draw water (*Chateaub.*); to draw, derive, find a subject (*La Font.*); to acquire (*Volt., La Bruy., St.-Simon*)
puissance, *f.*, power, omnipotence; important people (*La Font.*); la toute —, the omnipotence of God, God's almighty power
puissant, powerful
purger, to purge; il vous faut —, you must take . . . (*La Font.*)

Q

qualité, *f.*, rank (*Mol.*), see amoureux
quant à, as far as . . . is concerned
quantité, *f.*, quantity; — de, a great many, a good deal of, plenty of, numerous
quartier, *m.*, quarter; en —, garrisoned; on duty (*St.-Simon*)
quelque, *adv.*, whatever, however
querelleur, quarrelsome
question, *f.*, question; de quoi est-il —?, what is the matter or the trouble?, what is it all about? (*Mol.*); voilà de quoi il est —, this is the subject of my letter (*Sévig.*)
queue, *f.*, tail
quiproquo, *m.*, mistake, blunder (*this word refers to the error committed in taking the Latin word quid for quod*)
quitter, to leave, abandon, drop, give up; take off (clothes)

R

rabat, *m.*, neck band, a turned down collar (*a rabat was made*

- of fine linen and was often adorned with lace)
- rabattre**, to take off the wages (*Mol.*); *refl.*, to shift from one subject to another (*Le Sage*)
- raccommoder**, to repair; to arrange, set in order, adjust
- raccourci**, *m.*, shortening, abridgment; **un — d'atome**, a still smaller atom if possible (*Pasc.*)
- racine**, *f.*, root
- racler**, to scrape, strum
- radoter**, to rave, dote
- radoteur**, dotard, old fool
- rafraîchir**, *refl.*, to recuperate, rest, refresh oneself
- ragoût**, *m.*, stew
- railler**, to laugh at
- raillerie**, *f.*, mockery, jest
- raison**, *f.*, reason, judgment, reasoning; argument; power of reason (*Rouss.*); **avoir —**, to be right or in the right; **avec —**, rightly so; **à plus forte —**, with still greater reason, the more . . . (*Fén.*)
- raisonnement**, *m.*, argument, piece of reasoning (*Fonten.*); constant arguing (*Mol.*); discussion; the art of reasoning correctly (*Fén.*)
- raisonner**, to reason, argue; to discuss (*B. de St.-Pierre*)
- raisonneur**, *adj.*, fond of discussions, ready to argue over everything (*Rouss.*)
- rajuster**, to settle, readjust; — **les choses**, to arrange matters, smooth things over (*Le Sage*)
- ralentir**, to temper, cool (*Fén.*); *refl.*, to slacken, grow slower or less (*Rac.*); to be lessened (*Volt.*)
- ramage**, *m.*, singing, warbling; song of birds
- ramassé**, crowded into something; **ou il est comme —**, *transl. freely*, where it is, so to speak, epitomized or compressed into a small compass (*Boss.*)
- ramasser**, to gather, collect, rake up
- rame**, *f.*, oar
- rameau**, *m.*, branch; *fig.*, — **de lauriers**, glory; **tous les —x des choses**, all the subdivisions or ramifications of things (*Vauven.*)
- ramée**, *f.*, branches (*with their green leaves*)
- ramener**, to bring or lead back
- ramer**, to row; *fam.*, to work hard
- Raminagrobis**, a catname taken from *Rabelais*
- ramollir**, to soften
- ramoneur**, *m.*, chimney sweep
- ramper**, to creep, crawl; *fig.*, to advance in a stealthy manner (*Beaum.*)
- rangé**, arranged, arrayed; **autour de lui —s**, surrounding him (*Rac.*)
- ranger**, to reduce to (*Corn.*); *refl.*, to go on one side, leave the road free (*Sévig.*); to take their places side by side (*Fén.*)
- ranimer**, to bring back (*Chén.*); to invigorate, restore, buoy up, refresh
- rappel**, *m.*, recall; return (*Gresset*)
- rapport**, *m.*, bearing, connection (*Fonten.*); correspondence, relation, harmony, connection (*Boss.*); relationship; **dans leurs —s mutuels**, in their interrelation with each other (*Vauven.*); **sous quelques —s**, in some respects (*de Staël*); **selon le — des philosophes**, according to the philosophers

- (*Volt.*); **par — à lui**, in connection with him, in so far as he is connected with it (*Volt.*); **par — à**, compared with; **avoir — à**, to relate, be relative to; **qui ont — à**, referring to, regarding (*Montesq.*); **ont un très grand — avec**, have a great deal to do with (*Montesq.*)
- rapporté**, related (*Volt.*)
- rapporter**, to quote (*de Staël*); to relate (*Dider.*); — **le bien à Dieu**, to give God the credit for all good results or improvements (*Fén.*); *refl.*, **se or s'en — à**, to refer a matter to, abide by the decision of (*La Font.*); to rely upon (*Le Sage*)
- rapprocher**, to bring nearer or together
- raser**, to skim (*the ground, Beaum.*)
- rassasier**, to sate, satiate, satisfy; to glut, surfeit, gorge
- rassembler**, to gather; **les charmes qu'il rassemble**, *transl. freely*, all his charms
- rassurer**, to reassure, restore confidence
- rat-de-cave**, *m.*, excise man (*familiar*)
- rate**, *f.*, spleen; **décharger sa —**, to vent one's spleen
- râteau**, *m.*, rake
- ratine**, *f.*, ratteen (*a thick woolen stuff quilled or twilled, chiefly used for linings, Webster*)
- rattraper**, to overtake, catch up with
- rauque**, raucus, harsh, hoarse
- ravi**, delighted, glad, charmed
- ravissement**, *m.*, delight, enchantment, rapture
- rayon**, *m.*, beam, ray
- rayonner**, to radiate
- rébarbatif**, forbidding, repulsive, harsh
- rebel**, rebellious, in open revolt against (*Rac.*); unmanageable (*Boil.*)
- rebuffade**, *f.*, rebuff, setback, rebuke
- rebuter**, to cast away or aside, refuse, reject
- recharger**, to reload, to take up one's load again
- recherche**, *f.*, research, investigation, study
- rechercher**, to seek, court, endeavor to arouse (*Rac.*); to look for, seek out (*Pasc.*); **à — de près**, if we examine carefully or minutely (*Boss.*)
- rechigné**, cross, sour-looking, sullen
- récif**, *m.*, reef
- réclamer**, to claim, ask for; — **son bien**, to claim what belongs to her (*Rouss.*)
- récolte**, *f.*, crop (*for St.-Simon see désespoir*)
- reconduire**, to see a guest to the door, accompany him to the door
- réconforter**, to strengthen, refresh
- reconnaissance**, *f.*, gratitude, thankfulness
- reconnaître**, to recognize; *refl.*, to declare oneself (*Gresset*)
- recourber**, *refl.*, to curve, turn, fold
- recourir**, to have recourse, resort to; — **à la pénitence**, to turn one's thoughts towards penance and mortification
- récrier**, *refl.*, to cry out, exclaim with admiration
- rectifier**, to correct
- recueillir**, to gather up, get, receive; to take up, pick up
- reculé**, pushed back; **forêts du**

- peuple** —es, *transl. freely*, forests whose growth has been restricted by man *i.e.*, by felling some of the trees (*Racan*)
- reculer**, to retard, delay, postpone, put off; to recoil (*Prév.*); to widen (*the range, Cond.*)
- récusable**, something to which exception can be taken, subject to criticism, that can be challenged
- redevable**, beholden to; **en être** — à quelqu'un, to be indebted, obliged to someone about something; **à qui en est-on** —?, to whom is the credit due for this?, to whom are we beholden for this?
- redingote**, *f.*, (*corrupted form of the English riding-coat*), coat, frock-coat
- redire**, to repeat; **trouver à** —, to find fault with, take exception to
- redoubler**, to increase twofold; to increase
- redoutable**, formidable, terrifying, awe-inspiring
- redouter**, to fear; **homme à** —, a dreaded adversary (*Corn.*)
- redresser**, to correct, rectify (*Rouss.*); to prick up (*one's ears, Dider.*)
- réellement**, actually (*Rouss.*)
- réfectoire**, *m.*, general dining room (*in schools, barracks, convents, etc.*)
- réfléchir**, *refl.*, to be reflected, thrown back, to glance off (*Rouss.*)
- réflexion**, *f.*, thinking, thought
- refus**, *m.*, refusal; **le** — **de la louange**, to refuse or decline to be praised (*La Rochef.*)
- refuser**, to refuse; *refl.*, **ne se** — à rien, to balk at nothing (*Buff.*)
- régal**, *m.*, treat, feast; **le** — **fut petit**, 'twas a meager feast (*La Font.*)
- regard**, *m.*, look, glance; *fig.*, eye
- regarder**, *refl.*, to look at oneself; **qu'il se regarde**, let him look upon himself, let him consider himself (*Pasc.*)
- régent**, *m.*, college professor (*arch.*); **une rhétorique de** — **usé**, the eloquence of a worn-out school teacher (*Le Sage*); —e, *f.*, teacher (*Gresset*)
- régicide**, *m.*, murderer of the king (*in French History, one of those responsible for the execution of Louis XVI in January, 1793*)
- régime**, *m.*, cluster, bunch (*B. de St.-Pierre*); diet, strict choice of foods (*La Rochef.*); **vivre de** —, to observe a certain diet (*La Font.*); **trop grand** —, too strict or minute observance of the rules of health (*La Rochef.*)
- registre**, *m.*, ledger, diary; **tenir** —, to make a record
- règle**, *f.*, rule; **en** —, a regular . . . (*Arn.*); **passer la** —, to enforce the rule (*Fén.*)
- régulé**, regulated; **mouvements si bien** —s, such well ordered or well regulated forces (*Boss.*)
- régler**, to settle, arrange; to regulate, manage; allot, give; *refl.*, **se** — **sur**, to follow, be guided by
- règne**, *m.*, reign
- régner**, to rule, reign
- regorger de**, to overflow with, abound in
- rein**, *m.*, kidney; *poet.*, loins
- rejaillir**, to gush; **l'eau rejaillit**, the water is hurled back (*Chateaub.*)

- rejeter**, to lay aside (*Le Sage*)
réjoui, amused, entertained (*La Bruy.*); gladdened
réjouir, to amuse, entertain; to delight, gladden (*Rouss., La Font.*); *refl.*, to rejoice
relâche, *m.*, relaxation, interruption; **sans** —, unremitting; *adverbially*, ceaselessly, without stopping, unceasingly
relâchement, *m.*, relaxation, looseness; looseness (*of morals*)
relâcher, to relax, loosen
relatif, proportionate, in proportion with
reléguer, to banish; **relégué à l'endroit**, *etc.*, lodged (*Chateaub.*)
relever, to raise, ennoble, elevate, dignify, enhance (*La Bruy.*); — **de**, to depend from, pay homage to (*Boss.*); *refl.*, to retrieve oneself, grow in dignity (*Pasc.*)
relief, *m.*, relief; **donner du** —, to set off
religieuse, *f.*, nun
relique, *f.*, relics (*of saints and martyrs*); *pl.*, remains, ashes (*Rac.*)
remarque, *f.*, observation (*Le Sage*)
remarquer, to notice; **qu'on lui remarque**, which we see in him (*Dider.*)
rembarquer, *refl.*, to board a ship for the second time; **nous nous rembarquâmes**, we returned to the boat, came back on board (*Sévig.*)
rembourser, to refund, pay back, reimburse
remède, *m.*, remedy, medicine
remettre, to give, deliver, surrender, hand over (*Corn.*); to postpone (*Rouss.*); — **une lettre**, to deliver a letter;
j'avais une lettre à lui —, I had a letter for him (*Chateaub.*); *refl.*, **s'en** — **à**, to refer to; to abide by someone's decision
remonter, to go back to, reach (*Fén.*)
remords, *m.*, remorse (*for Chénier see veille*)
rémore, *f.*, remora (*from the Latin, meaning hindrance, as this small fish was fabled to be able to check or even stop vessels, after Webster*)
rempart, *m.*, rampart, bulwark; *fig.*, defence
rempli, rich; full of meaning; well constructed (*Boil.*)
remplir, to fill; to fulfill (*Flor.*)
remuer, to move; **la terre qu'ils remuent**, the ground which they plough or till (*La Bruy.*)
renard, *m.*, fox
rendre, to render; to make; to reflect, throw back (*Rouss.*); to yield, produce, *fig.*, to work (*Buff.*); *refl.*, to go, betake oneself; **se soient rendus dans l'arche**, should have gone or walked into the ark (*Volt.*)
rendu, exhausted, spent, weary
rène, *f.*, rein
renfermer, to confine, shut up; **qui ait pu** —, which could possibly have encompassed . . . (*Boss.*)
renfler, *refl.*, to swell, rise
rengorger, *refl.*, *literally*, to bring or push the throat and upper part of the chest forward as pigeons and peacocks do; *fig.*, to carry one's head high, to feel one's own importance (*Gresset*)
renom, *m.*, renown, fame, glory
renommée, *f.*, fame
renseignement, *m.*, directions,

- indication; **servait de** —, kept informed, designated, pointed out (*Rouss.*)
- rentrer**, to reenter; — **dans la nature**, to go back to nature (*B. de St.-Pierre*); **les font — en eux-mêmes**, cause them to look into their own hearts or conscience, bring them to a realization of their sins or shortcomings (*Le Sage*); **de le faire — en lui-même**, to cause him (*Voltaire*) to study earnestly his own conscience (*Rouss.*)
- renversé**, knocked down; upset, thrown down, overturned; turned upside down; **mousquets —s**, with muskets reversed, *i.e.*, the muzzle pointing downward (*Sévig.*)
- renverser**, to upset; to reverse, turn upside down (*Rouss.*); to change, overthrow; to knock down (*Sévig., Mariv.*)
- renvoyer**, to restore (*Rac.*)
- repaire**, *m.*, lair, den
- repaître**, *refl.*, to satisfy oneself; to delight in, feed on
- répandre**, to scatter, strew; to spread; (*Prév.*); to give, lend (*B. de St.-Pierre*); **faire — du sang**, to spill blood
- répandu**, scattered; **sont —s**, are to be found (*de Staël*)
- réparer**, to repair; to replace, make up for (*Mol.*); to wipe out, efface (*Corn.*); to undo, balance (*La Rochef.*); *refl.*, make up one's losses
- repartir**, to retort, reply
- repas**, *m.*, meal
- repentir**, *m.*, repentance
- repli**, *m.*, fold, coil
- réplique**, *f.*, answer, reply
- répliquer**, to reply; to answer back (*instead of obeying, Corn.*)
- répondre**, to answer; **si les expressions ne répondent pas . . .**, *transl. freely*, if what I say is inadequate, if I cannot do justice to . . . (*Boss.*)
- réponse**, *f.*, reply; **pour toute —**, as your only answer
- repos**, *m.*, pause, stop (*Boil.*); rest, quiet (*La Bruy.*); inactivity, inactive life (*Volt.*); quietude, quiet, calm (*Rac.*); **en —**, at rest, at leisure
- reposer**, *refl.*, to rest
- reprendre**, to recover; to reprove, blame (*St.-Simon, Fén.*); to go on saying, reply, rejoin (*Gresset, B. de St.-Pierre*); to take hold or possession of something again (*Rouss.*); to recover; — **enfin le simple**, to go back to simplicity (*La Bruy.*)
- représentation**, *f.*, image, description (*Boss.*)
- réprimer**, to repress, refrain, restrain, check, curb
- reprise**, *f.*, resumption; renewed attack (*St.-Simon*)
- réprouvé**, *m.*, reprobate, hardened sinner
- république**, *f.*, commonwealth, State
- réserve**, *f.*, restriction; **sans —**, unstintingly, unsparingly
- résolu**, resolved, decided
- résonner**, to re-echo, ring; to resound (*Boss.*)
- résoudre**, to resolve; *refl.*, to make up one's mind
- respiration**, *f.*, breathing
- respirer**, to breathe; *fig.*, to be filled with (*Corn.*); to live again in someone (*Rac.*)
- ressemblant**, resembling; **être —**, to look like
- ressentiment**, *m.*, resentment, anger (*born from a sense of wrong, Corn.*)

ressentir, to feel, experience
 resséré, confined, kept (*Gresset*)
 ressérer, to draw closer or nearer; to tighten; to put back in its former place, and fig., to be chary of (*St.-Simon*); *refl.*, to become shorter (*Boss.*); to draw closer or nearer (*Arn.*)
 ressort, *m.*, spring (of metal); action (*Montesq.*); le jeu des —s, the play or action of these forces (*Boss.*)
 restaurant, *adj.*, satisfying, strengthening
 reste, *m.*, remain, residue, p. 121; de —, more than necessary, remaining, left; au —, besides, moreover, by the way (*Mol.*)
 rester, to remain
 rétabli, restored (*Boss.*); recovered, in good health again (*Rouss.*)
 rétablir, *refl.*, to recover one's health
 retarder, to hold back
 retenir, to detain; to keep (*Volt.*); to remember (*Chateaub.*, *Rouss.*, *Dider.*); to hold back, secure (*B. de St.-Pierre*); — à dîner, to ask to dinner
 retentir, to resound, to re-echo
 retenu, held down, restrained, curbed
 retenue, *f.*, reserve, discretion
 rétif, stubborn, unwilling or refusing to obey (*Boil.*)
 retirer, to draw, pull or take out; to withdraw (*Boss.*); soit qu'il la retire à lui-même, or deprives them of it, withdraws it from them (*Boss.*); *refl.*, to retire, draw back (*Arn.*); le sang se retire, the blood flows back (*Rac.*)
 retomber, to consider carefully, be brought face to face with . . . (*Mass.*)

retour, *m.*, un — (or, more usual, un — de fortune), change for the worse, vicissitude (*Boss.*)
 retraite, *f.*, retirement (*La Bruy.*); retreat (in convents and monasteries, *Gresset*); place of refuge, shelter (*Boss.*, *B. de St.-Pierre*); faire la —, to retire (from active life, army, court, business, etc., *Racan*)
 retrancher, to deduct; cast aside, cast off
 rétrécir, to narrow, cut from, make smaller
 retrouver, to find again; *refl.*, to find one's way
 réussir, to succeed, to do (better or worse)
 revanche, *f.*, retaliation; en —, on the other hand, in compensation
 réveiller, to awaken; to rouse (*de Staël*)
 révéler, to lay bare, open (*Gilb.*); to reveal, make known to (*Rac.*)
 revenir, to come back; — sur ses pas, to retrace one's steps; to suit, please (*Mol.* page 64); il m'en revient, I remember or recall some (*Rouss.*); s'il me revenait que . . ., if I heard that . . . (*Le Sage*); — de, to abandon, give up (*And.*)
 rêver, to dream; to muse
 révérer, to respect
 rêverie, dream, day dream, musing (see *tirer*)
 revêtu, assumed, taken (*La Touche*)
 rêveur, —euse, deep in thoughts (*Mariv.*); musing, in a brown study
 revivre, to live again
 révolter, to rebel against; me révolte, urges me to rebel against

révoquer, to reverse, revoke, repeal; — **quelque chose**, to reverse one's decision
revue, *f.*, review; **faire passer en** —, to conjure up, to cause to pass before one's eyes (*Gresset*)

riant, pleasant, cheerful

rideau, *m.*, curtain

rider, to wrinkle; **faire — la face de l'eau**, to cause slight ripples to appear on the surface of the water (*La Font.*)

rien, nothing; **ne fait — à l'affaire**, has nothing to do with it, has no bearing on the subject (*Mol.*); — **de** —, absolutely nothing; *m.*, **un** —, a mere nothing, a trifle, the slightest noise (*La Font.*)

rieur, *m.*, laughter; **les —s**, those who laugh (*La Bruy.*)

rigoureux, stern, harsh, heavy (*Prév.*)

rigueur, *f.*, harshness, harsh or unfriendly behavior (*La Bruy.*); stiffness, haughty attitude

rimailler, to write poor poetry; **l'écrivain rimaille**, *transl. freely*, the rhymester is already at work (*Désaug.*)

rimier, to rhyme; to write poetry; — **en dieu**, to use oaths ending in *dieu*, *as sacrédieu!*, *nom de Dieu!*, *etc.*; *fig.*, to utter oaths, blaspheme (*Gresset*)

rivage, *m.*, bank, shore; *fig.*, abode (*Rac.*)

rive, *f.*, shore

riz, *m.*, rice

robe, *f.*, gown; shroud (*La Touche*)

roche, *f.*, rock, crag

roidi or raidi, stiffened, rigid

roitelet, *m.*, wren

rôle, *m.*, part; **le — d'un sot est**

... transl. freely, it is the nature of a fool or tactless person to be . . . , it is in keeping with the rôle of a fool to be . . . (*La Bruy.*)

roman, *m.*, novel

romance, *f.*, ballad, song

rompre, to break, snap, break off abruptly (*Rac.*, *La Font.*); to break up (*an army*), reduce to flight (*Corn.*)

rompu, broken, shattered; reduced to flight

ronce, *f.*, briar; *pl.*, briar bush

rond, *m.*, circle

ronfler, to snore

rongé, eaten up with, preyed upon by, harassed or tormented by

ronger, to gnaw; to prey upon, torment, consume, harass

roseau, *m.*, reed

rosée, *f.*, dew

rosser, to thrash, beat soundly, pommel

rossignol, *m.*, nightingale

rossignoler, to imitate the voice and song of the nightingale; *transl.*, to trill (*Gresset*)

rôt, *m.*, roast

rôti, *m.*, roast

roturier, plebeian, vulgar, low

roue, *f.*, wheel; rack (*ancient instrument of torture*)

roué, broken on the wheel; *fig.*, — **de coups**, violently beaten (*Sévig.*)

rougir, to blush; to redden, make crimson (*Rac.*); **faire —**, to cause someone to blush (*Mariv.*); to cause someone to feel ashamed (*Corn.*)

rouler, to roll; **la conversation roula**, the subject of conversation happened to be . . .

royaume, *m.*, kingdom

ruban, *m.*, ribbon

ruche, *f.*, beehive
rude, hard, difficult (*La Bruy.*, *Fén.*); harsh, offensive (*Mol.*); painful, causing mental anguish or suffering (*Boss.*)
ruelle, *f.*, alley; **tons de —**, low, coarse and vulgar language
rugir, to roar; **en rugissant**, with a roar
ruisseau, *m.*, gutter (*Mol.*); brook (*Fén.*, *Rouss.*)
ruse, *f.*, cunning, slyness; trick, ruse
rusé, crafty, sly
rustique, plain, unadorned
rustre, *m.*, boor, lout, peasant

S

Saba, reine de —, Queen of Sheba
sable, *m.*, sand
sabot, *m.*, hoof
sac, *m.*, bag
sacrer, to swear, utter oaths (*Gresset*)
sagacité, *f.*, sagacity; **avec —**, sagaciously
sage, wise, good; rational, poised; in one's senses (*La Font.*); careful, prudent, staid (*La Bruy.*); **êtes-vous —?**, are you in your right mind? (*La Font.*)
sage, *m.*, wise and careful man; a man endowed with a philosophic turn of mind (*La Font.*, *La Rochef.*)
sagesse, *f.*, good behavior (*Prév.*); **je redoutais sa —**, *transl. freely*, I feared his restraining influence (*Prév.*)
saignée, *f.*, blood-letting; **souffrir la —**, to be bled
saigner, to bleed
sain, healthy, normal (*La Bruy.*); wholesome; — **e raison**, sane reason

saint, holy, saintly; sacred; **un — homme de chat**, a saintly cat (*lit.*, a cat that looked like a very pious man, *La Font.*)
Sainteté, *f.*, Holiness
saisi, seized; — **det error**, terror-stricken
saisir, to make a profound and painful impression, shock (*Sévig.*); to seize, take hold of; to notice, perceive; to seize upon (*Vauven.*)
saler, to salt; — **trop**, to put too much salt in (*Mol.*)
saluer, to greet, bow to
salut, *m.*, greeting; —!, farewell! (*Gilb.*); safety; salvation; **faire son —**, to secure one's salvation, save oneself; **opérer son —**, to work out one's salvation (*Mass.*)
sanctifié, sanctimonious, holy
sang, *m.*, blood; *fig.*, offspring, child, son (*Rac.*)
sang-froid, *m.*, coolness, composure; **reprendre son —**, to recover one's composure
sanglant, bloody; drenched or soaked in blood
santé, *f.*, health
saper, to sap, destroy
saut, *m.*, bound, leap, jump; — **périlleux**, somersault (*Flor.*); waterfall (*Chateaub.*)
sauter, to jump, leap, bounce; — **aux yeux**, to be obvious
sauvage, *adj.*, wild; uncultivated; *m.*, wild man, savage; *pl.*, wild tribes, Indians (*Prév.*)
sauver, to save, spare; *refl.*, to save oneself; **se — avec toute sa réputation**, to keep one's reputation intact or entire (*Le Sage*)
savant, *adj.*, learned; *m.*, learned person, scientist
savoir, to know; **ne saurait être**

mal reçue, could not possibly prove unwelcome (*Rouss.*); **on ne saurait . . .**, one could not . . . (*de Staël*); **ils ne sauraient non plus se séparer de leurs femmes**, neither can they leave their wives (*Montesq.*)
savoir, *m.*, knowledge, science
Saxe, *f.*, Saxony
sceau, *m.*, seal; **garde des —x**, Keeper of the seals
scélérat, *m.*, scoundrel; **il fut un — profès d'abord et sans noviciat**, he blossomed out at once (*d'abord*) into a full fledged scoundrel (*scélérat profès*) without the need of any preparation (*sans noviciat*).
scolopendre, *f.*, hart's tongue (*a genus of fern*)
Scythe, *m.*, Scythian, inhabitant of Scythia (*a region north of the Black Sea*)
seau, *m.*, pail; **pleuvoir à —x**, to rain heavily, rain "cats and dogs"
sec, dry; **à —**, high and dry
séché, withered, lifeless (*Boss.*)
sécher, to dry; to pine away (*Rac.*); **les yeux ne nous séchèrent pas**, we did not stop crying once, we wept throughout (*the meal, Sévig.*)
sécheresse, *f.*, drought; **avec —**, sharply (*St.-Simon*)
secourir, to shake off or throw off
secourir, to assist, bring help to
secours, *m.*, help, money; medical help (*Mariv.*); **l'utile —**, timely or opportune aid (*Rac.*)
secousse, *f.*, blow (*St.-Pierre*)
séculaire, century old, hundreds of years old
séducteur, enticing, leading one astray
séduire, to seduce, lead astray,

deceive; to tempt, attract (*And.*)
seigneur, *m.*, Lord, God; lord, my lord; nobleman; **aux —s, mais qui l'étaient**, *transl. freely*, to those noblemen of ancient lineage, of real nobility (*St.-Simon*)
sein, *m.*, bosom, breast, chest; *fig.*, depth; **au — de, dans le — de**, among, amidst, in the midst of
séjour, *m.*, home, abode, dwelling
selle, *f.*, saddle
selon, according to, in proportion as
semblable, similar
semblable, *m.*, fellow creature, fellow man
semblant, *m.*, show, pretence; **faire — de**, to appear or pretend to do a thing
sembler, to seem, appear
semence, *f.*, seed; *fig.*, root (*La Bruy.*)
semer, to sow, plant; scatter (*Beaum.*)
sens, *m.*, direction; meaning, sense (*Boil.*); **j'entrai dans le — de cette ruse**, I entered into the spirit of this stratagem (*Prév.*); **le bon —**, common sense; — **dessus dessous**, upside down, topsy-turvy; *pl.*, the senses (*Pasc., Boss.*); **reprendre l'usage de ses —**, to recover one's senses (*B. de St.-Pierre*)
sensé, full of common sense, sensible
sensibilité, *f.*, sensitiveness; nervousness; feeling
sensible, sensible, which can be grasped by the mind or the senses; strongly marked, noticeable (*Le Sage*); **preuve —**, forcible proof (*Vauven.*); **joie**

- , great joy (*Sévig.*); d'un air —, with a sympathetic or loving mien (*Gresset*); philosophie —, direct or obvious reasoning (*Fén.*); représentation si —, such an evident or easily grasped representation (*Fén.*)
- sensiblement, obviously, clearly, forcibly, evidently; point —, not very much, not in any marked degree
- sentence, f., maxim, saying, quotation
- sentier, m., path
- sentiment, m., opinion (*Le Sage, Fonten.*); feeling; consciousness, resentment (*La Bruy.*); sans exciter tant soit peu notre —, without becoming in the least aware of it (*Boss.*); pl., thoughts, ideas, feelings; opinion (*La Rochef.*); in letters, regards (*Rouss.*); —s de plaisir, pleasurable sensations or feelings
- sentir, to feel, be conscious or aware of, know; to have feelings, experience sensations (*Rouss.*); to feel the effects of, smack of (*Le Sage*); faire — une vérité, to spread a truth, have a truth recognized (*Fén.*); nous aurait fait —, would have made us aware of (*Fén.*); lui faire — l'incommodité, to make her understand, make her aware of the disadvantage (*Fén.*); se —, reciprocal verb, to know each other intuitively (*La Bruy.*); se faire —, to make itself felt, manifested or known (*La Bruy.*)
- séparer, to push aside (*St.-Simon*)
- sérénité, f., serenity, calm
- sérieux, adj., positive, worthwhile, serious; m., seriousness
- serment, m., oath
- serré, compact, adjusted (*Boss.*)
- serrement, m., squeeze, tight clasp
- serrer, to press, hold tight; serrant la queue, with his tail between his legs (*La Font.*)
- service, m., service; faire le —, to do the housekeeping, the chores, etc.; faisait mon petit —, attended to my few household duties, my few wants (*Rouss.*)
- servile, slavish
- servir, to serve; to prove one's love to a woman; les moyens de la —, the opportunities to prove to her my devotion (*Prév.*); qu'au cas que cela servît, except in the case where this might prove of some good or advantage (*Pasc.*); cela ne sert qu'à l'effrayer, this only frightens him (*Rouss.*); rien ne sert de . . ., it is useless to . . ., nothing is gained by . . .; de quoi vous sert votre vitesse?, what is the use of your speed? (*La Font.*); refl. se — de, to use, make use of
- serviteur, m., man servant
- servitude, f., slavery, dependence
- sévère, critical, stern, sensitive (*Boil.*)
- Siamois, m., Siamese, from Siam
- siècle, m., century
- siège (siège in *Littré*) m., seat, chair
- siffler, to whistle; to hiss (*Beaum.*)
- siffleur, whistling
- signaler, to mark (*Arn., Millev.*)
- significatif, significant; ominous,

- threatening, full of meaning (Arn.)
- Silésie**, *f.*, Silesia (a province of western Germany)
- simple**, simplehearted (*Bérang.*); *c'est tout* —, quite so, of course, naturally, it goes without saying
- simple**, *m.*, simplicity
- simplicité**, *f.*, unaffected or true simplicity (*Chateaub.*); innocence, *fig.*, guileless heart (*Gilb.*); *a eu la — de*, has been simple enough to . . . (*Rouss.*)
- simulacre**, *m.*, image
- singe**, *m.*, monkey
- sinon**, unless, except
- siquenille**, *f.*, long coat of coarse material worn by horse grooms; *transl.* smock (the spelling *souquenille* is more usual)
- sire**, *m.*, Majesty, Lord, master, Sire, Sir; — *dit le renard*, Your Majesty, said the fox; *this word indicates also familiarity or even scorn*; fellow, person (*La Font.*); *pauvre* —, poor wretch
- sobre**, frugal, abstemious, moderate
- soie**, *f.*, silk; *pl.*, hair (of dogs, *Sévig.*)
- soin**, *m.*, desire (*Mariv.*); anxiety (*Racan.*); care; interest; *pl.*, attentions (*Mariv.*); skill, knowledge (*Mol.* page 57)
- soir**, *m.*, evening; *sur le* —, towards evening
- soit**, *present subjunctive of être*, so be it, very well
- sol**, *m.*, ground, soil
- solécisme**, *m.*, solecism, a gross grammatical error
- soliloque**, *m.*, soliloquy; (*Les Soliloques* is the French title of a work by Saint Augustine); *un peu de* —, a few sentences from Saint Augustine (*Gresset*)
- solitaire**, *m.*, recluse; *fig.*, monk
- sombre**, dark; not clear, difficult to understand (*Boil.*)
- somme**, *m.*, sleep; nap
- somme**, *f.*, sum
- sommeiller**, to get a wink of sleep; to slumber
- sommer**, to urge strongly; *de quoi que l'on vous somme*, however strongly urged (*Boil.*)
- sommet**, *m.*, mountain top; summit
- son**, *m.*, sound; tone of the voice
- songer**, to think; to muse, be in a brown study; *je n'y songe pas*, I have no intention or idea of doing it (*Mol.*); — *à*, to think about (*Racan.*); *songez que* . . ., realize, if you can, that . . . (*Sévig.*); *sans bien* —, without quite realizing (*Gresset*)
- sonner**, to sound; *dix heures sonnaient*, ten o'clock struck; *l'airain sonnait*, the bell tolled (*Chateaub.*)
- Sophocle**, Sophocles (Greek tragic poet, 496–406 B.C.)
- sorbet**, *m.*, sherbet (a refreshing drink, common in the East, made of fruit juice, diluted, sweetened, and flavored variously, Webster)
- sorcier**, *m.*, sorcerer, wizard
- sort**, *m.*, fate; position in life, lot, future (*Le Sage*)
- sorte**, *f.*, manner, way; *de bonne* —, properly, well; *de la* —, thus, in this manner; *faire en — que*, act in a way that . . ., arrange matters in such a way that . . .
- sortie**, *f.*, angry reprimand, harsh words (*Mol.* page 69)
- sortir**, to go out; — *de la plume*

- de**, to come from the pen of (*Rouss.*); — **de table**, to leave the table
- sot**, *m.*, fool, stupid person, dunce
- sot**, *adj.*, stupid, foolish, silly
- sottise**, *f.*, foolishness; ridiculous fancy, foolish whim (*Sévig.*); *pl.*, nonsense, silly stuff
- souci**, *m.*, care, anxiety; **sans** —, carefree; **quitter un** —, to banish a care; **pour m'ôter de** —, to relieve my mind (*Mol.*)
- soucier**, *refl.*, to care, take notice; **ne plus se — de**, not to care any longer about something
- soudain**, *adj.*, immediate, prompt; *adverbially*, **tout** —, at once, there and then (*Mol.*)
- souffle**, *m.*, breath (*of wind*, *La Font.*); **je n'osais pousser le moindre** —, I hardly breathed (*Prév.*)
- souffler**, to blow
- soufflet**, *m.*, slap in the face
- souffrir**, to suffer; endure, allow, put up with
- souhait**, *m.*, wish, desire; **à** —, as well as could be desired
- souhaiter**, to wish, desire
- souiller**, to sully, stain, mar
- soûl**, **saoûl** (*pronounced sou in both cases*) *adj.*, surfeited; **se trouva** —, had his fill; *m.*, *literally*, drunkenness; *fig.*, fill, heart's content; **tout mon** —, to my heart's content, as much as I please
- soulagement**, *m.*, relief
- soulager**, to relieve; **le soulagea en ce qu'il put**, relieved him as far as he could or was able to (*Sévig.*)
- soulever**, to lift, raise, take up; to incite, rouse, stir up (*Rouss.*)
- soumettre**, to subdue; to place under the rule of (*Volt.*); **de se la** —, to master it; *refl.*, to submit, yield, give in
- soumis**, submissive; meek, bowing under; — **à**, under, subjected to, obedient to
- soumission**, *f.*, submissiveness; obedience, submission (*Mass.*); meekness of the soul (*Boss.*)
- soupape**, *f.*, valve
- soupçon**, *m.*, suspicion
- soupçonner**, to surmise, suspect; **paraître** —, to appear to know, guess or understand (*Mariv.*)
- soupir**, *m.*, sigh
- soupirer**, to sigh; to be filled with sad forebodings (*Rac.*); *in poetic style*, to sing, endow something with poetry; **il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse**, *transl. freely*, he surrounds the melancholy of his old age with a poetic halo, he idealizes his old age (*Racan.*)
- sourcil**, *m.*, eyebrow
- sourd**, deaf; unmindful, not heeding; rumbling, dull (*B. de St.-Pierre*)
- sourdement**, with a dull sound, with a rumbling noise (*Dider.*)
- sourire**, *m.*, smile
- sourire**, to smile
- souris**, *m.*, *poet. for sourire*
- souris**, *f.*, mouse
- soustrait à**, removed from
- soutenir**, to endure, bear (*Rac., Montesq.*); to hold, hold up (*Flor.*); to carry, lift (*Corn., Prév.*); to maintain (*Mol., Fén.*); to bear, withstand (*La Rochef.*); to grant further help, keep up (*Volt., "Lettre"*); to wage war (*Volt.*); **il soutenait Boileau**, he protected or defended Boileau, he took up the interests of Boileau (*Volt.*); **pour les — dans leur révolte**,

- to help them in their rebellion (*Volt.*); *refl.*, to maintain, endure, keep up (*Rouss.*); to last, endure (*Vauven.*); to stand or stay up (*Mariv.*)
- soutenu**, supported, helped, leaning on (*Chateaub.*); **bien — par**, which is well in keeping with, made more striking or enhanced by (*Buff.*)
- souterrain**, underground; **pratiques —es**, *see* **pratique**
- souterrain**, *m.*, underground passage (*Chateaub.*)
- soutien**, *m.*, support, maintenance; help, comforter; **porter — en espérance**, bring the comfort of hope (*Boss.*)
- souvenance**, *f.*, remembrance (*archaic and poetic*)
- souvenir**, *m.*, remembrance, recollection
- soverain**, *m.*, sovereign; **petit —**, petty ruler
- spectre**, *m.*, ghost
- spéculatif**, speculative, devoted to thinking; **propre à la vie —ve**, suited to a life of speculation or thinking (*Montesq.*)
- spéculation**, *f.*, thought (*as opposed to action*)
- stérile**, barren, unproductive
- stérilité**, *f.*, barrenness, shallowness (*Prév.*)
- stupide**, bereft of reason, stupefied (*Montesq.*)
- stylé**, taught, trained, coached
- subit**, sudden
- subitement**, suddenly, all of a sudden
- suborneur**, seducing, misleading, enticing; **monde —**, misleading or corrupting gentry (*Gresset*)
- suc**, *m.*, sap, juice; *fig.*, nourishing food, essence; force
- succomber**, to yield, give in (*Sévig.*); to die (*Millév.*)
- sucer**, to sip
- sucré**, fond of dainties and sweets (*Gresset*)
- suer**, to sweat; *fig.*, to experience great difficulty (*Mol.*)
- sueur**, *f.*, sweat; *pl.*, toils (*Buff.*)
- suffire**, to suffice, be sufficient or enough
- suffisance**, *f.*, presumption, vanity, conceit
- suffisant**, sufficient, all-sufficient
- suite**, *f.*, continuation; succession (*Boss.*); sequel, result (*Corn.*); **par la —**, later on
- suivi**, well-connected, coherent, uninterrupted, carefully planned (*Boss., Fén.*)
- suivre**, to follow
- sujet**, *m.*, reason, cause, ground; **maigre —**, poor cause, trifle (*Mol.*); product (*Boss.*); **à ce —**, on this score; — **à**, subject to
- superflu**, *m.*, superfluity, superfluity
- superflu**, *adj.*, useless, not necessary; **leurs cris étaient —s**, their cries or prayers went unheeded (*Flor.*)
- supérieure**, *f.*, Mother Superior (*Gresset*)
- suppléer**, to make up for
- supplice**, *m.*, martyrdom, *fig.*, boredom (*La Bruy.*); punishment (*Rac.*); execution (*Corn.*); **mettre au —**, to torture (*Mol.*)
- supplier**, to beg earnestly, entreat, beseech
- supporter**, to put up with, endure (*La Bruy., Sévig.*)
- suppôt**, *m.*, agent; *for* *Béranger*, translate excise man
- supprimer**, to suppress, keep back, delete
- sûr**, safe, secure; (*of taste*) perfect, unerring, correct; accurate, unswerving (*Rac.*)

sûreté, *f.*, safety; **en** —, safe, out of reach

surmonté, crowned with; — d'une bougie, holding a candle

surplus, *m.*, surplus; **au** —, besides, moreover

surprendre, to surprise, find out, catch; **je me surprends**, I find myself (*Rouss.*)

surprise, *f.*, surprise; **coup de** —, *see coup*

surveillante, *f.*, guardian; *in schools, convents, etc., a person appointed to keep order among the students, nuns, etc.*

survenir, to happen, join in

susdit, above mentioned

suspect, suspicious, open to suspicion; dishonorable; **affaire** —e, questionable business; **doivent être fort** —es, must be regarded with great suspicion (*Fonten.*)

suspendre, to interrupt, stop; to stop momentarily (*Boil.*); *see hémistiche*

T

tabac, *m.*, tobacco; — **de rose** tobacco perfumed with rose leaves

tabouret, *m.*, footstool; **avoir le** —, for a Duchess to enjoy the privilege of remaining seated in the Queen's drawing room (*Bérang.*)

tache, *f.*, spot, smudge

tacher, to stain, blacken, tarnish

tâcher, to try, endeavor, do one's best

taille, *f.*, *under the old régime, a tax collected from those not belonging to the nobility*

taille, *f.*, height; waist; — **fine**, slender waist; **d'une grande** —, tall

taillé, cut

taire, to omit, pass over silently (*Rouss.*); **dont je tairai le nom**, whose name I shall not mention, shall pass over silently (*Mol.*); to hush

talisman, *m.*, spell, charm

tamarin, *m.*, tamarind

tambour, *m.*, drum; tympanum (*Boss.*); embroidery frame (*Beaum.*)

tanche, *f.*, tench (*a fresh-water fish, used as food in European countries*)

tanière, *f.*, lair, hole, den

tant, as; — **bien que mal**, as well as I could; — **mieux**, so much the better, very well, good!; — **pis**, so much the worse; **si** — **est que** . . ., if, supposing; — **soit peu**, in the least

tantôt, by and by, presently (*Mol.*); not long ago (*Pasc.*)

tapis, *m.*, rug, carpet; **il y a quelque chose sur le** —, there is something to be discussed or settled; **il y a bien autre chose sur le** — **que des excuses**, there was indeed something besides excuses (*Mariv.*)

tapissé, carpeted with, strewn or covered with

tarder, to delay; **sans** —, at once, without delay; **tu ne tarderas guère**, you will not be long, I know, *i.e.*, please, be quick (*La Font.*)

tas, *m.*, heap, pile

tâtons (*from tâter, to grope*), à —, groping, feeling one's way

taupinée, *f.*, molehill

taureau, *m.*, bull

teint, *m.*, complexion, color

teint, *past part. of teindre*, to dye; dyed, stained

teinture, *f.*, tincture, superficial knowledge, smattering

tel, such; — **qui . . .**, he who . . .; **il n'est —s que les malheureux pour . . .**, no one can . . . better than the unfortunate, only the unfortunate can . . . (*Flor.*); — **est pris qui croyait prendre**, that one is caught who thought he could catch others (*La Font.*); — **César**, like Cæsar who . . . (*Gresset*)

téméraire, *m.*, bold person; *adj.*, bold, rash; **en —**, boldly, rashly

témérité, *f.*, rashness

témoignage, *m.*, proof, evidence, token

témoigné, shown, expressed (*Arn.*)

témoigner, to show, express

témoin, *m.*, witness; — **ce jour**, for instance, witness, for example the day when . . . (*And.*); **doit le rendre —**, when he shall witness or see (*this day, Rac.*)

tempérament, *m.*, idiosyncrasy, peculiarities

tempérant, temperate, of frugal habits

température, *f.*, nature (*Boss.*, *obsolete in this sense*)

temps, *m.*, time; **un —**, for some time, for a while (*Mol.*)

tendre, to stretch out; to put out one's hands; to throw or hold out one's arms; *refl.*, to become taut (*Fén.*)

tendresse, *f.*, care (*Boss.*); affection, love (*Sévig.*)

tendu, stretched, tightened (*Boss.*)

ténèbres, *f. pl.*, darkness, gloom

tenir, to hold; — **bon**, to resist, hold one's own ground; **il**

n'y a morale qui tienne, the study of moral philosophy is of no avail here, is of no use whatever in my case (*Mol.*); — **à**, to be the consequence, have to do with (*de Staël*); **pouvoir —**, to find room (*Volt.*); **y —**, to put up with something; **on n'y tient pas**, one cannot resist laughing, one cannot keep one's face straight (*Dider.*); **où la femme tient à une maison**, where woman belongs to a house, is considered as part of the household, where she has a fixed residence (*Montesq.*); **je tiens que**, I say, I maintain, I am of the opinion that . . .; **qui tenait du délire**, akin to or resembling frenzy (*Rouss.*); **refl.**, to stand; **se — tout droit**, to stand straight, up on end; **s'en — à**, to stop at, go no further than; **savoir à quoi s'en —**, to know what to think about something, what to do about a certain matter (*Le Sage*)

tenter, to tempt, incline

terme, *m.*, allotted time, span of life; limit; end; epoch, time; expression; *pl.*, words, terms, expressions, wording

terminer, to end, form the end of; **termine avantageusement**, ends in a handsome manner (*Buff.*)

ternir, *refl.*, to fade, lose its brilliancy

terrain, *m.*, ground; physical environment

terre, *f.*, earth, ground; **par —**, on the ground; *pl.*, parts of the country under cultivation, fields; **dans les —s**, inland (*B. de St.-Pierre*)

terrier, *m.*, hole of foxes

testament, *m.*, will

Téthys (*sometimes spelled Thétys and Thétis, as in the Grand Dictionnaire historique du Moréri, Paris 1759*), in Greek mythology, the wife of Oceanus, the Ocean; *fig.*, the sea

Théocrite, Theocritus (*Greek pastoral poet, 3d. century B.C.*)

thym, *m.*, (*pronounced tain, like pain*), thyme

tiers, third; *m.*, third party (*Did.*)

tige, *f.*, stem

tintamarre, *m.*, hubbub, uproar, din

tiré, gained, drawn (*Fén.*)

tire-d'aile, à —, with the utmost speed (*said of birds*)

tirer, to shoot (*St.-Simon, Sévig., Rouss.*); **que je lui tire dessus**, I want to have a shot at him (*Rouss.*); to bring or draw forth; **il s'en tire**, he saves or extricates himself (*La Bruy.*); — **d'erreur**, to undeceive; — **d'embarras**, to relieve one's embarrassment (*Le Sage*); **a tiré ses critiques**, found the inspiration for his remarks or criticisms (*Volt.*); — **de ma folle rêverie**, to rouse me from my aimless or extravagant dreams (*Rouss.*)

tireur, *m.*, marksman, shot

titré, titled

toilette, *f.*, dress; the act of dressing; —, **alcôves lui seront interdites**, *transl. freely*, the privilege of entering the dressing room and the bedroom of the nuns will be taken from him (*Gresset*); dressing table (*Volt.*)

toison, *f.*, fleece

toit, *m.*, roof

tomber, to fall; to decline, fail

(*Le Sage*); — **sur**, to chance upon, come upon by accident (*Rouss.*)

ton, *m.*, tone of voice; manner; level (*Rouss.*)

tondre, to clip, cut off, crop

tonneau, *m.*, cask

tonner, to thunder

tonnerre, *m.*, thunder; *fig.*, noise or din of thunder (*B. de St.-Pierre*)

tordre, to twist

tort, *m.*, wrong; à —, wrongly

tortue, *f.*, tortoise, turtle

touchant, *preposition*, concerning, regarding

touché, moved by, anxious about

toucher, to move (*Le Sage*); to be united by blood relationship, of the same family (*Corn.*)

touffe, *f.*, tuft, cluster, clump

touffu, thick, bushy

tour, *f.*, tower

tour, *m.*, turn; turn (*of the key, Beaum.*); circular motion; circle (*Pasc.*); lathe (*Boss.*); **faire des —s**, to walk in all directions (*Rouss.*); **faire mille —s**, to wind in and out, to dart to and fro (*La Font.*); **faire le — à pied**, to walk around (*B. de St.-Pierre*); trick (*Flor.*); **un bon —**, a good turn, a kind office (*La Font.*); — à —, in turns, one after another

tourbillon, *m.*, whirlwind

tourment, *m.*, anxiety; *pl.*, fearful sufferings, excruciating pains (*Volt.*)

tourmenter, to tease, annoy; urge (*And.*); to cause apprehension, worry or fear, to distress (*Rouss.*); to hound, plague (*Cond.*); **tourmentera toujours**, shall never leave

tourné, expressed (*Mol.*)

tourner, to turn; to shape with the lathe, *fig.*, to polish (*Boss.*); **la tête me tourne**, I feel dizzy, I don't know what I am doing (*Sévig.*); — **sur**, to depend upon (*Sévig.*); — **en ridicule**, to ridicule

tournoi, *m.*, tournament, tourney

tournoyer, to whirl around

tourterelle, *f.*, turtle-dove

tousser, to cough

tout, *m.*, all; **un —**, a whole, an entity, a universe (*Pasc.*)

toute-puissance, *f.*, omnipotence, almighty power

trachée-artère, *f.*, windpipe, trachea

trahir, to betray, abandon; to play false to someone; **si vous alliez me —**, if you were to betray my confidence or trust in you (*Mol.*)

train, *m.*, retinue, servants (*Sévig.*); way, manner of living, procedure; — **du monde**, course or ways of the world; — **de sénateur**, a gait or pace as slow and dignified as that of a Roman senator (*La Font.*); **en — de**, in the process of, on the way to . . . (*Le Sage*)

traînant, sweeping, touching or trailing on the ground (*Buff.*)

traîner, to drag; — **les cœurs après soi**, *transl. freely*, to captivate all hearts (*Rac.*)

trait, *m.*, feature; story, anecdote (*Flor.*); blow, stroke (*La Font.*, page 32); arrow (*La Font.*, page 31); dart (*Beaum.*); line (*Pasc.*); **un — de beauté**, something beautiful, a beautiful feature or expression (*La Bruy.*); **les —s fins de M. Alac.**, the exquisite or refined

sayings of M. Alac. (*Gresset*); *pl.*, features

traître, *m.*, traitor; *fig.*, deceiver

tranchant, sharp, outspoken

trancher, to cut; to decide, settle; — **le mot**, to say the word, speak out

transi, frozen, benumbed, overcome by cold

transmettre, to hand down

transpiration, *f.*, perspiration

transport, *m.*, rapture

transporté, enthusiastic; beside oneself (*with pleasure, emotion, etc.*)

trappe, *f.*, trap-door

travail, *m.*, effort (*de Staël*)

travers, **au — de**, through, notwithstanding (*Le Sage*); **de —**, wrong; **à —**, through, beyond

traverse, *f.*, obstacle, reverse, trouble

traverser, to poison, spoil (*Racan*)

tremblement, trembling; fear and trembling (*Mass.*); **une manière de —**, a sort of vibration or trembling motion (*Boss.*)

trempe, *f.*, temper, quality, character

tremper, to dip, soak, steep (*Mol.*); *fig.*, to be a party to, implicated in (*La Bruy.*); stained (*Rac.*)

trépas, *m.*, death (*poet.*)

trésorier, *m.*, treasurer

tressaillir, to tremble; **qui me fit tressaillir**, which moved me deeply (*Rouss.*)

triste, woefully insufficient (*Prév.*); sad

tristesse, *f.*, sadness, mourning

trompé, deluded, mistaken (*Volt.*)

tromper, to deceive, hoodwink (*La Bruy.*); to betray, take advantage of (*Gillb.*); to dodge, elude (*Prév.*); to defeat, cheat,

betray (*Corn.*); *refl.*, to err (*Fén.*)

tromperie, *f.*, deceit, piece of trickery, fraud

trompette, *f.*, trumpet; *m.*, trumpeter; les —s de M. de Turenne, the soldiers whose duty it was to announce by means of the bugle the arrival of the Marshal or to call for a member of his staff (*Sévig.*)

trompeur, *m.*, cheater, deceiver; *adj.*, deceitful, deceptive, deceiving

tronçon, *m.*, broken piece, fragment

trop, too, too much; être de —, to be in the way, not to be wanted (*La Bruy.*)

trotter, to run about, trot about

trou, *m.*, hole, crack

trouble, *m.*, uneasiness, agitation
troublé, disarranged, out of order (*Boss.*)

troubler, to disturb, bring trouble or uneasiness into the world (*Pasc.*); to cause anxiety (*Rac.*, page 102); to disturb (*Rac.*, page 105); *refl.*, to be disturbed in one's mind (*Boss.* page 87)

troupeau, *m.*, flock

trousseau, *m.*, trousseau, wedding outfit

trouver, to find; to meet (*Sévig.*); *refl.*, to happen to be (*Sévig.*); il se trouve que, it so happens that . . . (*Mol.*)

tu, *past part.* of taire

tuer, to kill

tugurio, *m.*, thatched roof cottage (*obsolete*)

turlupiner, to ridicule, make jest of (*fam.*)

Turquie, *f.*, Turkey

tutélaire, guardian, protecting

tuyau, *m.*, pipe, conduit, tube

U

uniment, plainly, unceremoniously, in a straightforward way

unir, to unite; *refl.*, s'— à, to make alliance with

unisson, *m.*, unison; à l'—, in complete harmony or agreement with

universaux, *m. pl.*, universals (the five fundamental abstract conceptions: kind or genus, species, difference, essence or property and accident)

usage, *m.*, employment, use, application; selon l'—, according to fashion; y est d'un — admirable, is wonderfully adapted to that purpose (*Montesq.*); — de ses sens, *see sens*

usé, worn out

user, to wear out; — de, to make use of (*Boss.*, *Corn.*, *Montesq.*); en — ainsi, to act like this, in this fashion (*La Bruy.*); nous en avons usé, we made use of it, we partook of it (*Boss.*); c'est ainsi qu'il en a usé, such is the case (*Boss.*)

usure, *f.*, usury; rendre avec —, to give back more than one has received; *fig.*, unstintingly, in abundance, hundredfold (*Rac.*)
utile, useful; timely (*Rac.*)

V

va, imperative of aller, used as an exclamation, well, indeed, verily

vacarme, *m.*, din, uproar, tumult, hubbub

vagabond, *adj.*, wandering (*Gresset*)

- vallance, f.**, valor, gallantry, courage
- vain**, useless; empty, worthless
- vaincre**, to conquer, overcome
- vaisseau, m.**, vessel, boat, ship;
— **de haut bord** (*deck*), large vessel with several decks; blood vessel (*Boss.*)
- valetaille, f.**, lower servants, menials
- vallon, m.**, dale, valley
- valoir**, to be worth; **faire** —, to set off, set off to advantage
- valvule, f.**, valve
- vanité, f.**, vanity; **faire** — **de**, to glory in, be proud of
- vanter**, to praise, extol; *refl.*, to boast
- vapeur, f.**, vapor, fume; mist, haze
- varlet, m.**, young page (*obsolete*)
- vassal, m.**, vassal, feudal tenant
- vaux, first person indicative present of valoir**, to be worth; **je** — **mieux que cet homme là**, I am better or more virtuous than that man (*Rouss.*)
- vavassaux, m. pl.**, vassals of a vassal (*the correct term is vasseuseur; Béranger coined this word in imitation of vassaux, plural form of vassal, vassal*)
- veille, f.**, night watch (*Chateaub.*); evening spent together (*Bérang.*); eve, night before (*Prév.*); wakeful moment; **ma** — **ni mon sommeil ne sont en proie aux remords**, neither my wakeful moments nor my nights are a prey to remorse, *i.e.*, I am innocent and no remorse troubles my mind (*Chén.*)
- veiller**, to watch over, keep watch; to sit up with somebody (*Mol., Prév.*)
- veine, f.**, vein; — **cave**, vena cava
- venant**, coming; **à tout** —, to the first coming, to everybody, to one and all (*La Font.*)
- vendangeur, m.**, vintager, grape-gatherer
- vendre**, to betray, report (*Rouss.*)
- venir**, to come; — **à**, to happen or chance to do a thing; **venaient à sonner**, broke forth unexpectedly into . . . (*Chateaub.*); **si elle venait à mourir**, if she were to die (*Mol.*)
- vent, m.**, wind
- ventre, m.**, belly, stomach
- ventricule, m.**, ventricle
- vergue, f.**, yard (*of sailing boats*)
- vérité, f.**, truth; **faire sentir une** —, *see sentir*
- vermeil**, ruddy; **bouche** — **le**, ruddy lips
- vermisseau, m.**, small worm, grub
- verre, m.**, glass; piece of glass
- versé**, overturned; — **et renversé**, *emphatic, transl. freely*, turned completely over (*Sévig.*)
- verser**, to pour, shed; to throw; — **à pleines mains**, to lavish
- vertigo, m.**, whim, irresponsible action (*Gresset*)
- vertu, f.**, virtue, quality; courage, valor (*Corn., Montesq.*); **une** — **sympathique qui fait parler**, a quality or active principle which enables one to speak (*Mol.*)
- veste, f.**, jacket
- vêtir**, to dress, clothe
- vêtu**, clothed, dressed
- veuve, f.**, widow
- viande, f.**, meat; viands; food
- vicaire, m.**, vicar; representative (*Volt.*)
- victimaire, m.**, victimarius (*priest who prepared and performed the sacrifices, Chateaub.*)
- victuaille, f.**, victuals, food

vide, *m.*, void, empty space; blank; gap (*Rouss.*); emptiness, nothingness, void (*Vauven.*)

vieillard, *m.*, old man; *pl.*, old people

vieillesse, *f.*, old age; **sentir la** —, to feel the effects of old age

vieillir, *v.i.*, to grow old; *v.t.*, to age, cause to grow old; — **avecque lui les bois qu'il a plantés**, he and the trees which he has planted grow old together (*Racan.*)

vierge, *adj.*, untouched, new; *f.*, girl, maiden

vif, bright, sparkling (*of eyes*); quick, lively, smart (*La Bruy.*); absorbing, great (*of interest, Rouss.*); sharp (*Montesq.*)

vigilance, *f.*, watchfulness; **tromper la** —, to hoodwink

vigiles, *f. pl.*, — **des morts**, vigil (*religious service with song held at the death of someone*)

vignes, *f. pl.*, vineyards

vilain, *m.*, villain, person from the lower classes, peasant (*Bérang.*)

vilain, *adj.*, foul, bad (*of weather, B. de St.-Pierre*)

villageois, *m.*, villager, country man

Villette, *f.*, **la** —, a quarter to the north of Paris (*at the time of Désaugiers, i.e., about 1800, it was still countryside*)

virgule, *f.*, comma

visage, *m.*, face

vis-à-vis, opposite

vitesse, *f.*, speed; **folle** —, excessive speed

vive . . . !, *interjection*, from **vivre**, to live; — **Jésus!**, *transl.* *freely*, for Heaven's sake! (*Gresset*)

vizir, *m.*, vizir (*an executive officer of the Turkish empire*)

vœu, *m.*, wish, ardent desire; **par mes** —**x**, in answer to my prayers

voie, *f.*, road; means, manner, way

voilà, there comes; **et** — **que** . . . , and now . . . (*Mol.*); **un des chênes que** —, one of these oak trees that I see here (*La Font.*)

voiler, to cover with a veil, conceal, hide

voir, to see; **mettre les gens à** —, *etc.*, see **mettre** (*La Bruy.*); **pour** —, just out of curiosity (*said as a challenge, Mol.*); **faire** —, to show, betray; **à la** —, judging solely by its appearance (*La Font.*)

voisinage, *m.*, neighborhood, surrounding country or land

voiturier, to convey, transport

voix, *f.*, voice; noise, sound; sound, vowel sound (*Mol.*); **jeter la** —, to utter a cry (*Chêned.*)

vol, *m.*, flight

vol, *m.*, theft, robbery

volage, fickle, changeable, inconstant

voler, to plunder, rob, steal

voler, to fly; *fig.*, to hasten

volet, *m.*, shutter

voleter, to flit, flutter

volière, *f.*, large bird cage

volonté, *f.*, will; *pl.*, wishes, law (*Rac.*); rule; **acte de** —, deed or action performed under complete freedom, *transl.* *freely*, actions which proved, to my own satisfaction, how free I was (*Chateaub.*); **bonne** —, willingness to do something

volontiers, willingly; with pleasure

voltiger, to jump up and down

lightly (*Flor., Le Singe*); to flutter about (*Flor., Le Grillon*)
vomir, to throw forth, vomit; *fig.*, to belch forth
vouloir, to want; **en — à**, to bear a grudge against someone, have something against someone, feel a resentment against someone
voûte, *f.*, vault; arch; vaulted or arched passage (*Chateaub.*); — **azurée**, the blue vault of heaven (*La Font.*); — **s d'eau**, masses of water which form an arch when breaking over the vessel (*B. de St.-Pierre*)

vrai, true; **de —**, indeed, forsooth; *m.*, truth
vraisemblable, likely
vue, *f.*, sight

Z

zèle, *m.*, zeal, interest
zénith, *m.*, zenith (*that portion of the sky directly above us*); *fig.*, the sky
zéphir, *m.*, zephyr (*a light and temperate wind from the west, an emblem of gentleness, La Font.*)

1907

1908

4000 sardines

840.8

Neel

French anthology

PQ
1109
N4

PQ1109 N4

Neel, Henri Charles.

French anthology.



0 0000 00093835 6

Gardner-Webb University Library